N° 613 34e Année. Tome CLXIX 1er Janvier 1924

MERCVRE DE FRANCE



4026

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites.

—

PRIX DU NUMÉRO

France ...... 3 fr. 50 | **Étranger** ...... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS (VI.) — (R. C. Seine 80.493.)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

ŒUVRES
DE
Georges Rodenbach

I

LA JEUNESSE BLANCHE
LE RÈGNE DU SILENCE

Préface de

CAMILLE MAUCLAIR

Un volume in-8 écu sur beau papier. — Prix............... **15 fr.**

Il a été tiré :

59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à. **40 fr.**
220 ex. sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 278, à.. **25 fr.**

AVIS. — ***Lors d'une réimpression sur caractères neufs des*** **ŒUVRES DE MAURICE MAETERLINCK, I. Le Trésor des Humbles (Bibliothèque choisie),** ***il a été tiré 110 exemplaires sur vergé pur til Lafuma, numérotés de 1 à 110, à.....*** ***25 fr.***



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-NEUVIÈME

1er Janvier - 1er Février 1924

8° Z
12830 (169)

1er Janvier — 1er Février 1924 Tome CLXIX

MERCVRE DE FRANCE



(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIV

J.-H. FABRE, CENTENAIRE [1]



I

Le jour où J.-H. Fabre, au lieu de jouer les parents pauvres dans la riche famille scientifique, y prendra sa place de premier rang ; quand nos facultés et laboratoires, au lieu de lui donner du « grand poète lyrique » et de conseiller sa lecture aux jeunes gens, proclameront cette évidence : que nul nom n'est attaché aux sciences naturelles plus solidement que le sien ; le jour où nous inaugurerons sa statue non devant l'Hôtel de Ville de Rodez, mais sous le portique du Museum, — ce grand homme alimentera puissamment la curiosité et la sentimentalité de la foule, dès maintenant bien disposée. Car la Science n'a sans doute pas une vie plus exemplaire et certainement pas une vie aussi pittoresque...

Du causse cévenol à l'*Harmas* provençal, entre le 22 décembre 1823 et le 11 octobre 1915, l'Ermite de Serignan fournit une « admirable matière » à mettre non en vers latins, mais au cinéma. Le film sera vite tourné, le moment venu : personnages, décors, figurants se trouvant précisés

(1) Pour toutes les affirmations dont je ne donnerai point, dans ce regard à vol d'oiseau sur l'univers fabrien, une justification détaillée, je renvoie à mon livre, *Le Génie de J.-H. Fabre : L'Homme, le Savant, le Philosophe, l'Artiste*. (1 vol. 300 p. avec autographe en fac-similé de Fabre et un portrait inédit, *Edit. du Monde Nouveau*, 1924).

Je renvoie également, pour le côté polémique du présent travail, à mon étude : *J.-H. Fabre, Darwin, Remy de Gourmont et quelques autres*, publiée, au *Mercure de France* du 15 février 1923.

avec quel relief ! dans les pages autobiographiques dont les *Souvenirs Entomologiques* sont remplis. Voulez-vous jeter un regard sur le prologue ? Nous sommes au Malaval, commune de Lavaysse (arrondissement de Millau), à quarante kilomètres du Saint-Léons natal de Jean-Henri-Casimir Fabre, chez ce grand-père auquel ses parents l'ont confié pour alléger d'une bouche leur pauvre ménage.

Mes aïeux paternels... cultivaient un maigre bien sur l'échine granitique et froide du plateau rouergat. La maison isolée parmi les genêts et les bruyères, sans voisin aucun bien loin à la ronde, de temps à autre visitée des loups, était pour eux l'orbe du monde. A part quelques villages des alentours, où les jours de foire se conduisaient les veaux, le reste n'était connu, et très vaguement, que par ouï-dire.

Dans cette sauvage solitude, les bas-fonds tourbeux à fondrières tremblantes, d'où suintaient des eaux irisées, fournissaient herbage dru aux vaches, principale richesse. En été, sur les pentes à courte pelouse, parquaient nuit et jour les moutons, protégés contre la bête de rapine par une enceinte de claies soutenues avec des fourches. A mesure que l'herbe était tondue en un point, le parc était déplacé ailleurs. Au centre était la hutte roulante du pâtre, la cabane de paille. Deux molosses, armés de colliers à pointes de clou, répondaient de la tranquillité si le larron, le loup, survenait la nuit des bois voisins.

Matelassée d'une perpétuelle couche de bouse de vache où je m'enfonçais jusqu'aux genoux et coupée de flaques où miroitait le purin couleur café, la basse-cour avait, de son côté, population nombreuse. Là bondissaient les agneaux à sevrer, claironnaient les oies, grattait la poulaille et grognait la truie avec sa famille de porcelets aux mamelles...

... L'aïeul était donc avant tout un pasteur versé dans les choses de la vacherie et de la bergerie... Je vois toujours sa mine sérieuse ; sa chevelure intonse, fréquemment ramenée d'un coup de pouce derrière l'oreille et déployant sur les épaules l'antique crinière gauloise. Je vois son petit tricorne, sa culotte courte bouclée aux genoux, ses sabots retentissants bourrés de paille.. L'aïeule, sainte femme, portait l'originale coiffure des montagnardes ruthénoises grand disque de feutre noir, rigide comme une

planche, orné au centre d'une forme haute d'un travers de doigt et guère plus large qu'un écu de six francs. Un ruban noir noué sous le menton maintenait en équilibre la gracieuse mais instable roue.

... A côté de nous flambait l'énorme cheminée où, par les grands froids, se consumaient des troncs d'arbres entiers. Dans un angle de ce foyer monumental, verni par la suie, faisait saillie, à hauteur convenable, une lame d'ardoise, luminaire des veillées. On y brûlait des éclats de pin, choisis parmi les plus translucides, les mieux imprégnés de résine. Il en rayonnait dans la pièce une clarté rougeâtre, fuligineuse, qui économisait l'huile de noix du lampion à bec.

Les écuelles épuisées, la dernière miette de fromage cueillie, l'aïeule reprenait sa quenouille, au coin du feu, sur un escabeau. Nous; les petits, garçons et filles, accroupis sur les talons et tendant les mains vers la réjouissante flambée de genêts, nous faisions cercle autour d'elle, l'écoutant de toutes nos oreilles (1).

Voulez-vous pénétrer (tableau I), derrière poussins et porcelets, dans cette classe de Saint-Léons après laquelle on ne va plus chercher la préhistoire écolière sur les seules estampes flamandes?... Mais inutile, vous voilà suffisamment convaincus que le metteur en scène a la besogne mâchée (2). Certes, nous tenons ici une autre couleur qu'avec l'illustre savant qui, par le canal du film, fut offert officiellement l'hiver dernier à notre vénération. Grâce au côté ensemble amusant et émouvant, pathétique et fantaisiste de sa carrière, l'Ermite de Sérignan aurait de quoi balancer l'intérêt que la reconnaissance procure au grand Guérisseur.

Pasteur, Fabre! — Avec leur centenaire séparé par quelques mois le parallèle s'impose. Ils ont chacun créé une méthode indispensable et, dans la mesure où l'on doit dire que la bactériologie n'existerait pas sans l'un, il faut dire que la psychologie animale n'existerait pas sans l'autre. Profondément intuitifs, mais doués au maximum du

(1) *Souvenirs Entomologiques*, VI[e] série, p. 41.

(2) Le meilleur guide, pour connaître Fabre, est l'ouvrage de M. G.-V. Legras: *La Vie de J.-H. Fabre naturaliste, par un disciple*, Delagrave 1913.

sens positif, qualité rare, chacun a ruiné « sa » lubie scientifico-philosophique, l'un la génération spontanée et l'autre le transformisme. Spiritualistes tous deux, leur *cloison étanche* est un mur aussi épais chez l'un que chez l'autre. Ils sont tous les deux « fils de leurs œuvres » et leurs « mérites démocratiques » se donnent la main. Mais tandis que l'un représente le génie encouragé et récompensé, le génie *officiel* au meilleur sens de ce mot, l'autre symbolise le génie contrarié, repoussé, nié. Ici le bonheur le plus justifié, là le malheur le plus injuste, — pire que cela : le plus absurde.

II

Ces deux destinées se croisèrent une minute, en 1865, quand Pasteur fut appelé dans le Midi par les maladies du ver à soie. Il se rendait à Alais, s'arrêta en Avignon et Fabre le vit à l'improviste frapper à sa porte. Savait-il chez qui il entrait ? Non (1). Professeur de physique et chimie du lycée, Fabre était à sa disposition, à lui sous-directeur de l'Ecole Normale supérieure, comme le soldat est à la disposition du général. Aussi ne se fatigua-t-il pas en préambules : « Je désirerais voir des cocons ; je n'en ai jamais vu, je ne les connais que de nom. Pourriez-vous m'en procurer ? — Rien de plus facile. Il fallut ensuite lui expliquer, les faisant sonner comme un grelot, qu'un cocon contient une chrysalide, et ce qu'est une chrysalide. — « Ignorant chenille, cocon, chrysalide, métamorphose, Pasteur venait régénérer le ver à soie ! Les antiques gymnastes se présentaient nus au combat. Génial lutteur contre le fléau

(1) Il résulte du récit de Fabre (*Souv. Ent.*, IXe série, p. 326 et s.) que Pasteur ignorait même sa qualité d'entomologiste. « Le savant venait à moi tout le premier pour certains renseignements. Je devais cet insigne honneur à ma qualité de confrère en physique et chimie. » On verra plus loin à quel point l'ignorance de l'illustre visiteur est surprenante. Pour la comprendre, il faut également comprendre ce qu'a été la vie de Pasteur : un perpétuel passage d'un problème à un autre problème auquel il se donnait chaque fois entièrement, sur lequel il faisait chaque fois complètement balle. Sa vie a été une série d'envoûtements absolus. L'anecdote qui veut que le jour de son mariage il ait, dans son laboratoire, oublié l'heure de la cérémonie n'est pas exacte... elle est *vraie*.

des magnaneries, lui pareillement accourait à la bataille tout nu. J'étais abasourdi, mieux que cela, j'étais émerveillé (1). » Fabre se servira de l'histoire, 40 ans plus tard, pour nous prouver que le génie est exempté des règles recommandables au commun. Lui-même, à l'en croire, ne s'est-il pas « fait une loi d'adopter la méthode ignorante » dans ses recherches sur les instincts ? Insoucieuse des détails et planant sur l'ensemble, l'idée conservera mieux son indépendance et ses ailes audacieuses. Ses « mouvements seront plus libres, affranchis des lisières du connu ». Paradoxe qu'on peut offrir en intermède au lecteur quand on est muni de l'encyclopédique bagage que le Vieil Homme détient. Fabre se calomnie : c'est avec ces boutades-là (2) que des mal intentionnés le traiteront de « poète » et il ne voit peut-être pas assez, quant à Pasteur, que le problème qui lui tenait la cervelle n'est pas d'entomologie mais de chimie microbienne et que, les cocons dans sa poche, le futur

(1) Le trait est en effet si extraordinaire (pour qui ne sait pas qui était Pasteur), qu'il peut paraître incroyable. M. Augustin Fabre, dans son intéressante biographie, *J.-H. Fabre raconté par lui-même*, t. I., p. 188, appuie le récit du Vieil Homme par le témoignage d'Emile Duclaux. Il me suffira de citer les dernières lignes du passage où l'élève et historien de Pasteur nous raconte dans quelles conditions son maître, sollicité par J.-B. Dumas, partit en juin 1865 au secours de la sériciculture. — « Pasteur se sentait hésitant... Etre envoyé pour combattre un incendie et ne pas savoir ce que c'est que le feu et n'avoir pas de pompes ! Il fallait être Pasteur pour accepter... A sa plainte de n'être pas au courant de la question, Dumas avait répondu : — Tant mieux ! vous n'aurez d'idées que celles qui vous viendront de vos propres observations ! » — (Duclaux : *Pasteur : Histoire d'un Esprit*, p. 182-193).

(2) C'est une boutade, en effet, et voici dans quelles conditions le Vieil Homme nous la sort. Le récit de la visite de Pasteur ouvre un chapitre qui traite de la progéniture du scorpion languedocien. Sur la foi de Léon Dufour, Fabre a cru que cette progéniture éclôt en septembre. Il l'obtient à l'improviste en juillet et frémit en pensant à ce qui risquait de lui arriver — « Je n'aurais rien vu si j'avais attendu le mois de septembre. Une troisième année de surveillance s'imposait... sans des circonstances exceptionnelles je perdais un an et peut-être même abandonnais la question... Ah ! que j'aurais mieux fait de ne pas le consulter ! » ce mémoire d'anomalie, « œuvre d'un maître, cependant ».

De là à proclamer, « en bien des cas, il est excellent d'ignorer ; l'esprit garde sa liberté d'investigation et ne s'égare pas en des voies sans issues, suggérées pas la lecture », il n'y a qu'un pas. Fabre le franchit à 85 ans avec la disposition d'un homme qui a passé sa vie à purger la psychologie des insectes de prétendus faits, résultat d'observations maladroites, dont les livres des prédécesseurs étaient encombrés.

vainqueur de la *flacherie* a appris d'entomologie tout ce qu'il a besoin de savoir. Cependant, c'est la fin de l'histoire qui nous intéresse :

Une autre question préoccupait alors Pasteur, celle de l'amélioration des vins par le chauffage. En un brusque changement de causerie :

« Montrez-moi votre cave », fit-il.

Lui montrer ma cave à moi, chétif, qui, naguère, avec mon dérisoire traitement de professeur ne pouvais me permettre la dépense d'un peu de vin, et me fabriquais une sorte de piquette en mettant fermenter dans une jarre une poignée de cassonnade et des pommes rapées ! Ma cave ! Montrer ma cave ! Pourquoi pas mes tonneaux, mes bouteilles poudreuses, étiquetées suivant l'âge et le cru ! Ma cave !

Tout confus, j'esquivais la demande, je cherchais à détourner la conversation. Mais lui, tenace :

— Montrez-moi votre cave, je vous prie.

A telle insistance, nul moyen de résister. Du doigt, je désigne dans un soin de la cuisine une chaise sans paille, et sur cette chaise, une dame-jeanne d'une douzaine de litres.

— Ma cave, la voilà, monsieur.

— Votre cave, cela ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— C'est tout ?

— Hélas ! oui, c'est tout.

— Ah !

Pas un mot de plus ; rien autre de la part du savant.

Pasteur, cela se voyait, ne connaissait pas ce mets aux fortes épices que le populaire nomme *la vache enragée*. Si ma cave, la vieille chaise et la dame-jeanne sonnant creux, se taisait sur les ferments à combattre par le chauffage, elle parlait éloquemment d'une autre chose que mon illustre visiteur parut ne pas comprendre. Un microbe lui échappait, et des plus terribles : celui de la mauvaise fortune étranglant le bon vouloir (1).

Belle scène non plus seulement pour l'écran, mais pour le théâtre. — D'un côté l'universitaire régulier et « arrivé », de l'autre l'irrégulier et le « raté » type. Pasteur, fils légiti-

(1) *Souv. Ent.* IXe série, p. 330.

me de l'*Alma Mater*, qu'elle a nourri de son lait, à qui elle prodigue ses soins, le mieux chéri et d'ailleurs le plus respectueux, méritant et honorifique des fils. Pasteur élevé, dès que possible, au collège de sa petite ville, puis au lycée du chef-lieu, rhétoricien à Saint-Louis et assistant à la Sorbonne, normalien ensuite et, à 26 ans à peine, professeur à la Faculté de Strasbourg, doyen, à 31 ans, de la Faculté de Lille, etc..., tout cela à l'heure qu'il fallait et par le chemin direct, — un chemin non pas semé de fleurs mais débarrassé des chausse-trapes, — de façon en quelque sorte mécanique.

Fabre sans alphabet avant 7 ans ; de 7 à 10, ès mains d'un bonhomme qui, avant d'apprendre à ses élèves toute la science qu'il détient : celle d'un rudimentaire « écrivain public » des pires Cévennes, doit rentrer les foins et gauler les pommes du « château », barbifier Saint-Léons, sonner les cloches, chanter au lutrin. Fabre, à qui ses fonctions de clergeon à la chapelle du collège de Rodez vont permettre de poursuivre ses humanités, jusques et y compris une cinquième qu'il lui faudra terminer tant bien que mal, au séminaire de Toulouse. Fabre, que la déconfiture de son apprenti cafetier de père jettera sur le pavé et que trois ans de métier manuel et vagabond : valet d'étable, terrassier, vendeur d'oranges séparent de l'école normale d'Avignon d'où il sortira, à 19 ans, instituteur à Carpentras. Fabre, sans maître, presque sans livres, devenant bachelier ès lettres, ès sciences, licencié de mathématiques, licencié de physique et professeur de physique, à 27 ans, au lycée d'Ajaccio. Fabre, enfin, licencié et docteur ès sciences naturelles et professeur à Avignon en 1852, — 1.600 fr. et sept à table ! — qui, après vingt ans opiniâtres, renonce « au rêve d'enseigner la Bête et la Plante dans une chaire de Faculté » et jette (1870) la toge universitaire aux orties, — non pas celles de l'Harmas, encore, car ce havre n'abritera que dans dix ans sa nef encore ballottée !

Voilà de la tragédie, mais d'où la comédie n'est pas ex-

clue. Nous imaginons Pasteur gagner la gare avec ses cocons en poche, son parapluie sous le bras, ses deux problèmes, — dont un... rentré, — dans la cervelle et grommelant contre ce bohème irrévérencieux. « Une heure perdue à moitié ! On trouve de jolis collègues en province !... « Quant à Fabre, encore que désemparé, sa personnalité l'accompagne d'irrégulier incorrigible et d'indépendant congénital. — « Bien digne du professeur qui aux cérémonies officielles, quand il daigne par hasard s'y rendre, remplace par le large chapeau cévenol l'obligatoire tuyau de poêle et, le lendemain de sa démission, plantera dans ce symbole du joug universitaire une bouture de basilic ! Avec cela, pas commode à remontrer. Il y a longtemps que je ne m'y frotte plus !... Et puis pas le sou. Bref un homme impossible, quelle que soit sa valeur et la dignité de sa vie (rien à dire là-dessus), impossible à asseoir dans une chaire de Faculté. D'ailleurs, il s'obstine à ne pas passer l'agrégation. Tout le monde s'est tué à le lui dire... » — C'est le proviseur du lycée qui parle (pour le cas où l'histoire serait arrivée à ses oreilles) et chacun l'approuve(1). Car enfin, les caves ne manquent pas en Avignon, si Fabre n'a pas de cave ; et outre qu'il y avait une autre façon d'en faire l'aveu à quelqu'un comme Pasteur, fallait-il laisser partir ainsi, disons le mot : renvoyer, un visiteur de ce rang ! Le premier venu se fût mis en quatre pour satisfaire le Maître. — Eh ! oui, mais Fabre, en 1865, n'est pas le premier venu et s'il est assez discret pour ne pas le dire, il est assez intelligent pour le savoir.

III

Qu'est-ce que vaut, en 1865, le futur auteur des *Souvenirs Entomologiques* ? — Laissons de côté l'étonnant éducateur qui, en attendant cette chaire tant caressée, ne saurait se

(1) Songe-t-on que Fabre et Mallarmé ont été collègues au lycée d'Avignon ? Quelles furent leurs relations ? Se sont-ils douté qu'ils étaient tous deux des professeurs « pas ordinaires » ? Je rappelle ici que Fabre a composé quantité de vers français et qu'en tant que poète de langue d'oc et auteur des *Oubreto*, la seule comparaison avec Mistral permet de le trouver médiocre.

contenter du lycée, se répand en cours et en conférences et qui a déjà entamé la série, prodigieuse en nombre, de ses admirables traités à l'usage des écoles. Ce maître de la vulgarisation scientifique voudrait une longue étude et je propose à celui qui la tentera, comme épigraphe, le mot que j'entendis, en 1907, sortir de la bouche du Vieil Homme: *Raïou e meste d'escolo vaqui ce qu'ouraï esta lou miel.* (Paysan et pédagogue voilà ce que j'ai surtout été). Laissons de côté le botaniste conservateur du Musée Requien, l'auteur en route de la vaste *Flore de la région de l'Olivier*, et le « maître des travaux graphiques » au lycée, dont les doigts seront un jour capables de ces aquarelles mycologiques... Laissons le chimiste et cette découverte de la production de l'alizarine (principe tinctorial de la garance) que Fabre va sortir en 1866, après huit ans de recherches qui, elles aussi, mériteraient d'être racontées. Tout cela, qui serait un principal pour beaucoup, c'est l'accessoire de Fabre. Parlons du naturaliste pur tel que les *Souvenirs Entomologiques*, de 1879 à 1908, doivent nous le révéler. Eh! bien Fabre, à 42 ans, en tant que pur homme de science, ne diffère du Fabre définitif que par la quantité. Sa qualité déjà est entière. Et il y a près de dix ans, cet homme fut à deux doigts de la célébrité dont jouit le Pasteur qui le visite.

En 1855, la signature « M. Fabre, professeur au lycée impérial d'Avignon », pénètre dans les *Annales des Sciences Naturelles*, alors dirigées par Milne Edwards, et organe, depuis sa fondation (1824), de la botanique et de la zoologie des deux mondes. Elle y pénètre par la publication, au tome III de l'année, de ses thèses de doctorat: *Recherches sur les tubercules de l'Himantoglossum hircinum*, pour la botanique, et, pour la zoologie: *Recherches sur l'anatomie des organes reproducteurs et sur le développement des myriapodes*. Travaux excellents, plutôt au-dessus qu'en dessous de la moyenne, mais qui n'avaient pas de quoi bouleverser les lecteurs de l'important magazine. Il

n'en fut pas de même des pages que, dans le tome IV, la revue donna sous le titre : *Observations sur les mœurs des Cerceris et sur la cause de la longue conservation des Coléoptères dont ils approvisionnent leurs larves.* Ici il ne s'agissait plus de nomenclature, morphologie et anatomie, plats qui garnissaient constamment la table entomologique et servis par des cuisiniers tels que les Latreille, les Duméril, les Audoin, Mulsant et principalement Léon Dufour. Ou plutôt il ne s'agissait pas que de cela, mais d'observation historienne. Genre presque abandonné depuis Réaumur, si délaissé que Latreille lui-même, pur nomenclateur cependant, s'en plaignait en 1832 (1). Et la grande réputation de Dufour était due, en partie, à ses tentatives réaumuriennes qui mettaient, pour me servir d'une expression de Latreille, quelques oasis dans l'aride désert entomologique. Or le mémoire de Fabre venait précisément rectifier un travail du patriarche de l'entomologie, que les *Annales* avaient publié en 1841 et dont se souvenaient bien les spécialistes de l'insecte, car il s'agissait du fait « le plus curieux, le plus extraordinaire » que, dans sa longue carrière, Dufour jurait avoir vu.

Comment des Buprestes, trouvés dans des terriers de Cerceris (sorte de guêpe qui nourrit sa larve avec ces coléoptères (2) étaient-ils en état de conservation parfaite et restaient-ils dans cet état tout le temps qu'il plaisait à l'observateur ; comment, au bout de plusieurs semaines, offraient-ils au scalpel des organes, y compris les entrailles, absolument frais, alors que douze heures après leur mort ordinaire, en été, ils seraient entrés en corruption ? Conservation due au venin de l'hyménoptère, antisepsie, con-

(1) Discours prononcé à l'ouverture de la 1re séance de la Société Entomologique de France (*Annales de la Société Entomologique de France*, 1832, tome I).

(2) Dans le genre Bupreste la joaillerie entomologique a l'une de ses plus somptueuses vitrines. Et le coléoptère en outre garde l'honneur d'avoir fourni une rime à Herèdia.

L'air fraîchit. Le soleil plonge au ciel radieux
Le bétail ne craint plus le taon ni le bupr ste

cluait le maître anatomiste. Et l'Entomologie se contentait de cette explication ou plutôt de cette hypothèse de Dufour qui, certes, constituait un progrès sur Réaumur, lequel non pas quant au Cerceris, mais quant à d'autres hyménoptères, était passé vingt fois à côté du problème, sans le voir (1).

Réaumur n'a rien vu, Dufour a mal supposé, Fabre découvre cette *pratique de la paralysation* qui permet à quantité d'hyménoptères d'offrir à leurs larves un gibier qui attendra leur naissance plus ou moins lointaine sans se décomposer ; car la larve non seulement veut de la chair, mais de la chair fraîche, de la chair vivante. Et le gibier du Cerceris n'est pas mort, contrairement à ce que Dufour a cru ; il vit d'une vie végétative ayant été paralysé par un coup d'aiguillon dans les centres nerveux, foyer des facultés motrices.

En exposant, dans ce mémoire de 1855 et dans deux autres parus en 1856, la pratique paralysatrice des hyménoptères déprédateurs, l'obscur professeur d'Avignon ne se contentait pas d'ouvrir un chapitre comme l'étude des mœurs de l'Insecte n'en a pas aujourd'hui encore de plus curieux, significatif et conséquent. Il apportait une méthode entièrement neuve. Tandis que la zoologie psychologique ne connaissait que cet outil rudimentaire : *l'observation*, il la munissait d'un outil perfectionné : *l'expérimentation*. Il faisait du zoologiste l'égal du chimiste et du physicien. Au

(1) Dans *Le Génie de J.-H. Fabre* où l'on trouvera exposée en détail la découverte de Fabre et démontrées sa nouveauté et sa conséquence, j'ai indiqué (par un excès de scrupule et faute d'avoir vérifié un renseignement trouvé je ne sais plus où) que l'excellent entomologiste Audoin avait pu mettre Fabre sur la voie. C'est une erreur que la lecture du mémoire d'Audoin, *Observations sur les mœurs des Odynères* (*Ann. des Sciences Naturelles*, 2e série, t. XI), me permet de rectifier. L'hypothèse d'Audoin quant au gibier de l'Odynère est celle de Dufour quant au gibier du Cerceris. Fabre a trouvé la solution du problème complètement vierge... de vérité.

Quand donc, dans son récent ouvrage : *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, dont il sera question plus loin, M. Bouvier (p. 35) se contente de signaler ainsi la découverte de Fabre : — « C'est Fabre qui a galvanisé cette question sans chercher d'ailleurs la clef de l'extraordinaire énigme », l'honorable professeur au Museum... va un peu fort.

lieu de se borner à regarder l'insecte, comme Réaumur, en se gardant d'intervenir, — une fois qu'il l'avait bien regardé, Fabre le maniait ainsi que le chimiste manie ses métalloïdes et ses métaux. Il l'interrogeait, il le pressait de questions si ingénieuses, si adroites, qu'il obtenait ses aveux. *Il y a là un trait de génie comme l'histoire des sciences naturelles n'en a pas de plus caractérisé et comme la psychologie animale n'en a pas d'équivalent.* — Mais quoi ! le Fabre de 1855-1857, — et il faut joindre aux trois mémoires signalés le très important *Mémoire sur l'Hypermétamorphose et les mœurs des Méloïdes* (p. 299 à 365 au tome VII des *Annales*, 4ᵉ série 1857), — justifie pleinement et suffisamment déjà cette phrase de Gourmont dans sa *Physique de l'Amour* : « Un *seul* observateur m'a paru digne de foi en ces matières, c'est J.-H. Fabre... dont l'œuvre est véritablement créatrice, peut-être sans qu'il s'en soit douté, de la psychologie générale des animaux. »

Ce titre de créateur d'une méthode qui a permis à la psychologie animale de naître, c'est le grand titre de Fabre à la renommée. Voilà ce qui commande de dire qu'il n'y a pas un nom au-dessus du sien, dans les sciences naturelles. Or, cette méthode, il n'en est pas que *l'inventeur de toutes pièces* (point que j'ai démontré (1) en recherchant chez les prédécesseurs de Réaumur et chez ses successeurs, jusqu'au Fabre de 1855, les embryons d'observation expérimentale qu'ils présentent, lesquels sont bien des embryons et pas plus que quatre ou cinq, en comptant bien), il en est le *virtuose*. Nul naturaliste à l'heure qu'il est, en tant qu'expérimentateur, non seulement ne l'a dépassé, mais encore ne l'atteint, bien que chacun se soit inspiré un jour de l'une, un jour de l'autre des centaines d'applications, qu'il en a faites. Je dis se soit inspiré ! mais *ait copié* serait plus exact. Quand donc vous entendrez soutenir que les entomologistes actuels ont perfectionné sa méthode, — démentez. La méthode de Fabre n'a pas à être perfectionnée,

(1) V. *Le Génie de J.-H. Fabre*, chap. nº 2.

pas plus que la méthode de Pasteur ne risque de l'être. Seulement, avant de s'imaginer que l'on innove par rapport à Fabre, il faudrait avoir lu Fabre... au lieu de le faire lire aux jeunes gens. Ceci retiendrait d'opposer à ses découvertes des découvertes qui seraient remarquables, en effet, s'il ne les eût point déjà faites ; retiendrait de lui signaler, sur quel ton parfois ! des difficultés qu'il fut le premier à soulever avec toutes leur conséquences de droit ; retiendrait d'enfoncer des portes ouvertes à deux battants par sa forte et subtile main(1). Et le jour, ou au lieu de procéder par affirmations aussi péremptoires que gratuites, les contempteurs du Vieil Homme, prenant quelques expérimentations de Fabre, se

(1) Tel me paraît être le cas de J. Perez et je prie M. E. Bouvier, auquel les contempteurs de Fabre se réfèrent complaisamment, de vouloir bien vérifier s'il ne s'est point trompé, page 306 de ses *Habitudes et Métamorphoses des Insectes*, quand, à propos des expériences de Fabre sur les Chalicodomes sortant du nid, il écrit : — « Perez (1894) a vu plus juste que Réaumur et Fabre... »

Il s'agit, n'est-ce pas ? du chapitre de ses *Notes Zoologiques* (*Ann. de la Soc. Ent.* 1894 tome XLVII, p. 231 à 331) que le professeur de Bordeaux intitule *l'Instinct des Insectes et les observations de M. Fabre*, — chapitre intéressant parce qu'il constitue l'attaque la plus poussée et peut-être la seule attaque poussée que les *Souv. Ent.* ont subie. En quoi, je le demande à M. E. Bouvier, Perez a-t-il vu plus juste ? Perez (ou je m'abuse) a vu ce que Fabre lui avait montré mais si, raisonneur médiocre et d'ailleurs égaré par l'esprit de polémique, il s'est imaginé avoir vu du nouveau, il importe de vérifier de près ses allégations.

J'ajoute que le bon Perez ne cesse, au cours de son attaque, de louer en Fabre le savant et de le nommer « cet incomparable observateur ». C'est surtout, en sa qualité de transformiste, au philosophe qu'il fait le procès. Mais la façon dont Perez expérimente et argumente montre qu'il y a, entre Fabre et lui, ce qu'on appelle au vélodrome *une différence de classe*. Autant en dirai-je... et même un peu plus, de M. Ferton, autre historien des mœurs de l'Insecte, qui se borne à faire honnêtement, après Fabre, ce que Fabre a fait génialement avant tout le monde et qui ne se pique point d'avoir pour Fabre le respect que « mon savant maître » (c'est ainsi que M. Ferton désigne Perez), a manifesté. — (V. Ferton : *Notes sur l'Instinct*, dans les *Ann. Soc. Ent.* 1905).

Dans le *Mercure* du 1er août 1923, je vois que M. Georges Bohn m'accuse de « railler les travaux zoologiques » de ce « commandant d'artillerie ». — Je n'ai pas raillé précisément M. Ferton ; je raille ceux qui l'opposent à Fabre, en ces termes : « Le commandant Ferton, un observateur remarquable et très supérieur à Fabre en ce qui concerne la précision des descriptions... » — V. notre étude, *J.-H. Fabre, Darwin, Remy de Gourmont... et quelques autres*, au *Mercure de France* du 15 février 1923.

Il ne faut cependant pas laisser dire que Clovis Hugues ou Edmond Rostand sont « très supérieurs » à Hugo !...» Ou plutôt il ne faudrait pas le laisser dire si Hugo avait besoin qu'on apprenne au public qui est Hugo. Fabre, malheureusement, a besoin qu'on apprenne qui il est.

risqueront à exposer en quoi le symbolique « commandant Ferton » est plus satisfaisant que Fabre, — nous sommes à leur disposition.

Tous les observateurs des mœurs animales, — tous quels qu'ils soient et d'autant plus qu'ils ont de science et d'habileté, — sont ressortissants directs du génial expérimentateur. Fabre est *inimitable.* C'est parce qu'il l'a cru *inimitable* que Darwin, dans *l'Origine des Espèces* (1859), lui a décerné une épithète que tous les naturalistes de l'époque, ou lui avaient décerné déjà, ou ont approuvé, en tête Léon Dufour. Elle est à prendre à la lettre comme le certificat de Gourmont. Or remarquons que Darwin, outre qu'il est le contraire d'un bénisseur, trouve en « Fabre d'Avignon » un très dangereux adversaire de ses théories. Et c'est parce qu'il a compris, avant que le système de la sélection ait été exposé par lui, les conséquences philosophiques à tirer d'un instinct tel que celui des hyménoptères paralysateurs, tel que ceux qu'expose le *Mémoire sur les Meloïdes*, que Darwin commencera par cette phrase son chapitre sur « l'Instinct », dans *l'Origine des Espèces* : « Beaucoup d'instincts sont si étonnants que leur développement paraîtra sans doute au lecteur une difficulté suffisante pour renverser toute ma théorie. »

IV

Comment, après un pareil succès, le futur auteur des *Souvenirs* attendra-t-il l'aube de ses 90 ans pour sortir d'une obscurité profonde? — Ce serait toute une histoire ou plutôt deux histoires et même trois ; car, à deux reprises encore avant de s'ensevelir dans le tombeau de l'Harmas, Fabre se verra plus qu'effleuré par l'aile de la Renommée.

D'abord, en 1866-1868, grâce à la protection de Duruy, devenu grand-maître de l'Université. Alors la Légion d'honneur récompensera la découverte de l'alizarine, extrêmement précieuse, si l'on songe à ce qu'était pour le Comtat

l'industrie de la garance ; récompensera aussi le retentissement de ces cours pour l'enseignement secondaire des jeunes filles qui changent, deux fois par semaine, l'Abbaye de Saint-Martial en un petit Collège de France les jours du professeur à la mode. Cependant les quelques milliers de francs que son intense production de manuels lui rapporta, notre chimiste les a mis dans une usine qui exploite son procédé et le voilà sur la voie de la richesse... Hélas ! au retour des Tuileries où Duruy l'a présenté à l'Empereur, Fabre verra la garance disparaître ensuite de la production de l'alizarine par les goudrons de houille ; et bientôt Duruy, renversé du ministère, son protégé, martyr du franc-parler et penser scientifique, abreuvé de déboires par ces « cuistres dont la flasque paupière cligne devant le jour », quittera l'enseignement et Avignon même.

Au troisième sourire de la capricieuse Déesse, l'influence de Darwin sera mêlée. Dix-huit mois avant sa mort, le glorieux philosophe retrouvera *l'observateur inimitable* que rien n'est venu lui rappeler depuis 1857. Il a oublié ce gêneur avant la lettre ; le voici, non plus dans les *Annales des Sciences Naturelles*, toutes au transformisme aujourd'hui, mais dans la première série des *Souvenirs* dont il reçoit, fin 1879, l'hommage. Darwin sera bouleversé par cette lecture et constatera que vingt ans de triomphe ne l'autorisent pas à diminuer la force de la restriction apportée par le début, dans *L'origine des Espèces*, du chapitre sur l'Instinct. Bien au contraire. Car voici le Chalicodome qui, transporté à des kilomètres de son nid et dans un pays qu'il n'a jamais vu, retrouve son nid, semblablement au pigeon voyageur ; et ce sens-là ne correspond pas plus à un sens qui se trouve chez l'homme que celui qui permet au Cerceris de paralyser son charançon, son grillon ou Sphex, que celui qui permet à la larve du Sitaris de pénétrer dans la cellule de l'Antophore. Seulement, tandis que le Fabre des *Annales* ne donnait aux « faits brutaux », mis au jour par lui, aucune conclusion de philosophie scientifique, — et il

avait d'autant moins à le faire que le transformisme n'était pas encore né, — c'est à montrer le défaut de la cuirasse transformiste que les *Souvenirs* s'emploient. L'illustre vieillard hésitera devant le « frère, il faut mourir » ! qui retentit à son oreille. Muni du levier lamarcko-darwinien : à savoir la similitude mentale et sensorielle de l'homme et de l'animal, il tentera (1) d'expliquer cette science (?) de l'hyménoptère paralysateur qui dépasse la science des Claude Bernard et des Magendi, en la rapprochant de l'habileté des gauchos à poignarder la vertèbre cervicale des bœufs argentins ! Sentant bien que ni la mémoire ni l'attention ne sauraient être invoquées dans le cas du Chalicodome, il tentera (ce qui n'avancerait en rien le darwinisme) d'expliquer, magnétiquement, le *sens de la direction* de l'hyménoptère. Fabre se prêtera aux expériences que Darwin conseille, et Darwin se déclare convaincu (2). Mais il meurt, et le bruit qu'il est prêt à faire, qu'il a commencé de faire sur les *Souvenirs Entomologiques*, ses disciples le changeront en conspiration du silence. Il ne restera plus à l'auteur qu'à s'enterrer dans l'Harmas et à publier tous les trois ans un épais volume qui fera un peu moins de bruit que le précé-

(1) Cette tentative, nous la trouvons esquissée dans une lettre de Darwin à son disciple Romanes, datée du 16 avril 1881 (et qu'a publiée son fils, dans *La Vie et la Correspondance de Charles Darwin*, v. p. 600 du tome I, dans la traduction Varigny 1888). Il serait cruel pour la mémoire de l'illustre savant de montrer combien l'explication est puérile. Mais c'est avec des explications comme celle-là que le transformisme a pensé parer les coups que les *Souvenirs Entomologiques* lui assénaient. Retenons cependant de la lettre de Darwin ce passage, qui montre l'importance attachée par lui aux découvertes fabriennes :

« Si vous discutez des instincts complexes et merveilleux que dévoilent les animaux, dit-il à Romanes... « si vous discutez de ces instincts (et l'on s'y attendra peut-être de votre part), je crois que vous ne pourriez choisir de meilleur cas que celui des guêpes de sable qui paralysent leur proie, comme l'a décrit autrefois Fabre au cours de son merveilleux travail dans les *Annales des Sciences* et qu'il a raconté au long, depuis, dans ses admirables *Souvenirs*. »

(2) V. la IIe série des *Souvenirs Entomologiques*, p. 99 et s. — V. aussi dans *La Vie et la Correspondance de Charles Darwin* (t. I.) la lettre en date du 31 janvier 1880 dans laquelle Darwin accuse réception à Fabre du premier tome des *Souvenirs*, lettre qui constitue le point de départ des relations entre Darwin et Fabre au sujet des Chalicodomes.

dent, jusqu'à ce que, peu après la parution du dixième et dernier, l'explosion éclate.

Eh ! bien, tous ces échecs de Fabre s'expliquent par son échec universitaire. S'il eût obtenu vers 1855-1857 sa chaire de Faculté, son autorité s'imposait en matière de transformisme comme celle de Pasteur en matière de génération spontanée. Supposez, en 1858, Pasteur simple professeur de chimie à Besançon. Il avait beau découvrir que les expériences de Pouchet étaient mal faites et quelque grande revue accueillir ses conclusions, croyez-vous que la science officielle aurait proclamé tout de suite, comme cela, qu'il n'est pas de vie bactérienne sans germe ? Fabre, professeur en Sorbonne, au lieu d'être à Saint-Martial d'Avignon, c'est le nez de Cléopâtre plus long (ou plus court, je ne sais plus) et l'histoire de la philosophie scientifique changée, des quarante dernières années du dernier siècle et des dix premières du siècle présent. Fabre occupant la place qu'il méritait au moment de la publication de *l'Origine des Espèces*, c'est le transformisme écrasé dans l'œuf et peut-être Darwin lui-même qui mettait le pied dessus. Et ici, je rappelle ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire que le darwinisme et Darwin sont deux choses assez différentes...

Dans l'un des premiers fascicules du *Mercure de France*, novembre 1891, vous pourrez lire ce compte rendu, non signé, sur la IV[e] série des *Souvenirs Entomologiques*.

L'auteur est le redoutable et l'irréfutable adversaire des Darwinistes : cette série porte à plusieurs centaines les observations prises sur les insectes et diverses bêtes d'actes impossibles à expliquer par la méthode de l'évolution. Il y est montré qu'en telles bestioles une intelligence et une science parfaite de leur métier d'ouvrières coexiste avec une stupidité absolue pour tout ce qui n'est pas le travail nécessaire et inéluctable de la conservation de l'espèce : il y est montré encore que l'accomplissement de ces actes d'apparence régis par une intelligence et au fond mécanique ne doit rien à l'éducation, puisque chez les insectes les parents meurent avant même l'éclosion des œufs. Ce livre va très loin et

M. Fabre apparaît comme un des rares savants de ce temps doués du sens philosophique et aptes à émettre, en une langue qui n'est pas mauvaise, des idées qui ne sont pas médiocres.

Cette note est de Gourmont (1). Elle est probablement la seule que les *Souvenirs Entomologiques* auront provoqué, de 1880 aux environs de 1910, dans une revue autre que scientifique — et Dieu sait combien les revues scientifiques, de 1880 aux environs de 1910, ont été avares de publicité à l'égard des *Souvenirs* ! Eh! bien, supposez en 1891 Fabre à sa place, et dites quelle quantité d'encre un ouvrage comme celui-ci eût fait couler.

V

Or il ne s'agit plus de ce qui fut et de ce qui aurait dû être. Nous ne sommes ni en 1855 ni en 1880 et nous ne sommes même plus en 1910 où tout semblait indiquer que, cette fois, l'Ermite de Serignan était définitivement parti pour la grande gloire scientifique. L'aventure du Vieil Homme continue, et de plus belle, puisque de l'injustice son traitement entre dans l'absurdité, pour ne pas employer un autre mot. *Poète*, tant que l'on veut, mais *savant* non pas ! Fabre, à en croire certains, est une manière d'amateur qui n'a touché à la science, à la Science, celle que ces messieurs triturent ésotériquement dans leurs chaires, cuvettes, cornues, voire au grand air, qu'avec des doigts gantés de littérature. Un *vrai* savant, « l'Homère des insectes », à qui le ferez-vous croire ? *Véritable* science, cette science que le premier venu peut comprendre et goûter, une science rendue attrayante, amusante même ? Mais regardez donc comment nous écrivons tous, nous autres !

« Moi qui fais aimer cette histoire naturelle que vous faites tant haïr !... » leur a crié Fabre dans une minute d'énervement. — Voilà la principale source du malentendu auquel la réputation du Maître est soumise. A côté des in-

(1) Cf. Remy de Gourmont *Physique de l'Amour*, p. 255-256.

convénients que lui procure son génie littéraire, ceux qui lui viennent de son antitransformisme seraient négligeables. Sur ce second terrain, on pourrait peut-être leur faire entendre raison. Aujourd'hui où la cassure entre darwiniens et lamarckiens, — que le Dantec jugeait irréparable voici quinze ans, a brisé le vase en mille morceaux (1), on pourrait au moins faire reconnaître à chacun des frères ennemis que les « faits brutaux », dévoilés si abondamment par l'observateur inimitable (ces faits devant lesquels tous les docteurs doivent *s'incliner*, — a dû déclarer M. Edmond Perrier, coryphée du transformisme), sont la négation de la théorie adverse. Et avec un peu d'habileté on arriverait peut-être à démontrer à nos lamarckiens de *tropismes* que Fabre, en ruinant, — base et clef de voûte des théories darwiniennes, — l'idée de l'analogie sensorielle et mentale entre l'homme et l'animal, a mis le biologiste sur la voie de l'explication physico-chimique de l'instinct, sur la voie de l'explication mécaniste (2). Aujourd'hui où le transformisme *d'évolution lente*, tel que l'ont conçu Lamarck et Darwin, est devenu un transformisme de *révolution*, par ces temps de *mutation brusque*, on pourrait peut-être faire

(1) V. sur l'état actuel du transformisme : *Le Génie de J.-H. Fabre*, chap. III, intitulé, du « Transformisme et J.-H. Fabre ».

(2) La chose est si vraie que le jour où Darwin a fini par admettre que le sens de la direction du Chalicodome est inexplicable par la voie anthropopsychique, mémoire, attention, etc., il propose tout de suite à Fabre une série d'expériences d'un ordre complètement différent des premières. Darwin se demande si l'hyménoptère n'est pas guidé dans son retour au nid par l'influence magnétique des courants terrestres. Et il invite Fabre à le soustraire à cette influence en lui appliquant un aimant sur le thorax. Fabre obéit et l'expérience ne donne rien (*Souv. Ent.*, II[e] série, p. 119 etc.). Quoi qu'il en soit, Darwin, grâce à Fabre, s'est montré ainsi le précurseur de la théorie physico-chimique de l'agissement *animal*, théorie à laquelle ressortit le système des tropismes, où il y a évidemment une parcelle de vérité.

D'une manière générale, l'antitransformisme de Fabre est beaucoup plus nuisible aux théories darwiniennes qu'aux lamarckiennes et c'est ce qui a permis à M. G.-V. Legros, transformiste de tendance plutôt lamarckienne, de soutenir dans *la Vie de J.-H. Fabre par un disciple* que, sur plus d'un point, le transformisme trouve un appui dans les *Souvenirs Entomologiques*. Cependant Fabre a établi que le lamarckisme erre, en attribuant tant de prépondérance à l'action du milieu.

admettre aux néo-lamarckiens et néo-darwiniens qu'une phrase comme celle-ci :

Les progrès de la vie ne connaissent pas les étapes graduelles du médiocre au meilleur, du meilleur à l'excellent; ils s'élancent par bonds en tel cas avec des avances, en tels autres avec des reculs. L'océan a son flux et ses reflux. La vie, autre océan plus insondable que celui des eaux, a eu pareillement les siens. En aura-t-elle d'autres? Qui pourrait dire oui? Qui pourrait dire non?

... que cette phrase, qui épigraphierait l'œuvre du Maître, n'indique pas un esprit rétrograde, et laisse le champ libre à toutes les bonnes volontés. Mais quoi! l'un de nos deux « scientifiques » ouvre les *Souvenirs* et se met à lire à la fin du chapitre consacré à la larve et à la nymphe du Sphex à ailes jaunes (ce Sphex que Fabre ne sait même pas appeler *flavipennis !*) le couplet suivant :

Beaux Sphex, éclos sous mes yeux, élevés de ma main, ration par ration, sur un lit de sable au fond de vieilles boîtes à plumes; vous, dont j'ai suivi pas à pas les transformations, m'éveillant en sursaut la nuit crainte de manquer le moment où la nymphe rompt son maillot, où l'aile sort de son étui; vous qui m'avez appris tant de choses et n'avez rien appris vous-mêmes sachant sans maître tout ce que vous devez savoir : oh! mes beaux Sphex! envolez-vous sans crainte de mes tubes, de mes boîtes, de mes flacons, de tous mes récipients par ce chaud soleil aimé des Cigales; partez, méfiez-vous de la Mante religieuse et qui médite votre perte sur la tête fleurie des chardons, prenez garde au Lézard qui vous guette sur les talus ensoleillés; allez en paix, creusez vos terriers, poignardez savamment vos Grillons et faites race, afin de procurer un jour à d'autres ce que vous m'avez valu à moi-même: les rares instants de bonheur de ma vie (1).

Et pendant ce temps, l'autre « homme de laboratoire », tombé sur la parthénogénèse des Halictes, découvre que le chapitre débute ainsi :

(1) *Souv. Ent.*, Ire s'rie, p. 115.

Quitter le village natal est, pour l'enfance, événement de peu de gravité. C'est même une fête : on va voir du nouveau, cette lanterne magique de nos illusions. Avec l'âge, les regrets viennent, et la vie s'achève en remuant des souvenirs. Alors, dans la fantasmagorie de la pensée, le village aimé reparaît, embelli, transfiguré par la fraîcheur des premières idées écloses ; alors, supérieure à la réalité, son image idéale prend un relief d'étonnante précision. Le vieux, le très vieux, date d'hier ; on le voit, on le touche.

En ce qui me concerne, les yeux fermés j'irais tout droit, après trois quarts de siècle, à la pierre plate où j'ai entendu pour la première fois la douce clochette du crapaud sonneur ; oui je la retrouverais à coup sûr, si le temps, qui ravage tout, même les demeures des crapauds, ne l'a pas déplacée et mise en morceaux, peut-être.

Je vois au bord du ruisselet l'exacte position des aulnes dont les racines enchevêtrées sous l'eau donnaient refuge aux écrevisses. Je dirais : « C'est juste à la base de cet arbre que m'arriva l'inénarrable félicité d'en pêcher une des plus belles. Elle avait des cornes longues comme ça, des pinces énormes, pleines comme un œuf, car la lune était bonne. »

Je retrouverais sans hésitation le frêne à l'ombre duquel le cœur me battait si fort certaine matinée de soleil printanier (1)...

C'est fini, Fabre est un poète ! Dès lors nos hommes déraillent. Celui-ci traite d'anthropocentriste, le naturaliste qui a purgé d'anthropocentrie, — disons plutôt d'anthropopsychie, — l'histoire des insectes, et, dans une large mesure celle des animaux supérieurs ; celui qui a prouvé que l'animal possède une quantité de sens dont l'être humain n'a pas idée, qu'il est dans l'impossibilité de comprendre. Celui-là appelle cause-finaliste une œuvre qui pose sur l'Univers le point d'interrogation le plus indépendant de la métaphysique sentimentale qui ait jamais été dessiné. Et d'autres arrivent à la rescousse. L'un soutient que Fabre considère comme immuables les actes psychiques des insectes. Un autre le déclare bouché à l'émeri à tout le point de vue

(1) *Souv. Ent.*, VIII[e] série, p. 126.

philosophico-scientifique. Un autre jure qu'il n'explique rien, n'enseigne rien, ne fait rien comprendre « et en particulier pour l'Instinct ». Un autre, qu'il ne faut point que les jeunes gens le lisent sans lire ensuite des livres de science vraiment sérieux (1). Un autre les console tous en affirmant qu'il a « l'impression que ses pages vieilliront vite ». Des études « telles que celles de E. L. Bouvier, de Paul Marchal, du commandant Ferton, de Cornetz (ajoute-t-il), satisferont davantage les biologistes modernes soucieux d'une précision toujours plus grande des observations et de la recherche des divers facteurs en jeu (2) ».

Et si nous intervenons sans porter sur notre carte de visite le titre d'embryologiste, conchyliologue, littoriniste, myrmecologue ou bactérien, on nous renvoie à cette littérature où l'on a renvoyé Fabre.

VI

Sans avoir besoin de personne pour considérer l'auteur des *Souvenirs* comme un admirable écrivain, affirmons que la notion scientifique que Fabre dégage porte un coefficient *sui generis* aussi élevé que chez le savant le plus rébarbatif aux belles lettres qu'on puisse lire.

Affirmons-le d'abord en constatant le succès obtenu par ses travaux de 1855 à 1857, qui vont *sans changement d'aucune sorte* constituer une forte partie des 1re et 2e série des *Souvenirs*. D'ou vient ce succès ? De ce que le jeune inconnu a tourné le dos à l'entomologie pure pour tendre la main aux belles-lettres ? — Jamais de la vie. L'entomologie du Fabre de 1855-1857 (et celle du subséquent) avant d'être psychologique et historienne est telle que les entomologistes les

(1) Voir, pour se rendre compte que je n'invente rien et même que je ne cite pas tout, mon étude : *J.-H. Fabre, Darwin, Remy de Gourmont... et quelques autres*.

(2) M. Georges Bohn, « Revue de la Quinzaine » (*Mercure de France* du 1-VIII-23).

plus austères l'ont maniée, la manient : parfaitement suffisante quant à la nomenclature, elle est morphologiste et anatomiste autant qu'il est possible de l'être. Il n'y a pas de problème plus profondément descriptif et anatomique en soi que celui de *l'hypermétamorphose des Meloïdes*. Avant que Fabre ne l'ait posé et résolu, ce problème, l'Entomologie, ne connaissait qu'une seule métamorphose : celle qui fait passer l'insecte par les trois états larve, nymphe, insecte parfait. Fabre nous apprend que les coléoptères dits meloïdes remplacent le mode d'évolution ordinaire par un mode des plus compliqués. Au lieu d'être larve une seule fois, ils sont larve quatre fois et, comme le terme manque pour désigner ce phénomène, Fabre propose le terme *d'hypermétamorphose* et distingue les produits de la quadruple morphose larvaire sous les noms : *larve primaire* ; *seconde larve* ; *pseudo-chrysalide* ; *troisième larve*. D'autre part, il établit que ces transfigurations larvaires s'effectuent sans modification interne, par une simple mue, et sans qu'il y ait des changements dans les viscères.

Le problème de la paralysation, lui aussi d'ailleurs, est à base d'anatomie : il suffit de se reporter à la brève explication que j'en ai donnée. Les agissements des personnages que Fabre étudie dans ses mémoires sont en fonction de leur physiologie, et leurs états sont des états physiologiques. (D'où, entre parenthèses, le *prix de physiologie expérimentale* que l'obscur professeur avignonnais reçoit de l'Institut en 1856) (1). Qu'on me permette de le dire en familier, — depuis hélas ! trop de lustres, — avec les revues de sciences naturelles, qu'elles s'appellent *Annales des Sciences Naturelles, Annales de la Société Entomologique, Mémoires de la Société Linnéenne. Bulletin de la Société Mycologique* et deux ou trois magazines plus provinciaux ; si j'avais à citer des modèles de description morphologique et de précision anatomiste, c'est dans les *Souvenirs* que j'irais les prendre. Virtuose sans rival dans l'expérimentation, Fabre

(1) Ce même prix, Pasteur le recevra en 1860.

a des rivaux quand au maniement du microscope et du scalpel, mais il n'a pas beaucoup de maîtres. Par l'intelligence, par l'œil, par la main ensemble il mérite son titre d'*observateur inimitable*. Et quoi de plus éclatant de pureté scientifique que les comptes rendus,— oh ! sans le moindre jargon, je le sais bien, ni parcelle, d'ésotérisme, — que les descriptions extérieure et intérieure des quatre larves héroïnes du *Mémoire sur l'hypermétamorphose* !

Si le Sitaris, en revêtant la forme de pseudo-chrysalide, se transfigure à l'extérieur jusqu'au point de dérouter la science des morphoses entomologiques, il n'en est pas de même à l'intérieur. J'ai, à toutes les époques de l'année, scruté les entrailles des pseudo-chrysalides qui restent, en général, stationnaires pendant une année entière et je n'ai jamais observé d'autres formes dans leurs organes que celles qu'on trouve dans la seconde larve. Le système nerveux n'a pas subi de changement. L'appareil digestif est rigoureusement vide, et, à cause de sa vacuité, n'apparaît que comme un mince cordon, perdu, noyé au milieu des sachets adipeux. L'intestin stercoral a plus de consistance, ses formes sont mieux arrêtées. Les quatre vaisseaux biliaires sont toujours parfaitement distincts. Le tissu adipeux est plus abondant que jamais : il forme à lui seul tout le contenu de la pseudo-chrysalide, en ne tenant compte, sous le rapport du volume, des filaments insignifiants du système nerveux et de l'appareil digestif. C'est la réserve où la vie doit puiser pour ses œuvres futures...

... Mais en juin, la pseudo-chrysalide a perdu cet aspect flétri ; elle figure un ballon régulier, un ellipsoïde dont les sections perpendiculaires au grand axe sont des cercles. Un fait plus important que cette expansion, comparable à celle qu'on obtient en soufflant dans une vessie ridée, vient également de se passer. Les téguments cornés de la pseudo-chrysalide se sont détachés de leur contenu tout d'une pièce, sans rupture, de la même manière que l'avait fait l'an passé la peau de la seconde larve ; et ils forment ainsi une nouvelle enveloppe utriculaire, sans adhérence aucune avec son contenu, incluse elle-même dans l'outre façonnée aux dépens de la peau de la seconde larve. De ces deux sacs, sans issue, emboîtés l'un dans l'autre, l'extérieur est transparent, souple, incolore et d'une extrême délicatesse ; le

second est cassant, presque aussi délicat que le premier, mais beaucoup moins translucide à cause de sa coloration fauve qui le fait ressembler à une mince pellicule d'ambre. Sur ce second sac, se retrouvent les verrues stigmatiques, les boutons thoraciques, etc., qu'on observait sur la pseudo-chrysalide. Enfin, dans sa cavité, s'entrevoit quelque chose dont la forme reporte aussitôt l'esprit à la seconde larve. Et, en effet, si l'on déchire la double enveloppe qui protège ce mystère, on reconnaît, non sans étonnement, qu'on a sous les yeux une nouvelle larve pareille à la seconde (1)...

C'est parce que cet obscur nouveau venu a commencé par donner à ses pairs garantie sur le chapitre de la morphologie et anatomie que ceux-ci l'ont laissé, — et Léon Dufour en tête, qu'il vient corriger, — se livrer hardiment à son histoire et à sa psychologie. Vraiment ! on rougit d'avoir à défendre Fabre à ce point de vue. Nul n'est plus souvent et profondément que lui entré au cœur de la zoologie pure ; les plus délicates besognes embryologiques, il s'y est livré ; ses travaux quant à la parthénogénèse, quant à... Tenez : voici le récent ouvrage : *Habitudes et Métamorphoses des Insectes*, de M. E.-L. Bouvier, membre de l'Institut, professeur au Muséum, qu'on peut considérer comme le dernier état de l'histoire entomologique. Eh ! bien, l'auteur des *Souvenirs* est l'auteur le plus fréquemment cité par M. Bouvier, encore que je croie sentir le désir de ne le citer que lorsque c'est tout à fait indispensable ; encore que je voie souvent citer, au lieu de lui, tel entomologiste qui n'a fait que recommencer sur un insecte tout voisin ce que Fabre a fait le premier ; encore que M. Bouvier mette bien peu en lumière le rôle de Fabre quant au problème de la paralysation, et laisse sous le boisseau le découvreur de *l'hypermétamorphose*, — terme qu'il n'indique même pas (à moins que je n'aie mal vu) dans un long chapitre consacré, outre le mécanisme de la métamorphose, à la structure et au genre de vie des nymphes).

(1) *Souv. Ent.*, IIe série p. 333.

Mais il y a plus et chez aucun homme de science, je crois bien, vous ne trouverez ce que la notion scientifique de Fabre nous donne. Il nous l'offre dépouillée de ce côté particulariste, spécialiste et, comment dirai-je ?.. de ce caractère de « division du travail » qu'elle prend presque partout. L'entomologie de Fabre est toujours accompagnée de géologie et surtout de botanique, de première main. Vous n'avez pas là de la simple zoologie, vous avez vraiment des sciences naturelles. Est-ce tout ? — Non. L'Ermite de Sérignan ne se comporte pas en simple naturaliste, mais en savant de sciences physiques et en savant de sciences mathématiques. Le *monisme scientifique* est la qualité de cet homme dont l'œuvre fait en quelque sorte le trust du marché intellectuel puisque, en dehors d'un savant, elle nous offre, à un degré supérieur aussi, un philosophe et un artiste. Quant au savant, en tous cas, le jeu entier des cartes est en sa main : qu'il s'agisse de l'appareil sonore de la Cigale ou de la Sauterelle, et voici de l'acoustique, du venin du Scorpion et voici de la toxicologie, de tels instincts de la Processionnaire du pin ou du Grand Paon et le voici météorologiste, comme il sera géomètre et algébriste avec la toile de l'Araignée et la spirale de l'Escargot. S'il a quelques chapitres consacrés à ses souvenirs d'enfance, à ses misères de professeur, à ses méditations d'ermite, il en a d'autres intitulés *Souvenirs mathématiques*, *Le Binome de Newton*, *Géométrie de la Toile*, *Le Problème du Sirex*. Et de même qu'à propos de l'Ammonite il nous initie aux propriétés métaphysiciennes de la spirale logarithmique de Bernouilli, à propos des Atenchus et des Charançons, il nous dévoile les secrets paléontologiques de « la numismatique des pierres ». Il sait tout, il est bon à tout. Et nous devinons l'effarement que dut lui produire l'ignorance de l'insecte qu'il vit à Pasteur, alors que les travaux de ce dernier étaient à sa connaissance profonde.

Et je termine en revenant sur sa colossale production de démonstrateur scientifique, sur sa vaste bibliothèque à l'u-

sage de l'enfance, de la jeunesse, des adultes aussi (certains de ces livres indiquent « ouvrage pour tous ») : arithmétique, algèbre, géométrie, géologie, astronomie, physique, chimie, chimie agricole et toutes les branches de la botanique et de la zoologie : 221 numéros (en comptant les rééditions) sur le catalogue de la Nationale. Il faut d'autant moins l'oublier, cette production, qu'il lui doit de n'être pas mort de faim. A côté des simples manuels figurent des œuvres plus originales : *Histoire de la Bucke, Récits scientifiques de l'oncle Paul, Les Ravageurs de l'Agriculture, Les Auxiliaires, Le Ciel, La Terre* où brille tant de personnalité que s'il n'avait pas écrit les *Souvenirs*, qui le mettent hors rang des écrivains de science, il compterait tout de même parmi les meilleurs d'entre eux. Mais Fabre a écrit les *Souvenirs* et quand il a commencé le premier, voire le second de leurs dix volumes, il avait la simple intention de grossir d'une unité le groupe déjà nombreux de cette catégorie seconde.

VII

Voilà Fabre ! — Un grand écrivain, c'est entendu, archi-entendu, le plus grand écrivain de science que connaisse la langue française (Buffon compris, parce que les sciences naturelles au temps de Buffon étaient mi-science mi-littérature). Mais un homme de science avant d'être un écrivain de science. Un savant d'abord et surtout. *Expression* littéraire mais *substance* scientifique. Tant que ce caractère scientifique, criant d'évidence, sera contesté par ceux qui ont charge de le reconnaître, il vaut mieux différer la Commémoration de ce grand homme. Sur le terrain pur et simple, sur le terrain du laboratoire, Fabre, — qui nous offre en outre un philosophe et un écrivain supérieur, — Fabre vaut Pasteur. Pourquoi refuser si obstinément à l'un ce que l'on accorde libéralement à l'autre ?

C'est aux milieux scientifiques, l'officiel comme l'indé-

pendant, que je pose la question ? Il y a l'antifabrien irréductible, fossilisé dans son transformisme, qui professera toujours que « l'instinct, c'est de l'intelligence fixée », ou que « le besoin crée l'organe » et qui croit que le savant ne peut être un artiste, que le savant a obligation d'écrire de manière ingrate... — comme saint Labre croyait qu'on ne gagne le Paradis qu'avec des poux. Mais il y a l'antifabrien capable de réflexion et de retour. Qu'il lise les *Souvenirs* non pas d'un œil distrait et par bribes, comme une lecture qu'on conseille aux jeunes gens, mais avec l'ardeur, l'attention et le sens critique qu'exige cette œuvre extraordinaire. Il reconnaîtra alors que la notion scientifique n'est nulle part à l'état plus... littéral qu'elle l'est ici. Nous ne lui demandons pas autre chose.

Mais c'est surtout au profane que les pages qui précèdent sont adressées ; à celui que le génie littéraire de Fabre jette dans l'admiration, mais qui admet, puisque les compétences le lui assurent, que les *Souvenirs Entomologiques* ne sont pas de la *véritable* science ! A celui-là, je citerai une phrase que l'Ermite de Sérignan aimait répéter : — « Quand on vous dit que quelque chose est blanc, qui que ce soit qui vous le dise, avant d'y croire regardez d'abord si, par hasard, ce ne serait pas noir. » Sans doute le génie scientifique très accusé ne se marie pas d'ordinaire au génie littéraire très accusé. Un homme de laboratoire austère et un poète lyrique ne vont pas ordinairement chez le même homme. — « On ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon. » L'aphorisme est vrai souvent, bien souvent, presque toujours : 99 fois sur 100, si vous voulez.

Mais, la centième fois, l'aphorisme est radicalement faux ; et cette centième fois s'appelle : J.-H. Fabre.

MARCEL COULON.

FLORILÈGE EINSTEINIEN

—

Puis la conversation vient sur la difficulté... de faire comprendre... « rien qu'avec des mots », comme dit Einstein, sa théorie, difficulté qu'il pense, — peut-être sa bienveillance exagère-t-elle, — avoir été surmontée avec succès par certains.

CHARLES NORDMANN (1).

I

De la vulgarisation des théories d'Einstein

Engueulez-moi si vous voulez. Ça m'est égal, pourvu qu'on parle de mon livre.

CHARLES NORDMANN (2).

Vingt personnes, en France, n'ont pas craint de vulgariser la théorie scientifique la moins susceptible de l'être. Mathématiciens, astronomes, physiciens, philosophes, poètes, académiciens, généraux, hommes de lettres, polytechniciens, tout le monde s'est mis de la partie. Aussi quelle riche moisson d'exposés élémentaires, d'introductions, d'initiations aux théories d'Einstein ! M. Marcel Boll estime qu'on en pourrait citer

une bonne douzaine, dont les auteurs, — et non des moindres, — se sont couverts d'un ridicule durable (3).

M. Boll se trompe ; tous ces ouvrages sont excellents. On le fera bien voir à qui en douterait.

Engueulez-moi si vous voulez. Ça m'est égal, pourvu qu'on parle de mon livre...

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1922, p. 933.
(2) *Revue universelle*, 1er juin 1923.
(3) Marcel Boll : *Euclide, Galilée, Newton, Einstein*, p. 1.

disait M. Ch. Nordmann au directeur d'une revue où devait paraître un article sur la relativité. L'article parut.

C'est pourquoi, y lisait-on, sur les trente-cinq mille acheteurs du livre de M. Ch. Nordmann, doit-il y avoir peu de savants satisfaits. Pour ceux-ci, je pense que ce livre est même un scandale.

On avait parlé du livre de M. Nordmann, mais en des termes qui, sans doute, ne satisfirent point l'amour-propre de cet auteur. Oubliant alors qu'il avait permis qu'on « l'engueulât », celui-ci apporta au directeur de la revue, puis signifia par ministère d'huissier une réponse dont il exigea l'insertion. Cette insertion lui fut refusée.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.

Crainte des coups, M. Nordmann se résigna à plaider et assigna la direction de la revue devant les tribunaux ; il obtint gain de cause. Par autorité de justice, la réponse fut insérée : l'innocence et la science méconnues triomphaient. D'abord les acheteurs du « petit livre » étaient quarante-cinq mille et non trente-cinq, comme on l'avait perfidement insinué.

Je passe, ajoutait M. Nordmann, sur les deux fautes de français que renferment ces deux phrases, savoir : 1° « doit-il » au lieu de « il doit »; — 2° l'ambiguïté de « pour ceux-ci » s'appliquant aux « savants satisfaits », alors que, manifestement, M. Dunoyer a voulu dire le contraire.

Voyez-vous ça ! Écrire « doit-il » au lieu de « il doit », en parlant d'un ouvrage de M. Nordmann ! Et puis, qui sera bien attrapé d'apprendre que l'ouvrage qu'il a critiqué est, de l'avis d'Einstein, exprimé dans une lettre à M. Ch. Nordmann,

le meilleur livre qui ait paru non seulement en France, mais même en Allemagne (où pourtant beaucoup d'ouvrages analogues ont été publiés) ?

C'est évidemment M. Dunoyer ! Mais qu'il ne se désole pas trop ; une lettre analogue, du même Einstein, lui eût été opposée, s'il avait critiqué tout autre exégète du nouvel évangile. C'est en effet une particularité digne de remarque : quelles que soient les divagations présentées comme théorie de la relativité, on est assuré de l'approbation d'Einstein, si l'on a célébré congrument son génie.

Aussi, fort d'une telle approbation, et pour prévenir toute critique, M. Lucien Fabre a placé la lettre soupçonnée en tête de son ouvrage sur les théories d'Einstein. Si tous l'avaient imité, aucune équivoque n'eût été possible et personne ne se serait avisé de ne pas trouver excellent tout commentaire des théories relativistes. Si vous-mêmes estimiez médiocre ce florilège, prenez garde à certaine lettre...

II

Albert Einstein

Le sage dit, selon les gens : « Vive le roi, vive la ligue ! »

Vous aimeriez mieux connaître cet Einstein qui délivre le même certificat d'orthodoxie à ses interprètes qui traduisent blanc ou noir ? A votre gré. Et puisque nous citons les fabulistes, nous ne saurions mieux faire que de rapporter la fable qu'a contée M. F. Jean-Desthieux dans son *Incroyable Einstein.*

FABLE (1)

Il y avait une fois, dans un grand pays, un jeune savant qui travaillait à l'écart du monde et faisait en silence de merveilleuses découvertes. Un jour, on apprit au jeune savant que sa patrie était en guerre avec un peuple voisin ; et des docteurs illustres vinrent, au nombre de quatre-vingt-treize, le prier d'ajouter la sienne à leurs signatures au bas d'un manifeste par lequel ils entendaient lancer à l'ennemi l'anathème. Mais le jeune

(1) F. Jean-Desthieux : *L'Incroyable Einstein* (Carnet Critique), p. 49.

savant refusa de s'associer à leur geste. Et, soucieux de vivre en paix afin de mener à bien l'œuvre entreprise, il quitta son pays en armes pour chercher dans un pays voisin, plus pacifique, un asile. Afin de manifester publiquement son indépendance et son horreur des choses de la guerre, il renonça même tout à fait à sa patrie d'origine et prit dans son nouveau pays ses lettres de naturalisation. Cependant, il couronnait l'édifice de son œuvre par des conclusions qui devaient bientôt renverser toutes les conceptions scientifiques et philosophiques accumulées jusqu'ici par les hommes et les siècles. Sa gloire fut publiée par les docteurs et les journalistes de sa patrie nouvelle et par ceux de sa patrie ancienne.

Enfin les hommes, à l'écart desquels il avait voulu vivre, cessèrent un jour de se donner la mort et le jeune savant reçut d'un pays qu'il avait renié des supplications telles qu'il n'osa pas s'y dérober. Il quitta la terre de l'exil sans renoncer à la qualité de citoyen qu'il y avait acquise. A son retour dans sa patrie d'origine on lui fit beaucoup d'honneurs et sa gloire fut partout célébrée. Le monde entier le connut, s'étonna, s'émut et vénéra son nom. On fit sur lui des livres. Et de grands savants s'inclinèrent devant lui.

Ce jeune savant s'appelait Albert Einstein. Natif d'Allemagne, il réprouva la guerre et fut chercher en Suisse un asile de paix. Il rentra dans son pays quand la fureur belliqueuse y fut apaisée et toute l'Allemagne lui fit fête. Ce savant ne connaît pas le besoin et son œuvre atteint aux plus vastes proportions humaines.

Nous sommes bien aise qu'Einstein ne connaisse pas le besoin et nous espérons qu'il ne se formalisera pas si nous lui demandons confirmation d'une aussi séduisante biographie.

Je suis Allemand (israélite) de naissance, déclare-t-il, mais j'ai vécu en Suisse de l'âge de quinze à celui de trente-cinq ans, sauf de courtes interruptions. J'ai conquis mes grades à Zurich (1).

Einstein est né en 1879 ; il est allé en Suisse à quinze ans, c'est-à-dire en 1894, et y fut naturalisé peu après 1900. M. F. Jean-Desthieux prétend que le même Einstein

(1) Lucien Fabre : *Les théories d'Einstein*, 1er mille (Payot), p. 17.

soucieux de vivre en paix... quitta son pays en armes pour chercher, dans un pays voisin plus pacifique, un asile... et prit dans son nouveau pays ses lettres de naturalisation.

Qui donc a prétendu que la grande guerre n'a commencé qu'en 1914 ? Il est vrai qu'on a aussi prétendu qu'Einstein avait supprimé le temps. Toutefois n'allez pas voir en lui cet égoïste uniquement soucieux de vivre en paix :

Einstein n'est pas seulement un savant, écrit M. Gaston Moch, mais un homme vibrant d'enthousiasme pour une humanité régénérée, et prêt à se sacrifier à cet idéal (1).

Je suis pacifiste, affirme Einstein, partisan d'une entente internationale et resté toujours fidèle dans ma ligne de conduite à cet idéal (2).

Le refus de signer le manifeste des 93 lui a valu la haine inextinguible des pangermanistes ; si l'on en croit M. Ch. Nordmann,

les choses ont été très loin. On a violemment manifesté contre lui. Sa personne, sa vie même, ont été menacées (3).

Heureux encore que ce soit au vingtième siècle qu'ait vu le jour la théorie de la relativité

dont l'auteur, il y a peu de siècles, écrit encore M. Moch, aurait été retiré de la circulation comme sorcier dangereux (4).

Mais qu'Einstein se rassure :

Notre nouvelle théorie n'aura ni bûcher pour un Bruno, ni inquisition pour un Galilée (P. Kirchberger) (5).

Aussi Einstein n'a-t-il pas craint de séjourner au pays de la Sainte-Hermandad, ce qui n'a pas été d'ailleurs sans quelques difficultés.

M. Einstein a eu une conduite un peu singulière en Espagne où il se trouvait tout récemment, — lit-on dans le Journal de

(1) Gaston Moch : *La relativité des phénomènes* (Flammarion), p. 9.
(2) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 18.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1921, p. 935.
(4) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 22.
(5) *La théorie de la relativité sans mathématiques*, p. 212.

Genève (1). — Il est allé dans ce pays sous le patronage des autorités allemandes et il y a été reçu par l'ambassadeur d'Allemagne. Or, avant son départ, arguant de sa qualité de citoyen suisse, M. Einstein a demandé à la légation suisse de lui délivrer un passeport. Pourquoi donc se donne-t-il comme ressortissant allemand quand il fait de la propagande germanique, et comme citoyen suisse quand il le juge utile pour sa commodité personnelle ? Ce double visage ne laisse pas de surprendre.

Pourquoi Einstein allait-il en Espagne ? Sans doute « afin de manifester publiquement son indépendance et son horreur des choses de la guerre » ; voyez plutôt :

Moi aussi, je suis révolutionnaire, encore que ce soit dans l'ordre scientifique.

a-t-il déclaré aux syndicalistes ; puis, au journal conservateur :

Je vous demande de rectifier les déclarations que l'on m'a attribuées. Il est vrai que j'ai accepté l'invitation des syndicalistes, mais j'ai dit le contraire de ce qu'écrivent les journaux. J'ai dit que je ne suis pas révolutionnaire, pas même sur le terrain scientifique, puisque je veux conserver tout ce qu'on peut conserver... (2)

Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs !...
Je suis souris ; vivent les rats !

La nationalité même de ce diable d'homme est une énigme.

Si l'expérience confirme l'exactitude de mes théories, je serai pour les Allemands un Allemand et pour les Anglais un Juif suisse. Si l'expérience dément ma théorie, ce sera le contraire (3).

Étonnez-vous après cela, qu'à partir du sixième mille, M. Lucien Fabre ait purgé son livre des déclarations d'Einstein, afin que l'ouvrage n'ait

à connaître que de la figure purement scientifique du grand théoricien... C'est la seule qu'on puisse considérer avec sérénité et même avec quelque sympathie (4).

C'est ce qui reste à voir.

(1) 24 mars 1923.
(2) *Journal des Débats*, 14 mars 1923.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1922, p. 929.
(4) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, 6e mille, p. 16.

III

Sous le masque d'Albert Einstein

Dans un livre divertissant, le professeur Charles Richet s'est amusé à tracer quelques portraits très fantaisistes de savants :

Agathon est chimiste habile, assez avisé cependant pour ne pas exagérer le mérite de ses travaux personnels. Il est sévère pour lui-même, certes, mais il est plus sévère encore pour les autres. Sa verve caustique s'exerce sans pitié sur tous les chimistes contemporains. Il met toute son application et son érudition à découvrir les erreurs qu'ils ont commises, ce qui n'est pas bien difficile, et surtout à déterrer les chercheurs obscurs qui ont devancé dans leur soi-disant inventions les maîtres illustres d'aujourd'hui. Il a ainsi découvert que Philibert, son rival, n'est pas l'auteur de la fameuse théorie de l'hexatomicité du chrome (1896), car elle était déjà connue, cette théorie, comme on peut le constater en se reportant à la page 322 du Bulletin de l'Académie de Cracovie (1892). Quant à Mégaphore, qu'honore d'un grand respect tout un public ignorant, Agathon sourit avec amertume dès qu'on en fait l'éloge. Car Mégaphore n'a rien inventé. On parle souvent de la polymérisation partielle, qu'on lui attribue. Quelle erreur ! Mégaphore n'y est pour rien, et une des grandes joies d'Agathon est de citer certaine phrase, imprimée, il y a dix ans, par un jeune ingénieur bolivien, phrase mémorable qui enlève à Mégaphore tous droits à la priorité (1).

Tout chimiste qu'il fût, Agathon ne pouvait voir sans amertume la gloire naissante et incontestée du physicien Einstein que d'aucuns n'hésitaient pas à comparer à Newton, et encore, avec une pointe de mépris pour celui-ci. Ce lui fut un jeu de trouver la phrase mémorable qui enlèverait à sa nouvelle victime tous droits à la priorité.

Je m'étonne, écrivit-il alors, de n'avoir pas vu citer plus souvent, quand on a discuté l'an dernier les théories de M. Einstein, ce fragment des Pensées sur l'espace et le temps : *Nous supposons que tous les conçoivent de même sorte, mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions et que,*

(1) Charles Richet : *Le Savant*, p. 54.

toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la même vue de ce même objet par le même mot, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mû. Et de cette conformité d'application, on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées ; mais cela n'est pas absolument convaincant, de la dernière conviction. Le Relativisme n'est-il pas là tout entier (1) ?

Mais Agathon n'est qu'un mythe; c'est à M. Paul Bourget que revient l'honneur d'avoir rendu à Pascal ce qui est à Pascal ; il nous faut saluer en celui-ci le père du Relativisme, à moins d'admettre, — mais qu'insinuons-nous là ? — que l'éminent académicien n'a pas très bien compris la pensée de Pascal ou la théorie de la relativité, ou encore l'une et l'autre. Le fantasmagorique Agathon ne s'en est pas tenu là ; cette fois, c'est par la plume de M. Urbain Gohier qu'il découvre le pot aux roses. Pas plus qu'Homère n'est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et Shakespeare l'auteur de ses œuvres, Einstein n'est l'auteur des théories d'Einstein.

Le chef de l'Enseignement technique au collège Saint-Thomas (Saint-Paul, Minnesota) établit que la théorie générale de la relativité, considérée comme une discussion du problème de grav·tation et d'accélération, a été formulée *douze ans avant* le premier article d'Einstein sur la question (1911). Le grand magazine *Harper's Weekly* a publié, du 29 août au 7 novembre 1914, une série de onze articles, signés du pseudonyme *Kinertia*, dus à un ingénieur américain (le voilà bien le jeune ingénieur bolivien d'Agathon) qui menait cette campagne scientifique depuis 1899.

Il n'y a pas seulement une rencontre d'idées : le professeur de Minnesota cite des textes signés *Kinertia*, écrits douze ans avant le premier article d'Einstein, et que le Juif Einstein *recopie littéralement* dans son livre *Relativity* (A. Holt et Cy édit. 1920) (2).

N'y aurait-il pas lieu d'ajouter un chapitre au *Livre des Plagiats* de M. Georges Maurevert ? Cela paraît d'autant plus indiqué qu'Einstein plagie avec cynisme les personnes qui, naïvement, se confient à lui. M. L. Fabre,

(1) *Illustration*, 16 juin 1923.
(2) *La Vieille France*, n° 225, 19-26 mai 1921.

critiquant les travaux de MM. Guillaume et Varcollier,— qu'il regarde d'ailleurs comme les plus intéressants qui aient été publiés sur la relativité ! — s'exprime ainsi :

L'ouvrage de Guillaume défend une thèse qui, du point de vue einsteinien, n'a aucune chance d'aboutir au réel ; elle revient à dire, parmi toutes les directions *X* de l'espace, il n'existe qu'une seule direction ou coordonnée *x* absolue (il s'agit en l'espèce d'un temps absolu préposé aux transformations de Lorentz) ; entreprise sans espoir, appuyée sur quelques ambiguïtés involontaires mathématiques.

Varcollier ne remarque pas (abstraction faite de ce qu'il oublie d'interpréter physiquement l'espace et le temps) que la vitesse de la lumière, conformément à l'expérience, joue un rôle spécial.

Les deux thèses sont des erreurs pour le relativiste et les mathématiques en constituent le trompeur vêtement (1).

M. L. Fabre ayant communiqué son travail à Einstein et lui ayant demandé son avis, « j'ai étudié votre intéressant travail, lui a écrit celui-ci, et j'y ai pris beaucoup de plaisir », puis, il parle « des écrits de certains savants cités par l'auteur (L. Fabre) » en ces termes :

L'ouvrage de l'un d'entre eux défend une thèse sans espoir qui, traduite en termes géométriques, dirait ceci : « Parmi toutes les directions *X* possibles dans l'espace, il n'existe qu'une seule direction de coordonnée *X* absolue » (il s'agit en l'espèce d'un temps absolu devant être préposé aux transformations de Lorentz), entreprise sans espoir appuyée sur quelques ambiguïtés involontaires mathématiques.

Un autre de ces savants ne remarque pas, — abstraction faite de ce qu'il oublie d'interpréter physiquement l'espace et le temps, — que la vitesse de la lumière, conformément à l'expérience, joue un rôle spécial. Les deux erreurs étroitement liées se cachent sous une enveloppe épaisse de formules mathématiques (2).

Ne trouvez-vous pas qu'Einstein a pris plus que du plaisir au travail de M. Fabre ? A tant faire que de jouer les Agathon, pourquoi nous arrêter en aussi bonne voie ?

(1) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, 1er mille, p. 220 et 221.
(2) L. Fabre : *id.*, p. 15 et 16.

Les rayons de lumière des étoiles peuvent faire éternellement, indéfiniment, le tour de cet Univers illimité et pourtant fini — lisons-nous dans l'ouvrage de prédilection d'Einstein (*Einstein et l'Univers*, de Ch. Nordmann) (1). — Si le Cosmos est sphérique de la sorte, on peut même penser que les rayons émanés d'une étoile, du soleil par exemple, iront converger au point diamétralement opposé de l'Univers après en avoir fait le tour.

On pourrait s'attendre alors à voir, en des points opposés du ciel, des étoiles dont l'une ne serait que l'image, que le fantôme de l'autre, que son « double » au sens où les Égyptiens entendaient ce mot.

Et maintenant, lisez ce qu'écrivait Stobée, au sixième siècle de notre ère :

Philolaüs, le pythagoricien, dit que le soleil est un corps vitrescent qui reçoit la lumière réfléchie du feu du Cosmos, et nous renvoie, après les avoir filtrées, et la lumière et la chaleur : de sorte qu'on pourrait dire qu'il y a deux soleils : le corps du feu qui est dans le ciel, et la lumière ignée qui en émane et se réfléchit dans une espèce de miroir (2).

Qu'on en juge ; même dans le domaine scientifique Einstein ne doit pas être un farouche révolutionnaire. C'est sans trop d'appréhension que l'on peut aborder l'étude des théories qui lui sont attribuées et dont les conclusions

devaient bientôt renverser toutes les conceptions scientifiques et philosophiques accumulées jusqu'ici par les hommes et les siècles,

comme nous l'avons pu voir dans la fable de M. F. Jean-Desthieux.

IV

La relativité restreinte

LA THÉORIE ONDULATOIRE DE LA LUMIÈRE

La théorie de la relativité restreinte a été imaginée pour rendre compte d'expériences optiques et électromagnétiques (dont celle de Michelson est la plus célèbre)

(1) Ch. Nordmann : *Einstein et l'Univers* (Hachette), p. 180.
(2) Chaignet : *Pythagore*, t. I, p. 237.

que n'expliquait pas la théorie classique des ondulations de l'éther ; aussi n'est-il pas inutile d'étudier la genèse de celle-ci.

On se rappelle que Newton professait la doctrine de l'émission, écrit l'abbé Moreux. Les théories ont changé ; l'émission s'est trouvée impuissante à expliquer le phénomène connu en optique sous le nom de diffraction. On a donc opté pour l'hypothèse des ondulations due à Fresnel (1).

Est-ce bien à Fresnel qu'il convient d'attribuer la paternité de cette hypothèse ?

Huygens est l'immortel auteur de la théorie des ondudations de l'éther (2),

si l'on en croit M. E.-M. Lémeray; mais peut-être ne s'agit-il pour Huygens que de l'éther cher aux éthéromanes, puisque c'est sous la rubrique : Chimie industrielle, Analyses chimiques, qu'est classé « l'Éther actuel et ses précurseurs » de M. Lémeray, dans la Bibliographie de la France de 1922. Quoi qu'il en soit, il semble bien que ce soit à une date antérieure qu'on ait conçu la théorie des ondulations :

La théorie ondulatoire de la lumière, soutenue pour la première fois par Léonard de Vinci et par Galilée, précisée par Huygens à la suite des découvertes de Grimaldi, et imposée finalement par Fresnel à la suite de l'expérience de Foucault, qui a doté la notion d'éther de consistance physique (Louis Rougier) (3).

En serait-il des théories scientifiques comme des enfants dont la paternité doit rester mystérieuse ? Et d'autres voies de recherches ne vont-elles pas s'ouvrir devant nous ?

La théorie ondulatoire, dont Aristote semble avoir eu l'intuition et qu'Huygens formula après Malebranche, ne recueillit que très peu de partisans (4).

(1) Th. Moreux : *Pour comprendre Einstein* (Doin), p. 28.
(2) Lémeray : *L'éther actuel et ses précurseurs*, p. 52.
(3) Louis Rougier : *La Matérialisation de l'énergie*, p. 58.
(4) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 49.

Restons-en au Stagyrite avec M. Lucien Fabre qui accorde tout de même quelques partisans à la théorie ondulatoire ; ce en quoi il se hasarde peut-être beaucoup, la plupart des savants (M. F. Jean-Desthieux par exemple) n'en ayant jamais entendu parler.

Peu après Rœmer, Newton élaborait son système resté jusqu'ici à la base de la théorie classique universellement adoptée (1), écrit M. Jean-Desthieux, —savant incontestablement, puisqu'il a écrit un livre sur les théories d'Einstein. La théorie de Newton, ajoute-t-il, demeurait donc respectée comme un postulat. Et quand il eut à donner une définition de l'énergie électrique, Lorentz ne put que la généraliser. Aux particules en mouvement, dont la succession compose le rayon lumineux, il substitua les électrons (2).

Et d'ailleurs, si l'on avait renoncé à la théorie de Newton pour adopter celle des ondulations, il faudrait aujourd'hui revenir à celle-là, toujours d'après le même savant :

Les particules lumineuses qui nous viennent du soleil, elles aussi, ont une masse (3)... Et il est possible de peser le rayon lumineux de chacune des étoiles connues par les astronomes. Ce fait confirme la première partie de la théorie newtonienne en ce sens qu'il démontre la nature du rayon lumineux, succession de petites particules pesantes détachées de l'astre dans le cours de sa révolution (4).

Le retour à la théorie de Newton eût été d'autant plus inévitable que l'éther, susceptible de servir de sujet au verbe onduler, vient d'être, par M. Ch. Nordmann,

relégué au magasin des accessoires inutiles, à côté de l'éther suave, amorphe et vague... mais si précieux prosodiquement des poètes (5).

(1) F. J.-Desthieux : *L'Incroyable Einstein*, p. 11.
(2) F. J.-Desthieux : *id.*, p. 13.
(3) F. J.-Desthieux : *id.*, p. 25.
(4) F. J.-Desthieux : *id.*, p. 27.
(5) Ch. Nordmann : *Einstein et l'Univers*, p. 54.

L'ÉTHER

> De tous les volumes déjà nombreux que j'ai lus sur ce sujet, aucun ne m'a fait l'impression de clarté et de profondeur que m'ont laissée « Les théories d'Einstein » (de L. Fabre), pas même les exposés d'Einstein lui-même... Le sujet est saisi avec une telle plénitude qu'on en éprouve le tressaillement intellectuel caractéristique des œuvres fortes.
>
> ABBÉ HUMBERT (1).

Le problème de l'éther se pose, angoissant, dès que l'on aborde l'étude de l'optique des corps en mouvement. L'éther participe-t-il au mouvement de la terre ? Non, sans quoi le phénomène de l'aberration astronomique serait inexplicable. La terre se déplace donc au sein d'un éther immobile ; l'expérience de Michelson prouve qu'il n'en est rien. On ne saurait s'arrêter à la solution d'un entraînement partiel que semble mettre en évidence l'expérience de Fizeau : l'expérience de Michelson exige un entraînement total et, pour comble de malheur, l'expérience de Fizeau a été correctement expliquée par Lorentz dans l'hypothèse d'un éther immobile. Voyons comment, — d'après M. L. Fabre, — Einstein a résolu le problème :

Einstein, ayant fait disparaître la contradiction entre l'expérience de Fizeau et le principe de la constance de la vitesse de la lumière grâce aux conséquences qu'il tire de l'énoncé de la relativité du temps, en déduit que l'éther n'existe pas, sans quoi il devrait être à la fois mobile et immobile, ce qui est une impossibilité *logique*, donc inacceptable.

(Remarquons en passant l'admirable équilibre d'Einstein : l'existence du temps relatif qui choque le bon sens est une possibilité logique ; elle est acceptée. Celle de l'éther, qui ne choque pas le bon sens, est une impossibilité logique ; elle est révoquée.)

Nous mettons donc ceci en évidence : *L'éther n'existe pas* (2).

Une des conséquences générales du principe de la relativité

(1) Couverture de propreté de l'exposé élémentaire de J. Becquerel.
(2) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 33.

étant qu'il ne saurait y avoir de mouvement absolu, l'hypothèse d'Einstein sera obligatoirement : *L'éther n'existe pas* (1).

Peut-on considérer comme autre chose qu'une fiction indécente la supposition d'un éther auquel tant de phénomènes différents conduisaient à donner des qualités toutes contradictoires (2) ?

Et qu'on ne nous parle pas d'un succédané d'éther !

Les découvertes récentes ont en effet conduit à concevoir l'énergie rayonnante, la lumière visible par exemple, comme se propageant d'une manière indépendante à travers l'espace *vide absolu* (2).

Voilà qui est catégorique ; et dans les éditions de l'ouvrage de M. L. Fabre, qui se sont succédé en 1921 et 1922, pas un mot n'a été changé. Quel doit être le dogmatisme d'Einstein ? A l'université de Leyde, le 5 mai 1920, dans une conférence sur l'éther et la théorie de la relativité (traduite en 1921), le maître s'est montré d'abord réservé :

La négation de l'éther n'est pas nécessairement exigée par le principe de la relativité restreinte (3).

Puis, plus affirmatif :

Selon la théorie de la relativité générale un espace sans éther est inconcevable, car nonseulement la propagation de la lumière y serait impossible (4)...

Mais alors que devient l'admirable équilibre d'Einstein? Ne serait-il, lui aussi, qu'une fiction indécente ?

L'INVARIANCE DE LA VITESSE DE LA LUMIÈRE

La règle d'addition des vitesses de la mécanique classique n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le croire puisque, si nous en croyons M. L. Fabre, c'est à Coriolis (1792-1843) que nous en devons la connaissance :

(1) L. Fabre : *Les Théories d'Einstein* p. 137.
(2) L. Fabre : *id.*, p. 213.
(3) *L'éther et la théorie de la relativité*, p. 9.
(4) *Id.*, p. 15.

Coriolis nous a fait connaître la valeur de la vitesse relative. Nous savons, étant donnée la vitesse du promeneur dans un couloir de wagon relativement aux objets immobiles dans ce wagon, et la vitesse à laquelle l'entraîne le train par rapport aux bornes de la voie, calculer la vitesse du promeneur en mouvement absolu par rapport au paysage traversé (1).

D'après le théorème de Coriolis, on doit avoir dans la cinématique classique $u = v, + v'$, ajoute M. Fabre (2).

Aussi, si l'une des deux vitesses v ou v' était égale à la vitesse c de la lumière, on devrait trouver $u = c + v$, par exemple. La théorie de la relativité, en accord avec l'expérience, montre que, quel que soit v, on trouve $u = c$, et conduit ainsi à regarder la vitesse de la lumière comme une limite infranchissable. Ce fait, qui nous étonne, n'eût pas choqué un aîné de Coriolis ignorant, et pour cause, la règle classique d'addition des vitesses. Quand on pense que certains ont vu dans la doctrine de l'invariance de la vitesse de la lumière une raison de ne pas adhérer à la théorie de la relativité !

Sans doute est-ce pour faciliter l'adhésion de ces derniers que M. L. Fabre donne, pour la composition des vitesses suivant les axes Oy et Oz d'un système de références, des formules nouvelles, inconnues même des relativistes les plus notoires. x' devient y et, peut-être par la même opération, le même x' se transforme plus loin en z (2). Nous avouons humblement ne pas avoir su reconstituer le calcul correct de cette transformation ; mais le plus sage n'est-il pas de s'en remettre à M. Lucien Fabre ?

Je demande à mes lecteurs, écrit-il ailleurs, de vouloir bien m'en croire s'ils ne désirent pas être traînés sur les chemins étroits de l'analyse (3).

Il y a pourtant des gens que cette perspective n'effraie pas :

(1) L. Fabre : *Les théories d'Einstein*, p. 85.
(2) L. Fabre : *id.*, p. 178.
(3) L. Fabre : *id.*, p. 37.

Ici je demande la permission de discuter, que dis-je, de m'insurger dès maintenant (1),

Ainsi s'exprime M. G. Moch, et il donne les raisons de son insurrection : Laplace a démontré que la gravitation se propage avec une vitesse sept millions de fois plus grande que celle de la lumière, et ce n'est là qu'un minimum. « Le raisonnement de Laplace est inattaquable » (2), déclare M. Moch, et quand un relativiste écrit :

Nous pouvons affirmer qu'aucune action à distance, la gravitation, par exemple, ne doit se propager plus vite que la lumière et l'on sait que cette condition n'est nullement contredite par les résultats astronomiques actuellement établis (P. Langevin) (3),

C'est là une assertion gratuite, mais rien de plus, affirme avec non moins d'assurance M. G. Moch. D'autre part, ajoute-t-il, il se peut qu'on découvre quelque phénomène nouveau, plus rapide que la lumière (4).

A ses heures, M. Moch est poète ; imitons-le :

Levons les yeux vers le ciel. La lune est, en moyenne, à 385.000 kilomètres de la terre et nous envoie donc sa lumière en un quart de seconde (4).

Ainsi la lumière lunaire voyage à la vitesse de 1.500.000 kilomètres par seconde ; nous sommes loin des 300.000 kilomètres qu'on nous imposait comme limite. Pourquoi alors chercher « quelque phénomène nouveau, plus rapide que la lumière » ? Et puis ne peut-on pas espérer améliorer la performance de la lumière ?

Est-ce que la rapidité de transmission des ondes hertziennes, demande M. F. Jean-Desthieux, n'a pas été considérablement accrue, par exemple, depuis leur découverte, et depuis qu'on a commencé à les utiliser (5) ?

La lumière des projecteurs modernes n'est-elle pas plus

(1) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 317.
(2) G. Moch : *id.*, p. 320.
(3) Paul Langevin : *La physique depuis vingt ans* (Doin), p. 284.
(4) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 18.
(5) F. J.-Desthieux : *L'Incroyable Einstein*, p. 20.

rapide que celle des chandelles, par exemple ? Toujours est-il que

à l'heure actuelle, la plus grande vitesse mesurée est celle de la lumière dans le vide, déclare M. G. Moch. Mais c'est à la fois par un cercle vicieux et par une extrapolation excessive, qu'on la dit la plus grande possible. La relativité même montre que la lumière est accélérée par les champs de gravitation (1).

Dans les champs de gravitation beaucoup plus puissants que le nôtre, la vitesse de la lumière dépasse notablement la valeur ci-dessus (300.000 km.-sec.) (2) — encore M. G. Moch.

Au reste nous avons partie gagnée à ce sujet — toujours M. Moch. Einstein lui-même a détruit le dogme de la « constante universelle » ; et nous sommes en droit de dire que la vitesse de la lumière est variable, et que nous connaîtrons son maximum quand nous connaîtrons le potentiel de la plus puissante des masses disséminées dans l'Univers, c'est-à-dire jamais (3).

La partie est-elle gagnée ?

La vitesse de la lumière diminue au voisinage du soleil, d'après M. E. Bauer (4).

Comment cela peut-il bien se faire puisque « la lumière est accélérée par les champs de gravitation » ? Peut-être M. Moch s'insurge-t-il contre l'autorité de M. E. Bauer, professeur à la faculté des Sciences de Strasbourg ? Récusera-t-il aussi le témoignage de son condisciple polytechnicien Jean Becquerel ?

On trouve que si un rayon lumineux se dirige sur le centre matériel, la vitesse de la lumière *diminue* à mesure que la lumière se rapproche de ce centre... Pour un rayon passant transversalement, la vitesse en un point de ce rayon est d'autant plus faible que la distance de ce point au centre matériel est moindre (5).

Ainsi, ce n'est pas le maximum, mais le minimum de la vitesse de la lumière que nous ferait connaître le potentiel de la plus puissante des masses disséminées dans

(1) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 336.
(2) G. Moch : *id.*, p. 332.
(3) G. Moch : *id.*, p. 328.
(4) *La théorie de la relativité*, p. 95.
(5) *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein*, p. 1.4.

l'Univers. Il est vrai qu'au point de vue mathématique il n'y a pas une grande différence entre un maximum et un minimum, et un ancien élève de l'Ecole polytechnique peut s'y tromper. Peut-être même M. Moch, qui se défend d'être métaphysicien, professe-t-il, en hégélien inconscient mais convaincu, l'identité des contraires.

Des vitesses supérieures à celle de la lumière n'en existent pas moins; mais si la partie est gagnée, ce n'est pas grâce à la stratégie de M. Moch.

S'il existait un signal pouvant se propager avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, écrit M. Paul Langevin, on pourrait trouver des observateurs pour lesquels ce signal serait arrivé avant d'être parti, pour lesquels le lien causal que ce signal permet d'établir se trouverait inversé : on pourrait télégraphier dans le passé, comme dit M. Einstein, et nous considérons que cela serait absurde (1).

Cela est si peu absurde que l'expérience nous conduit à admettre la réalité d'un signal plus rapide que la lumière. « La prémonition est un fait démontré » (2), écrit le professeur Ch. Richet dans son traité de Métapsychique ; en doutez-vous ? Ouvrez le même traité de Métapsychique quelques pages avant :

M. Bowring rêve qu'il voit son canari favori mort sur sa baignoire, les ailes ouvertes ; il en parle à sa femme qui, tout de suite, va regarder dans la cage. Tout est en ordre; mais, le lendemain matin, le canari fut trouvé mort, sur sa baignoire, les ailes ouvertes. Quelques oiseaux précédemment avaient été trouvés morts, mais toujours avec les ailes fermées (2).

On ne saurait mettre en doute la réalité des prémonitions ; et qu'est-ce qu'une prémonition, sinon la connaissance de l'avenir qui ne peut s'expliquer que par la perception d'un signal, — de nature encore inconnue, — reçu antérieurement à la date d'émission ? Les canaris savent donc faire usage d'un signal plus rapide que la lumière ; mais, la réalité des prémonitions, loin de l'infirmer, con-

(1) P. Langevin : *La physique depuis vingt ans*, p. 285.
(2) *Traité de métapsychique*, p. 509 et 505.

firme la thèse des relativistes sur le caractère physique de la vitesse de la lumière : ces phénomènes sont parfaitement expliqués par les propriétés, au premier abord paradoxales, d'un signal plus rapide que la lumière ; cela n'est pas pour déplaire à M. Moch à qui la vitesse de la lumière jouera encore plus d'un tour.

LA MATÉRIALISATION DE L'ÉNERGIE

> **Voilà encore une coïncidence ; cette proportionnalité entre une chose qui se présente comme une masse et une autre qui est de la nature d'une énergie qui ne frappera pas la rétine d'un aveugle !**
>
> GÉNÉRAL VOUILLEMIN (1).

Des quantités physiques équivalentes ont la même équation de dimensions, puisqu'elles ne diffèrent que par un coefficient constant, — écrit M. G. Moch (2). Les dimensions de la masse M, et de l'énergie ML^2T^{-2} sont donc du même ordre ; d'où il suit que leur rapport L^2T^{-2} est un nombre abstrait ; de même sa racine carrée LT^{-1}, qui exprime les dimensions de la vitesse. Donc, la vitesse est un nombre abstrait ; donc, la longueur et le temps ont même dimension. Encore deux quantités considérées comme irréductibles, et auxquelles le principe de relativité assigne une commune mesure.

M. G. Moch égale les dimensions de la masse et de l'énergie, grandeurs qui, selon lui, ne diffèrent que par un coefficient constant ; or ce coefficient est le carré de la vitesse de la lumière. Pour assimiler la masse à l'énergie il faut supposer que les dimensions de ce coefficient sont nulles, c'est-à-dire que le temps et la longueur sont homogènes ; ensuite, mais ensuite seulement, on déduit sans peine, de l'équivalence de la masse et de l'énergie, l'homogénéité de la longueur et du temps.

Comme notre auteur le dit excellemment, dans son ouvrage, au chapitre du cercle vicieux :

(1) *Introduction à la théorie d'Einstein*, p. 179.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 167.

Le danger que l'on court, en interprétant le résultat d'un calcul, c'est d'en perdre de vue les prémisses (1).

Il est vrai, qu'à la page 334 du même volume, le même auteur a fait justice de l'objection que nous avons perfidement présentée :

La longueur et le temps sont des quantités équivalentes dans les équations aux dimensions... De ce que la longueur et le temps sont de même dimension, il résulte aussi que la vitesse est un nombre abstrait. L'énergie est donc homogène à la masse.

Ce n'est pas là discourir, c'est prouver : après avoir déduit l'homogénéité de la longueur et du temps de l'équivalence de la masse et de l'énergie, M. Moch déduit l'homogénéité de la masse et de l'énergie de l'équivalence de la longueur et du temps. Voilà des arguments en forme, équivalence et homogénéité étant ici synonymes. Aussi, les sarcasmes de M. Moch ont-ils une saveur particulière :

A la tendance métaphysique des auteurs qui affirment l'invérifiable se rattache celle qui consiste à remplacer un mot par un autre, à se payer d'explications verbales... Un auteur qui se complaît à ce genre de discussions, Louis Rougier, fournit un exemple typique de ce fourvoiement verbal. Pour lui la démonstration de l'équivalence entre la masse et l'énergie est simplement la réduction d'une antithèse.

Mais on peut rapprocher les deux termes d une antithèse de deux façons bien différentes. On peut ramener le premier terme au second et soutenir la dématérialisation de la matière ; on peut ramener le second terme au premier et soutenir la matérialisation de l'énergie (L. Rougier).

Ayant reconnu que deux substances *A* et *B* se manifestaient par des propriétés différentes, on a commencé par admettre que ces propriétés s'excluaient l'une l'autre et l'on a donné à ces substances deux noms distincts, matière et force (ou plus tard énergie) ; et dès lors, leur irréductibilité devenait article de foi. Un beau jour on s'aperçoit que leurs propriétés se ramènent l'une à l'autre. La conclusion évidente est que *A* et *B* sont fonctions l'une de l'autre. Mais cela est trop simple pour nos métaphysiciens ; et ils vont discutant si *A* est fonction de *B*, ou *B*

(1) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 323.

fonction de A ; si nous assistons à la B-isation de A ou à la A-isation de B. Autant se demander si l'eau est de la glace fondue, ou la glace de l'eau solidifiée (1).

A b ungue leonem, à la griffe reconnaissez le lion. M. Moch, lui, au moins, ne se paiera pas d'explications verbales et ne parlera qu'à bon escient de l'équivalence de la masse et de l'énergie, à laquelle, pense-t-il, on ne saurait attribuer trop d'importance.

On serait bien embarrassé de classer par ordre d'importance toutes les propositions incontestablement établies par la théorie de la relativité, avoue-t-il. Mais il en est deux que l'on doit mettre hors de pair : la relativité du temps, et l'équivalence de la masse et de l'énergie (2).

Et encore :

De toutes ces idées, la plus importante de beaucoup est l'équivalence de la masse et de l'énergie (3).

Nous qui avions cru M. Moch poète à ses heures ! Et le voilà qui se réjouit de son

égale incapacité à manier le style fleuri des poètes et le vocabulaire ésotérique des métaphysiciens (4).

Hélas ! quel admirable guide il eût été pour le voyage interplanétaire que nous allons entreprendre.

VOYAGE INTERPLANÉTAIRE

Et vous belle, tout bas,
Rêvez cette folie
D'être toujours jolie
En ne vieillissant pas !
(*Chanson connue.*)

Il est étonnant qu'aucun humoriste ne nous ait donné un Voyage au Pays de la Relativité à la manière des voyages au Pays de la Quatrième dimension de M. G. de Paw-

(1) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 296 et 297.
(2) G. Moch : *id.*, p. 336.
(3) G. Moch : *id.*, p. 338.
(4) G. Moch : *id.*, p. 7.

lowsky. Cela eût pourtant été facile : d'éminents relativistes en ont fourni les données.

Cette remarque, — nous confie le professeur Paul Langevin (1), — fournit le moyen, à celui d'entre nous qui voudrait y consacrer deux années de sa vie, de savoir ce que sera la Terre dans deux cents ans, d'explorer l'avenir qui pour elle durera deux siècles et pour lui durera deux ans, mais ceci sans espoir de retour, sans possibilité de venir nous informer du résultat de son voyage, puisque toute tentative du même genre ne pourrait que le transporter de plus en plus avant.

Il suffirait pour cela que notre voyageur consente (*sic*, dirait M. Ch. Nordmann) à s'enfermer dans un projectile que la Terre lancerait avec une vitesse suffisamment voisine de celle de la lumière, quoique inférieure, ce qui est physiquement possible, en s'arrangeant pour qu'une rencontre, avec une étoile par exemple, se produise au bout d'une année de la vie du voyageur et le renvoie vers la Terre avec la même vitesse. Revenu à la Terre ayant vieilli de deux ans, il sortira de son arche et trouvera notre globe vieilli de deux cents ans, si sa vitesse est restée dans l'intervalle inférieure d'un vingt millième seulement à la vitesse de la lumière. Les faits expérimentaux les plus sûrement établis de la physique nous permettent d'affirmer qu'il en serait bien ainsi.

C'est le cas de dire que les voyages conservent la jeunesse mieux encore qu'ils ne la forment ! L'étoile que notre voyageur rencontre au bout d'une année de sa vie est le pays de la relativité; c'est aussi un pays à quatre dimensions ; si ce fait n'étonne pas notre voyageur autant qu'on le pourrait craindre, c'est sans doute qu'il a lu l'*Encyclopédie :*

Dès 1754, d'après M. G. Moch (ça c'est de l'histoire, non de la poésie), d'Alembert écrivait dans l'*Encyclopédie*, au mot Dimension : *Un homme d'esprit de ma connaissance croit qu'on pourrait regarder la durée comme une quatrième dimension* ; et tout porte à croire que cet homme d'esprit s'appelait d'Alembert (60).

(1) P. Langevin : *La physique depuis vingt ans*, p. 293.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 179.

A moins qu'il ne s'appelât Diderot :

En 1777, précise M. Ch. Nordmann (1), Diderot écrivait dans l'*Encyclopédie* à l'article « Dimension » : ... *J'ai dit plus haut qu'il était impossible de concevoir plus de trois dimensions. Un homme d'esprit de ma connaissance croit qu'on pourrait regarder la durée comme une quatrième dimension... Cette idée peut être contestée, mais elle a, il me semble, quelque mérite, quand ce ne serait que celui de la nouveauté.*

Bel exemple de relativité : une idée énoncée en 1754 par d'Alembert a le mérite de la nouveauté quand Diderot la reprend en 1777 ! Mais la quatrième dimension du pays de la relativité n'est pas le temps ordinaire, ni ne rappelle celle de M. de Pawlowsky, et notre voyageur est surpris que l'on puisse concevoir un monde à quatre dimensions dont la quatrième est le temps multiplié par un symbole imaginaire et la vitesse de la lumière. A son premier contact avec les indigènes son étonnement cesse :

Si nous avions été dotés de deux yeux mobiles avec des vitesses différentes, peut-être notre cerveau aurait-il développé en nous la faculté nécessaire. Nous aurions perçu une sorte de relief de la quatrième dimension, de manière à combiner et à grouper dans un seul et même tableau des choses vues avec des vitesses différentes. Enfin, si nos yeux avaient été de grandeurs différentes, il aurait pu se développer en nous la faculté de combiner les manières de voir du mammouth et du microbe. Ainsi parle l'astronome anglais Eddington (2), qui ajoute :

C'est uniquement cet accident qui nous a privés d'une paire d'yeux doués l'un par rapport à l'autre d'un mouvement rapide, qui a permis à notre cerveau de négliger le développement de cette faculté d'une vision du monde à quatre dimensions aussi directe que celle de sa section à trois dimensions (3).

Les personnes désireuses de se représenter une tel physique n'ont qu'à se rendre au Café de la Régence :

Je crois, écrit Ch. Nordmann (1), que certaines personnes peuvent se représenter l'espace à quatre dimensions... et notamment les bons joueurs d'échecs.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1921, p. 340.
(2) *Espace, temps et gravitation*, p. 40.
(3) *Espace, temps et gravitation*, p. 46.

Et ce n'est certes pas M. Nordmann qui s'insurgera contre l'autorité d'Eddington.

La caution est d'importance, — écrit-il dans le *Matin* du 5 novembre dernier, — car le professeur Eddington n'est pas un de ces cuistres larvaires, heureusement assez rares, même dans les Universités, et qui, incapables d'avoir une idée personnelle, passent leur temps à chercher des pous dans les crinières avoisinantes.

Nous avions déjà comparé M. Moch à un lion ; de lui-même, M. Nordmann parle de sa crinière, par modestie sans doute, puisqu'il avoue qu'on la croit pouilleuse ; par exemple, l'idée qu'on y puisse y chercher les poux (avec un *x*, et non avec un *s*, comme il l'écrit) lui est parfaitement désagréable, et les universitaires incapables d'avoir eu l'idée géniale des « bulles d'éther » ne sont que de simples cuistres larvaires.

Tout cela fera réfléchir les joueuses d'échec et nos lectrices, candidates à l'éternelle jeunesse, à la veille d'entreprendre notre voyage interplanétaire. D'autant plus que cette cure de jeunesse elle-même n'est pas assurée et que le résultat escompté pourrait ne pas être obtenu ; M. Louis Warnant s'en est bien rendu compte :

En vertu même du principe de relativité il est absolument indifférent de dire : l'obus se meut par rapport à la terre ou la terre se meut par rapport à l'obus ; nous pouvons donc tout aussi bien exprimer le problème comme suit ... la terre a été lancée vers l'obus... Dans ces conditions, lorsque après deux ans de la vie de la terre, celle-ci rejoindra l'obus, ce sont les habitants de la terre qui, vieillis seulement de deux ans, devront retrouver le voyageur de l'obus vieilli de deux cents ans (1).

Hélas ! le système du docteur Faust paraît préférable ; encore faudrait-il que Méphistophélès y mît du sien !

(1) Louis Warnant : *Les théories d'Einstein* (Alcan), p. 121 et 122.

V

La relativité généralisée.

La conception fondamentale du mouvement rectiligne et uniforme est à la base de la théorie de la relativité restreinte. Cette conception est arbitraire : il n'y aurait, à proprement parler, de mouvement rectiligne et uniforme que s'il existait dans la nature un point fixe par rapport auquel on le définirait : or un tel point n'existe pas. Il est donc nécessaire d'étendre le principe de relativité à un mouvement quelconque.

Avant de tenter cette généralisation, MM. Einstein et Jean Becquerel ont cru pouvoir appliquer, sans modifications, le principe de relativité restreinte à un mouvement circulaire. L'un et l'autre ont fait ce que M. Moch appelle « de la géométrie dans un champ tournant », c'est-à-dire que, placés à peu près au centre d'un disque circulaire, ils ont mesuré, au repos, puis en rotation, le rapport de la circonférence de ce disque à son diamètre. Au repos, tous deux ont trouvé le nombre Π, mais sur le disque en mouvement, il n'en a plus été de même.

Quand l'observateur en mouvement avec la plateforme, — Einstein, en l'occasion (1) — pose sa règle graduée tangentiellement au pourtour du disque, sa longueur, par rapport à un système de référence de Galilée (système K), est inférieur à un, car, d'après le chapitre XII, des corps en mouvement subissent une contraction dans le sens du mouvement. Si, au contraire, il pose sa règle graduée suivant le rayon, il ne remarque aucune contraction en prenant *K* comme système de référence. Donc, si l'observateur mesure avec sa règle graduée le pourtour du disque, puis le diamètre de celui-ci, il ne trouve pas pour quotient le nombre Π= 3,14..., mais un nombre supérieur.

Puis vint le tour de M. Jean Becquerel de prendre place « à peu près au milieu de la plateforme » et de noter le résultat de ses observations :

(1) *La théorie de la relativité à la portée de tout le monde*, p. 70 et 71.

L'observateur est conduit à considérer la circonférence... comme plus courte, et il trouve que le rapport de la circonférence au diamètre est inférieur au nombre Π (1).

Il n'est donc pas sans danger d'appliquer le principe de la relativité restreinte à un mouvement non rectiligne et uniforme, puisque, ce faisant, deux observateurs aussi consciencieux que MM. Einstein et Becquerel ont été conduits à des résultats exactement contraires. Il restait à trouver un énoncé du principe de relativité assez général pour s'appliquer à un mouvement quelconque. C'est ce qu'a fait Einstein, on ne sait trop quand d'ailleurs :

C'est ainsi qu'Einstein est arrivé à poser en 1905 la conception qu'il appela d'abord simplement « le principe de relativité », écrit M. G. Moch (2). Plus tard, il la nomma, comme nous faisons ici, le principe limite de relativité, pour la distinguer d'un autre, plus vaste, le principe général de relativité qu'il établit en 1912.

Plus loin, la relativité générale est rajeunie :

... Il restait donc à donner à la théorie toute l'ampleur désirable, en étudiant la relativité dans le cas d'un mouvement quelconque, de manière à établir un principe tout à fait général, dont le précédent ne fut que le cas limité. C'est ce qu'a fait Einstein en 1916 (3).

Et, toujours dans le même volume, M. Moch cite la phrase suivante de Max Abraham :

Ainsi les deux théories de la relativité échouent sur l'écueil de la pesanteur, aussi bien la spéciale de 1905 que la générale de 1913 (4).

Si maintenant nous en croyons M. du Pasquier qui connut Einstein à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich :

C'est en 1915, après huit années de travail intense, qu'il

(1) *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein*, p. 90.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 127 et 128.
(3) G. Moch : *id.*, p. 190.
(4) G. Moch : *id.*, p. 248.

acheva la première formulation mathématique de la relativité générale à laquelle son nom restera lié (1).

Décidément Einstein prend avec le temps des privautés plus grandes encore que nous ne l'avions cru et cet exemple « de la relativité des connaissances humaines... en matière d'histoire des sciences » (2) n'est pas de ceux que cite M. Moch !

Les vulgarisateurs ne mentionnent la tentative d'une généralisation du principe de relativité que pour en signaler l'éclatant succès. Leur réserve en ce qui concerne l'exposé de cette théorie généralisée ne peut qu'être imitée dans un ouvrage dont la seule prétention est de donner la « substantifique moelle » de la littérature einsteinienne à la portée de tout le monde.

HENRI LAFUMA.

(A suivre.)

(1) *Le principe de la relativité et la théorie d'Einstein*, p. XIII.
(2) G. Moch : *La relativité des phénomènes*, p. 215.

INSCRIPTIONS

—

A Maurice Sachs.

INVOCATION

Vénéré Callimaque, honneur d'Alexandrie ;
Méléagre à la flûte adorable et chérie
Des éphèbes ; Bion, aimé du Fleuve Hermus ;
Vous, tendres et subtils, Philétas et Moschus ;
Et toi, cher Théocrite, ô fils de Syracuse
Par qui rayonne encor la gloire d'Aréthuse ; —
Entendez-moi, Chanteurs comparables aux Dieux !
J'ose vous invoquer en un hymne pieux
Pour que sur les roseaux obliques et fragiles
Vous daigniez diriger mes lèvres inhabiles.

—

LE VASE

Jeune magicien des rhythmes poëtiques,
Dont la Muse de grâce et de simplicité
Se plaît à la chanson des flûtes bucoliques
Et réchauffe en son sein le Fils d'Aphrodité,
Daigne accepter, pour prix de ton chant méritoire,
Ce vase délicat formé d'un clair ivoire,
Car Bion autrefois a dit que les honneurs
Et les riches présents rendent les vers meilleurs.

—

L'ENFANT

Oui, je n'avais pas vu quinze printemps encor
Que, devant les yeux clairs et les lèvres divines,
Mon cœur troublé d'amour et d'ardeurs enfantines
Rêvait aux jeux chéris de l'Aphrodite d'or ;

Et je hantais déjà les Muses de Sicile ;
Et mes vers, ignorant les pleurs et les soupirs,
Disaient (ô jours charmants ! sagesse puérile !)
Les chants, les rires d'or et les jeunes désirs.

—

LE SONGE INTERROMPU

Je sommeillais. Un songe heureux, à l'aube blême,
Déposa près de moi l'insensible que j'aime.
Son cher corps, oublieux des anciennes rigueurs,
Défaillait, enivré de suaves langueurs ;
Ma lèvre, qui toujours l'avait trouvé rebelle,
Pressait avidement le sein de cette belle.
Vers des attraits plus chers ma main se dirigeait,
Lorsque l'Amour qui près de mon lit voltigeait,
Me réveillant d'un coup de son aile enflammée,
A ma douce fureur ravit ma bien-aimée.

— Hé quoi ! méchant Enfant, ne te suffit-il pas
Durant le jour de me dérober tant d'appas ?
Veux-tu m'être cruel, las ! jusque dans un songe ?
Ne peux-tu me laisser les charmes du mensonge ?

—

A LOUVECIENNES

LE SÉJOUR PRÉFÉRÉ D'ANDRÉ CHÉNIER

J'aurais voulu rêver par tes bienheureux sites
Où jadis il erra, son Théocrite en main,

Où jeune, méditant et suivi des Charites,
Il surpassa Virgile et le Syracusain

En des vers aussi frais qu'une onde jaillissante,
Aussi purs qu'au printemps le matin d'un beau jour,
Plus enivrants que la vendange rougissante,
Plus suaves encor qu'un long baiser d'amour ;

Mais parmi la royale automne, ô Louvecienne,
Devant ce mur, ce parc, ce bois qui furent siens,
Plein de trouble et d'amour, j'ose fouler à peine
Ton sol divinisé par ses pas anciens.

GILBERT LÉLY.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ÉQUESTRE

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le centaure, l'homme au tilbury.
BALZAC.

A toi je m'adresse, voyageur, dont m'apparut en montagne, au coude d'une route, la silhouette anachronique. Bien en selle sur ton roadster bien en muscles, équipé à la rustique comme un qui fait son tour de France, le manteau roulé au troussequin, tu ne daignas cligner vers notre Talbot qui te dépassait furieusement, dévorant la rampe. Que t'importaient, parbleu, notre vitesse, et la chaussée ? Qu'ont de commun avec ton tourisme buissonnier ces hommes-machines qui vrillent le paysage de leurs autos, de leurs motos, asservis au chronomètre et à la borne itinéraire ? Ni, plus pitoyables encore, ces autres qui « pédalent » (comme ils disent) en vous jetant au passage un regard d'angoisse ? Mais le bon piéton qu'on rencontre, — la paysanne retour du marché, sans forme dans les plis droits de sa robe ; le chasseur qui, d'un geste délibéré, remonte la crosse de son fusil ; l'innocent minéralogiste, son sac à l'épaule, où des cailloux auront pris ce soir la place des sandwiches ; — mais le chien qui jappe, la poule empressée à de fortuits crottins, le peuple badaud des vaches ; mais les merles des haies, l'envol bleu-rose du geai, les branches basses que tu écartes et qui te soufrent de pollen : tout cela qui respire, qui vit, t'est fraternel et familier. Ne vas-tu pas, toi-même, à dos de la Vie, mû au rythme de la Vie, à la juste conjonction du temps et de l'espace, le regard à l'exacte hauteur d'où l'on peut scruter les horizons, plonger au secret des

choses, — prendre, de notre humain royaume, une *vue cavalière* ?

... Tu laissas le macadam à notre poussière, et tu pris court, au petit galop de chasse, par les pistes élastiques, par les bruyères doux-fleurantes. Et nous te retrouvâmes le soir, en l'auberge montagnarde où il est encore écrit qu'on « loge à pied et à cheval » (mais ta jument seule, et notre 14 HP, occupèrent la spacieuse écurie ; et c'est ta présence qui restituait à la vieille hôtellerie son air vrai-relais de poste, décor Dickens). Mon compagnon, l'homme au volant, grommela de toi, l'homme de cheval: «Artiste !» Il voulait dire : original, en marge du siècle. Mais j'entends aussi : adepte d'un art, — l'équitation ; et encore, esprit qui observe, qui médite. Car je ne saurais croire que tu restasses fermé, fantaisiste batteur d'estrade, au sens profond, au chiffre spirituel de ta marche ailée. N'es-tu pas celui qui perpétue une antique amitié, ce voyage de compagnie que l'homme et le cheval ont fait à la conquête du monde ? celui qui proroge — alors qu'il semblait déchu, annulé par les engins de vitesse — un pacte millénaire : l'alliance de deux vivants, l'Humain-Chevalin, sur quoi s'est fondée toute civilisation ?

« Où allez-vous *tous deux* ?»... plaisante le maître de manège, quand un apprenti est « emmené » par sa monture. Et par ce brocard, il marque la coexistence de deux volontés, leur possible conflit. Deux volontés en effet, deux *mens*, mais qui, chez l'Homme-Cheval accompli, chez le Centaure, se sont fondues en une. Le fait du Centaure consiste d'évidence, je le veux bien, dans une liaison des corps et l'abolition d'une des volontés — « un seul corps, dont les jambes du cheval sont le moteur, qu'anime seule l'intelligence du cavalier ». Mais au fond, deux esprits fonctionnent, interagissent, se sont subordonnés l'un à l'autre jusqu'à l'accord parfait. L'âme de l'écuyer commande à cet organisme, mais par un consentement patiemment obtenu, et non sans avoir été réciproque-

ment « agie » par l'âme du coursier. Un seul esprit en deux consciences, un complexe psychologique, voilà ce que recouvre le signe du Centaure...

Mainteneur de l'équestre déduit, c'est pour toi que j'écris, qui sais encore le noble jeu de courir les champs avec Notre Ami le Cheval, de te pencher sur une âme, non sur des engrenages, de manier des nerfs, non des leviers. Pour toi et tes pareils trop rares, demeurés des raffinés parmi le troupeau stupide.

—

Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus (!)

PSALMI PŒNITENTIALES.

Que l'équitation soit, avant tout, affaire de psychologie, besogne d'éducation mentale, — éducation du cheval par le cavalier et dans quelque mesure du cavalier par le cheval, — cela ne fait pas axiome, vérité de consentement unanime. Les mêmes antagonismes de pensée qu'on a dénoncés à propos de la Vie en général : conceptions mécanistiques, vues proprement biologiques, se rencontrent en ce domaine si particulier d'une philosophie sportive. Depuis le siècle dernier du moins, psychologistes et mécanistes, tenants de l'esprit de finesse et champions de l'esprit de géométrie, — impressionnistes et cubistes, pourrait-on dire (1), — épiloguent contradictoirement sur l'exercice équestre. Au demeurant, comme la plupart des conflits d'idées, celui-ci ne paraît pas inconciliable : il n'est que de s'entendre. Si persuadé soit-on que chevaucher implique un recours à « l'âme du cheval », on ne saurait nier l'importance, en équitation, des considérations d'équilibre, de centre de gravité ; ni se dissimuler que le plus clair langage entendu par le coursier, c'est

(1) J'exagère à peine. Propos de cubiste : « Quand je parlais de *construire*... toute l'éducation du cheval est dans ce résultat. » (Baucher.) Propos d'impressionniste : « La *révélation de cette âme*... toutes nos courses tournent autour de cela, et les foules idolâtres qui les suivent. » (Maurice de Noisay.)

une judicieuse disposition de sa masse ; ni fermer les yeux à l'étroite dépendance où se trouve le psychique par rapport au physiologique. Par contre, le plus résolu *physicien* peut-il ne pas admettre qu'en dernière analyse son dressage se résoud en psychologie ? Il suffit d'observer que le cheval est un auto-moteur, « motore di sè stesso ». Pour contrainte qu'on suppose sa volonté, ses moindres gestes n'en sont pas moins des mouvements de la volonté. Ignore-t-on d'ailleurs que cette « préparation de la masse » par quoi on prétend le déterminer physiquement, mathématiquement, n'est bientôt pour lui qu'un appel convenu, un signal à quoi, d'avance, son intellect a répondu ?

Querelles de prémisses, pour des conclusions foncièrement voisines et pratiquement concordantes (1). Reste que deux manières, deux tendances divergentes de la théorie et de la technique, s'accusent chez les écrivains hippiques, chez les écuyers qui ont fait école, voire, chez les divers peuples cavaliers. Dans les écrits, cela date du jour seulement où l'art équestre a prétendu au rang de science. Xénophon, certes, n'avait pas ignoré la part du mental dans l'équitation. Mais après lui, les anciens traités, simples recueils de recettes empiriques, ne se sont guère attardés en aperçus d'ordre moral, non plus qu'en considérations expressément tirées des sciences mathématiques.

La thèse du *cheval mécanique* fut la première à se produire, vraisemblablement comme suite au cartésianisme

(1) Maints exemples le démontrent. Tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître un double effet, solidairement mécanique et psychologique, à la mise en main, à la décontraction de la mâchoire, au placement de la masse. On trouve chez les plus déterminés adversaires de l'intellect chevalin cet excellent conseil, par quoi ils se contredisent : dans un terrain difficile, une descente rapide, ne pas retenir constamment sa monture, ne pas endormir son attention dans l'appui du mors, — laisser de la liberté au cheval. Si c'est un jeune maladroit, qu'il bute ! *et apprenne de lui-même à corriger ses fautes*. Enfin, un bon cavalier, — un écuyer, plutôt, — se gardera bien, comme on voit faire, de « tirer » sa monture vers un objet qui l'épouvante. Si l'objet est à gauche, il détourne un peu à droite la tête du cheval, oppose la hanche droite à l'épaule gauche, et, par une marche « sur deux pistes », le pousse au delà de l'épouvantail. Effet physique : entraînement forcé de la masse. Effet mental : on *distrait* l'attention du cheval.

et à son dogme de l'automatisme des Bêtes. En 1777, du Paty de Clam dédiait à MM. les membres de l'Académie de Bordeaux un *Discours sur les rapports de l'Equitation avec l'Anatomie, la Mécanique, la Géométrie et la Physique.* En 1843 paraissait le *Traité d'équitation sur les bases géométriques.* de Parisot. Et dans le même temps, le mécanisme trouvait sa plus éclatante consécration, dans l'exemple, l'enseignement et les écrits du grand Baucher.

Les méthodes de Baucher, si admirées et si décriées, se ramènent toutes, non au principe du Cheval mécanique, mais au précepte du cheval mécanisé. Baucher était trop fin et profond observateur, homme de cheval trop passionné, pour nier l'intelligence de son élève : il la tient, au contraire, à haut prix; seulement sa technique l'ignore, n'en fait aucun compte. « Annuler les forces instinctives, leur substituer des mouvements transmis »,— tout le dressage selon Baucher tient dans ce programme. Le plus brillant de ses disciples, le comte Savary de Lancosme-Brèves, ne pense pas différemment (*De l'équitation et des haras,* 1840) : lui aussi, sans méconnaître les facultés mentales du cheval, les traite comme facteurs à éliminer. Depuis, et malgré que la doctrine de Baucher soit généralement répudiée, la plupart des traités français dus à des « professionnels » partagent cette façon de voir. Un auteur récent, le capitaine Caubert (*Du cheval bien mû et bien mis,* 1906) renchérit sur les maîtres qui l'inspirent et ne balance pas de proférer : « L'intelligence que certains voudraient accorder au cheval ne peut être cultivée, et, serait-ce possible, il n'y aurait pas d'intérêt à le faire. »

On prête à Paul Bert ce propos : « En biologie, là où passent les mathématiques, c'est comme sous les pieds du cheval d'Attila. » Tels pourraient bien être, en hippologie, les ravages de la manière géométrique. Il appartenait chez nous à un « amateur », un de ces esprits universellement curieux et pénétrants, style Renaissance,— le Dr Gustave Le Bon,— de formuler en termes didac-

tiques « l'autre manière » (*L'Equitation actuelle*, 1892). Dans ses considérations équestres, le Dr Le Bon ne se montre pas moins préoccupé de sciences physiques que les théoriciens de l'école de Baucher. Mais c'est la psychologie qu'il montre souveraine en matière d'équitation. Il pose avec raison que monter à cheval, c'est toujours, plus ou moins, faire du dressage. Or, tout travail de dressage sous-entend observation et action d'ordre psychologique: conception de l'art équestre qui, d'instinct, fut toujours mise en pratique, mais dont on trouve dans cet ouvrage le premier exposé méthodique.

Vers la même époque paraissait en Italie (Salô, 1894) le copieux *Arte di cavalcare* du comte Eugenio Martinengo Cesaresco, qui abonde en aperçus ingénieux sur la *mens* chevaline et la façon de l'exploiter. Or cet écrit, loin de prétendre à innover comme le traité de Le Bon, enregistre des traditions déjà anciennes de l'école italienne. Mais dans notre pays même, le point de vue de ces auteurs ralliait désormais nombre de bons esprits. L'âme du cheval devenait l'objet de pénétrantes études, — celles, notamment, de M. le vétérinaire Guénon (1). Mieux, dans notre littérature la plus actuelle, elle inspire un subtil écrivain qui s'en est fait le moraliste et le poète : M. Maurice de Noisay (2). Notons enfin qu'un autre « amateur » illustre, Paul Bourget, ayant fortuitement à traiter du sport hippique, sut indiquer en quelques lignes perspicaces comment et pourquoi ce sport lui paraît, au plus haut titre, école de psychologie (3).

Que pourtant la tendance mécaniste ait prévalu dans nos manèges, cela ne doit surprendre : un air de science exacte agrée à notre raison ; et de tout temps, en France, on s'est moins soucié de connaître le cheval que d'en user

(1) *Influence de la musique sur les animaux et en particulier sur le cheval* (1898) et l'*Ame du cheval* (Châlons-sur-Marne, 1901).

(2) *Tableau des Courses* (N R F, 1922).

(3) Lettre-préface pour le manuel de Molier (1912) : « [Dans cet exercice] nous nous rendons compte que nos moindres mouvements doivent être *subordonnés* pour être *efficaces*, etc. »

élégamment avec lui. En Angleterre, pays où les vertus de l'éleveur l'emportent sur celles de l'écuyer, on traite le cheval avec une cordialité toute rustique, avec une rondeur confiante : il est le camarade, le *good fellow*. L'Italien goûte aussi ce compagnon, mais non sans circonspection. Avec une rare pénétration, il en épie les humeurs ; il use à son égard de tactique, de politique. Or la meilleure finesse, en fait d'emprise morale, n'est-elle pas *d'aimer* ? Par leur sincère amour du cheval, les cavaliers orientaux, —les Arabes,— restent nos maîtres en psychologie équestre. L'âme du cheval, c'est eux qui l'ont inventée ! Par des siècles de familiarité, de douceur attentive, de vie en commun sous la tente, ils ont fait jaillir cette flamme spirituelle : l'influx héréditaire du pur-sang. Ce sur-coursier, il est le chef-d'œuvre de la civilisation arabe, comme la cathédrale résume la culture médiévale.

De ce que nous savons sur les pratiques équestres dans l'antiquité, on peut inférer une proche parenté avec la mode arabe. Les grandes civilisations de l'antiquité, — l'hellénique en particulier, — reçurent des peuples cavaliers d'Orient et leurs races de chevaux et leurs méthodes de dressage. Méthodes fort peu mécanistes, toutes d'action mentale (les Numides — Numidae infreni — n'allaient-ils pas, dit-on, jusqu'à monter sans rênes, menant aux seules aides de la voix ?) Les frises du Parthénon en témoignent ; elles figurent, entre les deux forces, Homme, Cheval, un équilibre tout moral. L'empire de l'homme s'exerce sans contrainte, la fougue du coursier joue sans violence. Confiance mutuelle. Ces petits chevaux sont tranquilles à l'arrêt, bien rassemblés dans leurs allures (pas, amble, ou galop). Si d'aucuns pointent, s'échappent, « font des blagues », c'est sans malice, sans qu'ait lieu de s'émouvoir un peuple d'athlètes, experts en voltige, dont l'aisance fait bon ménage avec ce libre bétail.

On ne peut faire état, en équitation, du facteur psychique, sans poser le problème de la conscience animale

en général, de l'intelligence du cheval en particulier. Autres questions controversées... Mais qu'entend-on, communément, par le degré d'intelligence d'un animal domestique ? Ses facultés naturelles ou ses facultés acquises ? Sa raison spontanée, indépendante, ses démarches mentales *à lui*, ou son plus ou moins d'adaptation à notre pensée ? Tantôt nous le jugeons sur son entendement original ; le plus souvent, sur la façon dont il nous comprend et dont nous le comprenons. Méprises fréquentes, et dans tous les cas, difficulté d'un jugement équitable. Observer et apprécier, à l'état sauvage, les us des bêtes domestiques, c'est presque impossible. Et pour leur mentalité d'apprivoisés, leur esprit à la guise humaine, il faut tenir compte des conditions de vie où nous plaçons ces serviteurs, du plus ou moins d'intimité où nous les admettons. A l'intellect du cheval on concède couramment, — sinon chez les écrivains hippiques, fort partagés à cet égard, du moins chez les naturalistes, — un rang honorable auprès du chien, de l'éléphant, du singe. Peut-on établir une hiérarchie plus rigoureuse ? Je ne le pense pas. Les opinions varient suivant les sujets dont on a l'expérience ; surtout, l'esprit des bêtes varie selon les soins donnés à leur éducation, les « attentions » dont elles sont l'objet, la familiarité qui leur est octroyée. Je ne doute pas, pour ma part, que les facultés affectives et intellectives du cheval égaleraient celles du chien si, comme à ce dernier, nous lui faisions place au coin de notre feu, à notre table, et jusque sur notre descente de lit (1) ! Mais les longues heures de captivité, dans l'ombre de l'écurie, si elles ont développé chez le cheval les capacités d'attention et de mémoire, le privent de contact avec l'humaine engeance, et lui font un cerveau quelque peu éberlué.

N'amplifions pas le débat jusqu'à traiter en thèse géné-

(1) « Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé et encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. » Lamartine (*Voyage en Orient*, chap. « Jéricho »).

rale, sur le plan philosophique, de la « conscience » chez les animaux. Ce n'est ici le lieu. L'étude psychologique que nous préconisons comme un des fondements de l'art équestre se cantonne dans l'utilité technique. Elle se gardera, tant qu'il se peut, de l'anthropomorphisme ; mais elle se proclame anthropocentriste. Superflu, dès lors, de rechercher ce que peuvent désigner, en soi, les vocables : conscience, esprit, âme, appliqués à la vie animale. Acceptons *l'âme des Bêtes* comme le substrat de faits d'expérience, interprétés par voie d'analogie. N'y voyons qu'une « zone d'indétermination », la valeur *x* qui mesure l'écart entre ces deux données physiologiques : excitation, réaction. Cette valeur est fonction, c'est entendu, de termes physiologiques, voire physiques ; mais on ne peut en nier l'importance ni la complexité. L'homme de cheval, s'il voit sainement, ne doit pas se proposer de « détruire les forces instinctives », mais bien d'en tirer parti, de les adapter et de s'y adapter : examiner à quelles données morales nous avons affaire, comment l'esprit humain agit sur celui du cheval, quels moyens de correspondance, quelles affinités s'établissent de l'un à l'autre.

—

« Je ne vous donnerai pas la mule dont le pas est le plus agréable, mais la *mas racional* (la plus sensée). »

Propos d'un muletier sud-américain rapporté par HUMBOLDT.

Cette étude qui s'impose à tout homme de cheval, au dresseur principalement, comporte pour chaque sujet d'expérience trois ordres d'observations : traits communs à l'espèce chevaline ; traits propres à la race ; tempérament individuel. Il sied de dire « tempérament » plutôt que « caractère ». La sentence ne manque pas de justesse qui, entre les animaux, réserve au chien le privilège du caractère. « Tempérament » exprime mieux la mentalité d'un être aussi impulsif que le cheval, et accuse l'étroite relation de

cette mentalité avec la constitution physique. La classification des tempéraments a été souvent et diversement faite, ainsi que la description, au physique et au moral, des particularités de chaque race. Tant de détail excéderait notre dessein : nous ne faisons ici qu'indiquer une direction, pour des recherches qu'il appartient à chacun de poursuivre. Même, de la psychologie générale du coursier, nous ne proposerons qu'un schème, un canevas provisoire, dont l'essentiel se trouve dans le signalement suivant, tracé par le comte de Comminges (*Vocabulaire hippique*) : « Mémoire, intelligence médiocre à degrés variables, douceur, sociabilité, timidité, attention, tendances à l'imitation ; émulation, surtout chez les chevaux de sang. » Tels sont bien les traits dont tout le monde convient. On peut seulement contester, pour l'intelligence, ce « médiocre » pris évidemment dans le sens péjoratif. « Bornée » me paraît plus exact. Les Orientaux d'une part, les Anglais de l'autre, narrent force merveilles de l'âme du cheval. Ces anecdotes ont trop souvent couleur de fable. Certaines pourtant valent que nous en fassions état, parce que sérieusement attestées et point invraisemblables. Elles suffiraient à démontrer que l'intellect du coursier offre de singuliers mérites, pour qui s'étudie à le cultiver et à le comprendre. Il fonctionne dans un champ plus étroit que celui du chien, mais l'emporte peut-être sur ce dernier par la délicatesse, la subtilité divinatrice.

Ce qui essentiellement distingue le cheval, dans l'ordre affectif, c'est l'ardeur à la course, dont nous faisons par apprivoisement le courage au travail. Suprême vertu des sujets de bonne race, ce *courage*, peu ou prou, anime toute la gent chevaline. Qu'on l'élimine, et vous avez, non plus le cheval, mais l'âne. Au fond il signifie : excitabilité au mouvement, promptitude à se jeter en avant. Le poulain, le cheval à l'état libre, tout ce qui bouge,—lièvre qui déboule, feuille qui roule,—les incite à courir et

à gagner de vitesse. Ainsi l'a voulu dame Nature, par qui cet innocent bétail trouva dans le jeu de ses jambes sa sécurité, sa souveraineté, son plaisir. Comme le service requis par l'Homme se ramène à l'utilisation de cette aptitude, la paresse, chez le cheval, fait anomalie. C'est le repos à l'écurie, l'immobilité, qui lui sont contraires, qui le mettent « hors de lui », — dans cet état maladif, si dangereux pour cavaliers et conducteurs, que les Italiens nomment *morbino*. Exaltée par la sélection héréditaire et l'entraînement, la générosité naturelle au coursier a produit cette merveille : le « cœur » du pur-sang (1). Ce besoin qu'ils ont de *dépasser*, si répandu même dans la plèbe chevaline, devient, au degré noble, l'émulation du cheval de course.

Il arrive que l'émulation tourne à la jalousie, revers d'un sentiment trop vif de zèle et d'ambition. On en fait maints contes : deux ou trois sont assez connus et reconnus pour qu'on les puisse apporter en témoignage. En Angleterre, au siècle dernier, le cheval *Forester*, une célébrité du turf, ayant trouvé son vainqueur en un certain *Eléphant* qui l'allait dépasser d'une tête, crocha à belles dents la joue de son rival et s'efforça de le maintenir en arrière. Tout récemment (1921), on rapporte qu'à Saint-Cloud, le cheval *Ernemont*, qui venait d'être battu par *Pourquoi Pas III*, se jeta sur le gagnant, alors qu'on était au pesage, le mordit et le bouscula. La jalousie, en l'espèce, prenait forme de rancune. Humeur plus vénielle, la jalousie par affection se manifeste aussi chez le cheval, moins évidente que chez le chien, non douteuse pourtant.

On remarque que la cavale s'interpose souvent, quand le maître vient caresser les jolis poulains, de préférence à leur mère. Câline, allongeant le cou gracieusement, elle vient poser sa tête sur l'épaule du maître pour avoir sa part de tendresse, comme autrefois. (F. Nicolaÿ : *l'Ame et l'Instinct.*)

(1) Cf. Maurice de Noisay : *Tableau des courses*, chap. « L'Ame et le Corps ».

Autre trait caractéristique : le cheval est éminemment sociable. A l'état sauvage, les chevaux vont par troupe, sans que l'on puisse trouver à ce comportement d'autre raison qu'un mutuel attrait. Si la vie domestique en réunit quelques-uns, ils deviennent généralement inséparables. Même en présence, ou dans le voisinage, d'un cheval inconnu, la plupart des chevaux marquent par leurs mouvements, leurs hennissements, le désir « d'entrer en relations ». Voisins d'écurie, et sauf les cas de discorde, ils se rendent maints petits offices, s'entre-mordillent, par exemple, pour remédier aux démangeaisons : ainsi naît un vague instinct d'altruisme, — embryon de sens moral, assure Darwin. Nombreux sont les cas d'amitié, au sens le plus plein du mot, soit entre deux chevaux, soit d'un cheval à un autre animal, son compagnon de gîte. Car le cheval, comme toutes les bêtes domestiques, possède au plus haut degré le goût du « chez soi », l'amour du tect. Si grossière et peu confortable que soit une installation, il lui voue un étrange attachement, s'il l'a une fois adoptée comme sienne. Cet instinct casanier des bêtes tient un emploi considérable dans leur apprivoisement : habitat, habitudes..., axes de la vie psychique chez les animaux, — sans excepter l'animal humain.

Libre, le cheval peut soutenir avec avantage les plus rudes combats. Dans nos campagnes, on relate encore les hauts faits de juments qui, toute une nuit, au pré, tenaient en respect des loups : elles blottissaient leur tête dans une haie, pour garantir les endroits plus vulnérables ; puis elles attendaient l'assaut, et avec précision détachaient la ruade. Mais la lutte fait exception, dans la condition originelle du cheval : la vitesse de ses jambes lui offre un moyen trop commode de l'éviter. Aussi cet animal, dont l'homme a fait le symbole de la guerre, auquel il insuffle en effet la plus belliqueuse ardeur (c'est bien le complexe psychologique dont nous parlions !), tranche sur les autres, à l'état de nature, par sa douceur

et sa bonté (1). On peut avancer que, dans presque tous les cas de chevaux « méchants », on se trouve en présence de bêtes ayant été primitivement maltraitées. Le cheval peut se montrer farouche à l'extrême, prompt aux défenses : il ne devient hostile que si on le rend tel. De même pour la bonne volonté, dans les tâches qu'on attend de lui : un dresseur de grande expérience a pu écrire que « la volonté de ne pas faire une action demandée est un cas rarissime chez le cheval dressé par degrés et préparations ». Où vous trouvez chez l'animal refus,— s'il n'y a de sa part infirmité physique,— cherchez, dans le passé ou le présent, maladresse de l'homme.

Ce portrait que nous esquissons du cheval peut paraître tout gentillesse, et flatté. Mais dans le fait, tant de bonnes qualités sont contrariées par l'extrême nervosité de notre personnage. Nul animal ne se montre plus fréquemment chatouilleux, capricieux, à la merci des moindres impressions; plus facilement découragé; plus prompt à la peur, plus sujet à s'effarer sans raison, et à s'entêter en d'inexplicables répulsions : c'est alors que nous le jugeons *absurde*. « Mentalité de femme », émettent les misogynes. Buffon avait déjà observé que « le cheval se rebute bien plus aisément que le bœuf » : toujours le fait du serviteur trop zélé ! Il se désespère, en effet, si les demandes du cavalier sont maladroites et lui demeurent obscures : c'est ce que le Dr Le Bon a judicieusement défini sous le nom d'*acculement psychologique*. L'animal boude ; il entre en colère s'il est d'humeur irascible. Et, comme sa mémoire est fidèle, il peut avoir la rancune tenace.

Quant à sa propension aux frayeurs brusques, aux émois les plus inattendus, c'est un de ses péchés capitaux.

(1) Un trait bien connu de cette bonté est le soin que prennent *généralement* les chevaux, *quand ils le peuvent*, de ne pas fouler un être vivant chu sous leurs pieds. On a même noté que des chevaux accoutumés à se coucher sont restés debout des nuits entières, par égard pour leur palefrenier ivre, endormi dans leur stalle.

Notons que par le dressage, par la confiance aveugle qu'il acquiert en l'homme,— autre aspect du « complexe psychologique »,— le cheval peut s'exposer bravement,— traverser, du moins, avec indifférence des périls dont la gravité ne lui échappe pas. Par contre, son sang-froid est à l'ordinaire troublé par les plus menus incidents. Tout le révulse, — un bruit insolite, un objet nouveau, une couleur plus éclatante. Je ne pense pas qu'on puisse mettre cette émotivité au compte d'une vision déformante. Plutôt, en maintes occurrences, de l'acuité et susceptibilité des sens. On sait, par exemple, que la moindre odeur de mort fait horreur au cheval. D'où tels écarts à la rencontre d'une taupe crevée, à l'approche d'une fourrure, dans les parages d'une boucherie. Mais cela explique-t-il cette répugnance si constante, et que l'accoutumance héréditaire n'a pu évidemment guérir, pour le bois abattu et écorcé ? En somme, les frayeurs du cheval nous apparaissent comme les sursauts nerveux d'un esprit absorbé, au choc d'une sensation imprévue. Et vraisemblablement, leur importance est accrue par une véhémente imagination. Le comte Martinengo Cesaresco fait à ce sujet une remarque piquante : cette disposition craintive du cheval, qui donne tant de tablature à qui le monte ou le mène, nous en bénéficions plus encore qu'elle ne nous nuit ; c'est grâce à elle que grossit, au regard du coursier, la puissance de l'homme, et qu'une force supérieure accepte notre empire.

Bien d'autres formes de la sensibilité, chez le cheval, sollicitent l'étude. Sensibilité aux caresses, qui est d'un si grand secours dans l'apprivoisement et le dressage. Sensibilité à la musique, qu'exploitèrent les Sybarites, et à leur suite, les vieux écuyers italiens dont Fiaschi consigna les recettes ; qu'utilisent encore les dresseurs de cirque. Elle est, au surplus, d'expérience courante : on sait comment le cheval de troupe répond aux sonneries militaires, et combien le hunter s'exalte aux fanfares

de chasse ; j'estime en outre, — quoiqu'on l'ait contesté, — que dans certains airs de haute école, et avec des chevaux doués, l'animal se cadence *de lui-même* au rythme de la musique. Enfin, un facteur affectif qui, à mon avis, compte pour une grosse part dans les réussites du dressage, c'est le goût inné du jeu (course, saut, chasse, allures dansantes), — goût qui n'est pas spécial au cheval, mais dont sa bonne volonté et son émulation intensifient les effets. Jamais certains chevaux n'accompliraient les prouesses de sauteurs qui les illustrent, s'ils n'apportaient en naissant la curiosité des accidents de terrain et du bond capable de les franchir : instinct naturel à la gent chevaline, — il suffit, pour s'en convaincre, d'observer les ébats d'un poulain à l'herbage. Un virtuose des parcours d'obstacles (1) l'affirme péremptoirement :

Ce qu'il faut chercher surtout, au besoin par des essais multiples, ce sont des animaux qui aient le goût, je dirai même (car la chose existe) la passion de l'obstacle.

Les facultés intellectives du cheval, si souvent maltraitées dans l'opinion, présentent à l'examen un ensemble beaucoup plus considérable et beaucoup moins simple qu'on ne l'imagine. A la base on discerne une notable capacité d'attention (peut-être aussi de « réflexion », pourvu que l'on prête à ce mot toute élasticité et qu'il puisse à la rigueur désigner un travail obscur de l'esprit, analogue à notre *digestion* de pensée dans le sommeil). Sauf des cas d'exception, — légèreté du jeune âge, étourderie de certains individus, — le cheval est visiblement attentif, concentré. Est-ce à dire que son attention ne puisse être distraite, s'égarer hors du champ qu'on lui assigne ? Non ; et l'instruction du cheval, comme de tout autre animal, ne peut être poussée qu'en lieu clos et couvert. Mais en général son esprit se fixe volontiers,

(1) M. E. Botto, sous le pseudonyme « Jean d'Ossau », dans le *Sport hippique* du 19 novembre 1921.

s'enferme dans l'objet proposé, plus facilement et solidement que celui du chien par exemple. On a constaté que l'attention du cheval ne s'attache qu'à un objet à la fois — alors qu'il n'est pas rare de voir le chien, le chat, suivre deux objets avec la même attention.

La précellence de la mémoire, dans la mentalité chevaline, est de notoriété trop universelle pour qu'on ait lieu d'y insister ; on sait d'ailleurs qu'en règle générale, la force du souvenir est fonction de l'effort d'attention. L'esprit du cheval enregistre minutieusement et fidèlement tous les détails de son histoire : impressions agréables ou pénibles, bons ou mauvais traitements, signes associés aux divers événements de sa vie, aux diverses actions qu'on lui impose (par exemple, les sonneries de trompette à la caserne, les commandements de la voix au manège). La fonction de *reconnaissance* opère, chez le cheval, avec une singulière certitude, — par des indices, bien entendu, qui nous échappent souvent. On dit plaisamment : « L'homme reconnaît un homme au visage ; le cheval, c'est aux fesses ». Il est constant qu'aussitôt en selle, un cavalier est « reconnu » par sa monture, pour peu que celle-ci ait déjà de lui une expérience, même éphémère et lointaine. La faculté de s'orienter, d'identifier les lieux, de retrouver (ou deviner) les itinéraires, sans se manifester au même degré chez tous les chevaux, sans se montrer infaillible, — ni même égale, je crois, à celle du chien, — se signale en général par sa sûreté.

On prête au cheval une grande imagination : hypothèse accréditée par l'exagération de ses réflexes, l'intensité de ses peurs à l'occasion de rencontres futiles, le développement de sa mémoire représentative, enfin, les fréquents indices de rêve qu'on a pu surprendre pendant le sommeil de ces animaux. Cette imagination a passé en proverbe chez les Italiens qui disent *fantasia da cavallo*. Elle paraîtra d'autant plus vraisemblable, chez cet être tout mobile, que l'on considérera, avec les plus

récents psychologues, les images comme des « schèmes moteurs », des préformations de mouvements virtuels.

Si l'on convient que toute association d'images, retenue par la mémoire et ainsi généralisée, constitue un raisonnement rudimentaire, — le lien de conséquence entre deux phénomènes se muant en relation de causalité, — il ne paraîtra nullement chimérique d'admettre le *raisonnement* dans le domaine de la psychologie animale. Au surplus, le raisonnement supérieur, à la façon humaine, le jugement par réflexion, qui vient à corriger les illusions des sens, à redresser les concepts nés de ces associations instinctives, ne se montre pas non plus inaccessible à l'esprit des bêtes. Nul doute que le cheval se dégage moins aisément que le chien de son réseau de logique primaire, de son automatisme psychologique : ses « raisonnements » se produisent dans un rayon plus restreint et s'amendent plus difficilement. Toutefois, sur les points peu variés où il s'applique, son jugement ne manque pas de pénétration. Le cheval, on en a fait l'épreuve, a une juste notion du temps, du nombre, de l'espace. Dans ses rapports avec les hommes, les bêtes, les choses, il manque beaucoup de discernement, une grande finesse d'appréciation. Les dresseurs s'accordent à lui reconnaître un instinct moral, un sens de l'équité : il accepte en général un châtiment mérité, et infligé de sang-froid, se révolte contre une injustice, contre une violence. N'a-t-il pas aussi un vague sentiment esthétique, lui qui si volontiers « porte beau », se met de lui-même au piaffer, au passage, dès qu'il se sait parader ? Enfin, il n'est pas incapable d'ingéniosité, de ruse, de simulation : on en cite mille traits plaisants ; chaque quartier de cavalerie en tient chronique, pour la joie des troupiers (1).

(1) Exemple : Au *n*e chasseurs, la jument de pur-sang *Flora* se dégageait, immanquablement, des liens les plus sévères. Elle faisait alors une tournée de visites à ses compagnons d'écurie ; et si un intrus survenait, elle regagnait discrètement sa stalle et fourrait sa tête dans la mangeoire *comme si elle était attachée.*

Aux observateurs superficiels qui trouvent le cheval « stupide », on a répondu par maints traits établissant sa judiciaire : chez le sauteur, l'appréciation de

Au résumé, et compte non tenu des variétés individuelles, ce « fier animal », à regarder de près, fait plutôt figure de tendre, de susceptible, de timide. Essentiellement, c'est un nerveux, voire un névropathe (1), et ses peurs doivent être qualifiées phobies. J'ai été frappé, pour mon compte, par le symptôme d'hystérie que semble révéler l'*emballement* caractérisé ; tout se passe, dans la mentalité du cheval, comme si pesait sur elle cette angoisse d'attente où Freud discerne l'expression d'une hystérie générique. Nulle bête, plus que le coursier au regard d'ombre et d'or, n'exprime par son attitude mentale une réminiscence atavique, la nostalgie des horizons des premiers âges, l'émoi panique dont frissonnait la solitude sans fin. Ce n'est divagation que de supposer à une telle âme de mystérieux arrière-plans de conscience. Pour peu que l'on fasse créance aux rapports sur les chevaux d'Elberfeld, ou aux plus vieilles histoires concernant l'Irlandais Sullivan, le charmeur de chevaux, — et il faut bien accepter comme des faits ces cas merveilleux, sauf à en réserver l'interprétation, — un acte d'humilité scientifique s'impose ; et il faut bien reconnaître qu'après des siècles de commerce avec notre « noble conquête », le bilan de nos connaissances nous installe à peine au seuil de sa psychologie. Retenons du moins,— et pratiquement cela suffit, — que la *mens* chevaline, pour peu que le sujet ait de la race, figure un clavier délicat, nullement destiné aux doigts d'un lourdaud.

§

Un exercice du tact, c'est bien en quoi précisément ré-

l'obstacle ; chez le cheval de harnais expert en circulation urbaine, la faculté de se gouverner seul dans les embarras de rue. Sur la sagacité du cheval à l'état libre, il convient de retenir l'histoire des juments hanovriennes de Kronstand : surprises par une inondation, elles se réfugièrent d'abord sur le plus haut terrain, formant le cercle et enfermant au milieu les poulains ; puis, voyant la difficulté des secours, elles gagnèrent la rive en nageant, chaque poulain maintenu entre deux bonnes nageuses. Tous les animaux, sans exception, se sauvèrent.

(1) Cf. Dexler : *Die Nervenkrankheiten des Pferdes* (Leipzig et Vienne, 1899).

side l'art équestre. Dans la savane seulement,— ou dans l'admiration populaire,— brille le *dompteur*, le belluaire. Toute la sagesse des vrais dresseurs, des écuyers savants, se résume à l'alexandrin de Verlaine : « De la douceur, de la douceur, de la douceur. » Non qu'il soit ici question de pitié. La maxime « Soyez bons pour les animaux » s'accorde à la saine méthode ; mais celle-ci n'en a cure. Elle préconise la douceur habituelle parce que le coup de force, toujours hasardeux, va le plus souvent à l'encontre du but ; nécessaire, parfois, pour en imposer, il n'a d'effet que s'il se produit rarement, et dure peu. Par la patience amicale, en faisant autour de lui le calme et le bien-être, on gagne la confiance du coursier et sa bonne volonté. Ainsi obtient-on de l'apprivoiser d'abord, c'est-à-dire de lui faire accepter la compagnie et la mainmise de l'homme ; puis de le dresser, ce qui signifie : l'instruire, adapter à des tâches et des allures apprises son instinctif élan moteur. Douceur, en l'occurrence, fait donc partie d'un programme d'emprise morale. L'instructeur, si par surcroît il aime les bêtes, joue cette comédie au naturel : mais, sévères ou conciliants, feints ou sincères, ses procédés prennent sens de tactique (1).

La théorie courante ramène toute opération de dressage à une exploitation de la sensibilité animale sous ces deux formes : la faim, la crainte. C'est voir gros. Dans le cas du cheval en particulier interviennent maints autres ressorts plus déliés, plus secrets, que nous avons entrevus au passage (ce goût pour certains ébats, cet attachement au gîte, l'émulation, et tant d'impondérables !). La plupart des facteurs mentaux précédemment analysés, d'autres encore, sont utilisés par le dressage. Il fait appel, en premier lieu, aux sens du cheval et à leur merveilleuse

(1) Exemple : Un cavalier avisé, s'il se voit impuissant à prévenir une infraction, se donnera l'air de la commander (mieux vaut se prêter à une faute que compromettre son prestige!). Ainsi en use fort à propos l'homme « emmené » par sa monture et qui, au lieu de lutter pour l'arrêter, la pousse jusqu'à lassitude infligée par son propre caprice.

finesse (1) ; puis, à sa puissance d'attention. Surtout, il se fonde sur les associations d'idées. A cette expression encore, gardons-nous de conférer l'acception et la portée, d'ailleurs discutables, qu'elle prendrait dans une psychologie généralisée. On n'envisage ici que le rapport établi entre une image, un acte, et une impression affective ; plus strictement encore, la nuance affective dont se colore un acte, et l'image qui l'accompagne. Ainsi spécifiée, l'association « par contiguïté » forme, en effet, la base de toute instruction des bêtes. Entrent aussi en ligne : le jugement — élaboration de ces raisonnements embryonnaires que sont les associations ; la mémoire, par quoi se fixent les notions reçues ; la réflexion — sans doute insconsciente — qui remâche ces rudiments de raison, et que favorisent, dans le cas du cheval, les longues heures d'écurie, les heures sans *divertissement*. La répétition seconde l'effort mnémonique, et finit par le rendre inutile, par transférer dans l'automatique et l'infaillible les démarches d'abord conscientes et incertaines de l'esprit. L'imitation, autre recours à l'automatisme psychique, apporte dans la tâche d'éducation un auxiliaire utile qui peut réussir où ont échoué les tentatives de persuasion. Enfin, si l'on ne craint d'aborder des régions aventureuses, il faut faire une part, et non la moindre, à la suggestion. C'est apparemment par sympathie, par télépathie même, que le cheval se détermine à certains faits et gestes du personnage qu'on lui enseigne. L'importance, à coup sûr, du *tonus* moral ne doit être négligée : au même appel de l'homme, selon l'heure et l'humeur, l'esprit de l'animal répondra tout différemment ; le même pincer des éperons, provocation à la révolte au cours d'un travail calme, deviendra une *aide* bénévolement acceptée si c'est dans le feu d'un galop de charge ; un

(1) Le toucher du cheval paraît localisé surtout dans le museau : ce qu'il « flaire », en réalité, il le tâte. L'ouïe, chez un sujet sain, est très subtile, et la vue (déformante ou non) très perçante. Le goût et l'odorat, fort délicats aussi, ne trouvent dans le dressage qu'un emploi secondaire.

puissant appui du mors, normalement intolérable, se justifiera dans une course, alors qu'on s'adresse à une mentalité momentanément exaspérée.

La mise en œuvre de ces divers éléments psychiques a permis de dégager certaines « lois du dressage ». Lois, c'est peut-être dire trop ; plus modestement : observations et règles d'une portée générale. Nous avons noté l'exclusivité d'attention chez le cheval ; elle a pour corollaire la nécessité de ne lui enseigner qu'une chose à la fois, de décomposer le tout d'une leçon en parties successivement proposées, de procéder du simple au compliqué. Une autre règle se réfère à l'ordre des termes, dans les associations d'idées qu'on veut suggérer. Il est indispensable, pour être compris d'une bête en dressage, de lui montrer *d'abord* ce qu'elle doit faire ou ne pas faire, et d'appliquer *immédiatement après* le commentaire affectif, récompense ou châtiment. Toute interversion de ces termes, toute diversion dans leur enchaînement, embrouillent l'esprit du sujet, rendent la leçon inefficace. L'exposé scientifique de ce précepte est dû à un dresseur éminent, doublé d'un philosophe, M. Hachet-Souplet, dont le nom, comme celui de Baucher, rehausse singulièrement le prestige du Cirque. Aux mêmes observations il rattache sa *loi de récurrence* (1), principe de psychologie animale auquel il accorde la plus ample extension, non seulement en matière de dressage, mais de biologie générale. En discuter serait hors de propos. Retenons seulement, de cette « loi », qu'elle enregistre un fait bien connu des dresseurs, particulièrement frappant chez le cheval à cause de l'empressement (et de la nervosité) de ce bon serviteur : ce que j'appellerai l'anticipation au signal. Lorsque l'acte demandé à un animal est précédé d'une série de signes *a, b, c*, se reproduisant toujours dans le même ordre (par exemple : un commandement *c* que

(1) Voir comptes rendus de l'Académie des Sciences, séance du 24 janvier 1910.

précède une attitude *b*, que précèdent eux-mêmes divers apprêts *a*, etc.), cet acte, qui ne devait se déclencher qu'au signal *c*, tend peu à peu à se produire en *b*, puis en *a*. En d'autres termes, dans le cours des antécédents associés, l'entendement de l'animal amarre sa réponse toujours plus en amont ; il devance la demande, il la *devine* à des signes toujours plus lointains. C'est à quoi se réduit, nous dit-on, la *divination* dont on fait honneur aux chevaux : mais ce mot même a-t-il un autre sens, si l'on écarte le surnaturel ?

La possibilité de substituer, dans le dressage, un signe à un autre signe, relève des mêmes dispositions mentales. L'animal ayant pris l'habitude d'obéir à un commandement *c*, il n'est pas rare que d'autres signes *a*, *b*, soient associés à ce commandement, et que peu à peu, le signe *a* devienne suffisant, tienne lieu à lui seul du signe originel *c*, du signe intermédiaire *b*. Ces substitutions de signes, qui ont pour effet la simplification du commandement, sa promptitude et son élégance, trouvent d'importantes applications dans la technique équestre. Car en dernière analyse, la fin à quoi tend l'éducation du cheval, c'est d'établir entre l'élève et le maître un système de communication mentale, d'instituer un glossaire hippohumain. Ce langage qui se crée, de l'homme au cheval, n'est pas sans richesse, tant en expressions naturelles qu'en signes conventionnels. On ne peut ici qu'en donner un aperçu.

Le cheval a des modes d'expression auxquels on ne se trompe guère, pour peu qu'à la pratique de cet animal on joigne quelque esprit d'observation. Encore qu'il en use peu, il dispose d'une gamme assez étendue d'effets vocaux : hennissements variés, et même, chez certains sujets plus bavards, grognements tantôt amicaux, tantôt hostiles — ils renâclent si on les pousse à bout, ils s'ébrouent quand on leur accorde une détente, ils ronronnent au cours d'une promenade, d'un exercice agréable.

Le regard du coursier, ses façons, à l'arrêt, de piétiner le sol, certains mouvements de sa queue, fournissent autant d'indices de ses « états d'âme ». Mais c'est par la position des oreilles, surtout, qu'il manifeste ses émotions et intentions. « *Le orecchie sono banderuole che segnano il vento che tira nel suo cervello* », a-t-on écrit joliment (1).

Quant aux signes émis par l'homme et compris du cheval, ils sont nombreux et nuancés. Si les variétés d'expression du regard humain échappent au coursier, ce regard n'est pas sans action sur lui; il tient l'animal en respect, et souvent, en confiance. L'influence de la voix est considérable : des éclats de voix affolent le cheval, un ton naturel le rassure, un registre bas, des inflexions câlines, gagnent sa bienveillance. Son intellect paraît apte à reconnaître certains mots, ou du moins certaines intonations, et à en retenir le sens. Non moins qu'à la voix, le cheval se montre sensible à l'attitude et au geste de l'homme, notamment à ses caresses. Le rôle éducatif des caresses constitue une des curiosités du dressage. Il y a un art des caresses, une progression de l'attouchement — peu à peu accepté puis recherché de l'animal qui, d'abord, se contractait, se dérobait à la moindre approche. Du jour où il se prête aux tapes amicales, au frôlement de la main sur tout le corps, aux pacifiantes caresses sur la nuque et sur les yeux, le voilà conquis — apprivoisé, sinon dressé : il se soumet, sans plus le redouter, au mystérieux prestige de la Main.

A ces moyens naturels d'expression, l'homme ajoute

(1) « Les oreilles sont oriflammes signalant quel vent souffle dans sa cervelle. » Comte Eug. Martinengo Cesaresco. On sait que, franchement couchées en arrière, les oreilles du cheval annoncent la méfiance, la colère, l'intention de ruer ou de mordre. Darwin donne de ce fait une explication ingénieuse : les chevaux qui, dans leur actuel état de servitude, ont pour arme principale la ruade, luttaient entre eux, à l'origine, avec les membres antérieurs et avec les dents ; dès lors, ils ont conservé l'instinct de garer leurs oreilles des morsures, comme nous voyons faire aux chiens qui se querellent.

tout un répertoire de signes conventionnels qui sont les *aides*. On sait quelle signification technique s'attache à ce mot, en équitation. Rappelons seulement que les aides — action des mains ou des jambes, de la rêne ou de la cravache, du fouet ou de l'éperon — doivent être nettement distinguées des récompenses et des châtiments. La différence, matériellement, ne porte que sur le degré ; moralement, elle est radicale, si l'on considère la façon de s'adresser, dans l'un et l'autre cas, à la sensibilité du cheval. Les aides sont encouragements ou menaces — donc, images, seulement, de plaisir ou de douleur — donc, des *signes*, des indications données à la volonté du coursier. Nous avons vu, par l'anticipation au signal, par les substitutions de signes, que la subtilité de l'animal finit par saisir des indices qui sont des signes de signes. Le cheval se montre d'autant mieux « confirmé », l'écuyer d'autant plus habile, que le mutuel entretien se poursuit à mi-voix et à mi-mots, que l'animal obéit à des indications plus imperceptibles. Même, si l'on persiste dans la répétition, cette obéissance devient automatique, la réponse se produit dans l'inconscient : l'animal est alors «routiné», comme on dit en langage de cirque ; il est « *centaurisé* » selon l'idéal des mécanistes. Sous la condition que cette routine n'abolisse pas les ressources de l'instinct, qu'elle laisse, en dehors du travail réglé, quelque jeu à la spontanéité (ce qui a lieu généralement, mais pas toujours) (1) c'est bien là le suprême stade où doive prétendre l'écuyer parfait, où se révèle le centaure. L'entente du cavalier et de la monture est devenue telle, leur accord si

(1) On fait remarquer que le chien dressé à la chasse conserve, dans leur intégrité, le libre jeu de ses autres instincts. De même, des chevaux de haute école ont pu exceller dans le travail d'extérieur. Pourtant, bien des cavaliers restent sceptiques ! Et en objection au système du cheval mécanisé, on narre cette historiette que je reproduis... sous toutes réserves. Au cours des campagnes d'Italie, les cavaliers de Bonaparte, qui montaient sans art, cueillirent sans peine, un soir de bataille, des prisonniers parmi les officiers autrichiens. Emportés par leur galop rustique, ils rejoignirent en trombe les beaux chevaux, trop bien dressés qui, sous l'éperon, au lieu de fuir, caracolaient, esquissaient le pas espagnol.

intime, que le système matériel de correspondance se réduit à quasi rien : tout se passe comme si, en effet, l'animal pressentait les volontés de l'homme, comme si une même pensée animait deux êtres.

—

> Vous adoriez naguère l'orgueil que donne la course folle d'un cheval qui vous emporte à travers une plaine et que l'on sent sous soi en même temps sauvage et soumis, indompté comme un torrent et obéissant comme l'argile.
>
> EDMOND JALOUX *(Protée)*.

Qui enseigne est toujours, plus ou moins, enseigné. C'est le propre d'une tâche d'éducation de s'effectuer en partie double, et de porter double fruit : l'instructeur bénéficie de l'instruction qu'il donne, le maître se plie, dans une certaine mesure, à la discipline qu'il impose. La pratique du cheval, si l'on va au fond des choses, manifeste clairement ce fait d'inter-éducation : entre les deux esprits au contact s'opère l'inévitable osmose. On l'a bien remarqué pour le caractère du cheval, qui se modèle à l'image du cavalier : quinteux, si le maître est brusque ; timoré, si l'homme manque de hardiesse ; paresseux, si c'est d'entrain. Pour que les allures du coursier parviennent à l'harmonie, se fassent gracieuses et trides, il faut que l'écuyer ait lui-même le sentiment de la beauté — la *« poésie dans l'âme »*, selon le mot de Lancosme-Brèves. Montre-moi quel tu es, je dirai qui te monte.... Bref, le coursier *humanisé* n'est plus le cheval selon la nature. Réciproquement, il ne serait guère concevable que l'homme de cheval fût un homme comme les autres. Il doit se façonner aux vertus que son art implique. Nulle finesse d'équitation, nul savant principe dont on ne puisse étendre aux affaires humaines, dans la sphère éthique, le sens et l'application : règles à se bien conduire, et à conduire les autres. Si le parfait écuyer pénétrait, dans leur au delà

philosophique, les procédés de son métier, il ferait assurément, dans le train de la vie, un habile homme et un conducteur d'hommes.

Sans aller si loin, on peut avancer que ce commerce constant — héréditaire et séculaire pour certains — avec un être d'humeur singulière, marque l'esprit humain d'un effet en retour, l'induit à une psychologie originale, voire, à une morale autonome. De fait, les hommes de cheval ont, toujours et partout, formé une caste. Il siérait même de distinguer, historiquement et théoriquement, entre les tournures morales où peuvent aboutir, ainsi transposées, les conceptions équestres. Ce que nous appelons des *façons cavalières* s'écarte de ce qu'on entendait, en d'autres temps, par les *mœurs chevaleresques*. Variantes qui, à tout prendre, ne sont pas sans relation avec les races de chevaux en usage, et les écoles d'équitation. On ne pouvait, dans le même esprit, pratiquer le hack léger des dandys 1840, ou les massifs destriers de la Chanson de Roland ; de même le caballero désinvolte diffère du chevalier aux larges épaules et au cœur simple.

Pour nous en tenir aux traits les plus généraux de l'*esprit cavalier*, notons en premier lieu l'adresse,— la précision du geste, sa justesse et sa mesure. Gaucherie est incompatible avec art équestre ; de même, l'exagération du mouvement, ou sa précipitation. C'est le fait, dira-t-on, de tous les sports. Oui, mais doublement, celui de l'équitation : car en ce cas seulement, on joue d'un instrument qui n'est pas inerte, on manie de la vie, on met en œuvre un vouloir étranger. Or, on ne tranche pas dans la vie à volonté ; le devenir d'un vivant, cela ne se découpe pas comme du temps matériel, cela ne peut être scandé en moments indifférents et interchangeables. Il faut savoir guetter, préparer, gagner le moment opportun, et quand il se produit, le saisir. A ce jeu, la puissance d'attente compte à l'égal

de la soudaineté d'exécution ; autant que le « coup d'œil » et la prestesse du mouvement importe le soin de décomposer ses demandes, de procéder par transitions, par menus progrès. Un geste à faux, un excès d'action, ne sont pas moins préjudiciables qu'une lenteur ou une hésitation. Cette souveraine finesse du mouvement n'a pas échappé à la clairvoyance d'un Marcel Proust, quand il note chez un de ses personnages l'*adresse infinie que donne l'habitude du cheval* (1).

Adresse, ici, se confond avec tact. Attribut physique, mais dont les conditions — perspicacité et sang-froid — ressortissent au moral, ainsi que les conséquences. On lit dans le *Journal* de Marie Lenéru :

> Un mouvement humain autour de moi, s'il n'est pas la justesse et la décision même, me martyrise... La belle immobilité est faite d'une décision égale au mouvement actif et précis.

La belle immobilité ! l'attitude impassible commandant à la fougue du coursier, rassurant ses nerfs : telle est bien la discipline qu'impose une équitation savante. Elle enseigne la maîtrise de soi, et, partant, la maîtrise d'autrui : éducation de prince. A juste titre le vieux maître Pluvinel pouvait s'adresser en ces termes à son élève Louis XIII :

> Ce bel exercice est utile à l'esprit, puisqu'il l'instruit et l'accoutume d'exécuter nettement et avec ordre toutes les fonctions parmi le tracas, le bruit, l'agitation et la peur continuelle du péril... L'équitation est nécessaire surtout pour les rois et les princes.

Tout dressage est affaire de patience ; mais au plus haut degré l'équitation — dressage du cheval — éprouve cette vertu ; elle en propose toute la difficulté, en manifeste toute l'efficace. Ici, la patience s'exerce en

(1) « Mme de Villemur sentait là une invite directe à la conversation ; avec l'adresse infinie que donne l'habitude du cheval, elle faisait lentement pivoter sa chaise selon un arc de trois quarts de cercle et sans déranger en rien ses voisins, faisait presque face à la princesse. » M. Proust (*Jalousie*).

périlleuse posture, qui accroît son mérite ; et la soumission d'une puissance indocile en est le prix.

Ouvrage d'observation et d'astuce, d'habileté et de hardiesse, manœuvre enveloppante que conditionne l'empire sur soi, l'art équestre est école de domination, de conquête morale. Ecole de beauté aussi — de tenue en beauté, selon la norme classique. L'exaltation physique qui accompagne le sport hippique se distingue des autres. Elle n'est pas désordonnée, elle obéit à un rythme, elle bondit et rebondit selon une cadence — celle du coursier, — elle s'éploie comme un lyrisme, comme une musique. Exactement, l'ébat des corps, dans l'équitation, ne diffère pas de la danse : les anciens Italiens l'avaient bien compris, qui dressaient leurs chevaux au son des instruments, et identifiaient à la technique du ballerin l'instruction du cavalier et celle de sa monture. Or la danse, si violente soit-elle, ne demeure un art que si elle observe une discipline de la démarche et de l'attitude. Ainsi de l'équitation : elle exclut, elle a toujours exclu le laisser-aller. Nulle ivresse du mouvement n'égale celle du cavalier à la charge ou du veneur galopant à la queue des chiens : mais ce délire reste contenu, subordonné à l'équilibre, sous le contrôle du jugement. En aucun cas le cavalier ne *s'abandonne*. Ne le voyons-nous pas à son habit même ? Aujourd'hui encore, en ce règne du négligé sportif et de l'aise triviale, le vêtement du cavalier ne saurait s'affranchir de sa correction, de sa gêne élégante. C'est de tradition.

Que votre chapeau soit enfoncé et mis droit sur votre tête sans être en clabaud ni sur l'oreille (prescrivait de Garsault, vers 1760) ; que votre veste ne soit point débraillée ; il vaut encore mieux qu'elle soit boutonnée jusqu'en haut.

Minces détails, mais significatifs. Creusons plus outre, et nous trouvons, sous ces rites, une sapience, une esthétique : contrainte des impulsions, mesure du geste.

Nous avons vu que la virtuosité, en équitation, réside dans la « finesse des aides » — l'action de l'homme réduite à l'imperceptible. Nulle part l'emphase, le pathétique, l'effort apparent, la mobilité excessive, ne sont plus sévèrement proscrits. Prendre sur l'impulsion, rester en deçà de l'effet, ce sont préceptes favoris des maîtres du Manège. Et, comme l'écrivait récemment H. de Montherlant (1), « là est raison, là est classicisme ».

A travers ses leçons de beau maintien et de vouloir dominateur, *l'art de chevaucher* ne peut qu'enseigner l'orgueil — le bienfaisant orgueil ! ce tonique sentiment de l'inégalité qui, lorsqu'il n'est pas suffisance et sot mépris, fait la santé du moral humain. Inévitablement, la pratique du cheval groupe ses adeptes autour d'un idéal aristocratique (2). Suprême aspect de notre « complexe psychologique » : le cheval *humanisé* sait porter la tête, relever ses allures, braver les périls, poser le pied où il faut ; l'homme apprend du cheval la justesse et la noblesse du geste, le tact et la superbe. Ce « fier animal » à quoi songeait Buffon, ce n'est pas le cheval à l'état brut, c'est le Centaure. Le Centaure, être d'harmonie et de raison, qui ne doit être confondu dans la tourbe orgiastique, mais prendre rang au cortège apollinien.

JOSEPH DESAYMARD.

(1) *Une douceur casquée* (Nouvelles littéraires, 12 mai 1923).

(2) Cf., dans le *Mercure* du 1er novembre 1919, l'étude de M. Roger Maurice sur l'*Education des Officiers* « ...Conséquence fatale de l'éducation hippique. Le valet de ferme devenu brigadier de dragons domine le peuple du haut de sa selle. La cavalerie bolcheviste deviendra, certainement, horriblement réactionnaire. »

Si le présent essai avait pour but de prouver, à tous égards, l'excellence du sport hippique — notamment dans l'éducation des jeunes gens — on pourrait en alléguer maintes raisons moins machiavéliques, moins gobiniennes. L'équitation telle que nous l'entendons nous introduit dans la connaissance du monde animal. Or, n'est-ce pas une des hontes de l'humanité, cette générale méconnaissance, par les fils des hommes, de la conduite à tenir envers nos « frères inférieurs » ? Ignorance et maladresse, d'où malentendus, fâcheux accidents, et cruautés. Combien peu, même parmi les campagnards, savent en quels termes il convient de s'adresser à un chien, un chat, une jument, un taureau, une chèvre !

MAURICE BARRÈS
AU QUARTIER LATIN

—

Un après-midi de printemps au « Bas-Rhin ». Cette sorte d'engourdissement, propre, durant le jour, aux lieux fermant tard dans la nuit, régnait dans les deux salles de la brasserie, le Steinbach actuel. L'une, étroite, toute en longueur et formant couloir, s'ouvrait sur le boulevard Saint-Michel ; l'autre, large, rectangulaire, donnait sur la rue Champollion et y avait une entrée particulière. Des glaces, des banquettes et des tables de marbre la garnissaient : à main droite, pour qui venait du « Boul-Mich », une caisse se dressait, inutilisée, que, aux heures désertiques de la journée, aimait à occuper une grosse fille aux cheveux blondis à l'eau oxygénée, connue de tous sous le prénom d'Olympe.

Là, pour la première fois, m'apparut, svelte et élégante, la silhouette de Maurice Barrès. C'était en avril, deux gerbes de lilas s'épanouissaient sur la caisse, et ainsi encadré, jeune, imberbe encore, évitant à la fois le faux chic des étudiants en droit, plus assidus aux courses de chevaux qu'aux cours de la faculté et l'allure bohème, un peu surannée, des carabins, l'adolescent avait pris la place de la Cydalise un peu mafflue qui, pour l'ordinaire y étalait ses grâces, et, posément, au milieu de cette « assemblée des femmes » ne cherchant à renverser rien, de sa voix profonde et un peu voilée, comme si quelques cordes en eussent été brisées, avec un sérieux qu'atténuait parfois un énigmatique sourire, décaméronnait, et, en manière de vêpres, improvisait pour les serveuses du « Bas-Rhin » une méditation sur l'amour.

Les termes en étaient choisis et, encore que les auditrices ne fussent guère idoines à en goûter la délicatesse, habituées aux grossièretés et aux obscénités, que, chaque nuit, jusqu'à deux heures du matin, épandaient et braillaient la vadrouille et les monômes de potaches et des courtauds de boutique camouflés en étudiants, elles prenaient plaisir, ces petites filles — la plupart n'avaient guère dépassé la vingtième année — à écouter les jolies choses, si différentes de ce qu'elles avaient accoutumé d'entendre, qu'un adolescent de leur âge détaillait, les estompant à peine d'une ironie discrète qui leur échappait. Sans nul doute elles n'étaient aucunement aptes à apprécier la finesse de ce hors-d'œuvre : mais une femme n'a-t-elle point toujours les oreilles tendues, lorsque le mot « amour » les vient frapper ? Pour ces enfants qui en faisaient métier, c'était, dans une certaine mesure, relever leur profession et toutes, encore mal éveillées, dans la demi-somnolence des vagues après-midi, songeaient, en leur for intérieur, à l'amant de cœur, dont les paroles comme les caresses sont douces, ce rêve pérennel de la courtisane, le « miché » ayant toujours représenté les basses besognes d'un prolétariat peut-être plus que tout autre pénible, la chambre et la couturière à payer, sans pour cela parvenir à chasser la double et inexorcible hantise, l'hôpital et Saint-Lazare.

Cette grande pitié que mérite la femme et dont l'homme ne saurait se départir, à moins d'être le dernier des mufles, Maurice Barrès la ressentait et même s'y joignait de sa part, — sa jeunesse, s'il en eût été besoin, aurait constitué une excuse suffisante, — une sorte de sympathie, mal dissimulée, dont, en dehors du *Jardin de Bérénice*, témoigne cette plaquette aujourd'hui peu commune que connaissent bien les collectionneurs : *Sensations de Paris. Le Quartier latin. Ces Messieurs, Ces Dames* (1).

(1) Paris, Dalon (impr. L. Motte), 1888 ; in-12 de 35 pp., illustré de nombreux croquis. Bibliographiquement, on doit indiquer, paru antérieurement, mais d'une tout autre écriture : A. Carel, *Les Brasseries à femmes de Paris*. Paris,

Alors que les *Taches d'enore* datent de novembre 1884, cette plaquette est contemporaine de *Huit jours chez M. Renan* et précéda seulement de quelques mois *Sous l'œil des barbares* que devait publier l'éditeur Lemerre. Sous des sujets différents d'apparence, Maurice Barrès attestait ainsi, outre son originalité, sa manière et son style, déjà identiques à eux-mêmes et qui ne pouvaient prêter à confusion.

Parmi les moralistes à la manque qui encombraient de leurs homélies les chroniques promues à la dignité de prônes des quotidiens, c'était alors un thème facile et souvent renouvelé, quand l'actualité ne fournissait pas un sujet moins ressassé, qu'offraient les brasseries de femmes aux Licurgues des terrasses et des salles de rédaction. On vitupérait la brasserie, dénonçant ses turpitudes au feu céleste que représentait mal la préfecture de police, et, en joignant à ces invectives quelques souvenirs, toujours les mêmes, touchant l'ancien Quartier latin, la Bohème de Murger, voire, si l'on possédait quelque lecture, le Prado et la Chaumière, on arrivait ainsi aux cent cinquante lignes de rigueur, par quoi un apprenti Fouquier ou un aspirant Claretie cuidaient avoir, chez Tortoni, l'honneur de serrer la main de Scholl.

A l'unisson, qu'ils fussent de Castelnaudary ou de Romorantin, les benoîts lecteurs des papiers publics communiaient en une exécratoire réprobation avec les auteurs de ces diatribes et lamentaient la dépravation des mœurs et les dangers que courait la santé de leur progéniture, cependant que les brasseries n'en perdaient pas un client, de la rue des Ecoles, où elles pullulaient, à l'Odéon, où, au coin de la rue Rotrou, le Tabourey lui-même, cet ancien estaminet littéraire que n'avaient point dédaigné de fréquenter Baudelaire et Barbey d'Aurevilly, s'était, pour sacrifier à la

Ed. Monnier, 1884 ; in-12 de 27 pp. A Carel aurait pu être le pseudonyme de Joseph Prudhomme.

mode qui courait et chercher à reculer l'imminente faillite, métamorphosé en boîte à femmes.

Aussi, après l'éclosion de brochures que, aux environs de 1860, on avait vu fleurir touchant les étudiants et leurs ordinaires compagnes, put-on constater avec une réelle satisfaction que ce débutant, dont nul ne songeait à nier la haute valeur, au lieu de se conformer au « Dictionnaire des idées reçues » et d'accepter le laissé pour compte de lieux communs et de truismes adéquats au sujet, prenait bravement, au contraire, la défense d'une institution destinée, comme tout ce qui est humain, à tomber d'elle-même, quand elle aurait fait son temps.

Tartuffe qui, volontiers, troque — suivant la gazette où il travaille — le chapeau de Basile contre celui du clergyman ou le bonnet rouge du sans-culotte, avait tracé de la brasserie un fuliginieux tableau et révélé à grand renfort d'épithètes les ignominies et les stupres dont elle était le théâtre; tout uniment, Maurice Barrès se contenta d'en dire le charme, jugeant que « de tous les cafés, la brasserie de femmes est le seul admissible ».

Outre qu'*il est agréable de fumer son cigare en regardant rôder une créature qui a pour métier de plaire*, il voyait dans la brasserie une « institution très utile » et expliquait ainsi cette affirmation que le premier — et seul peut-être en exceptant Trézenik — il osa promulguer :

Pour la plupart des adolescents, c'est une nécessité de passer chaque semaine quelques heures dans la société des femmes. L'atmosphère qu'elles créent n'est guère moins bienfaisante que la caresse qu'elles nous font. Ce radotage superficiel, cette amabilité de ton, ce souci de plaire où forcément elles nous amènent, détendent l'esprit et raniment des côtés de notre sensibilité trop négligés entre camarades ou dans les besognes. Et puis, c'est une loi mystérieuse de la nature; le bien-être physique, la quiétude de l'homme ne sont pas assurés si, de fois à autre, il ne res-

pire pas et ne frôle une femme. Celui qui s'en tient à de vives possessions devient sec, âpre et trop raide dans ses mouvements.

Celui même qui, par tempérament, par goût ou par snobisme, atteindra ou visera au dandysme, aurait alors gagné à fréquenter ces boudoirs de pacotille, où « un joli bock bien tiré et sans faux col » tenait lieu de thé et de cake et où, à défaut de carquois, l'Amour portait un tablier blanc et une sacoche. Ailleurs, la prostitution parisienne « sans trêve est affairée ».

Mais il profitera à passer quelques années de sa jeunesse dans le loisir des caboulots de la rive gauche, à faire sourire et à toucher les petites filles désœuvrées.

« Loisirs des caboulots..., petites filles désœuvrées... » ah! combien, à travers ces lignes, m'apparaît le tableau ancien, oh! oui, très ancien : un après-midi d'avril, au « Bas-Rhin », flanqué de deux gerbes de lilas, Maurice Barrès affinant son dandysme et leur parlant d'amour, à ces petites filles.

Je sais bien, concluait Barrès avec l'aimable désinvolture dont se peut enorgueillir la jeunesse, que je heurte les idées reçues qu'on a sur la brasserie. Cette institution est tenue en discrédit.

C'est qu'on n'aime vraiment que les endroits où l'on s'est plu à vingt ans. Les brasseries qui choquent si fort nos aînés enchantent depuis dix ans la jeunesse du Quartier latin. Je le disais dans les premières lignes : les mœurs de cette génération, agrandies par la légende, entreront, elles aussi, dans l'admiration de nos petits-fils.

Quand les brasseries auront disparu, on oubliera même tout ce qu'elles offraient de choquant pour les regretter. Et cette monographie, — écrite pour mes fils quand ils auront vingt ans, — leur paraîtra trop sévère envers une institution qu'ils regretteront assurément.

La guerre est venue, qui a tout changé, comme elle a changé les préoccupations de Maurice Barrès et de la plupart d'entre nous. Elle n'a point permis aux hommes de notre génération de demander à leurs fils, quand ils ont eu

vingt ans, s'ils regrettaient les brasseries qu'ils n'avaient point connues. Elles avaient depuis longtemps vécu et nos fils étaient au front. La disparition du Vachette a rompu le lien qui seul nous rattachait au passé, et, encore que le d'Harcourt ait permané, nous n'oserions en franchir le seuil : nous ferions trop vieux messieurs et la désillusion pourrait sembler amère.

Mieux vaut s'en tenir aux souvenirs épars que chacun porte en lui quand il a survécu à l'agonie des choses, il est un âge, une fois morte la divine jeunesse, où les meilleurs parfums sont ceux qui dorment dans les livres.

On a dit, on a répété, et on a eu tort, que Maurice Barrès avait regretté ces pages écrites en son printemps : ainsi expliquait-on que ces premières *Sensations de Paris* n'aient jamais été rééditées et qu'elles forment pour les bibliophiles une de ces curiosités d'autant plus précieuses que leurs auteurs les désavouent ou peu s'en faut. C'était mal connaître Maurice Barrès et plus mal encore connaître son œuvre. Dès ses débuts, sa maîtrise fut telle qu'il n'eut jamais, à notre connaissance, à rougir de quelque ligne que ce fût de son écriture. Si cette plaquette n'a point été rééditée et n'a point continué à constituer une monographie spéciale dans ses œuvres complètes, c'est parce qu'elle aurait fait double emploi, la plupart des feuillets qui la composent, notamment ceux qui concernent les brasseries, ayant été refondus, en 1897, dans un de ses romans, *les Déracinés*, où ils semblent à leur véritable place.

Il était trop intelligent et avait le goût trop sûr pour renier quoi que ce fût de sa jeunesse et des premières émotions qui avaient excité sa sensibilité. Loin d'émasculer en rien les passages dont, seule, se pourrait offusquer la susceptibilité des benêts et des sots, il les avait, dans le roman, en quelque sorte aggravés, n'ayant pu résister à la tentation d'y tracer le portrait, auquel le recul des hivers révolus prête un charme particulier, de cette étrange et merveilleuse créature, dont le nom seul suffisait à affoler le

7


R.F.

troupeau de ses soupirants, étudiants, poètes, peintres et sculpteurs et dont les caprices, comme les coups de cœur, ne se comptaient pas, « alors adorée de toute la jeunesse, avec une émotion, un enthousiasme qui peuvent donner une très bonne idée de ce que furent, d'après la tradition universitaire, les sentiments des Grecs. gens de loisir et qui donnaient à la volupté, aujourd'hui tout individuelle, un caractère social ».

Toute jeune et les yeux magnifiques de cette gravité qui naît à contempler la mer ou des prairies interminables, elle était noble comme un jeune berger qui pousse son troupeau sous un ciel menaçant d'orage. Sturel, de qui le goût passait pour épuré, prit plaisir à contempler ces formes sarrasines, cette marche sûre de pêcheuse sur le sable, ce teint doré qui éclairait tous ses amants autour d'elle empressés... Cette jeune femme était toujours distraite, inquiète, hâtive ; son beau regard, à tout instant, se jetait de côté, sans qu'on pût deviner de quel pas, de quelle attente elle frissonnait : ses journées semblaient des haltes dans une fuite...

D'ailleurs, plus encore que Portalis, ce « forban de haut vol » dont il traça un portrait qu'aurait pu signer Saint-Simon, celui de cette vierge trop belle pour être sage, dont l'icone semblait empruntée à quelque ancienne verrière, était bien à sa place à côté des étudiants lorrains ; n'était-ce pas, elle aussi, cette Bretonne, « dont les yeux avaient regardé la mer », une déracinée ?

A une époque où le cabotinage est intense et où chacun s'applique à tenir l'emploi qu'il s'est choisi, Maurice Barrès, malgré la grande influence qui lui fut impartie sur « la génération qui le devait suivre, eut la suprême élégance de rester lui-même, de ne point jouer les pères nobles et de se garder de pontifier. Onques il ne se départit de cette ironie un peu voilée qui formait une des facettes de son talent.

Que l'on relise une de ses dernières chroniques, ce « Salut aux jeunes littérateurs » que publièrent les *Nouvelles littéraires* du 21 juillet 1923, ce délicieux « — C'est mon

gigolo... » d'une voyageuse en larmes n'évoque-t-il pas le Barrès de jadis, aux jours lointains du Quartier latin, bien plus que l'académicien et que le président de la Ligue des patriotes?

Il avait eu l'art heureux de savoir rester jeune, et, à travers nos souvenirs, c'est ce même Barrès, en pleine jeunesse, quoique fussent passées pour lui les années d'apprentissage, que, au soir de l'éphémère triomphe du *Pèlerin passionné*, nous voyons lever son verre à la mémoire du grand poète dont aucun n'avait encore prononcé le nom, Charles Baudelaire.

On avait beau avoir bu à rouge-bord à la santé de Jean Moréas, nonobstant *La Dédicace à Apollodore* que venait de lire Maurice du Plessys, le chef de l'école romane, de bleu qu'il apparaissait sous le rasoir, sembla devenir vert.

PIERRE DUFAY.

LE MOUVEMENT DE LA POPULATION
EN EUROPE AU XIXe SIÈCLE

—

I

Au cours du XIXe siècle les recensements de la population se sont étendus à peu près à toute l'Europe et à la majorité de l'espèce humaine. Depuis le milieu du XVIIIe siècle la Suède avait des recensements, fondés d'ailleurs sur les registres de population, c'est-à-dire non sur le dénombrement des hommes, mais sur celui des fiches établies à leur naissance : ce système comporte d'assez sérieuses chances d'erreur. Le premier recensement français date de la Convention et le second de 1801 ; le premier recensement anglais date aussi de 1801 et l'unique recensement russe de 1897. Entre ces deux dates se place l'origine des recensements dans les autres pays d'Europe (Turquie et Monténégro exclus). Les recensements ne donnèrent d'abord que le chiffre global de la population ; ils ont ensuite (pour la France depuis 1851) introduit la distinction du sexe et de l'âge. En même temps on relevait, avec plus d'exactitude encore, le nombre des mariages, divorces, naissances et décès.

Jusqu'au XIXe siècle la population était *évaluée* avec une chance d'erreur allant jusqu'à 50 0/0 et souvent beaucoup plus : les différentes évaluations du nombre des Malgaches avant le recensement variaient de 300.000 à 8 millions. On ne doit raisonner sur les mouvements de la

population dans les périodes antérieures qu'avec une extrême prudence. On ne peut discerner l'ampleur de ces mouvements, mais seulement leur sens (augmentation ou diminution) : ainsi la population française a été fortement réduite par la guerre de Cent ans,— cela est certain, — mais de combien de millions d'hommes, on l'ignore. A partir du XIX[e] siècle la population est *comptée* : sauf le cas exceptionnel de quelques villes, dont les maires font, pour des raisons fiscales, des déclarations inexactes, les recensements ne présentent qu'un très faible pourcentage d'erreur possible. C'est là un contraste absolu avec la richesse qui continue d'être l'objet d'évaluations approximatives et très délicates. Dès lors on a pu constituer une science démographique remplaçant les conjectures auxquelles avaient dû se tenir les écrivains, qui ont traité de la population avant le milieu du XIX[e] siècle. Ces écrivains ne furent que des précurseurs. Leurs théories ne valent que dans la mesure où les statistiques ultérieures les ont confirmées Elles peuvent constituer des hypothèses qui facilitent l'interprétation des statistiques, mais non des preuves, puisqu'elles ont elles-mêmes besoin d'être prouvées et quiconque veut s'en servir comme de preuves démontre son ignorance de la démographie.

II

Ces recensements montrent un développement prodigieux de la population de l'Europe ; évaluée seulement à 175 millions d'hommes au début du XIX[e] siècle, elle dépassait 447 millions à la veille de la guerre mondiale (recensements voisins de 1910) : plus du quart de l'espèce humaine vit actuellement sur la treizième partie des terres émergées.

En même temps une puissante émigration s'était déversée de l'Europe sur les autres parties du monde. Cela aussi était un fait nouveau. Jusqu'à la fin du XV[e] siècle,

l'Europe avait subi nombre d'invasions, tandis que ses conquêtes n'avaient guère dépassé les bords de la Méditerranée. Les Grandes Découvertes Maritimes ouvrirent à l'expansion européenne des terres peu peuplées, parmi lesquelles le continent américain presque vide d'hommes. Coïncidant avec l'expulsion des Mongols hors de Russie, elles firent de l'Europe, pour la première fois, ce qu'on croit souvent qu'elle a toujours été, le centre du monde.

Les Européens établirent alors leur domination sur des contrées lointaines, mais ils ne les peuplèrent point. L'Amérique espagnole fut peuplée et l'est encore, bien moins d'Espagnols que d'indigènes hispanisés. La Sibérie était, jusqu'à une époque récente. un bagne et non une terre de colonisation. Les créoles des îles étaient bien peu nombreux. A la fin du XVIIIe siècle on ne trouvait, hors d'Europe, qu'une seule population de quelque importance dont les Européens constituassent le fonds, c'était les 4 millions d'habitants des États-Unis, comprenant d'ailleurs une minorité de noirs.

Aujourd'hui on compte aux États-Unis cent millions d'hommes d'origine européenne. Au Canada, en Australie, en Tasmanie, en Nouvelle-Zélande, en Sibérie l'immigration européenne a submergé ou remplacé les indigènes. L'ensemble des populations européennes hors d'Europe constitue actuellement un total comparable à celui de la population de l'Europe il y a cent ans. L'accroissement de la population de l'Europe au XIXe siècle lui a permis d'européaniser une large portion du monde.

Cet accroissement a été important surtout pour les populations anglaise, slave et allemande. Associé à d'autres causes — qui n'auraient pu agir sans lui, — il a provoqué la transformation de l'Angleterre agricole et pastorale en une immense ville industrielle ; l'extension du peuple anglais outre-mer ; le peuplement par les Russes du désert qu'était leur pays et leur déversement en Asie ; la constitution d'une grande puissance germanique dans

l'Europe Centrale. L'Allemagne a été vaincue, la Russie a subi un sort encore pire : de la Grande Guerre est sorti un monde anglo-saxon.

Si nous ne voulons pas que la mort de 1.300.000 Français ait eu pour seul résultat de faire de la France la vassale de l'Angleterre, il faut un relèvement de la population française et il faut aussi un redressement complet de notre politique étrangère. Il ne faut pas nous appuyer exclusivement sur un peuple abrité par la mer, ayant moins besoin de nous que nous n'avons besoin de lui et dont l'alliance sera payée de notre liberté. Nous ne devons pas oublier que les quatre nouveaux États de l'Europe centrale, Tchéco-Slovaquie, Pologne, Roumanie et Yougoslavie, comptent ensemble 75 millions d'hommes auxquels il faut ajouter 7 millions de Belges. Menacés comme nous, ils sont nos alliés naturels. Il nous appartient de choisir entre la condition de protégés d'un suzerain et celle de tuteurs des nations que notre victoire a rendues libres.

III

Divers pays européens ont changé de régime démographique à la fin du XIXe siècle. La France l'avait fait notablement plus tôt.

L'idée suivante a été souvent exprimée et flotte vaguement dans l'esprit de presque tous nos contemporains; la restriction des naissances dans le mariage est commune à tous les temps et à tous les pays ou presque ; elle est seulement plus ou moins stricte.

Si l'on prétend trouver à toutes les époques des exemples de pratiques anti-conceptionnelles, on a raison et déjà la Bible attribuait à Onan la plus simple de ces pratiques, qui est restée la plus fréquente. De même pour l'avortement ou l'infanticide, d'ailleurs moins rares chez les primitifs que les pratiques anti-conceptionnelles. Mais on songe à une restriction généralisée (Cf. Richet, Rap-

port à l'Académie de médecine, 1917, ch. VI). Or cette idée est fausse : jusqu'à une époque très récente la restriction des naissances dans le mariage a été si peu fréquente qu'elle ne pouvait être sentie dans les statistiques.

On justifie l'opinion inverse par des témoignages affirmant l'existence ou l'inexistence des pratiques anti-conceptionnelles. Mais ces témoignages portent sur des cas isolés — qui peuvent être des exceptions — et ne permettent pas de conclure quant au grand nombre. C'est aux statistiques qu'il faut demander quelle est la fécondité des mariages. On la calcule ordinairement en divisant le chiffre des naissances légitimes (de beaucoup les plus nombreuses et les seules dont il sera ici question) survenues dans une année par le nombre des mariages contractés dans la même année et on dit que pour un mariage il y a tant de naissances. Ce mode de calcul est peu satisfaisant car les naissances de l'année ne proviennent pas ordinairement des mariages contractés dans la même année mais de mariages antérieurs. Il ne doit être employé que là où aucun autre coefficient ne peut être établi (1). Les naissances légitimes proviennent des femmes mariées en âge de fécondité : il faut donc rapprocher leur nombre de celui des femmes mariées âgées de 15 à 49 ans. (Coefficient de fécondité légitime.)

Or dans la période 1886-95 on comptait environ 250 naissances légitimes vivantes (2) pour 1000 femmes mariées de 15 à 49 ans dans tous les pays d'Europe, hormis la France qui en avait seulement 149. Dans tous, sauf deux, ce chiffre variait de 270 à 225 et les deux pays qui dépassaient les autres présentent à tout autre point de vue le plus violent contraste, la Russie (299), pauvre et arriérée, les Pays-Bas (284) riches et civilisés. La Rus-

(1) Par exemple pour les dernières années, comme l'a fait avec raison M. Boverat.

(2) Il ne sera plus question ici que des naissances vivantes : pour les comparaisons internationales on ne peut tenir compte des morts-nés, qui ne sont pas enregistrés dans tous les pays.

sie et la Hongrie (225),dont les coefficients se plaçaient aux deux extrémités de l'échelle, se ressemblaient bien plus par le degré de civilisation et de richesse comme par la prédominance d'une agriculture rudimentaire chez l'une et peu perfectionnée chez l'autre.

Cette analogie de la fécondité légitime s'accompagnait de grandes différences dans la natalité, c'est-à-dire dans le rapport des naissances à la population totale, parce que le nombre des femmes mariées variait beaucoup d'un pays à l'autre. Mais elle constituait par elle-même un fait capital. Elle ne pouvait s'expliquer par une limitation des naissances pratiquée en tous pays, à peu près au même chiffre ou par une fraction à peu près égale de la population. Là, en effet, où la limitation des naissances joue un rôle important, elle varie énormément d'une région à une autre : la fécondité légitime était dans cette période plus différente, en France, d'un département à l'autre que hors de France d'un Etat à l'autre. On ne peut donc échapper à la conclusion suivante : dans les pays d'Europe, autres que la France, les fraudes conjugales ont été, jusqu'à une époque très récente, si peu pratiquées que leur action sur le chiffre des naissances était à peine sensible.

Cette conclusion paraît d'abord invraisemblable. Trois considérations font qu'on répugne à l'accepter : 1° La restriction des naissances est si habituelle dans le milieu où nous vivons que nous avons peine à admettre qu'elle ait été jadis une exception. — 2° On croit qu'une fécondité non limitée par des fraudes conjugales donnerait un chiffre de naissances prodigieux et parce que la plupart des pays ont une natalité moyenne on pensé que les familles moyennes y prédominent. — 3° On pense que ce chiffre prodigieux a dû être atteint dans les périodes où la population s'est accrue très rapidement et on s'explique cet accroissement par une suspension momentanée des fraudes conjugales : l'accroissement très

rapide étant exceptionnel, on en conclut que les fraudes conjugales sont habituelles.

Aucun de ces arguments n'est probant :

1° La première raison n'en est pas une : l'incapacité de concevoir ce qu'on n'a pas habituellement sous les yeux constitue une infirmité de l'esprit et non une preuve.

2° Cet argument a pour origine une confusion. La natalité moyenne est celle que certains pays dépassent, que d'autres n'atteignent pas et qui exprime le rapport des naissances à la population dans l'ensemble des pays pourvus de statistiques. Cette natalité s'élève à 30 ou 35 °/°° Parce qu'elle est dite moyenne, on pense qu'elle est réalisée par la prédominance des familles moyennes, des familles de trois enfants. En réalité, elle correspond à une majorité de familles nombreuses de quatre enfants et plus, — généralement plus. Même en France, il se trouve bien plus de familles nombreuses qu'on ne le croit. Malgré la fréquence des familles moyennes et restreintes, la moyenne générale était en 1906 de 373 naissances pour 100 ménages. Ce nombre moyen de 3,73 est celui des enfants nés pendant toute la durée du mariage. On l'obtient en considérant seulement les vieux ménages, car les jeunes peuvent avoir, après le recensement, d'autres enfants : nous le donnons pour 1906, année où les ménages de 25 ans de durée ont été étudiés à part, ce qui n'a pas été recommencé par la suite. Les ménages ayant duré 25 ans et plus en 1906 s'étaient constitués aux environs de 1880 ou un peu plus tôt. Leur chiffre d'enfants correspond donc à ce qu'était la natalité française non pas en 1906, mais entre 1880 et 1890. Elle était alors moins basse qu'en 1906, mais déjà bien plus basse que celle des autres pays; un calcul analogue effectué hors de France donnerait plus de 3,73 enfants par ménage parvenu au terme de la période de fécondité.

3° Entre une population stationnaire et une popula-

tion croissante, la différence de natalité n'est pas nécessairement très grande. L'accroissement de la population, si l'excès des naissances sur les décès se maintient dans la même proportion, n'a pas lieu en progression arithmétique, mais en progression géométrique, — ce qui ne signifie pas nécessairement le doublement en 25 ans, que prévoyait Malthus et qui est seulement une des formes théoriquement possibles de la progression géométrique. Une progression géométrique, lorsqu'elle se maintient assez longtemps, conduit à une augmentation considérable, même si sa raison est faible. C'est ainsi qu'une somme placée à 5 0/0 double en 14 ans par le jeu de l'intérêt composé. De même un excédent modéré des naissances sur les décès, s'il dure pendant une période un peu longue, provoque un grand accroissement de la population, qui, même lorsqu'il prend une ampleur extraordinaire, ne s'explique point par l'intervention d'un facteur exceptionnel, mais seulement par un changement, souvent médiocre, dans le rapport de la natalité et de la mortalité.

Enfin, là même où les pratiques anti-conceptionnelles ne sont point en usage, il y a limitation des naissances par un autre procédé, par la limitation du nombre des mariages. Sauf chez les peuples tout à fait primitifs (et en est-il encore de tels ?) les naissances sont, pour l'énorme majorité, légitimes et les femmes non mariées ne comptent guère pour la procréation. C'est là une limitation du nombre des naissances qui dérive de l'institution même du mariage, qui grandit avec la réduction du nombre des mariages et qui peut être poussée très loin, comme le prouve l'exemple de l'Irlande. Il y a trente ans sa natalité était presque aussi basse que celle de la France, malgré une fécondité légitime normale et seulement à cause de l'extrême rareté des mariages. Ce qui différenciait en 1886-95 la natalité des divers pays d'Europe à l'exception de la France, — qui, elle, avait un chiffre de mariages normal, mais trop peu d'enfants par mariage, —

ce n'était pas la fécondité des mariages, mais leur nombre et leur précocité qui variaient avec l'aisance et la prévoyance (1). On peut, au point de vue du mariage, classer les peuples de ce temps — et de tous les temps — en trois groupes.

1° Là où n'existe ni aisance, ni prévoyance, tous se marient de très bonne heure : c'est le cas de l'Europe orientale. Dans ces conditions la mortalité ordinaire est très forte, mais la natalité la dépasse encore et la population s'accroît tant qu'une mortalité exceptionnelle, due à une guerre, une famine ou une épidémie, ne vient pas la décimer. La rapide augmentation de la population russe au XIXe siècle et la catastrophe qui la frappe aujourd'hui paraissent avoir eu à plusieurs reprises des analogues dans le passé des différents peuples : ainsi la population française s'est sans doute fort accrue du XIe siècle au début du XIVe pour être décimée par la guerre de Cent Ans.

2° Un premier degré d'aisance fait apparaître la prévoyance : on attend pour se marier d'avoir acquis une situation qui permette d'entretenir une famille dans les conditions de vie auxquelles on est habitué. Les mariages deviennent moins nombreux et surtout beaucoup plus tardifs, ce qui réduit doublement le nombre des femmes mariées de 15 à 49 ans, donc le chiffre des naissances légitimes. Cette situation est réalisée dans une grande partie des régions agricoles de l'Europe occidentale; elle paraît l'avoir été aussi en France et en Angleterre au XVIIIe siècle.

3° L'aisance devient plus grande : la prévoyance permet alors des mariages plus nombreux et plus précoces, sans qu'ils le soient cependant autant qu'au premier stade. Cette situation est réalisée dans quelques régions

(1) Nous ne parlons ici que des paysans et des ouvriers qui constituent l'énorme majorité de chaque peuple, tandis que les mariages des classes aisées sont à peine sensibles dans les statistiques.—Les trois types de nuptialité décrits ci-dessous ne sont pas spéciaux à l'Europe de 1886-95, mais communs aux Occidentaux de tous les temps.

rurales riches, notamment en Gascogne, et surtout dans les contrées industrielles où la division du travail abrège l'apprentissage : dès qu'il est achevé ou très peu après, le jeune ouvrier gagne le salaire qu'il ne dépassera guère désormais ; il n'a pas de raison de retarder son mariage et il ne le retarde pas. Les pays industriels ont donc presque autant de femmes mariées de 15 à 49 ans que les pays primitifs. Tant que les fraudes conjugales n'y sont pas devenues courantes, ils présentent une natalité presque aussi forte et, comme leur mortalité est réduite par l'aisance, un accroissement plus rapide. Ainsi la Saxe a passé de 1.558.153 habitants en 1832 à 4.806.661 en 1910. Peut-être l'immigration est-elle pour quelque chose dans cet accroissement, mais l'Angleterre et le pays de Galles, régions d'émigration bien plus que d'immigration, ont doublé de 1801 (8.892.536 habitants) à 1851 (17.927.609) et doublé encore de 1851 à 1911 (36.070.492).

Paul Leroy-Beaulieu a soutenu, pour expliquer cet accroissement, que la fécondité des mariages s'était accrue chez les ouvriers aux débuts de la grande industrie parce que le travail précoce des enfants en faisait de bonne heure un revenu au lieu d'une charge. C'était supposer que les pratiques anti-conceptionnelles avaient été en usage chez les ancêtres paysans de ces ouvriers et que leurs descendants y avaient ensuite renoncé. Cette hypothèse est purement gratuite. Elle est contredite par les indices qui donnent à penser que les pratiques anti-conceptionnelles ont été, jusqu'à une époque très récente, des exceptions. Elle n'a pu venir à l'esprit de Leroy-Beaulieu que parce que, vivant dans une société où ces pratiques sont devenues courantes et où leur variation en nombre détermine les variations de la natalité, il n'a pas pu se figurer qu'une telle situation était exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité.

Dans la décade 1896-1905 et plus encore dans celle qui a précédé la guerre mondiale, un certain nombre de pays

se sont rapprochés de la situation démographique de la France. Les derniers chiffres de naissances légitimes pour 1000 femmes mariées de 15 à 49 ans (1) permettent de distinguer quatre groupes :

1° pays dont le régime démographique n'a pas varié (plus de 220 naissances vivantes): Russie d'Europe (299), Bulgarie (280), Irlande (250), Bosnie-Herzégovine (247), Serbie (236), Islande (235), Pays-Bas (233), Finlande (230), Portugal (228), Italie (226), Norvège (224), Roumanie (223).

2° Pays où la restriction des naissances commence à se marquer (200 à 219 naissances) : Autriche (219), Espagne (218), Bavière (214), Wurtemberg (211), Luxembourg (210), Prusse (204), Écosse (202).

3° Pays où la restriction est plus nette (180 à 199 naissances) : Hongrie (198), Suède (196), Danemark (191), Suisse (184).

4° Pays de restriction accentuée (moins de 180 naissances) : Angleterre et Galles (171), Belgique (161), Saxe (153), France (114).

IV

CONCLUSION

Les pratiques anticonceptionnelles n'ont pris une importance appréciable que très récemment. Ce fait capital est resté étranger à presque tous ceux qui ont étudié jusqu'à ce jour les causes susceptibles d'influencer la natalité. Si quelques-uns d'entre eux l'ont signalé, ç'a été en passant et sans en voir les conséquences. Leurs travaux pèchent donc par la base et doivent être repris par le point de départ.

Il importerait d'autant plus de le faire qu'une révolution est commencée dans le régime de la natalité. La res-

(1) Les chiffres cités ci-dessous sont les plus récents qui aient été calculés avant la guerre, ordinairement 1906-15 ou 1907-14, mais plus anciens pour quelques pays.

triction des naissances était réalisée, jadis, par la réduction du nombre ou de la précocité des mariages, mais cette réduction allait rarement très loin, car peu d'hommes et encore moins de femmes se proposaient de rester indéfiniment célibataires. Au contraire, comme l'a remarqué M. Landry, la restriction des naissances dans le mariage n'a pas de limite. Elle peut aller non seulement jusqu'au *zweikindersystem*, mais jusqu'au système du fils unique et jusqu'à la stérilité volontaire des unions. L'évolution, commencée en certaines régions de France, dès la fin du XVIIIe siècle et qui se dessine depuis 25 ans dans divers pays, a déjà ralenti l'accroissement des populations européennes : cet accroissement paraît destiné à disparaître, puis à faire place à une décroissance qui pourrait conduire à l'extinction des peuples occidentaux. Il est dans les siècles passés des peuples qui ont disparu, mais toujours, semble-t-il, par suite d'une catastrophe, guerre, famine ou épidémie (1). La disparition d'un peuple important par insuffisance de la natalité constituerait un fait nouveau dans l'histoire.

Telles étaient les perspectives d'avenir au début de 1914. Mais la guerre mondiale les a singulièrement assombries. Elle semble avoir, par elle-même et par ses conséquences, accentué la restriction des naissances. Les pertes de guerre ont, de façon certaine, diminué le nombre des jeunes hommes, partant des jeunes ménages. Les hommes de provinces stériles et ceux de provinces fécondes se sont trouvés mêlés dans les armées et dans les migrations parties des pays envahis : les premiers ont dû souvent instruire et conseiller les seconds. La cherté de la vie et le travail des femmes ont ajouté aux motifs de restriction des naissances. Au total il y a moins de ménages en période de fécondité et moins d'enfants pour chacun d'eux.

(1) Les guerres paraissent avoir été une des principales causes de la dépopulation de la Grèce antique et la cause essentielle de la dépopulation de l'empire romain.

Aujourd'hui le danger échappe aux yeux de presque tous. Beaucoup de mariages retardés par la guerre ont été conclus en 1919-20. Ce chiffre exceptionnel de mariages a déterminé et déterminera sans doute pendant quelques années encore un chiffre exceptionnel de naissances. Il n'y aura pas là de quoi compenser le déficit des naissances pendant la guerre et encore bien moins les pertes militaires, mais assez pour faire illusion à beaucoup de gens, incapables de comprendre que le présent puisse porter le germe d'un avenir différent de lui-même : ainsi raisonnaient les personnes qui, au milieu d'août 1914, se réjouissaient de la prise de Mulhouse sans apercevoir l'orage qui se préparait en Belgique. De même beaucoup d'Anglais craignent actuellement la surpopulation de leur pays parce que l'année 1920 a donné un excédent exceptionnel de naissances sur les décès et malgré que le déclin de la fécondité légitime en Angleterre doive entraîner, dès que les circonstances seront redevenues normales, le déclin de la natalité.

Pour la France, le danger est bien plus grand que pour aucun autre pays et bien plus grand que ne le pensent même les personnes que la dépopulation préoccupe : 1° la France a déjà moins d'habitants que les autres grandes puissances excepté l'Italie qui l'égale presque ; — 2° proportionnellement à sa population, elle a subi les plus lourdes pertes de guerre et doit compter le moins de jeunes ménages ; — 3° sa fécondité légitime est de beaucoup la plus basse : tant que les autres pays ne seront pas tombés à ce niveau, ils présenteront chaque année un bilan démographique plus favorable que le nôtre et l'écart de population ira s'aggravant au détriment de notre pays.

Pour conjurer ce péril on ne peut guère compter sur une augmentation durable du nombre des mariages. Il était normal avant la guerre. Il doit diminuer, par l'effet des pertes de guerre, dès qu'il cessera d'être artificiellement accru par les mariages retardés. Il doit diminuer

plus encore dans l'avenir : puisque la plupart des mariages sont contractés entre vingt et trente ans d'âge, leur nombre est fonction de celui des naissances antérieures de vingt ou trente années ; la diminution des naissances françaises dans les vingt dernières années doit donc entraîner la diminution des mariages dans les vingt années à venir. En poussant tous les mariables au mariage, on ne pourra qu'atténuer le déclin.

Il y aurait bien plus à attendre d'un relèvement de la fécondité des mariages, puisqu'elle est tombée à la moitié de sa valeur normale : 114 naissances légitimes par 1000 femmes mariées de 15 à 49 ans pour la période 1907-1914 au lieu de 250. Mais le contraste même de ces chiffres prouve qu'il faudrait un changement complet de nos mœurs actuelles. Les adversaires des réformes populationnistes cherchent à effrayer l'opinion en demandant si l'on prétend bouleverser la législation et les habitudes des Français : suffirait-il de réformes insignifiantes pour doubler le nombre d'enfants par famille et pour écarter ainsi la menace de mort qui pèse sur la France ?

JEAN BOURDON.

LE ROBINSON SUISSE

L'immortel roman de Daniel de Foe, *Robinson Crusoé*, parut à la devanture des librairies londoniennes le 25 avril 1719. Son immense succès suscita, de l'autre côté de la Manche, un vif mouvement de curiosité. Dès le mois de juin, des traducteurs se mirent au travail pour donner aux lettrés de France une adaptation du livre qui passionnait tant les boutiquiers anglais. Après maintes vicissitudes, la version française de *Robinson Crusoé*, commencée par un aventurier romanesque, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, et menée à bien par un écrivain consciencieux nommé Juste Van Effen, vit enfin le jour en mars 1720. L'ouvrage fut bien accueilli, et plusieurs éditions disparurent rapidement entre les mains d'acheteurs empressés.

Le succès n'alla cependant pas sans quelque résistance. Bien que les traducteurs se fussent efforcés d'atténuer les violences anti-papistes de Robinson, le clergé français partit en guerre contre une œuvre qui était si visiblement d'inspiration protestante. Un curé parisien, qui, en février 1725, avait été chargé d'examiner les livres saisis chez un libraire de Rouen, rendit cet arrêt : « Je ne vois rien de saisissable que le *Robinson*, très mauvais ouvrage pour les mœurs et la religion. » D'autre part, de nombreux lettrés s'avisèrent que *Robinson Crusoé* était très surfait : ils rappelèrent qu'il existait depuis longtemps en France des romans analogues, par exemple les *Voyages et Aventures de Jacques Massé*, par Tyssot de Patot (1710), et, concluant qu'il n'était point nécessaire de traduire des récits aussi plats, ils passèrent condamnation.

Considéré pendant près d'un demi-siècle comme un banal roman d'aventures, *Robinson Crusoé* tomba peu à peu dans l'oubli : des imitations, qui faisaient une large part à l'élément féerique, le remplacèrent dans l'admiration changeante des foules. Alors une grande voix s'éleva, la voix de Rousseau, qui révéla au monde la valeur de l'œuvre de de Foe, et dégagea les leçons profondes que la vie de Robinson donnait à l'humanité. C'est de l'apparition de l'*Emile* (mai 1762) que date véritablement l'immortalité de *Robinson Crusoé*.

Puisqu'il nous faut absolument des livres, écrivait Rousseau, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera longtemps toute sa bibliothèque et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement ; et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? Est-ce Pline ? Est-ce Buffon ? Non, c'est *Robinson Crusoé* ! — Robinson Crusoé, dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants... — Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile... Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas ; qu'il pense être Robinson lui même ; qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près, dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer ; qu'il examine la conduite de son héros ; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire ;

qu'il marque attentivement ses fautes et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas ; car ne doutez point qu'il projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté...

Par la grâce de Jean-Jacques, *Robinson Crusoé* devint donc un livre d'éducation à l'usage des jeunes enfants. Mais le précepteur d'Emile n'avait sans doute gardé du roman que de vagues souvenirs : il avait oublié que Robinson, loin d'être « dépourvu des instruments de tous les arts », avait à sa disposition un navire bien approvisionné. Il fallait donc modifier sur ce point l'œuvre de de Foe en réduisant Robinson à l'état de nature, et aussi la refondre d'un bout à l'autre pour faciliter la tâche des maîtres d'école ou des pères de famille. Cette tâche fut entreprise par l'Allemand Campe.

Campe, pédagogue par goût et par métier, s'était chargé d'élever douze enfants d'après les principes de Rousseau. Chaque soir, il leur racontait un épisode de l'histoire de Robinson, qu'il avait remaniée selon les indications de l'*Emile*. Il eut l'idée de rédiger ces causeries, en y joignant les objections que lui avaient faites ses petits élèves, et les questions qu'ils lui avaient posées à propos de tout et de rien. C'est ainsi qu'en 1779 parut le premier tome du *Nouveau Robinson* : aussitôt traduit en français, il eut une vogue si grande que plus tard l'Assemblée Législative décerna à son auteur le titre de citoyen français.

Le Nouveau Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfants, consiste en une série de dialogues. Pendant trente-et-une « soirées », un père de famille raconte à de bien bons enfants, vertueux et naïfs à souhait, les aventures dramatiques du pauvre Robinson ; pour leur apprendre à dompter leur curiosité, il s'interrompt aux moments les plus palpitants, et part dans de longues digressions sur la géographie ou l'histoire naturelle. Bref, il s'efforce par tous les moyens de réagir contre « la plaie

de la sentimentalité » en inculquant à ses petits auditeurs l'énergie et la maîtrise de soi.

Dès la troisième « soirée », Robinson est jeté sur son île : mais, comme l'avait souhaité Rousseau, il est dans le plus complet dénuement, le navire où il se trouvait ayant coulé au plus profond de l'Océan. Il n'a comme outils que ses deux mains, et comme armes contre d'éventuelles bêtes féroces que les cantiques dont sa mémoire est pleine ; mais il utilise avec une habileté miraculeuse ses habits, des pierres taillées, et les végétaux de l'île. Un violent orage qui embrase un grand arbre lui donne le feu qui lui est nécessaire pour cuire ses aliments. Un tremblement de terre providentiel agrandit la caverne où il avait élu domicile. Un volcan bienveillant lui fournit de la pierre à chaux toute calcinée... Bref, au bout de quelques mois, le Robinson de Campe est aussi confortablement installé que le Robinson de de Foe.

Alors Campe fait intervenir Vendredi. Après avoir montré ce qu'un homme énergique peut accomplir seul, il exalte les résultats que donne la collaboration intime de deux êtres humains. Comme on peut s'y attendre, son Vendredi est un sauvage modèle, doué de toutes les vertus primitives, un serviteur inégalable, d'un dévouement d'esclave et d'un respect sans bornes : il est plus ridicule encore que le nègre conventionnel de de Foe. Enfin, dans la dernière partie de son livre, Campe fait échouer sur le rivage un navire contenant abondance d'armes et d'outils : belle occasion pour déclamer sur le progrès et sur la solidarité des générations humaines ! Inutile de dire qu'il ne s'en prive pas.

En somme, Campe a eu pour but, en modifiant le roman original, de faire un cours de morale pratique. Donnant sans cesse en exemple l'énergie et le sang-froid de son héros, le paterfamilias qui raconte l'histoire encourage ses enfants à se priver de dessert, à garder un visage impassible au milieu des plus cruelles déceptions, à jeûner, à pas-

ser des nuits blanches, et même à sourire aimablement au dentiste qui leur extrait des molaires cariées. Nous doutons que de si bons enfants puissent exciter l'admiration ou l'envie des sportsmen en herbe de notre époque. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'ouvrage de Campe, après avoir été traduit en vingt-sept langues et fait pâlir pendant plus de dix ans l'étoile du véritable Robinson, est tombé dans un oubli total, excepté en Allemagne, où il est employé dans les écoles primaires comme livre de lecture à l'usage des tout-petits.

§

Mais, dira-t-on, que devient dans tout cela le *Robinson Suisse* ? Nous y arrivons. L'habitude avait été prise, dans beaucoup de familles protestantes, d'utiliser le livre de Campe pour amuser les enfants, et de profiter de leur émerveillement pour leur faire la morale. Or, à la fin du dix-huitième siècle, vivait à Berne un pasteur, aumônier des troupes de la ville, nommé Johann David Wyss. Ce brave homme, désireux de développer dans l'âme de ses quatre fils l'amour de la science et l'amour de Dieu, imagina de perfectionner l'œuvre de Campe, tout en gardant les grandes lignes de sa pédagogie : il inventa l'histoire non pas d'un Robinson, mais d'une famille de Robinsons. Sans qu'il le sût peut-être, son idée n'était pas originale. En 1768, un certain Gain de Montagnac l'avait développée dans ses *Mémoires du Chevalier de Kilpar*, que l'éditeur assura être « traduits ou imités de l'anglais de M. Fielding » ; en 1783, un professeur nommé Grivel, « des Académies de Dijon et de la Rochelle », l'avait reprise dans son roman *L'île inconnue, ou Mémoires du Chevalier de Gastines*, qui eut un retentissant succès. Mais ces deux ouvrages s'adressaient à l'âge mûr, tandis que le père Wyss se souciait uniquement de l'instruction de la jeunesse.

Il ne fit pas de gros efforts d'imagination au début de sa narration : il emprunta à de Foe le naufrage, l'île déserte,

et l'épave bourrée des « instruments de tous les arts ». Il fit camper ses héros d'abord sous la tente, puis dans une caverne, tout comme Robinson Crusoé. Sa seule invention est celle de Falkenhorst, la maison de campagne bâtie au sommet d'un immense baobab. Il a par contre apporté tous ses soins à l'élément didactique de son histoire : il a réuni dans son île la flore et la faune des diverses régions tropicales du globe, et l'on devine que la découverte d'une plante ou d'un animal nouveau est le point de départ de savantes explications et de dialogues animés.

Le père Wyss préparait par écrit ce qu'il racontait, le soir, à ses enfants : car il ne voulait pas faire d'erreur. Le manuscrit qui contenait le plan de ses causeries fut retrouvé par un de ses fils, Johann Rudolf Wyss, professeur à l'Académie de Berne. Celui-ci, pour faire profiter les autres de l'excellent enseignement qu'il avait reçu, reprit les notes paternelles, et, y joignant ses souvenirs, rédigea un livre destiné à être publié. Il imita Campe en recourant le plus souvent à la forme dialoguée ; il fit davantage œuvre de psychologue en présentant des enfants qui sont, non pas de simples machines à poser des questions, mais des êtres vivants dont le caractère et la mentalité se développent peu à peu. Son livre, le *Robinson Suisse* parut en langue allemande à Zürich en 1812. Il eut un succès d'estime dans son pays d'origine. Son style lourd et gauche l'empêcha de s'implanter en Allemagne où régnait déjà l'ouvrage de Campe. D'autre part, il était évident qu'il ne pourrait jamais supplanter en Angleterre l'œuvre originale de de Foe. Le *Robinson Suisse* serait donc mort de sa plus belle mort s'il n'avait trouvé en France une traductrice habile et enthousiaste en la personne de Mme de Montolieu, l'auteur déjà célèbre de *Caroline de Lichtfield*.

Le livre de Wyss était court : après une année de séjour dans l'île, le père des petits Robinsons apercevait un navire anglais, l'*Adventurer*, à l'ancre dans une crique, et il entrait en relations avec un certain lieutenant Bell. Ici, le ro-

man s'arrêtait : il était évident que Wyss songeait à écrire un nouveau tome, et les bambins français l'attendaient avec impatience. Mais les années s'écoulaient, et rien ne paraissait. Pour tromper l'attente, Mme de Montolieu publia une comédie, *Les petits Robinsons dans leur île* (1816). Cela n'apprenait pas aux lecteurs le sort de leurs héros favoris, et des robinsonnades rivales, dont la plus célèbre est *Le Robinson de douze ans*, par Mme Mallès de Beaulieu, menaçaient de faire oublier le *Robinson Suisse*. Avec insistance, l'éditeur français réclama une suite à Mme de Montolieu. Celle-ci écrivit à Wyss qui, pris par son travail universitaire, répondit que pour le moment il ne songeait pas à son roman. Forte de cette demi-autorisation, elle se mit à l'œuvre, et, en 1824, publia sa *Continuation du Robinson Suisse*.

Mme de Montolieu reprend le récit au point exact où Wyss l'avait abandonné. Rentrant au châlet aérien de Falkenhorst et réfléchissant à l'entretien qu'il vient d'avoir avec le lieutenant anglais Bell, le père de famille trouve la maisonnée en désarroi : son épouse, la bonne ménagère Elisabeth, vient de se casser la jambe. La réduction de cette fracture minutieusement décrite pour l'instruction des lecteurs, écarte momentanément toute autre préoccupation ; et, quand le père interroge ses fils sur leurs futures intentions, et leur apprend qu'un navire anglais les ramènera en Europe s'ils le désirent, il s'aperçoit, à sa grande satisfaction, que personne ne veut quitter l'île bienheureuse. D'autre part un violent orage éclate ; la foudre tombe sur Falkenhorst, sans causer grand dommage, heureusement. Bientôt la tempête fait rage ; malgré la pluie, malgré le vent, les deux plus hardis des garçons, Fritz et Jack, partent à la recherche de l'*Adventurer*. Or, celui-ci a disparu : sans doute a-t-il été emporté au loin par la rafale. Ainsi Mme de Montolieu a écarté ce malencontreux navire, qui, par sa présence, gênait le développement de la robinsonnade. Elle reprend maintenant la description des tra-

vaux et des découvertes de ses héros, qui passent de longs mois à aménager une nouvelle grotte : ils en font un véritable palais, avec des colonnades sculptées dans le sel gemme, de longues galeries, des fontaines et des bassins, une forge modèle, et enfin un grand jardin et une tonnelle. La fête d'inauguration de cette somptueuse demeure coïncide avec la première sortie de la mère de famille. La journée se passe en banquets et en réjouissances diverses, au cours desquelles Ernest, le philosophe et le poète de la bande, récite un magnifique poème, dont la strophe suivante a fait sans doute couler des larmes :

Honneur à la mère chérie !
Bénissons à jamais ce jour !
Le ciel nous conserva sa vie,
Le ciel la rend à notre amour,
A ce séjour simple et tranquille,
Près des objets chers à son cœur !
Refrain : Ah, restons, restons dans notre île,
Sachons y fixer le bonheur !

Après ce premier épisode, qui a rempli dix chapitres, Mme de Montolieu nous décrit avec complaisance les menues disputes qui animent la vie familiale. Mais comme nous avons affaire à de bons enfants, elles se bornent les trois quarts du temps à des découvertes de sobriquets qui ne sont guère insultants : Fritz, l'aîné, qui aime immodérément la chasse, est surnommé M. du Fusil ; Ernest, le penseur, devient M. de la Science, prince des paresseux ; Jack, l'étourdi, qui est rempli de prétentions maritimes, est appelé M. de la Vague. Avouons que ce n'est pas bien méchant !

Un jour, le père de famille, accompagné de ses trois aînés, part pour un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'île : au logis restent la mère de famille et le petit François. Un sentiment d'angoisse indéfinissable remplit les âmes. En arrivant à Waldeck, la ferme qu'ils avaient établie en pleine campagne, les robinsons s'aperçoivent que tout est en désordre. Nul doute : il y a des traces d'hommes dans l'enclos. Ils rentrent en hâte à Falkenhorst : la

maison est vide ! Elisabeth et François ont été enlevés par des sauvages.

Nous assisterons maintenant à la poursuite des ravisseurs. Comme des Sioux sur le sentier de la guerre, les robinsons cherchent la piste de leurs ennemis. Ayant acquis la certitude que les sauvages sont venus par mer, ils fouillent minutieusement les îles des alentours. Leur voyage est rempli de péripéties dramatiques : ils assistent par exemple à un combat mortel entre une baleine et un espadon. Enfin, ils retrouvent l'île de leurs adversaires ; mais ils ne sont pas au bout de leurs peines, car Jack est enlevé à son tour. Désespérés, il se tiennent en embuscade aux abords du village ennemi. On s'attend à des luttes sanglantes. Par bonheur, ils voient venir à eux un « digne et vertueux serviteur de Dieu ». Celui-ci, le pasteur Willis, avait une grande influence sur les sauvages, auxquels il était venu porter la parole divine. Grâce à lui, les robinsons peuvent se jeter dans les bras les uns des autres, en pleurant de joie : et ils ont la surprise de trouver leur mère en compagnie d'une respectable dame, Mme Hirtel, qui vivait avec ses deux filles au milieu des sauvages, sous la garde du pasteur Willis.

Que reste-t-il à dire ? Plus qu'on ne croit : Mme Hirtel racontera d'abord son histoire. Elle dira comment elle échappa au naufrage où périrent son mari et son fils, comment elle vécut en robinsonne, comment elle sauva de la mort un bébé indigène emporté par des ours, comment elle le rendit à ses parents, et comment ceux-ci la conduisirent à Willis. Ensuite ce sera au tour d'Elisabeth de mettre son mari au courant des événements qui survinrent pendant sa captivité ; elle n'est pas toujours commode, cette digne ménagère, et elle n'épargne pas à son jeune fils François des qualificatifs comme « petit imbécile ». Elle n'a d'ailleurs pas grand chose à raconter, car elle ne fit pas, pour s'évader, d'effort bien remarquable.

Comme on peut s'y attendre, les deux familles, après

avoir pris congé des bons sauvages, se rendent de concert dans l'île des robinsons suisses, et l'on nous laisse prévoir des mariages futurs entre Jack et François et les deux filles de Mme Hirtel : on ne nous dit pas s'ils auront beaucoup d'enfants, mais cela va de soi. Enfin, peu de temps après, un navire russe aborde à l'île : Ernest s'embarquera pour l'Europe, d'où il reviendra bientôt avec une légitime épouse, et ainsi les robinsons couleront d'heureux jours dans le Paradis terrestre qu'ils ont su se créer.

On voit que Mme de Montolieu a fait de son mieux pour dramatiser un récit qui menaçait de devenir banal, et il faut reconnaître que sa *Continuation* est à beaucoup d'égards supérieure à la première partie du livre. Toutefois, elle n'a pas abandonné le ton bénisseur de Wyss : mais, en écrivain averti, elle a rejeté en notes de longues explications botaniques et zoologiques, afin que les bambins puissent facilement les passer. Elle s'est surtout efforcée d'amuser, et, quand elle a voulu instruire, elle l'a fait avec discrétion : déjà, au début du dix-neuvième siècle, les enfants de France admettaient mal qu'on vînt gâter leur plaisir par des diversions qui leur rappelaient l'école.

Pourtant, si intéressante que fût cette *Continuation*, on ne la réimprima qu'une seule fois, en 1829. C'est que, dans l'intervalle, Wyss, jaloux du succès de sa continuatrice, s'était enfin mis au travail. En 1827 avait paru la seconde partie du *Robinson Suisse*, qui, soudée tant bien que mal au début du récit, est celle que nous avons tous lue dans notre enfance. Wyss, qui n'avait pas beaucoup d'imagination, avait pillé avec méthode l'œuvre de Mme de Montolieu : il lui avait emprunté l'idée du palanquin porté par deux animaux domestiques, celle du combat contre les ours, celle de la venue du boa et de la baleine, enfin celle de la découverte d'une seconde grotte, dont il ne tire du reste aucun parti ; il copia même, presque mot pour mot, certains passages, tels que la description de la fontaine et des bassins aménagés par les robinsons. Néan-

moins, il écrivit quelques pages très réussies, qui restent dans la mémoire : par exemple, la mort de l'âne, la capture de l'autruche, la rencontre de l'hyène, le voyage dans la caverne marine, et tant d'autres épisodes que nous n'énumérerons pas, persuadés que nous sommes que le *Robinson Suisse* est encore vivant dans l'esprit de ceux qui ont vraiment été des enfants, et qui ont su le rester.

La traduction française de Mme de Montolieu fut bientôt battue en brèche par celle de Mme Voiart (1841) : celle-ci obtint de Charles Nodier une éloquente préface. Le bon littérateur exprimait le souhait que l'Académie Française décernât tous les ans le prix Montyon au *Robinson Suisse*, et que des distributions gratuites du livre fussent faites dans les écoles. Plus tard, la traduction de Müller, éditée par la maison Mame, de Tours, éclipsa toutes ses rivales. D'autres adaptateurs essayèrent de supprimer, les uns les longueurs du récit, les autres la forme dialoguée, mais leurs tentatives n'eurent qu'un succès éphémère.

Il est très probable que Wyss méditait de donner une seconde suite à son ouvrage. On se rappelle en effet que, comme chez Mme de Montolieu, un navire jette l'ancre près du rivage : deux des jeunes robinsons doivent s'embarquer pour l'Europe, mais en revanche une nouvelle famille, la famille Wolston, s'installe dans l'île. Comment s'organisera la petite colonie ? y aura-t-il des mariages ? c'est ce que Wyss ne put jamais dire, car il mourut subitement en 1830. Un romancier populaire, Adrien Paul, tenta de se substituer à lui, et publia en 1855 un livre intitulé le *Pilote Willis* : écrit en un style agréable, ce roman est gâté par de trop grandes préoccupations didactiques. En outre l'épisode principal, qui raconte comment la femme du pasteur, atteinte d'un cancer, fut opérée avec maëstria par son fils Jack, devenu un chirurgien habile à la suite d'un voyage en Europe, est d'une invraisemblance qui fait sourire : le *Pilote Willis* est maintenant tombé dans l'oubli.

Nous le regrettons, car qui parmi nous n'a pas souhaité

que le *Robinson Suisse* fût beaucoup plus long ? Nous aurions voulu suivre dans sa carrière celui des jeunes robinsons dont nous avions fait notre préféré. N'est-ce pas en effet la raison véritable de l'extraordinaire succès de l'ouvrage ? Chacun des quatre fils du pasteur suisse, avons-nous dit, a un caractère différent. N'est-il pas naturel que le petit lecteur se passionne pour celui qu'il comprend le mieux, ou qui représente le mieux le type d'enfant qu'il voudrait être ? Sans doute, le *Pilote Willis* a moins de charme pour les bambins, car les robinsons y sont devenus grands. Mais qu'importe, puisque ce sont toujours *eux* ! Souhaitons donc qu'on réédite le roman d'Adrien Paul, ne serait-ce que pour effacer le crime de lèse-robinson, récemment commis par M. René Morax. Dans la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* (juillet 1914), celui-ci a donné à sa manière le chapitre manquant de l'ouvrage de Wyss : il a imaginé les fils du bon pasteur, revenus d'Europe business-men ultra-modernes, transformant leur île en station touristique modèle, avec hôtels pourvus du dernier confort, ascenseurs, électricité, eau chaude dans chaque chambre, etc. N'est-ce pas un crime d'avoir métamorphosé ainsi les champêtres demeures de Waldeck et de Falkenhorst, et d'avoir fait de bons petits garçons bien sages des hommes d'affaires accomplis ?

Cette rapide étude du *Robinson Suisse* nous conduit à exprimer un autre regret : nous sommes désolé de n'avoir pu lire dans notre enfance la *Continuation* imaginée par Mme de Montolieu, à la place de la suite écrite par Wyss. Elle nous aurait fait passer sur l'échine des frissons de peur délicieuse, et elle nous aurait donné l'occasion d'inventer, lorsque nous jouions aux robinsons, de sanglantes rencontres avec les sauvages. Ne se trouvera t-il pas un éditeur pour offrir aux générations futures le *Robinson Suisse* commencé par Wyss et continué par Mme de Montolieu ? Ou mieux, étant donné que la seconde partie écrite par Wyss contient d'intéressants épisodes : ne se

trouvera-t-il pas un éditeur pour amalgamer le récit du professeur suisse et celui de la romancière française, et donner aux petits lecteurs insatiables un *Robinson Suisse* qui, tout en restant amusant et instructif (pas trop, si possible), présentera les caractéristiques d'un drame qui finit bien ?

PAUL DOTTIN.

DEUX HOMMES[1]

—

XVI

Est-ce la couenne d'un pachyderme ? Le blindage pesant et pustuleux d'un monstre ? Non, c'est le bitume du boulevard de Magenta. Si les regards laissaient des traces, comme les escargots, le trottoir serait verni : tant de pensées y rampent, précédant tant de paires de souliers. Mais les regards humains ne marquent leur empreinte qu'au fond des cœurs : le trottoir est poudreux et nu.

De place en place, des orifices ronds comme de grands hublots. De chacun d'eux s'échappe un arbre au feuillage corrodé par l'haleine des moteurs. Le pied de l'arbre est saisi dans une grille de fonte. Par les trous de ces grilles, on aperçoit quelque chose qui est peut-être la terre originelle. Si l'on extirpait Paris comme un cancer, retrouverait-on, dessous, la bonne terre de labour ? C'est ce que Salavin se demande en cheminant de grille en grille.

Salavin ne sera pas en retard au rendez-vous. Salavin n'est jamais en retard. Voilà ce qu'il lui faut reconnaître en toute impartialité. Que si cette loyale remarque incline Salavin à une récapitulation de ses principales vertus, nul ne voudra lui en faire grief. D'ailleurs, qui le saura ?

Par les trous des grilles de fonte sortent des brins d'herbe auxquels l'électricité prête un coloris chimique.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 611 et 612.

Les brins d'herbe ont poussé là en quelques heures,tout raides, stupéfaits de leur propre audace. Du tranchant de la semelle, Salavin les décapite net, au ras de la grille sur laquelle leur sève laisse une tache humide.

Salavin aime l'herbe et respecte la vie. Pourquoi fauche-t-il les petits brins verts ? Il n'ose se le demander : il serait capable de se trouver une excuse. Il en est à récapituler ses mérites personnels : beau moment pour faire une sottise.

Parfois les grilles sont sonores et semblent suspendues sur un gouffre. Parfois elles sont aveuglées de menues ordures et mastiquées de crasse. Certaines oscillent sous le pas. Salavin les compte, les classe, les étudie. Soins bénins d'un cœur sans reproche.

Ah ! voilà le boulevard de Rochechouart et le lieu du rendez-vous. Edouard n'est pas là. Salavin est en avance de cinq minutes.Edouard ne pourrait-il être également en avance de cinq minutes ?

Tout le carrefour est illuminé,pareil à une chapelle ardente. Les lumières, comme les grains d'une grappe, se pressent sans se confondre. Celle de Salavin est bien définie : un disque rose qui a le réverbère pour moyeu et quatre rayons d'ombre. On tourne, comme un cheval de puits, autour de la colonnette de bronze ; on s'agite dans le cône de clarté, comme une guêpe sous une cloche à fromage ; on piétine le disque clair. On attend. Et,par-dessus les bruits de Paris, on écoute sonner neuf heures.

Neuf heures ! Edouard sera-t-il en retard ? Non ! Patience !

Salavin est bien résolu à ne pas s'agacer. Il ne tirera pas sa montre du gousset ; il ne s'inquiétera pas plus que de raison. Il regardera Paris ; tout y est divertissement.

Au coin du boulevard, un cinéma engloutit ses dernières gueulées de public. Une grêle sonnerie électrique, qui fait songer aux petites gares de province, tremble quelque part, entre les escarboucles de la façade ; et

Salavin la cherche des yeux, sans la trouver. Est-elle autre chose qu'une forme maladive du silence ? Est-elle là-bas, parmi les ampoules bigarrées, ou seulement dans les oreilles, seulement dans la tête de Salavin? Attention! Ne pas s'agacer ! Salavin serre un peu les mâchoires et regarde la foule.

Les hommes et les femmes entrent au cinéma sans empressement, sans joie, dirait-on. Ils vont là comme au bureau. C'est l'heure du plaisir ; nul moyen de s'y soustraire. Des couples étroitement serrés foncent droit vers les lumières et la sonnerie — encore cette sonnerie, bon Dieu ! — Ils resteront longtemps, les mains mêlées, cuisse contre cuisse, dans l'obscurité traversée d'images épileptiques. Ils attendront là l'heure de l'amour. Salavin ne saurait rien leur envier. Pourquoi sent-il monter en lui une espèce de ressentiment contre tout cet amour auquel il n'aura point part ?

Il ne regardera plus les couples ; il regardera plutôt ce gringalet qui hésite, le front plissé, sous la caresse frémissante de la sonnerie. Le gringalet lève la tête ; il a, sous les narines, une moustache taillée court, semblable à une morve de cirage. Il regarde Salavin cruellement, droit dans les yeux, comme s'il voulait le tuer. Puis il astique, à tour de rôle, chacune de ses chaussures en la frottant prestement contre le jarret du côté opposé. Il hausse les épaules, crache un mégot et pique une tête dans le cinéma.

Salavin n'aime pas ces affreuses petites gouapes. Il sent monter un flot de colère. Que fait donc Edouard, lui qui est robuste et pourrait, au besoin, mettre à la raison, d'un coup de poing... D'ailleurs, si Edouard était exact, Salavin n'aurait pas à souffrir le regard insolent de pareils apaches. Attention ! Attention ! Ne pas s'irriter ! Edouard n'a que quelques minutes de retard ; il va paraître au coin de la rue du Faubourg-Poissonnière. Peut-être arrivera-t-il par une autre voie : sa bonne figure

va soudain faire irruption dans le cône de clarté. Patience!

Salavin s'exhorte au calme, tourne le dos au cinéma et contemple la chaussée. Des chauffeurs sans clients y circulent d'une roue paresseuse ; ils attardent sur Salavin un regard de prostituée qui racole, un regard si provocant que Salavin baisse les yeux. A ce moment même, une voix de femme lui part dans le cou, comme un jet d'eau tiède. En dix mots énergiques, une dame inconnue fait l'apologie de l'amour. Salavin ne peut réprimer un frisson d'impatience. Il aperçoit des mains grasses aux ongles polis mais en deuil, un visage bouffi sur lequel végètent deux lèvres prodigieuses. Salavin bat en retraite, met les poings dans ses poches et reçoit une injure fort humiliante entre les deux omoplates. Encore quelque chose à porter au compte d'Edouard, car Edouard n'arrive pas et, en dépit de toute sagesse, ce ne laisse pas d'être inquiétant.

Où regarder, mon Dieu ! Où se réfugier ? Salavin rassemble sa barbe et la mordille. C'est un symptôme fâcheux. Il baisse la tête et regarde en lui-même. Ce n'est pas là qu'il trouve la paix, d'habitude.

Il se rappelle qu'il a laissé, dans sa chambre, accroché au porte-manteau, son veston d'intérieur dont une manche était à l'envers. A trois reprises, il s'est arrêté, dans l'escalier, saisi d'un crispant besoin de remonter chez lui, rien que pour remettre à l'endroit cette malheureuse manche. Il ne l'a pas fait ; il a eu tort. Il y pense maintenant avec une impression de gêne physique, comme s'il avait la peau pincée dans une boutonnière, ou la paupière retournée.

Plusieurs minutes s'écoulent durant lesquelles Salavin fait de violents efforts, à l'intérieur de lui-même. Est-il donc possible de retourner une manche rien qu'en y pensant ?

Oh ! Edouard a grand tort d'être en retard ce soir. Il ne saura jamais à quel point il a tort. Un Salavin d'au-

trefois, un Salavin presque oublié, longtemps refoulé dans les profondeurs, émerge, monstre tourmenté, à la surface du temps. C'est lui, c'est ce Salavin maudit qui grince des dents au souvenir de la manche retournée. C'est encore lui qui, tout à coup, évoque en ricanant « le monsieur de l'autobus ».

Oui, le monsieur de l'autobus !

Ah ! il vaudrait mieux l'oublier, lui et son cheveu blanc. C'était un homme fort proprement vêtu et qui, tout à l'heure encore, était assis en face de Salavin dans l'autobus. Il était jeune et brun ; mais, au revers de son pardessus, se tortillait un long et inexplicable cheveu blanc. Pendant tout le voyage, l'inconnu est resté assis devant Salavin, avec ce cheveu blanc injurieusement exposé sur l'étoffe sombre. Salavin aurait voulu être l'ami de ce monsieur, rien que pour lui enlever, d'un geste discret, ce cheveu étranger, absurde. Salavin aurait bien donné vingt sous, cent sous, pour avoir le droit de porter la main sur le vêtement de ce monsieur et d'en chasser l'étrange cheveu blanc. Salavin a souffert cruellement du cheveu blanc, et, pendant tout le voyage, il a dû se contenter de ruminer dans sa tête un drame compliqué pour légitimer la présence du cheveu blanc. Il songe maintenant que l'homme est loin, avec son cheveu blanc, et il en ressent un insupportable malaise.

Que fait Edouard ? Qu'il arrive, le bougre ! Qu'il arrive et peut-être Salavin sera-t-il délivré du cheveu blanc.

Mais Edouard n'arrive pas. Salavin se rappelle alors qu'au moment même où il quittait la rue du Pot-de-Fer, il a pensé une chose fort importante qui lui est, presque aussitôt, sortie de l'esprit. Impossible de remettre la griffe sur cette pensée rétive. Salavin s'épuise à de véhémentes gymnastiques. Inutile : la pensée est perdue. Son ombre traverse parfois l'esprit de l'homme, comme un lièvre forcé traverse une allée forestière. Mais ce n'est qu'une ombre. Salavin est très malheureux. La manche

retournée, le cheveu blanc, la pensée infidèle ; c'est trop pour un seul homme, pour un homme que son vieil ami est en train de négliger ou de trahir.

Salavin trépigne et se reprend à tourner comme une rosse au manège. Force centrifuge : il finit par sortir du disque lumineux. Il frôle le mur du cinéma ; il frôle cette affiche imbécile dont l'angle décollé, déchiré, pend comme une loque. Saisir le bout de papier et le détacher tout à fait, comme cela soulagerait Salavin ! Il ne peut pas : l'employé du cinéma le regarde. Un sergent de ville, immobile comme la statue de l'ennui, regarde aussi Salavin, si fixement qu'il a l'air de le surveiller. Evidemment !

Non, non ! L'agent s'éloigne.

Diable ! Depuis combien de temps Salavin attend-il ? Une main que l'esprit désavoue se glisse dans la poche du gilet. Un œil que le cœur désapprouve se glisse vers la montre mise à l'air. Une demi-heure ! Oui, une demi-heure de retard ! C'est scandaleux ! C'est offensant ! Jamais Edouard ne s'est encore permis...

Salavin revient sous le réverbère. L'espace clair est occupé. Un vieillard visiblement pris de boisson y exprime à haute voix ses préoccupations intimes. Il grogne : « Obéir à plus bête que moi ! Depuis ce temps-là, j'ai été mon maître... ou presque. » Sur cette restriction, l'ivrogne demande assistance au réverbère et répète sagement «... ou presque ».

Salavin s'éloigne avec dégoût. Il jette à tous les passants une regard chargé de réprobation ; il reporte sur les passants la colère qui gronde en son cœur pour Edouard. Il murmure sourdement contre ces quartiers du nord où il ne s'aventure presque jamais et dont les habitants ne sont pas, juge-t-il, de la même race que lui. Rien que des visages hostiles, des démarches ridicules ou antipathiques.

Neuf heures et demie ! Que devient leur projet de

promenade ? Cette belle balade nocturne à Montmartre ! Tout est manqué, tout est perdu. Il va sûrement pleuvoir. Le ciel va s'associer à Edouard pour tourmenter le trop confiant ami. Salavin se sent la bouche amère. Il doit avoir mauvaise haleine. Tant pis ! Il veut fumer encore une cigarette.

Mais, au fait, n'y aurait-il pas erreur ? Erreur sur l'heure, d'abord ? Salavin court jusqu'au café voisin et lit, à l'horloge, dix heures moins vingt-cinq. Erreur sur le lieu, peut-être ? Le rendez-vous était-il bien fixé à cet angle des deux boulevards ? Salavin traverse le carrefour au pas de course, bondissant entre les tramways et les automobiles. Il lui a semblé apercevoir, au coin du boulevard Barbès, une silhouette semblable à celle d'Edouard.

Il s'est trompé. D'ailleurs, il ne pouvait y avoir aucune erreur sur le lieu du rendez-vous. Il faut, vite, revenir à son poste. L'ivrogne est parti. L'espace clair est libre. Salavin s'y établit, le cœur gros.

Et, soudain, que se passe-t-il ? D'où vient ce malaise, cette sensation de douche froide, cette impression de dessaisissement brusque, d'absence ? La sonnerie du cinéma s'est arrêtée. Malgré le grondement des voitures, malgré l'immense bavardage de la foule, malgré les orages du métro aérien, un silence inquiétant envahit le monde. Salavin donnerait un doigt de sa main pour que la sonnerie reprît. Il comprend qu'il est bien tard et que le cinéma renonce, pour ce soir, à grossir son troupeau.

Ah ! Edouard, Edouard, quel mal peux-tu faire à ton ami ! Viens ! Viens ! On ne te montrera pas mauvais visage ; la soirée ne sera peut-être pas complètement perdue.

Salavin s'use les yeux à chercher, au loin, parmi les passants, l'ombre familière, la haute et massive stature. Il est tout entier, maintenant, en proie au démon de l'attente. Qu'importent les filles, les apaches, les flics,

les couples, les ivrognes, les chauffeurs exaspérants ! Qu'importe l'univers entier ! Mais que l'attente finisse !

Une rageuse envie de pleurer se gonfle, comme une glande malade, dans la gorge de Salavin.

Edouard est peut-être souffrant. Peut-être gît-il, à cette heure, dans un lit d'hôpital. Il a été renversé par une voiture, assailli par un voyou... Ces hypothèses funestes trouvent Salavin presque serein. La maladie, la blessure, choses terribles, évidemment ; mais Edouard ne sera pardonné qu'à ce prix.

Ah ! Ah ! Serait-ce Edouard, là-bas ? Non ! Edouard est moins élégant, moins alerte. Car Edouard est un peu lourd ; il est même balourd ; il est même lourdaud. Il est presque ridicule. Il est laid.

La colère est déchaînée ; elle ravage l'âme de Salavin. Il perçoit tous les défauts, toutes les imperfections physiques et morales de son ami. Il voudrait le tenir là, sous ses yeux, et l'insulter, lui cracher au visage. Il le hait.

Salavin se considère lui-même avec horreur. Quoi ! Que vient-il de penser ? Son ami ! Son cher et fidèle ami ! Va-t-il le détester pour quelques instants de négligence ou d'oubli ? Moins, peut-être : une panne de métro, un petit ennui de famille.

Ah bien, oui ! Salavin ressent tout à coup pour Edouard une amitié farouche, furieuse, qui a les accents et les expressions de la haine.

D'ailleurs, c'est bien simple : Salavin va s'en aller. Il va renoncer à ce rendez-vous manqué, il va tout planter là. Il est clair qu'Edouard ne viendra plus. L'attendre plus longtemps serait pure niaiserie, complaisance indigne, jobarderie.

Encore cinq minutes et Salavin s'en ira.

Il attend six, sept minutes et ne s'en va pas. Il attend dix minutes et ne se décide point à partir. Si Edouard arrivait, Salavin n'aurait plus aucun plaisir. Il attend, néanmoins, et se le reproche amèrement.

Dix heures sonnent par-dessus les maisons. C'était le dernier délai. Salavin s'éloigne à pas lents, fouillant encore de l'œil les profondeurs du boulevard. Il fait vingt pas ; puis il revient sous le bec de gaz. On ne sait jamais.

Il a raison : on ne sait jamais. De la rue du Faubourg-Poissonnière, une ombre a jailli, un homme lancé au pas de course. C'est Edouard! Salavin le devine tout de suite. Il en est, tout à coup, très sûr. Il ne comprend pas comment il a pu se méprendre à d'autres silhouettes !

Quelque chose, dans le cœur de Salavin, se détend et se brise comme un ressort gémissant.

C'est Edouard! Qu'importe! Salavin a trop attendu. Deux heures d'Edouard ne valent quand même pas cette heure de torture et d'exaspération.

C'est Edouard! Il arrive, en sueur, bredouillant des excuses informes qui s'empêtrent dans sa moustache. Qu'importe ! Qu'importe à Salavin ! Il ne parvient même pas à trouver un mot de réponse, à formuler au moins une injure cordiale, à rassembler ses traits pour un sourire. Il laisse peser, dans les mains d'Edouard, une main qui n'est pas hostile, mais morte. Il est là, devant Edouard, comme un fantôme d'ami. Il se sent épuisé.

Édouard murmure :

— Tu m'attendais encore ! Tu comptais encore sur moi !

Salavin répondra-t-il à Edouard qu'en vérité il ne comptait plus sur personne et qu'il restait là, sous le bec de gaz, pour s'enivrer de sa déception ?

Edouard saisit Salavin par le bras et l'entraîne. Longtemps, ils marchent côte à côte, en silence. Puis Salavin revient tout doucement à soi, et sa colère renaît avec sa vie.

Ils se lancent des phrases courtes, sans tendresse, sans vigueur. Un homme qui les suivrait, dans l'ombre

des ruelles somnolentes, entendrait deux voix moroses échanger des propos tels :

— J'avais un peu mal aux dents, depuis ce matin...

— Vrai ? C'est curieux : il faut toujours que tu aies quelque chose, toi !

Une lente querelle se traîne, deux heures durant, d'une rue dans l'autre, à travers Paris.

XVII

Un jour, à la Bécasse, vers la fin du repas, Salavin repoussa son assiette avec un geste de dédain.

— Comment, dit-il, comment digérer ces pauvres choses ? Des mets sans imagination !

Edouard, qui digérait tout et promptement, approuva toutefois Salavin d'un signe de tête.

Ils sortirent et s'allèrent promener sur le boulevard Bourdon. Salavin resta quelque temps pensif, puis il avoua, d'un air mystérieux :

— J'ai lu un livre... Le héros mange des pieds de porc arrosés de crème aigre et, pour finir, il boit un verre d'eau-de-vie. Ça, du moins, ce n'est pas ordinaire !

Edouard dressa l'oreille. Il n'avait pas coutume d'assouvir sa gourmandise avec des mots ; il répondit :

— Des pieds de porc arrosés de crème aigre ? Ça peut se trouver.

— Peuh ! fit Salavin, tout est si médiocre, dans ce malheureux pays.

Le lendemain, comme les deux amis mastiquaient une entrecôte rebelle, Salavin dit avec dépit :

— C'est dur, et c'est insignifiant.

Edouard en convint.

— Nous mangeons toujours les mêmes nourritures, poursuivit Salavin, et nous nous abrutissons. Les Orientaux mangent des choses étonnantes : des pistaches far-

cies, du poulpe frit, et ils boivent de la boukha, bien que leur religion le leur interdise.

— Qu'est-ce que la boukha ?

— C'est de l'eau-de-vie de figue. Ils boivent de la boukha et du lagmi, du vin de palmier.

Edouard fit claquer sa langue contre son palais. Le mot de lagmi lui disait quelque chose.

— Ah ! poursuivit Salavin, comment pouvons-nous avoir des idées originales, avec ce régime de prisonniers, ces haricots, ces ragoûts ? Les Russes mangent presque exclusivement des hors-d'œuvre : des concombres salés, des champignons secs, des œufs de poisson. Ils mangent debout, en buvant du kvas. Et, quand ils sont ivres, ils vomissent, discrètement, dans la poche intérieure de leur veston.

Salavin parla longtemps sur ces divers thèmes.

— As-tu lu Dickens ? Ah ! voilà des romans où l'on mange aussi des choses étonnantes. Quels jambons ! Quelle bière ! Quelles tartines grillées ! Moi qui n'ai presque jamais faim, j'ai connu le grand appétit, à lire les romans de Dickens.

Edouard était lent à s'ébranler. Il ne désirait d'ordinaire que les choses à lui destinées par les traditions de la race et les lois du climat. Les paroles de Salavin finirent pourtant par lui échauffer l'imagination. Il haussa les épaules :

— C'est vrai, dit-il, nous broutons comme des bêtes au piquet, et ce n'est guère intéressant. Quand j'étais petit, je lisais et relisais *Le Capitaine Fracasse* ; on y parlait à tout instant de mangeailles surprenantes et, surtout, d'une chose qu'on sert sur un linge blanc et qui tremble comme de la gélatine. Je crois que ça s'appelait de la miasson. Je n'ai jamais su ce que c'était ; mais ça m'a toujours fait envie. Je ne peux y penser sans voir des châteaux, des comédiennes en voyage et des gentils-

hommes qui s'administrent de grands coups d'épée. C'est épatant !

Il bourra sa pipe et l'alluma, l'œil vague.

— Et le tabac ! reprit Salavin. Nous fumons des saletés : toujours cette même marchandise puante que l'État nous fabrique. Il faudrait fumer de la chira, du takrouri.

Ils sortirent du restaurant et continuèrent à deviser avec une sombre ardeur. Ils s'enivraient de mots exotiques ; ils disaient arack, koumin, chicha, peterman, et les syllabes leur montaient à la tête. Ils évoquaient ces mets prestigieux des voyageurs : le pied d'ours, la trompe de tapir, les œufs de tortue marine, la bosse de zébu. Ils mâchaient en rêve des feuilles de coca, du bétel.

Le soir, en absorbant les honnêtes repas de Clémentine, Edouard grommelait, avec une cynique ingratitude :

—Toujours des haricots verts ? Pourquoi n'essayes-tu pas le soja ?

Clémentine répondait :

— Apporte-m'en et copie-moi la recette.

La satiété vint, par l'excès même de ces débauches chimériques. Un jour qu'Edouard parlait avec componction de certain lard de phoque à goût de noisette dont les Esquimaux sont friands, Salavin s'assombrit et ne répondit que par un geste évasif.

Edouard fut dérouté : il ne s'attendait pas à voir mépriser son lard de phoque à goût de noisette. Il ressentit un vif dépit, tel un amphitryon dont on dédaigne les inventions culinaires.

— Vois-tu, dit Salavin, il ne faut pas toujours penser à ces boustifailles.

Il fit une grimace de répugnance. Le lard de phoque ne passait pas. Edouard protesta faiblement : « Mais alors... » Il y eut un silence. Salavin rêvait, tête basse. Puis, d'une voix réticente :

— Il faudrait d'abord...

Nouvelle pause. Edouard insista :

— Il faudrait... Quoi ?

— Ah ! dit Salavin, il faudrait vivre une vie nouvelle.

Il s'arrêta décidément et, ce jour-là, Edouard ne put obtenir aucun éclaircissement. « Une vie nouvelle ? Comment peut-on vivre une autre vie que sa propre vie ? Pour vivre une vie nouvelle, ne faut-il pas, tout d'abord mourir ? Et mourir, est-ce donc une chose souhaitable ? »

Une semaine s'écoula. Salavin demeurait taciturne et comme accablé. Il hochait parfois la tête et la même phrase lui sortait des lèvres, dans un souffle : « Il faudrait vivre une vie nouvelle ! » Il en vint, peu à peu, à développer sa pensée. Il disait : « Cette vie que nous menons est indigne de nous. Rien que de vil et de grossier. Pas de noblesse, pas de grandeur. Il faudrait tout changer, tout détruire. Et puis vivre une vie nouvelle ! »

Edouard prit quelque temps pour se complaire à ce sublime projet. Sa vie lui avait semblé, jusque-là, innocente, belle et remplie. Il fit de généreux efforts pour la voir vaine, laide et coupable. Il y parvint, car, sur toutes les choses de l'âme, il accordait à Salavin un crédit illimité.

Une remarquable période commença pour eux, pendant laquelle le mécontentement fut leur unique étude, leur préoccupation majeure, leur joie. Ils portèrent le découragement jusqu'aux limites de la passion et le dégoût jusqu'à l'extase. Ils décriaient le monde entier et s'humiliaient eux-mêmes avec cette rage que peut seul enflammer un orgueil furieux.

La vie nouvelle ! Ils en parlaient chaque jour et comme d'une chose si nécessaire qu'elle se devait d'être irréalisable. Ils l'attendaient comme une révélation. Un signal leur serait donné, et ils n'auraient qu'à se soumettre ; mais avec quelle flamme ! avec quelle ferveur !

Quand ils se retrouvaient, après une journée de séparation, ils se considéraient d'un œil anxieux, chacun es-

pérant que l'autre avait enfin reçu le mystérieux, le salutaire message.

La crise dura plusieurs semaines. A aucun moment, il ne leur vint à l'esprit qu'il dépendait d'eux de prendre une décision, de faire un acte initial et efficace, de briser une vieille habitude, de renoncer à quelque chose ou de partir à la découverte. A aucun moment, ils ne songèrent sérieusement à renouveler leur vie, bien qu'ils souhaitassent vivre une vie nouvelle.

Au plus fort du malaise, un dimanche matin, Edouard, qui avait mal dormi, se mit à parcourir son logis, les mains aux poches, le visage sombre et courroucé.

Clémentine se disposait à sortir et, plantée devant le miroir, équilibrait un chapeau largement ailé.

— Veux-tu sortir avec moi, dit-elle ?

— Non, répondit Edouard. Pas aujourd'hui.

Sa voix, si vaillante d'ordinaire, était sourde et détendue. Clémentine pressentait quelque chose d'anormal, mais ne laissa paraître aucun étonnement.

— Que comptes-tu donc faire, aujourd'hui ?

— Oh ! rien ! Rien, bien sûr !

Il n'avait pas prémédité d'en dire davantage. Il fut ahuri de s'entendre prononcer des paroles solennelles :

— Avant de faire quoi que ce soit, il faudrait commencer par vivre une vie nouvelle !

Il eut l'impression qu'un troublant aveu venait de lui échapper. Il attendit, pâle d'émotion. Clémentine répondit avec simplicité :

— C'est ce que je t'ai toujours dit.

Elle était coiffée, gantée. Elle souleva sa voilette. Son chapeau la gênait un peu ; elle se pencha, dans une posture compliquée, attentive, comme un savant qui va pratiquer quelque difficile opération chirurgicale, et elle embrassa Edouard sur la bouche.

Il comprit que cette grande affaire de vie nouvelle resterait un secret entre Salavin et lui.

A quelque temps de là, un changement notable se manifesta dans les propos et les manières de Salavin. Il se prit à sourire d'un air modeste, désabusé. Il compulsait à tout instant un petit *Manuel d'Epictète* qu'il avait couvert de notes manuscrites et qu'il portait toujours sur soi. Il entreprit, à diverses reprises, un éloge intempérant de la philosophie stoïcienne.

Un soir qu'ils faisaient la queue au guichet de l'Odéon, ils eurent une vive altercation avec un malotru qui menaçait de les pourfendre. Edouard serrait déjà les poings. Salavin fut admirable. Il dit au matamore : « Frappez si vous voulez ! Vous entendrez pourtant ce que je dois vous dire. »

L'affaire n'eut aucune suite fâcheuse. Mais, après le spectacle, comme ils remontaient vers leur gîte, longeant les grilles du Luxembourg, Edouard exhala sa fureur : « Partir ! Laisser là ce monde de fantoches et de canailles ! Tout recommencer ! Vivre une vie nouvelle ! »

— A quoi bon ? répondit Salavin en levant une main, paume ouverte. A quoi bon ? Les hommes sont partout les hommes. La vie est toujours la vie. Ce qu'il faut, c'est se faire à la résignation.

Il avançait avec sérénité, dans la fraîcheur de minuit. Il disserta de la résignation. Edouard le suivait, étonné, en retard d'un pas, comme toujours.

Ils ne parlèrent plus jamais de la vie nouvelle. Edouard mit plusieurs mois à retrouver le goût de ses mets favoris et la certitude qu'il vivait justement sa vraie vie.

XVIII

Certain mardi, Salavin ne parut pas à la Bécasse. Edouard l'attendit, mangea seul, admit plusieurs hypothèses et s'en fut à ses affaires, qui étaient pressantes, ce jour-là.

Le lendemain, pas de Salavin. Et, cette fois, Edouard de s'inquiéter.

Il écourta l'après-midi de travail et vola rue du Pot-de-Fer. Il y arriva vers cinq heures, à la fin du jour; on était en automne.

Tout en montant l'escalier, il imaginait un Salavin alité, gravement malade. La scarlatine ! La diphtérie ! La fièvre typhoïde ! Rien de moins : Edouard voyait large.

Ce fut Salavin qui ouvrit la porte. Un Salavin défiguré, une ombre de Salavin. Il traînait une paire de savates fourbues; il était en chemise de nuit, les cheveux emmêlés, la barbe en déroute, le teint verdâtre. A la vue d'Edouard, il laissa paraître une morne contrariété. Edouard n'y prit garde ; il avait d'autres préoccupations. En ce Salavin ignoré, qui restait planté devant lui, se mordillant le bout des doigts, il lui semblait reconnaître un autre Salavin, légendaire, et qu'il avait cru deviner, parfois, à travers des confidences furtives, des aveux, des allusions.

Edouard ne fut pas surpris, mais plutôt rassuré, comme quelqu'un qui voit enfin se produire un phénomène redouté depuis longtemps.

—Entre ! dit Salavin d'une voix sans timbre et que, seule, une sensible lassitude empêchait d'être agressive.

Ils se trouvèrent face à face, dans la salle à manger ; Salavin se laissa tomber sur une vieille chaise dont il tourmenta le cannage d'un ongle distrait. Edouard attendit un bon moment, puis, brusque et cordial :

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Salavin haussa les épaules et regarda par terre.

— J'ai perdu ma place.

Il sourit avec mélancolie et ajouta : « Pour changer. » Puis il roula une cigarette et ne dit plus rien.

Edouard fit quelques pas dans la pièce. Il plissait de son mieux un front promis à des pensées sereines. Il

voulait comprendre Salavin tout entier et n'était pas sûr d'y parvenir. Il se sentait le cœur débordant de sympathie et n'en avait pas moins l'air d'un juge :

— Il y a combien de temps ?

— Avant-hier.

— Comme ça ? Sans crier gare ?

— Comme ça.

— C'est impossible ! Tu as eu quelque démêlé...

— Oui, le chef de bureau m'a tenu des propos inacceptables.

— Alors, tu es parti ?

— Je suis parti.

Edouard cessa de marcher, enfonça ses mains dans ses poches et déclara :

— Rien d'autre à faire, évidemment !

Comme Salavin ne relevait pas les yeux, Edouard put le regarder à loisir.

Il n'avait pas l'air accablé, mais sombrement satisfait, tels ces gens qui, à chaque nouveau coup de la mauvaise fortune, s'écrient, avec orgueil et entêtement : « Je vous l'avais bien dit. Je me connais mieux que quiconque ; cette offense m'était bien due ! Elle n'a que trop tardé. » Débraillé, humilié, il semblait à l'aise, comme un homme qui, après une longue contrainte, vient enfin de réintégrer son personnage, comme un proscrit qui a reçu ses lettres de grâce et retrouve sa terre natale. On eût dit que la situation normale de Salavin était précisément d'être dépourvu de situation.

Edouard ne poussa pas plus loin son analyse. Il prit, de Salavin, juste ce qu'il fallait pour revenir utilement à soi-même et délibérer. En tous lieux et toujours, Edouard était « l'homme de la situation », celui sur qui l'on compte pour redresser le gouvernail, rétablir l'ordre, engager les pourparlers. Il s'étonna d'avoir attendu si longuement l'occasion d'être, pour Salavin, non seulement l'ami précieux, mais encore le compagnon indispen-

sable et providentiel. Il commença donc par se frotter les mains avec une énergie contenue; l'heure était venue de montrer qu'il n'était pas un ami comme les autres, de donner, en même temps, la mesure de son dévouement et de sa puissance.

— Louis, dit-il, que vas-tu faire ?

Salavin eut un imperceptible mouvement du dos, ce qui signifiait : « Ça ne me regarde plus. J'ai joué ma partie. A d'autres le cornet. »

Voilà précisément ce qu'espérait Edouard : un Salavin courageux et déterminé l'eût,sans doute, frustré de toute initiative. Il ouvrit la bouche :

— Louis ! Veux-tu me laisser faire ?

Les gens prudents se bornent à de telles phrases ; Edouard avait, de l'amitié, une conception moins laconique. Il prononça tout un copieux discours pour faire entendre à Salavin que,du vivant d'Edouard— et Dieu merci! sa santé ne donnait aucune inquiétude — Salavin pourrait tenir négligeables les fantaisies de l'adversité. A cette occasion, et uniquement dans le dessein d'accroître la confiance qu'il souhaitait d'inspirer, Edouard fit, de son propre caractère, un éloge discret et précis qui faillit lui tirer des larmes. Il dut s'interrompre et, soudain :

— As-tu besoin de quelque chose ?

Salavin releva un peu la tête et demanda :

— De quoi ?

Edouard rougit. Le mot d'argent lui paraissant impertinent ; il prit quelque détour et improvisa de nouveaux développements oratoires : « Lui, Edouard, n'avait pas de besoins ; il méprisait les biens de ce monde. Obliger ses amis était la seule joie véritable... » Ce disant, il appliquait de larges tapes sur les épaules de Salavin. Et, comme Salavin résistait en se contractant, Edouard frappa plus fort. Il disait, essoufflé. « Voyons ! voyons ! » Et, pour finir :

— Vrai ? Besoin de rien ?

Salavin fit « non » de la tête. Alors Edouard cligna de l'œil et, d'un air mystérieux :

— Eh bien, laisse-moi faire. Compris ?

Il secoua les mains de Salavin et s'en fut, débordant de lyrisme, prodiguant les encouragements : « Tout va s'arranger. J'ai mon plan. Il suffit que je m'en mêle. Aie confiance en ton ami ! »

Il quitta la rue du Pot-de-Fer, le cœur gonflé de joie. Il n'avait plus aucun doute sur sa vocation. En s'engageant dans la rue Rataud, vide et sonore comme une venelle de province, il murmurait entre ses dents :

— Voilà ! je suis un chic type, un chic type !

On ne le revit que le surlendemain, à l'heure du dîner. Il s'assit près de la machine à coudre ; il souriait d'un air à la fois familier et diplomatique. Comme il avait une grande maîtrise de soi, dans les circonstances délicates, il laissa passer dix bonnes minutes avant de produire son message. Puis il dit, avec la gravité d'un plénipotentiaire :

— Louis, je me suis entretenu, à ton sujet, hier et aujourd'hui, avec MM. Vedel et Gayet. Il y a une place pour toi, au secrétariat. Tu entres en fonctions dès lundi matin... Si toutefois la proposition t'agrée.

Il s'efforçait à la réserve et à la modestie ; mais ses yeux étincelaient, et, dans sa voix, s'éveillaient des trompettes.

Il se fit un grand silence. Mme Salavin laissa glisser sa serviette par terre, ses doigts se mirent à trembler et tout le monde put s'en apercevoir, car sa vieille alliance d'or fit, contre le verre qu'elle allait saisir, un infime bruit de castagnettes. Marguerite fixa sur son mari un regard luisant de joie. Sans mot dire, Salavin tendit, par-dessus la table une main qu'Edouard conserva dans les siennes longtemps, si longtemps que Salavin en éprouva quelque fatigue.

Et, comme Salavin ne disait toujours rien, ce fut Edouard qui parla. Il commença donc en ces termes : « Ne me remercie pas : je suis trop content que tu me doives, à moi, ce petit service... »

Le lendemain matin, Edouard, à son réveil, reçut une lettre de Salavin : quatre pages sur l'âme, sur l'éternité, la vie, la mort. quatre pages d'une écriture fine et rapide, quatre pages de métaphysique délirante qu'Edouard huma pieusement. « Ah ! songeait-il, quelle belle idée ! Quelle pudeur ! Et comme il me comprend ! »

Dès le lundi, Salavin débuta chez Vedel et Gayet. La vie des deux amis s'en trouva notablement modifiée. « On ne se quittera presque plus ! » disait Edouard.

Il passait, le matin, rue du Pot-de-Fer, vers huit heures et sifflait la diane. Quelques instants plus tard, Salavin sortait de la maison, boutonnant son paletot à la hâte ou finissant de se curer les ongles. Il était parfois en retard de cinq à dix minutes. Edouard s'écriait : « Allons, ouste ! Nous allons arriver après le dernier coup de sirène. » Mais, ces jours-là, Salavin se montrait sombre et hargneux durant tout le trajet. Edouard finit par ne plus rien dire et se contentait de presser le pas. Salavin protestait : « Nous trottons comme des bêtes de somme. Nous ne voyons rien de la vie. »

Un jour, il soupira : « Nous arriverons toujours assez tôt à la boîte. » Edouard fit halte, stupéfait. Depuis bien des années, il disait fièrement : « Le laboratoire. » Le mot de « boîte » le blessait dans sa dignité personnelle. Il rectifia : « J'ai l'habitude d'arriver de bonne heure au laboratoire. J'ai beaucoup de travail. » Salavin eut un geste qui signifiait : « Ah ! toi ! » Mais il n'en continua pas moins, dans leurs entretiens privés, de prononcer, avec une légère ironie, « la boîte ». Edouard s'y fit peu à peu. Un soir même il dit à Salavin : « Tu sais que, jeudi, on ferme la boîte. » A peine la phrase lâchée, il éprouva du remords. Il lui sembla qu'il venait d'avilir son cher

travail. Sa résistance était vaincue, néanmoins, et, dès lors, il adopta la « boîte ».

Les mots vont par tribus. Edouard avait accoutumé de dire : « MM. Vedel et Gayet, ces bons amis chez qui je travaille. » Il portait ses chaînes avec une vigoureuse élégance qui ressemblait à la liberté. Salavin, lui, ne cultivait pas l'euphémisme. Il appelait un chat un chat. Edouard eut des « patrons ».

Autre guitare. Salavin grogne :

— Mon plaisir était, naguère, de flâner un peu, le matin, à la devanture des bouquinistes et des libraires. Il n'y en a pas un seul sur le chemin que nous suivons maintenant pour aller à la boîte. Partons cinq minutes plus tôt et faisons la rue des Ecoles, le boulevard Saint-Germain...

Edouard se rendit bien volontiers à ce modeste désir. Malheureusement, les quelques boutiques qu'ils purent repérer, sur ce nouvel itinéraire, n'étaient pas ouvertes à l'heure du parcours matinal. Salavin se répandit en propos chagrins sur la paresse des commis de librairie.

— Sois raisonnable, dit Edouard : tu juges que nous commençons trop tôt, chez Vedel et Gayet. Tu ne peux blâmer les libraires d'accorder à leurs employés ce que tu réclames pour toi-même.

Cette logique se heurta, chez Salavin, à un mutisme opiniâtre qui était son système de défense favori et qui désespérait Edouard.

— Tout nous est refusé, dit Salavin, le lendemain, en longeant, d'un pas morose, les boutiques encore endormies. On nous donne le pain ; mais on nous prive de ces menues distractions qui sont le sourire des existences laborieuses.

Pendant plusieurs semaines, Edouard entendit, avec résignation, Salavin formuler, sur la maison Vedel et Gayet, maintes critiques parfois paradoxales et souvent ingénieuses. Formulait-il des objections, il recevait aus-

sitôt quelque cinglant : « Toi, tu es toujours avec les plus forts. » Il en vint, lui aussi, à concevoir, d'abord en secret, puis à voix haute, au sujet de la « boîte », des réserves dont l'examen et l'expression lui procuraient une volupté douloureuse. Et quand, pour le récompenser de travaux bien conduits et fructueux, MM. Vedel et Gayet lui déclarèrent qu'il serait, désormais, intéressé dans les bénéfices de la maison, il fut tout étonné de n'en ressentir aucune joie. Il rapporta la chose à Salavin, ajoutant ce bref commentaire : « On me devait bien ça. »

XIX

Edouard siffle la diane et regarde en l'air. Le ciel renfrogné lui lâche trois ou quatre gouttes de pluie au visage et se sauve. Edouard attend. Enfin, d'une fenêtre, tout là-haut, sort une main nerveuse qui s'agite : « Compris ! compris ! nous descendons. »

Edouard attend. Cette main ne lui dit rien de bon. A quel Salavin aura-t-il affaire aujourd'hui ?

Une ombre paraît dans le corridor de la bâtisse. Avant même que la clarté ait, de cette ombre, fait un homme, Edouard est renseigné : c'est le Salavin des mauvais jours. Pourtant, Edouard a quitté, la veille, un Salavin jovial et gouailleur, un Salavin vivant et affectueux. La roue a tourné pendant la nuit. Voici, de la maison, sortir un Salavin épineux et glacé.

La main qu'il tend à Edouard est bien celle qu'à part soi Edouard appelle « la main de mie de pain ». En vérité, une main désossée dont Salavin n'accorde souvent que deux doigts. Et, tout de suite, en route ! Sans un sourire, sans une parole.

Ils ne voguent pas exactement de front : le Salavin des mauvais jours prend une avance d'un pas. Il se tient toujours à la gauche d'Edouard. Que si, par distraction, Edouard change d'allure ou de côté, Salavin fronce les

sourcils, repasse à sa place et rétablit la distance. Que si même, pour traverser la chaussée, Edouard vient à saisir le bras de son ami, Salavin a une façon circonspecte et têtue de se dégager en murmurant, serait-ce au cœur de l'hiver : « J'ai trop chaud. »

Ils vont ainsi. Salavin semble sécréter du silence. Il en est tout capitonné. Son visage ? Désert. Nul besoin d'une grande perspicacité pour, sur ce front durci, lire comme sur un large écriteau : « Il n'y a personne. »

Edouard, cependant, veut douter encore. Il songe : « Le dernier accès date, au plus, de dix jours. C'est trop tôt. Je dois me tromper. » Il aventure quelques paroles obligeantes, quelques plaisanteries éprouvées. Vains efforts. Il lui faut se rendre à l'évidence : c'est la crise périodique.

Tout autre qu'Edouard en attendrait patiemment la fin. Edouard, en dépit de l'expérience, a des illusions. Il ne désespère pas de conjurer le péril. Pesant ses mots, surveillant ses intonations, il fait des prodiges pour engager l'entretien sur un des sujets les moins propres à favoriser les conflits. Il en est pour ses frais. Salavin ne répond pas ou articule des monosyllabes distraits, sans rapports sensibles avec les sujets traités.

Edouard abandonne la partie et rentre en soi-même : « Que lui ai-je fait ? En quoi ai-je pu le blesser ? N'ai-je point eu tort de lui dire que j'aimais les romans d'Alexandre Dumas ? Ou, plutôt, n'est-ce pas mon refus de l'accompagner, hier soir, à la bibliothèque Sainte-Geneviève ? Non, sans doute, il n'avait pas l'air contrarié. Et pourtant... »

Edouard se soumet, méthodiquement, à la question, fouille sa mémoire, en vient à suspecter ses moindres propos et ses gestes : « Sûrement, c'est ma faute. Je suis brusque, étourdi. J'ai dû l'offenser. Mais en quoi ? En quoi ? »

Edouard aime la concorde. Vivre sur un malentendu

lui est un supplice. A vingt reprises, le voilà sur le point de se jeter devant Salavin et de crier : « Expliquons-nous, et que cela finisse ! Qu'as-tu donc à me reprocher ? Au moins, dis-le, et je te ferai des excuses. » A vingt reprises, Edouard retient sa langue. Il sait bien que Salavin n'a rien à lui reprocher. Il sait trop bien que Salavin répondrait d'un air excédé : « Tu ne m'as rien fait. Laisse-moi tranquille. »

Tête basse, comme un ourson captif, Edouard suit le lunatique. Parfois, il relève les yeux, tourmente sa moustache pour se donner une attitude et considère à la dérobée le peu de visage que lui montre Salavin. C'est une forteresse inexpugnable. Edouard n'a qu'à lever le siège et à renoncer. « Rêver de son côté, vivre pour soi, librement. » Impossible ! Edouard ne peut pas n'être pas malheureux.

Il sera malheureux tout le jour et, sans doute, aussi le lendemain. Le déjeuner, à la Bécasse, sera terrible. Pas un mot ; pas une grimace ; pas une récrimination. Salavin a autant d'appétit qu'un condamné à mort. Il n'a même pas l'air de s'ennuyer ou de souffrir : il est absent.

L'affliction d'Edouard se teinte peu à peu de colère : « Il lui dira son fait ! C'en est trop ! Il va tout planter là et s'en aller. Il reviendra quand la crise sera passée. »

Il y a des lois : la crise dure ce qu'elle doit durer. Edouard ne s'en va pas. Il se demande, lui qui n'a jamais pleuré, même de rage, quelle est cette sensation pénible qui lui serre la gorge et l'étouffe.

De temps en temps, il fixe sur Salavin un regard chargé peut-être de rancune, de reproche sûrement. Salavin n'y prend garde : il a fort à faire au dedans de lui-même.

Le temps passe ; le soir du deuxième jour arrive. Les deux amis regagnent la montagne Sainte-Geneviève. Edouard est navré, excédé, prêt à l'éclat. Il s'efforce de préparer, dans sa tête, les paroles désagréables qui devront provoquer la déflagration.

Et voilà que, soudain, au détour d'une rue, Salavin ralentit son allure. Il s'arrête même tout à fait, regarde un passant, émet une réflexion sarcastique, en souriant du coin des lèvres.

Edouard se sent le cœur réchauffé d'espoir, tel le voyageur égaré dans une tourmente et qui voit tout à coup sa route sous un rayon clément. Les projets de révolte tombent en poussière. Edouard répond avec empressement à Salavin, l'approuve, l'encourage. Serait-ce la fin du noir accès ? Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

L'orage ne s'éloigne pas tout de suite. Il rôde à l'entour du cœur souffrant. Edouard brave les dernières bourrasques. Il sait qu'il n'y en a plus pour longtemps.

Il multiplie les invites et les petits soins. Il tâche à précipiter la convalescence. Son besoin de paix est plus pressant que son orgueil.

Salavin redevient lui-même. Il parle, il plaisante, il vit. Edouard oubliera tout. La joie qu'il éprouve est en tous points comparable à la gratitude.

Il sera récompensé. Le troisième matin, ayant sifflé la diane sous les fenêtres de la rue du Pot-de-fer, il verra descendre un Salavin souriant et purifié : le Salavin des jours heureux.

La crise est finie. Edouard pense, avec un soupir de soulagement : « Nous sommes tranquilles pour une petite quinzaine. »

XX

— Edouard, laisse-moi porter ça.

— Non ! Je sais que tu n'aimes pas les paquets.

— Sans doute ; mais, aujourd'hui, ça me fait plaisir.

— Penses-tu que je vais t'empoisonner notre balade ?

Assaut de courtoisie. Pesant et ridicule, le paquet gît, entre les deux hommes, comme l'enjeu d'un tournoi. Edouard avance une main et reprend l'offensive :

— Tu sais, pour moi, c'est une plume.

Un nuage obscurcit le visage de Salavin. Edouard le prendrait-il pour un malingre ? Il s'empare délibérément de l'objet :

— Je ne suis pas une femmelette.

— Oh ! proteste Edouard, ce n'est pas ça. Assez de blagues ! Laisse-moi le baluchon.

— Edouard, tu me désobligerais.

— Bien ! Bien ! Tu me le repasseras.

— Ça n'en vaut pas la peine.

Salavin a donc gain de cause et se met en marche allègrement. En vérité, ce paquet ne pèse rien. Encore serait-il incommode et lourd, Salavin n'entend pas en laisser la charge à son cher ami. Le plus pur esprit de sacrifice durcit les muscles de Salavin. C'est bien son tour de savourer les délices de l'abnégation.

De temps en temps, Edouard jette sur le paquet un regard confus et murmure :

— Allons, à moi ! Donne-moi ça !

Salavin feint la fureur :

— Assez ! La paix !

Edouard finit par se taire et par oublier le paquet. Salavin le porte longtemps, longtemps. Ce paquet est plus lourd qu'on ne l'aurait cru tout d'abord. Il passe de la main gauche à la main droite et revient à la main gauche. Edouard a complètement oublié le paquet : il parle de la pluie, des voitures, du gouvernement. Salavin pense au paquet avec une insistance croissante. Pour rien au monde, il ne demanderait à Edouard de le prendre. C'est à Edouard de le réclamer.

Edouard ne réclame rien. Une heure s'étire et Salavin songe avec aigreur qu'Edouard n'a vraiment pas assez insisté pour porter le paquet et qu'il est, quand même, un peu mufle.

Il y a des jours où Edouard n'insiste pas du tout : il ne sait même pas que Salavin doit porter un paquet.

Ces jours-là, Salavin, s'il n'est pas en veine de sacrifice, tend simplement le paquet à Edouard et lui dit :

— Toi qui es fort...

Edouard portera le paquet, sans sourciller, et toute la journée s'il le faut. Il demande :

— Quel chemin prenons-nous ?

— Celui que tu voudras, déclare un Salavin magnanime.

— Alors, la rue Saint-Jacques, les quais, les Tuileries...

— Bien !

En arrivant au coin de la rue Saint-Jacques, Edouard esquisse son virage. Salavin le retient :

— Plutôt le boulevard Saint-Michel, veux-tu ?

Edouard n'aime guère le boulevard Saint-Michel. Il cède pourtant. Et voici la Seine.

— Les quais, maintenant !

— Toujours les quais, soupire Salavin. Non ! Prenons la rue de Rivoli.

Edouard cède encore, mais marque un peu d'humeur. Il aura du moins les Tuileries. Espoir fallacieux. Salavin éprouve, pour l'avenue de l'Opéra, une tendresse brusque et impérieuse. Edouard, dérouté, ronchonne :

— Tu n'avais qu'à faire, toi-même, l'itinéraire, au lieu de tout chambarder.

Salavin ne répond pas. Il a beaucoup de soucis avec les voitures ; il enrage, il suffoque d'indignation :

— Cette malheureuse ville devient impossible ! Le piéton y fait figure de gibier.

— Que veux-tu ? il faut prendre son temps comme il est. La civilisation...

— C'est ça. Parles-en un peu.

Edouard se tait, humilié. Tout le long du chemin, il réfléchit à la civilisation et, le soir venu, il entreprend Salavin sur ce thème, avec la plus aimable modération.

— Dis-moi, Louis, toi qui as des idées larges, des idées généreuses...

— Ah ! dit Salavin avec désespoir, ne me parle pas des idées généreuses : je suis épouvanté de voir avec quelle promptitude elles sont adoptées par les imbéciles.

Edouard s'incline, respectueux des angoisses de Salavin.

Edouard n'oublie presque jamais de seconder son ami dans cette opération délicate qui consiste à endosser un pardessus. Salavin s'insurge faiblement contre ce zèle.

— Merci, merci ! Ne te donne pas la peine.

Edouard se donne toute peine. Il tire les pans du veston et applique le col avec soin.

Salavin est toujours occupé quand le moment est venu, pour Edouard, de revêtir aussi son pardessus.

On s'habitue à toutes les douceurs. Salavin, qui estime un peu servile cette attention de son ami, remarque sévèrement l'oubli qu'Edouard en fait parfois. Il pense alors, et non sans raison, qu'Edouard n'est pas très complaisant : pourquoi néglige-t-il des soins que le plus souvent il a l'air de considérer indispensables ?

L'esclave n'est pas aveugle. Il décide, un soir, bénévolement, de tout accepter. Il se déjuge le lendemain. « Je veux bien, rumine-t-il, être dupe ; mais je veux qu'il sache que je sais que je le suis. Je veux qu'il se rende compte que je me rends compte. » Aussitôt saisi de repentir, il renonce à toutes représailles. L'occasion le déconcerte et lui tend des pièges. Comment résister au plaisir de citer un mot ? Il s'écrie donc, riant à demi :

— Edouard VII, quand il était prince de Galles, disait à qui voulait l'entendre : « Il n'y a que les fils de larbins pour ne pas aider les autres à enfiler leur pardessus. »

—Très joli ! reconnaît Salavin qui goûte l'esprit véritable.

Ce ne sont là que menues querelles. Edouard n'a rien, absolument rien à reprocher au meilleur des amis, sinon peut-être cette curieuse manie d'égarer les objets...

Salavin n'égare pas tout ; il n'égare que les objets d'immédiate nécessité : le ticket de chemin de fer, le briquet, la lettre prête pour la poste, l'adresse de la personne chez laquelle on se rend, le coupon de théâtre.

Il se trouble, il rougit, pâlit, fouille toutes ses poches, les unes après les autres. Il secoue la tête :

— Inutile de chercher : j'ai perdu les billets.

— Cherche encore. Dans ton portefeuille peut-être.

— Inutile ! Tu penses que j'y ai regardé. Nous n'irons pas au théâtre, voilà tout.

Si Edouard n'était pas Edouard, il attendrait tranquillement que Salavin ait retrouvé les billets. Mais il s'inquiète, ouvre des tiroirs, retourne ses propres poches, passe par toutes les phases de l'anxiété; enfin, convaincu, désolé, il renonce au théâtre.

— Nous n'irons pas, tant pis.

A ce moment précis, Salavin secoue, par hasard, un livre et en fait tomber les fameux billets qu'il se rappelle soudain avoir rangés là, pour plus de sûreté, quelques heures auparavant.

Pendant la belle saison, ils vont passer, ensemble, le dimanche à la campagne. Ils déjeunent dans des auberges où la chère n'est ni fine ni copieuse. Edouard, qui a un appétit tyrannique, ne peut s'empêcher de compter les morceaux, dans le plat, et de supputer ce qui lui en reviendra. Il voudrait bien garder, à table, un air élégant, détaché. Impossible : il a faim. Hélas, il n'est pas fier de la bête. Il donnerait sa vie pour son ami. Sa vie, assurément ; mais pas cette tranche de gigot.

Ils connaissent encore de beaux moments d'enthousiasme et de communion, et ils s'écrient : « Dans trente ans, nous n'aurons que soixante-cinq ans ! Trente ans ! » Sur cette belle découverte, ils gaspillent en une seule après-midi tout un trimestre de joie.

Parfois, il leur semble qu'ils se sont tout dit, qu'ils n'ont absolument plus rien à se donner. Le silence ne

leur est point repos : c'est une grève mouvante contre laquelle ils luttent, mais qui les enlise et les digère. Ils font, pour s'échapper de là, des efforts incohérents. Edouard propose de « prendre un pot », car il fait crédit aux vertus cordiales de l'alcool. Ils trinquent. Edouard offre tout de suite une large libation au démon de l'amitié et Salavin lui fait raison s'il se sent l'estomac dispos. Leur cœur rajeunit de cinq ans pendant trente minutes.

Les dieux inquiets ne se contentent point de vin : il leur faut du sang. Quand le silence a trop duré, quand l'ennui, comme une glue puissante, commence de paralyser les âmes, Salavin cherche une victime. Il choisit, parmi les menus camarades communs, le plus odieux, sinon le plus vulnérable ; il l'étend sur l'autel, bouc émissaire. Et les deux amis de s'acharner, à belles griffes, à belles dents. Ils espèrent, grâce au jeu secret des compensations, se découvrir mutuellement autant de mérites qu'à la victime de travers et de vices.

L'entretien se ravive et pétille. Les deux compères ont soudain de l'esprit. Pourquoi sortent-ils de ces festins plus affamés, plus écœurés que jamais ?

Le soir, dans le train du retour, Edouard s'endort. Sa tête vacille, ses traits se détendent, sa bouche s'entr'ouvre. Il est las. Salavin le contemple avec terreur et se promet de ne jamais sommeiller devant autrui, pour ne pas laisser voir son âme.

Ils ne sont plus toujours à l'unisson. Autrefois, le même spectacle leur arrachait des cris jumeaux et si, d'aventure, un mince discord s'élevait, ils multipliaient les concessions réciproques.

Ils ne pensent plus guère de compagnie, maintenant, et quand ils ouvrent la bouche, après un très long silence, ils ne parlent pas la même langue.

Il arrive qu'Edouard s'efforce, deux heures durant, d'intéresser Salavin à la chimie. Salavin écoute d'une oreille attentive. Il a compris. Il va le manifester subtile-

ment. Il ouvre la bouche et dit : « J'ai les reins tout à fait détraqués. Quelle misère ! »

Il arrive que Salavin s'attache à obtenir d'Edouard un tribut de louanges que, justement,ce jour-là, Edouard est bien incapable de lui verser. Salavin s'humilie longtemps et s'en va bredouille, malade de tristesse.

La petite Zize est au lit avec une grosse fièvre.Edouard court chercher le médecin, prépare les bains, aide Clémentine à poser les cataplasmes, se lève, vingt fois la nuit, pour administrer les cuillerées de potion. Il a le visage immobile, l'œil fixe, les lèvres serrées. Il ne dit plus un mot. Il fume, boit et mange comme d'habitude. Salavin le juge inerte et insensible.

— Mais, dit avec douceur Marguerite, c'est peut-être qu'il n'a pas même façon que toi de souffrir.

Salavin hausse les épaules avec mépris et gronde :

— Tout de même... Souffrir! Il ne sait pas ce que c'est.

La petite Zize guérit inopinément. Salavin, lui, se rétablit avec lenteur.

Salavin parle de la souffrance en spécialiste. Il ne redoute ni la difficulté ni la concurrence et méprise les simples amateurs.

Le sort décourage rarement ces grandes vocations.

XXI

Fragile, chétif, tourmenté d'une intelligence précoce, le petit Pierre, l'enfant de Salavin, venait d'atteindre sa sixième année quand il tomba gravement malade.

Edouard dit :

— Il nous faut obtenir une consultation de Chabot. Je le connais un peu, nous avons été camarades,au lycée, il y a vingt ans. Ne t'inquiète pas : je me charge de tout.

Salavin était atterré ; il courba le dos et répondit :

— Fais ce que tu voudras. Je suis à bout de forces.

Chabot vint donc rue du Pot-de-Fer. Il examina

l'enfant, le prit sur ses genoux et se mit à poser diverses questions, considérant avec attention Salavin, Marguerite, Mme Salavin, et même Edouard, et même les objets qui remplissaient la chambre, et la fenêtre par laquelle on apercevait des toitures misérables, comme s'il eût impliqué le monde entier dans l'affaire qui le préoccupait : la maladie de cette faible créature.

Chabot était un homme de petite taille, d'aspect peu robuste, au poil clair et rare. Il exerçait à la froideur un fin visage dont les linéaments trahissaient de la fatigue et une grande bonté.

Il hocha la tête d'un air perplexe et ramena vers l'enfant malade un regard chargé d'expérience et brillant d'ingénuité.

Enfin il pria Edouard et Marguerite de l'accompagner dans la pièce voisine et, là, il s'expliqua : « Le cas était très alarmant. Il fallait, sans retard, instituer un traitement énergique et, surtout, transporter l'enfant au bord de la mer et l'y soigner de longs mois. »

Les prescriptions rédigées, le médecin parti, Edouard fit, devant les Salavin consternés, un exposé clair et détaillé de la situation. Il commença par l'éloge de Chabot : « Quelle sympathique figure ! Comme il était savant et modeste ! Et quelle belle consultation il venait de donner là ! » Edouard se frotta les mains avec enthousiasme. Il appréciait en connaisseur, en homme de science, la consultation de Chabot. Puis il en vint aux conclusions pratiques : « Six mois de Berck, pour commencer ; on verrait après. »

Le petit garçon malade se mit à pleurer. Salavin, qui était assis, se prit la tête à deux mains. Mme Salavin et Marguerite échangèrent un regard désolé.

— Comment faire ? dit Salavin. Nous ne pouvons pas... Ce sont des maladies de riches.

Edouard joua l'indignation :

— Quoi ? me ferais-tu l'injure de compter sans moi ?

De quoi s'agit-il ? De quelques billets de mille ! Ça ne vaut pas la peine d'en parler. Non ! Tais-toi ! C'est moi qui ai fait venir Chabot. Toute cette affaire est, en quelque sorte, sous ma responsabilité. Une seule chose, Louis, donne-moi pleins pouvoirs !

Faiblement, Salavin refusa, d'un signe de tête. Mais Marguerite vint jusqu'à Edouard et l'embrassa en pleurant. La vieille Mme Salavin s'assit auprès de son fils et commença de lui parler à voix basse. L'enfant malade était étendu sur une couchette ; son petit menton tremblait et il attachait sur les acteurs de cette scène un large regard sérieux et las.

— Allons, allons, dit Edouard ; il n'y a rien à craindre, puisque je suis avec vous et puisqu'on peut faire quelque chose. Je pars pour Berck demain matin.

Ce fut, pour Edouard, une belle et glorieuse semaine. Il revint de Berck enchanté ; il avait loué une villa où Marguerite allait s'installer avec le petit Pierre. Il avait vu un médecin, pressenti les fournisseurs, engagé une femme de ménage.

— Mais, dit Marguerite, nous n'en avons point, ici.

— Eh bien, vous en aurez une là-bas. C'est mon affaire.

Il était si content qu'il ne put s'empêcher de rire. Tout de suite, il se ressaisit : « Il n'avait pas de temps à perdre. Il fallait courir à la gare du Nord, retenir un compartiment spécial... » Il courut. Il avait cet air jovial et affairé des gens qui organisent des fêtes et ménagent des surprises.

Il y eut une surprise, en effet, et magnifique. Edouard avait loué, pour le transport du petit malade, une somptueuse automobile d'ambulance.

— C'est une folie ! balbutia Marguerite.

— J'aime les folies, répondit Edouard.

Le départ eut lieu, Edouard tira, de son portefeuille, un carnet de chèques. Le front de Salavin s'empourpra. Mais Edouard expliquait le maniement des chèques :

« C'est propre et commode. Tu écris la date en toutes lettres et tu signes. Ça t'évite de tripoter des billets. »

Marguerite et le petit Pierre partirent. Toute la rue du Pot-de-Fer parut aux fenêtres. Edouard donnait des ordres. Il avait l'air d'un maître des cérémonies.

L'automobile disparut au coin de la rue Tournefort et un calme surnaturel s'abattit sur ceux qui demeuraient à Paris. Edouard se sentit aussitôt désœuvré. Il avait joué son rôle avec tant de diligence et de noblesse ! Il regagna le boulevard de Port-Royal, sa pipe aux dents. Il imaginait les futurs malheurs qui pourraient fondre sur Salavin et qui lui fourniraient à lui, Edouard, de nouvelles et brillantes occasions de manifester son amitié, son dévouement.

Ainsi le sort, qui refusait à Edouard les affres d'une épreuve personnelle, lui donnait du moins part à celles de son ami. Il jugea la souffrance héroïque et enivrante, parce qu'il n'en connaissait que ce reflet transfigurateur : la compassion.

Quelques jours passèrent ; des lettres rassurantes arrivèrent de Berck et Salavin s'absorba dans une paix torpide. Il reprenait d'anciennes habitudes, des manies de célibataire. A plusieurs reprises, il étreignit les mains d'Edouard et dit très bas :

— Je te rendrai tout ça quand je pourrai, par petites sommes.

— C'est bon, c'est bon ! Nous en reparlerons plus tard.

Salavin n'en reparla pas ; mais il y pensait sans cesse. Il fit achat d'un livre assez coûteux qu'il convoitait depuis longtemps. Il le feuilletait, dans la rue, quand il aperçut Edouard. Sans bien s'expliquer les raisons de son acte, il essaya de cacher le livre dans sa poche. La poche était trop étroite. Force fut à Salavin de garder le livre à la main.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Edouard. Un nouveau bouquin ?

Le cœur de Salavin se serra.

— C'est... c'est..., dit-il très vite, un livre qu'on m'a prêté.

Il avait horreur du mensonge. Il ressentit une vive irritation qui n'était pas tournée tout entière contre lui-même.

A la Bécasse, pendant le repas de midi, il affectait de choisir des mets à bas prix, des plats pour lesquels il avait, jusque-là, marqué de la répugnance.

— On essaye le poulet de grain ? demandait Edouard.

— Non, merci, je vais prendre une tranche de foie.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas ça.

— Tant pis ! Je veux m'y habituer.

Edouard levait les sourcils et ouvrait des yeux étonnés.

Attendaient-ils ensemble l'autobus, Salavin s'obstinait à patienter jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des places de seconde classe.

— Ah ! s'exclamait Edouard, tu me fais rire avec tes économies.

— Tu en parles à ton aise.

Il refusa plusieurs fois d'aller au théâtre et même au concert, et, comme Edouard s'en étonnait.

— J'ai trop de soucis, dit Salavin.

Un jour, il remit à Edouard une enveloppe.

— Tiens ! C'est un petit acompte sur ce que je te dois.

L'enveloppe contenait cent cinquante francs. Edouard prit un visage tragique.

— Alors, tu me refuses le plaisir de te rendre service!

Salavin rougit.

— Et toi, tu me refuses le plaisir d'acquitter une partie de ma dette!

Edouard tourmentait sa moustache d'un air absorbé. Il venait de comprendre certaines choses et ne savait à quel parti se résoudre.

L'argent était entre eux, sur la table, comme une

personne étrangère et ennemie surgie dans leur amitié. Ils regardaient les billets avec terreur.

— Allons, dit Edouard, il ne faut pas compliquer la vie. Ne parlons plus jamais de ça.

Et, d'un geste brusque, il fourra l'enveloppe et son contenu dans la poche de Salavin.

XXII

Ils étaient en train de prendre de la bière, dans une petite brasserie de la rue Saint-Jacques. Ils sortaient du théâtre où Salavin avait enfin consenti à se laisser traîner.

La brasserie était presque vide. Un garçon somnolait, debout devant le comptoir. La porte s'ouvrit et l'on vit entrer un personnage étrange. Il était vêtu d'une vieille redingote et chaussé de brodequins dépareillés. Il avait un faux col de carton glacé, des cheveux raides d'une couleur indéterminable, des yeux tuméfiés dont l'un était complètement recouvert d'une taie bleu-faïence. Il portait devant lui, suspendu à son cou par une lanière de cuir, un petit éventaire sur lequel étaient disposés des bigorneaux, des moules, des coquillages de diverses espèces, un couteau et une petite fiole de vinaigre rouge.

Il ouvrit et arrosa de vinaigre quelques moules, pour un client de la brasserie. Puis il s'arrêta devant la table occupée par les deux amis et fit ses offres de service, d'une voix zézayante.

— Veux-tu quelque chose ? proposa Edouard.

Salavin refusa, de la tête, et se mit à regarder par terre, entre ses jambes. Edouard, que le bonhomme semblait amuser, acheta des bigorneaux et une épingle à tête de verre pour les extraire de leur coquille.

Tout en servant, l'homme aux coquillages considérait Salavin avec une attention si soutenue que celui-ci releva la tête. Il la rebaissa presque aussitôt et se prit

à déplacer, de la pointe du pied, les bouts de cigarettes qui jonchaient le sol.

L'homme fit alors un sourire douloureux qui acheva de le défigurer, puis il sortit de la salle, non sans s'être retourné maintes fois.

— Quel numéro ! dit Edouard. Comme c'est drôle !

— Non, soupira Salavin ; ce n'est pas drôle.

Il se tut deux ou trois minutes, puis, après quelques hésitations :

— C'est un homme que je connais, ou, plutôt, que j'ai connu.

— Pas possible ! Tu ne l'as pas salué ?

Salavin esquiva la question :

— Il s'appelait Lhuilier.

— Il faut croire qu'il s'appelle encore Lhuilier.

— On ne sait pas, dit Salavin. Il y a des malheureux qui perdent tout, jusqu'à leur nom.

Edouard mangea quelques bigorneaux et demanda :

— Où diable as-tu pu connaître ce pauvre bougre ?

— C'est une histoire du passé. Et puis, ça n'a pas d'importance. Tu ne comprendrais pas...

Salavin tomba dans une profonde méditation. Edouard mangea tous les bigorneaux et vida sa chope de bière. Salavin rêvait toujours, le menton contre la poitrine. A un certain moment, son visage prit une expression si pénible qu'Edouard ne put s'empêcher de lui poser une main sur l'épaule.

— A quoi penses-tu ?

— A rien, à rien ! dit Salavin en sursaut.

Il ajouta, au bout de quelques secondes :

— J'étais en train de me noyer.

— De te noyer ?

— Oui, en imagination. Ça m'arrive souvent.

— De te noyer... dans l'eau ?

— Oui, dans l'eau froide, la nuit.

Il ne dit plus rien ce soir-là et quitta même Edouard assez brusquement.

A compter de ce jour, Salavin fit de mystérieuses et assez fréquentes allusions à sa vie d'autrefois. Il parlait avec une amertume exaltée et terminait ses demi-confidences par des phrases comme : « A quoi bon rappeler ça ? » ou : « Tu ne pourras jamais comprendre ! » Il est probable qu'il se proposait d'intriguer Edouard. Il n'y réussit que médiocrement. Edouard était prudent et tout entier tourné vers l'avenir. Salavin prit cette réserve pour de l'indifférence et s'échauffa.

— Je n'ai pas, disait-il, je n'ai pas connu que des détritus, comme ce Lhuilier. Certes non ! Autrefois, j'avais des amis... L'un d'eux, surtout, était un homme remarquable, et si fin, si doux, si dévoué !

A la dérobée, il épiait le visage d'Edouard. Il n'y lut qu'attention courtoise.

— Il s'appelait Lanoue, Octave Lanoue, dit encore Salavin.

Edouard hocha la tête avec bienveillance et demanda :

— Pourquoi ne le vois-tu plus ? Il est mort ?

— Oh non ! Il ne tient qu'à moi de le revoir.

— Eh bien, tu devrais nous le présenter.

Salavin s'assombrit et murmura cette phrase incompréhensible :

— Il ne faudrait pas m'en mettre au défi.

Une semaine plus tard, Edouard, arrivant à la Bécasse, trouva Salavin attablé en société d'un homme au visage aimable et terne, aux longues mains de bureaucrate. Salavin s'empressa :

— Je te présente Octave Lanoue, mon ami d'enfance, dont je t'ai si souvent parlé. — Edouard Loisel !

Edouard et Lanoue se donnèrent une poignée de main.

Le déjeuner commença. Salavin était fort animé. Il parlait beaucoup, s'adressant de préférence à Lanoue

et jetant sans cesse l'entretien sur des objets inconnus d'Edouard.

L'après-midi du même jour, Salavin, quelques paperasses aux doigts, pénétra dans le laboratoire d'Edouard. Il y montait de temps en temps, pour les besoins du service.

— Eh bien, demanda-t-il, comment le trouves-tu ?

— Qui ?

— Mais Lanoue, bien sûr !

— Je ne peux pas dire, répondit Edouard avec calme. C'est la première fois que je le vois. Il me plaît assez.

Salavin fit, de Lanoue, des louanges profuses. Il en parlait avec une obstination indiscrète, tels ces maris qui se plaisent, dans l'intimité conjugale, à ressasser leur vie de garçon.

Edouard s'ébranlait avec lenteur, mais avec complaisance. Il vit plusieurs fois Lanoue, lui découvrit des mérites et commença de lui marquer de l'intérêt. Un dimanche, Salavin, qui n'avait pu rencontrer Edouard de toute l'après-midi, l'aperçut remontant la rue Saint-Jacques au bras de Lanoue ; ils devisaient familièrement, comme de vieilles connaissances.

Salavin souffrit à ce spectacle, et sa douleur grinçait des dents. Il projeta de saluer ses deux amis, de loin, et de passer très vite sans leur parler. Il n'eut pas le courage de soutenir ce dessein. Il aborda les deux hommes avec un sourire crispé, dispersa tout de suite leur entretien, fit en sorte de les disjoindre et de les opposer l'un à l'autre.Il n'y parvint pas et comme Lanoue, une heure plus tard, montait en autobus, Edouard cria :

— A jeudi soir !

— Que faites-vous donc, jeudi soir ? demanda Salavin en saisissant Edouard par le bras.

— Lanoue vient dîner à la maison. D'ailleurs, si le cœur t'en dit...

— Non, merci, répondit Salavin.

Ils marchèrent en silence pendant plusieurs minutes. Edouard, qui devinait l'imminence d'une crise et cherchait à la conjurer, hasarda enfin, d'une voix conciliante :

— Il me plaît beaucoup, ton ami.

Salavin éclata :

— Ce n'est pas mon ami. Je suis resté plus de cinq ans sans le voir, et je ne me félicite pas d'avoir renoué des relations. Ce n'est plus l'homme que j'ai connu. Il est affreusement quelconque. Il est à pleurer.

Il se ruait, les griffes ouvertes, le poil hérissé. Edouard fut lamentable.

— Que veux-tu ? Je ne savais pas. Je l'ai invité.

— Oh ! toi, tu invites n'importe qui.

Ils étaient arrivés devant la maison de Salavin. Il tenait toujours Edouard par le bras et le poussa.

— Monte ! Un quart d'heure seulement.

La scène dura plus d'une heure. Elle fut terrible. Salavin souffrait sans retenue. Edouard céda sur tous les points. Il écrivit à Lanoue, pour décommander le dîner, un billet rapide, presque insolent, et dont il fut lui-même fort humilié. Par la suite, il n'osa plus jamais prononcer le nom de Lanoue et, pendant plusieurs mois, vécut dans la crainte de se trouver nez à nez avec cet homme, au coin d'une rue.

Cet événement marqua, pour Salavin, le début d'un accès de fureur jalouse. « A qui parles-tu ? Depuis quand connais-tu cet imbécile ? Tiens ! tu ne m'avais pas encore parlé de cette bellure-là ! »

Parfois, Edouard saluait, de l'œil, une dame, sur le boulevard.

— Qui est-ce ? demandait Salavin, agressif.

— Bah ! répondait Edouard, c'est une petite garce que j'ai connue jadis, quand j'étais étudiant.

Salavin sifflait :

— Tu as une façon de regarder les femmes. C'est révoltant !

Pendant toute cette période, Salavin traita Edouard avec la plus grande rigueur. Il lui disait :

— Entre nous, avoue : je t'ai pêché au milieu d'une belle bande d'andouilles.

Ou bien :

— Tu te fais,de l'amitié, une idée de commis voyageur.

Edouard fumait pipe sur pipe. Il était très malheureux. Parfois, il fixait sur Salavin un regard puéril, suppliant et si désespéré que Salavin se jetait sur lui, l'étreignait et gémissait d'une voix brisée :

— Pardon ! Pardon ! Ce n'est pas ma faute. C'est ma façon, comme ça, d'aimer.

Edouard balbutiait :

— Je n'ai rien à te pardonner.

Et le crise reprenait.

Il y eut une grande diversion. Marguerite revint de Berck avec le petit Pierre. L'enfant n'était pas guéri, mais grandement amélioré. Salavin pleura sur l'épaule d'Edouard :

— Tu es mon seul ami. Je ne suis pas digne de toi.

GEORGES DUHAMEL.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Rouveyre : *Le Libertin Raisonneur*, Crès. — Pierre Varillon et Henri Rambaud : *Enquête sur les Maîtres de la jeune littérature*, Bloud et Gay. — *Œuvres de Jean-Marc Bernard*, suivies de *Reliquiæ de Raoul Monnier*, 2 vol., Le Divan. — Georges-Armand Masson : *Soliveau ou le parfait parlementaire*, Editions du Siècle. — Georges de la Fouchardière : *Petit guide du parfait Parieur aux Courses*, Editions du siècle. — Wilfred Chopart : *La Gloire en cinq sec*, Editions du siècle. — *Jules Tellier, ses œuvres publiées par Raymond de la Tailhède*, Tome I, Emile-Paul. — Louis-Martin Chauffier : *Correspondances apocryphes*, Plon. — *Vingt-cinq ans de littérature française*. — Dumont-Wilden et Robert de Traz : *La littérature française à l'étranger*. — A. de Bersaucourt : *La bibliophilie*. — Revon et Billotey : *Les salons littéraires*. — André Billy : *Les Cafés littéraires*. — Edmond Pilon : *Les Ecrivains morts à la guerre* — Henriette Charasson : *La littérature féminine*, librairie de France.

On a déjà dit que **le Libertin raisonneur**, de Rouveyre, faisait penser à *Dominique*. Oui, mais à un Dominique plus anatomiste et plus inquiet des raisons physiologiques de ses émois. Sans qu'il s'en doute, peut-être, la confession de Rouveyre apporterait une confirmation vivante aux théories de Freud. C'est bien ici, en effet, de la psychanalyse où toutes les manifestations de l'âme et du sentiment ont une base de sexualité. Mais il demeure dans ces pages une inquiétude d'art. C'est-à-dire de reconstitution, de re-création de la vie telle que l'artiste l'a vécue avec une délicate intensité. L'analyse, ni même la psychanalyse n'y tuent pas le divin mécanisme du désir et du plaisir Quelle merveilleuse subtilité, en effet, dans la recherche de son propre mécanisme intérieur, démonté avec une délicatesse passionnée, sans qu'aucunes pièces soient jamais heurtées, froissées, faussées ; les voici toutes remises en place, et remises en mouvement comme sous l'impulsion d'un baiser. Il me serait impossible de résumer ce beau livre en quelques pages : il faut le lire en entier, car il est composé avec une parfaite logique et un art parfait, comme si l'auteur avait voulu lui donner l'harmonie et la plénitude d'un corps de femme.

En fermant ce livre, d'une subtile bonne foi, d'une sincérité presque religieuse, je ne puis m'empêcher d'évoquer, plutôt que *Dominique*, tels écrivains, libertins et philosophes, du XVIIIe siècle, qui furent, eux aussi, des inquiets et qui, sous le voile levé d'Antiope, cherchèrent une philosophie et une morale. Les Nerciat, les Sade et les Laclos furent, avant Rouveyre, des libertins raisonneurs. Le Laclos des *Liaisons dangereuses* eut, lui aussi, ce « sens critique irréductible » que mit Rouveyre dans ses dessins « elliptiques et scrutateurs» comme les définit lui-même l'auteur du *Gynécée*. Mais ce sont les mêmes mots qu'il faudrait appliquer au style « elliptique et scrutateur » de l'écrivain de *Souvenirs de mon commerce* et du *Libertin raisonneur*. Voici, transposée en littérature, la méthode elliptique et synthétique du dessinateur :

... Il pliait les femmes avec une naturelle et prompte diplomatie. Aussi quand le goût lui en venait, il se reposait sur sa souplesse pour imposer ses commandements. Il savait parfaitement ensuite démonter une amante et la rejeter. Il connaissait les ressorts et les réactions des cerveaux des femmes atteints du désir organique. Tant il en avait manié qu'il en savait le jeu...

Rouveyre a le style de son dessin et le dessin de son style ; le style et le dessin d'un philosophe qui est un grand artiste.

§

MM. Pierre Varillon et Henri Rambaud publient leur **Enquête sur les maîtres de la jeune littérature** : Quels sont les maîtres à qui vous devez le plus ? etc... Le résultat de cette enquête serait que les maîtres auxquels les jeunes écrivains d'aujourd'hui reconnaîtraient « devoir le plus » seraient : Bourget, Barrès et Maurras. Il n'est pas possible que le résultat de ce scrutin représente la pensée de toute la vraie jeune littérature, et ce serait à demander une contre-enquête... si la vérité avait une importance. Ces trois élus du suffrage universel (?) me semblent pourtant aussi momifiés dans leur gloire que s'ils avaient vécu sous Ramsès II. Et je pense que les jeunes écrivains qui voudront exprimer un peu sincèrement leur âme actuelle, faire œuvre originale et s'élever un peu haut dans le ciel des lettres, feront bien de jeter de leur nacelle tout ce vieux lest : les sophismes de Maurras, les psychologies scientifico-religieuses de Bourget et le chateaubrianisme attardé de Barrès. Quel levain

pourrait-on encore trouver dans ces vieux grimoires ? Les idées sociales de Maurras ne sont elles pas en parfaite contradiction avec le courant même de la vie : cela est visible. Au moment où je m'apprêtais à noter la désuétude de Barrès, j'apprends sa mort et je lis dans *les Debats* ce jugement de M. André Chaumeix : « Par une rencontre exceptionnelle, chaque progrès de sa pensée a correspondu à une évolution de la pensée contemporaine. » C'est peut-être qu'au lieu de diriger « la pensée contemporaine», il la suivait avec beaucoup de soin, la tenant par le pan de sa robe de peur de s'égarer. D'ailleurs il faut le dire, il n'y a pas et il n'y a jamais eu de pensée contemporaine, mais seulement des pensées diverses et toujours contradictoires. On voudrait nous faire croire en effet que la pensée contemporaine, jaillie de la trinité des cerveaux de Bourget le Père, Orthodoxe, de Maurras, le Fils, néo-classique, et de Barrès, le Saint-Esprit (devenu un pur esprit) — va s'immobiliser à jamais comme une lave éteinte, dans un néo-classicisme religieux et social. Ce n'est pas sérieux.

M. Jean Cocteau, qui est très intelligemment actuel, écrit, à ce sujet d'enquête :

Un grave malentendu consiste à prendre pastiche pour tradition Une œuvre classique ne peut le devenir qu'au prix de ne l'avoir pas été. Elle change tout. C'est un coup de main réussi.

Cherchez donc le classicisme futur dans ce qui ressemble le moins aux classiques.

C'est fort juste. Le classicisme, c'est une sorte de conscience que nous prenons de la perfection des œuvres anciennes, faites, elles, dans l'inconscience des règles et des canons. Tous les néo-classicismes, en art, en littérature et en politique ne sont que des pastiches, des copies d'ancien analogues aux meubles Louis XV ou Louis XVI que l'on fabrique au faubourg Saint-Martin.

§

Voici en deux beaux volumes, édités par le *Divan*, les **Œuvres de Jean-Marc Bernard**, ses premiers poèmes et ses vers inédits, ainsi que ses essais critiques qui témoignent d'une grande culture et d'une connaissance parfaite de notre littérature des xve et xvie siècle. C'est, sans doute, pour lui aussi, cette perfection constatée des poètes de la Renaissance et du xviie siècle qui l'avait maintenu si longtemps dans la tradition classique. Mais il s'en serait dégagé et se serait trouvé une forme personnelle. Quel-

ques-uns de ses poèmes qui enferment une larme ou une ironie encore douloureuse sont de petits chefs-d'œuvre de simplicité et de sincérité. Le poète Louis Le Cardonnel pouvait lui écrire en toute vérité : « Vous possédez ces belles qualités de notre poésie française, la sobriété du trait, l'éloquence grave et contenue, la pureté du dessin, la sincérité sans raideur du rythme ».

Il faut encore féliciter les éditeurs d'avoir associé, aux œuvres de J.-M. Bernard, *Reliquiæ* de son ami Raoul Monnier, qui fut un peu le directeur de conscience littéraire de J.-M. Bernard. Ces Reliques se composent de quelques articles et de ces étonnants épigrammes qui parurent jadis dans les *Guêpes*.

§

Les Editions du Siècle, qui ont le noble projet d'entreprendre de nouvelles collections d'études philosophiques et critiques, débutent dans leur vie littéraire par une collection plus légère de « manuels pour adultes ». Ce sont de bien réjouissants pamphlets, justement parce qu'ils gardent cette finesse qui caractérise l'esprit français. Voici **Soliveau** ou le *Parfait Parlementaire* que nous présente M. Georges-Armand Masson. Il n'y avait qu'à puiser dans les proclamations électorales conservées aux Archives pour donner à ce petit livre son caractère de vérité caricaturale. M. Soliveau doit être le petit-fils de Pécuchet et le cousin de M. Croquant. *Le Petit Guide du parfait* **Parieur aux courses** de Georges de la Fouchardière est un chef-d'œuvre d'ironie philosophique et de satire sociale, mais une satire de bonne humeur. On peut y voir aussi une apologie un peu ironique des courses et du Pari Mutuel. Voici encore de Wilfred Chopard : **La Gloire en cinq sec,** *vade-mecum de l'arriviste littéraire*, critique amusée et amusante de notre maladie des prix littéraires. On y trouvera pourtant l'annonce d'un prix nouveau, bien fait pour tenter les jeunes auteurs : le prix Victor Hugo.

§

M. Raymond de la Tailhède nous donne le premier tome des **Œuvres de Jules Tellier**. Cette édition complète des œuvres de Tellier, parmi lesquelles, écrit M. de la Tailhède, « on en reconnaît qui portent le signe magistral de la durée », comprendra tout ce qui a paru dans les *Reliques*, et, en outre, une

très importante partie poétique, inédite ou peu connue, de nouvelles séries d'études ou d'impressions, le texte intégral de *Nos Poètes* et le travail sur les manuscrits de Victor Hugo. En une longue étude qui sert de préface à ce premier volume, M. R. de la Taiihède nous évoque la vie douloureuse de Jules Tellier et nous fait sentir la qualité de sa poésie et de sa critique, encore lyrique.

§

Il est bien tard pour parler de ces **Correspondances apocryphes** de Louis Martin-Chauffier, dont les lecteurs se sont amusés à découvrir, dans l'inauthentique préface signée Pierre Benoit, les citations prises dans les œuvres de La Bruyère, V. Hugo, A. de Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Remy de Gourmont, etc. Mais ouvrons le livre : l'art du pastiche, qui est une sorte de critique littéraire, atteint ici une déconcertante perfection, qu'il s'agisse de Diderot ou de Laclos, de Flaubert ou de Barbey d'Aurevilly, de Mme de Noailles ou de Paul Morand. Mais quel hommage aussi à ces écrivains dont le style a une telle personnalité qu'il est le cachet de leur pensée.

§

Je signalerai encore les *Vingt-cinq ans de Littérature française*, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, et dont voici quelques nouveaux fascicules, **La Littérature Française à l'étranger**, par M. Dumont-Wilden qui nous parle de la Belgique, et M. Robert de Traz de la Suisse : deux études synthétiques. M. A. de Bersaucourt nous entretient de la **Bibliophilie**, une bibliophilie un peu officielle, peut-être : il y en a une plus secrète ; MM. Revon et Billotey, des **Salons littéraires**, entreprise difficile, puisqu'il n'y a plus de salons littéraires qui aient une influence littéraire ; M. André Billy, des **Cafés littéraires**, amusante évocation des Cafés du boulevard, de Montmartre et de la Rive Gauche d'où partirent tant de proclamations et de manifestes, évocation d'autant plus curieuse que la littérature de café est morte ; M. Edmond Pilon, des **Ecrivains morts à la guerre**, une date, plutôt qu'une classification littéraire, mais cela compose un palmarès fort émouvant ; Mme Henriette Charasson, de **la Littérature féminine**, dont elle nous a dressé un catalogue très exact.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Leclère : *Amantes des Fontaines*, Stock. — Maurice Boucher : *Paysages*, Povolozky. — Jean-Marie Guislain : *Variations sur un air bucolique*, Messein. — René Jolivet : *Flammes Errantes*, Messein. — Albert Bausil : *La Neuvième Offrande*, « éditions du Coq Catalan ». — Raoul Gain : *Poèmes de l'Ombrelle*, suivis de *Premier vers*, ornés d'un bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». — J. Pomès : *Cahier d'un Poète*, Bagnères-de-Bigorre, s. n. d'éditeur. — Edme Goyard : *Poèmes de la Pendule*, Max Maloine. — André Castagnou : *les Quatre Saisons*, Spolète, s. n. d'éd. — G. G. Lanza : *Ballades libres aux Dames du Temps Présent*, Fast. — Pierre Dumas : *Silène*, poème en trois tableaux, Henri Jonquières. — Charles Foix : *Une Trilogie*, Henri Jonquières. — Marc-Adolphe Guégan : *Oya-Insula ou l'Enfant à la conque*, Messein. — Jean Bouchary : *Images d'Auvergne*, « édition de la Revue de l'Univers ». — François de Saint-Just : *Baguenaudes, et quelques Nocturnes*, préface de Sébastien-Charles Leconte, Messein. — Henri Hoppenot : *Moharem*, « au Sans-Pareil ». — Solange Rosenmark (née Autard de Bragard) : *La Dame Créole*, avec un portrait par Lucie Delarue-Mardrus, « à la Belle-Edition ».

Amante des Fontaines, ce titre de jeunesse et de fraîcheur convient de tous points au délicieux livre, un début, je pense, de M. Paul Leclère. L'Amour pieusement y est évoqué, ou, du moins, sa présence s'y laisse-t-elle sans cesse pressentir. De certains poèmes le ton serré et la valeur musicale s'unissent dans la grâce et la secrète force, surtout les petits poèmes hepta ou octosyllabiques, tels que cette *Danse* crispée et souriante, cambrée et contenue, quelques images : *J'ai vu souvent la mer...*, *la Tour de Constance*, *Dans le Jardin brumeux*. Mais non : à choisir, il semble que l'on exclue, et tous ces petits poèmes (le dernier : *Lorsque l'eau claire..*), et parmi les plus longs, qui ne le sont guères, quelques uns : *l'Espace*, *Voyage*, *Renoncement*, *la Crainte de l'ombre* (vais-je reproduire la table des matières ?) valent que l'Amour, « caché dans le feuillage », dise également au Poète que par lui il se sent charmé, et que sa voix lui est douce à l'oreille

Comme le doux cytise à la mielleuse abeille.

Des images brusques, précises, mais forcées, poussées à l'extrême au point d'éprouver souvent le besoin de s'entourer d'explications dans leur brièveté, composent, au sens de M. Maurice Boucher, des poèmes évoquant maints **Paysages** de Savoie, des Vosges, de Bretagne. L'esprit est frappé, l'imagination violentée, mais aucun chant ne s'est élevé, nul rêve ne hante le cerveau. On ne peut s'empêcher d'estimer des poèmes ainsi conçus,

simples, vigoureuses notes, et on les aimerait mieux situés dans une autre atmosphère, à leur place.

Un livre sain, un livre délicieux, « imagerie et paysages », M. Jean-Marie Guislain s'y délecte en **Variations sur un air bucolique**. Je ne sais qui l'emporte, de sa connaissance et de son amour des travaux et des jeux rustiques, des dieux, des simples et des paysans, ou de sa connaissance et de son amour du vocabulaire, du rythme et du style français. Ces poèmes présentent un merveilleux exemple de simplicité tantôt grave, tantôt souriante, d'harmonie aisée, d'heureuse imagination qui jamais ne défaille et jamais ne sue et ne se travaille ; quelque chose de souple sans cesse et de vivace et de vigoureux. Certes, on n'y découvrirait le soudain effarement dont soit déchirée la beauté paisible des cieux, mais tout y est soumis au souffle caressant de la beauté constante et heureuse. On peut rapprocher le fin talent de M. Jean-Marie Guislain du talent souverain et classiquement ordonné de M. François-Paul Alibert, et l'on ne portera de préjudice ni à l'un ni à l'autre. Qui est donc M. Jean-Marie Guislain ?

Poèmes menés avec adresse, tableaux descriptifs d'extases, d'affres ou de tortures, **Flammes Errantes**, M. René Jolivet manie le vers aisément et non sans certitude et précision. Quel feu le consume, mystérieux ? On ne saurait dire : le foyer demeure caché. L'homme ne s'est point révélé ; s'il est habile, pourtant une maîtrise exceptionnelle ne nous surprend en lui ; il se satisfait de réussites convenues et moyennes.

Les « poèmes liminaires qu'a réunis en l'honneur des neuf Muses » M. Albert Bausil, sous ce titre : **La Neuvième Offrande**, semblent, et non seulement parce que plusieurs dits par Mlle Madeleine Roch, avoir été composés pour qu'on les récite. Ils renferment d'ailleurs les plus grandes qualités de vigueur, d'élan et de large conviction ; ils sont sonores et lumineux de toute la force des soleils du Roussillon.

Non moins que tant d'autres, après des *Premiers vers* intéressants, sages, réguliers plus ou moins, M. Raoul Gain a cru à la vertu du modernisme, et son âme de romance s'exhale en rythmes lâches souvent et disparates en dépit d'un accent parfois brusque dans le ton. Certains des **Poèmes de l'Ombrelle** disent avec grâce et délicatesse cependant d'amoureuses et tendres choses.

Quand les vers ne viennent pas, eh bien il poursuit en prose, cela ne le gêne nullement, et il prend cette faiblesse pour une liberté. Son « art poétique » contient plusieurs préceptes excellents ; il veut que le vers soit une caresse musicale, que les mots soient choisis et les phrases conduites avec « dilection » ; c'est sottise, donne-t-il à entendre, de scruter dans les mots des signes de vieillesse : « les plus riches en joie sont les plus désuets ». — Ah, sans doute, n'est-ce pas précisément ce qu'il désire dire : non les plus désuets, mais les plus usés en apparence, je suppose. Rejet, autant que possible, des mots étrangers ; « l'harmonie seule importe », comme il a raison. Il rejette, avec les rythmes traditionnels, la rime, bien entendu, mais c'est qu'il n'y entend guère, comme l'indique la définition qu'il en propose ; et peut-être aussi ne serait-il pas mauvais d'avoir quelque notion de la conjugaison des verbes français, même irréguliers, et de ne pas, au lieu de *Sache*, écrire *sais te lever très tôt...* M. Raoul Gain ne doit pas faire son fort de la vertu d'humilité. Il en possède d'autres, heureusement.

M. J. Pomès donne comme recueillis et édités par lui les **Cahiers d'un Poète**, en majeure partie des sonnets, qui chantent avec grâce un amour jeune et de jolis paysages.

Crispés souvent, parfois crispants, les **Poèmes de la Pendule** : *de joie* — oh ! quelle maigre et désolante joie ! — *de vie*, si ces agitations par poussées nerveuses sont de la vie, — *de tristesse, d'ironie... et un dernier quart d'heure* qui finit sur la danse macabre. M. Edme Goyard compose un cocktail. Mélange : un peu de gloriole, beaucoup de souvenirs et de joie indécise, beaucoup d'ennui, d'ennui quotidien. De l'Amour ? un soupçon, du plaisir ? un baiser ; deux gouttes de bonheur, quelques grains de sottise, et, n'oublions pas, un zeste, un zeste énigmatique et discret d'idéal. Le nom de ce cocktail ? La Vie ! Et c'est ainsi que maints jeunes gens, désabusés et flétris, méprisants et oisifs, desséchés, se privent, par vaine gloriole de supériorité, de goûter aux joies magnanimes que procurent l'abandon de soi, la générosité et la curiosité de l'esprit, l'amour qui produit et qui comprend. Que peut-on, sinon les plaindre et s'en détourner ?

Deux livres, écrits et imprimés en Italie : **les Quatre Saisons**, à Spolète, pour l'auteur, M. André Castagnou, les **Balla-**

des Libres aux Dames du Temps présent, par M. G.-G. Lanza, à Pise, pour les éditions Fast, ne sont point dépourvues de mérite. Le vers y est manié avec aisance, les pensées sont subtiles, l'effort des jeunes poètes leur valent la considération d'amateurs raffinés. Et la présentation de leurs poèmes est parfaite.

Jamais plus qu'à notre époque n'auront été en faveur la fable et les arguments de la sagesse mythologique. Le drame divin ou la tragédie héroïque, accueillis sans empressement par les théâtres réguliers, retiennent cependant et animent l'inspiration de maint poète à ses débuts. Et voici que le **Silène** en trois tableaux de M. Pierre Damas et **Une Trilogie** (*Adonis, Silène, la Tragédie de Dyonisos*) de M. Charles Foix s'accordent admirablement, se complètent, s'achèvent. Le symbole en est généreux et ardent, exaltant la vie universelle et également tendu vers l'exaltation du grand et du beau. Souhaitons à ces auteurs qu'au moins une scène en plein air songe à réaliser leur rêve, qui le mérite certes! autant que d'autres, plus favorisés par les dieux et par les acteurs.

La hantise d'îles calmes après la recherche et les tempêtes ramène le poète vers sa terre natale; il s'y est intéressé aux choses de chaque jour, il se livre aux satisfactions rapides et vaines des promptes amours, mais son rêve refleurit toujours et l'attirance des espaces retient son cœur au large. Sonnets et poèmes précis, un peu lourds de son et de sens, M. Marc-Adolphe Guégan en a formé son nouveau recueil : **Oya Insula ou l'Enfant à la Conque.**

Moins ambitieux, M. Jean Bouchary éprouve des joies paisibles et bonnes à retrouver le calme ancien de sa province auvergnate. Il en évoque les mœurs, des figures, des usages, les sites rudes et charmants par une série de sonnets achevés avec un sens suffisant et très réservé du pittoresque, au village et dans la montagne. Peu à peu l'illusion naît, une odeur de terroir se répand, les **Images d'Auvergne** se sont imposées à nous.

Sans, nous instruit M. Sébastien-Charles Leconte, préfacier, avoir eu connaissance de Baïf et des faiseurs de Baguenaudes que l'on rencontre au moyen âge et au temps de Ronsard, M. François de Saint-Just use du vers blanc, mais conserve avec soin le rythme et même le mètre du vers traditionnel, et l'on se souvient que, au sentiment d'Etienne Pasquier, une espèce

de poésie « qu'on appelle *Baguenaude* » semble « avoir été de propos délibéré introduite en despit de la vraye Poësie ». Quoi qu'il en soit, les **Baguenaudes et Quelques Nocturnes** de M. François de Saint-Just recèlent quelques pures qualités de chanteur et d'imagier. Puisse son impatience se calmer, sa sagesse s'accroître, et un poète quelque jour de ce chaos pourra surgir.

« Le mois lunaire de Moharem est en Perse une période de prière et d'expiation. » **Moharem**, aussi, par les soins du « Sans-Pareil », est un recueil de poèmes en prose, concentrés, sans fleurs vaines ni ornements parasites, où se complaît le talent élégant et précis de M. Henri Hoppenot ; mais, à son estimation, il ne s'y est livré pourtant qu'à un « simple jeu d'adresse ». Attendons ses livres futurs.

Des poèmes « inédits » que groupe Mme Solange Rosenmark (née Autard de Bragard) sous le titre: **La Dame Créole**, il ne sied de retenir que ceux qui, languides et nostalgiques, pleins du reflet des îles et des océans, chantent avec un ton d'ingénuité charmante, bientôt désuète, montent de climats indéfinis, lointains, captivants et chaleureux, sans que l'art ou la volonté du chanteur intervienne, pour une part quelconque, dans leur formation. Qui n'a ouï de ces chansons à forme populaire des Antilles ou de Bourbon, susurrantes de voix d'oiseaux, du bruissement des palmes, du rire ignorant des enfants gentilles, aux dents éclatantes de pureté, aux yeux étonnés et ravis ? C'est à peu près cette impression que donnent les poèmes spontanés, comme improvisés, de Mme Rosenmark se souvenant des heures de fraîche adolescence; mais, au contraire, quand elle nous assure avoir mûri ses pensées à la lecture des livres, ou que, émue et pensive, elle cherche à bercer de rythmes enlaçants la douleur d'une mère, sa simplicité n'y suffit plus ; ses élans sont tôt essoufflés.

Elle n'a été que l'inconscient instrument d'une rêverie formée de souvenirs. Le joli portrait que trace d'elle Mme Lucie Delarue-Mardrus, la fait apparaître confiante en soi non moins que, en dépit de la vie, naïve, inexpérimentée. Là réside le charme qui se dégage de son livre. Puissions-nous telle la retrouver à l'avenir.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

L'« affaire du Théâtre-Français » ; procès de Mme Silvain ; colères et pétitions. — Barbey d'Aurevilly et les droits de la critique. — Mémento.

Environ le 1er décembre, on entendit dans Paris quelque tumulte, qui venait de la rue de Richelieu. On sut bientôt de quoi il retournait : le comité du Théâtre-Français, tiré soudain d'une coupable indolence, venait de faire un coup d'éclat : quatre sociétaires, à part entière et à moyens décroissants, étaient conviés, sans ambages, à faire une retraite qui, pour parler comme l'orateur, les flatterait de l'espérance du repos. Trois d'entre les révoqués palpèrent, dans un silence digne et pathétique, l'oreille qu'on leur avait fendue. Mais le quatrième, ou plutôt la quatrième, puisqu'il s'agit d'une actrice, poussa les hauts cris. C'était Mme Louise Silvain. Elle apprit, dit-on, son malheur, par la lecture des journaux, à son petit lever, à l'heure où ordinairement cette personne tragique ôte ses bigoudis, écrème son chocolat et croise, sur le sein puissant de Melpomène, les revers d'une camisole nocturne. Aussitôt, son visage se peignit aux couleurs de la Discorde. Les bras tordus, les cheveux serpentins, elle réveilla son mari. Le père noble ouvrit un œil, et, comme on lui demandait :

— Que ferai-je ?

Il répondit :

— Fais un procès...

Après quoi il se rendormit et rêva de M. Doumic. Bonne épouse, la tragédienne obéit. Elle fait donc un procès. A qui ? A l'administrateur du Théâtre, qui n'en peut mais, puisqu'il n'intervient, à aucun titre, dans les décisions du comité, mais qui a pour état d'endosser toutes les histoires et d'assumer tous les horions.

Ainsi, après un quart de siècle (et quelque rabiot) de bons et loyaux services, Mme Louise Silvain se juge jeunette gentille et pétulante. Elle ne l'envoie pas dire à l'ingrate Compagnie et elle considère comme un outrage sans précédent, depuis Waterloo, la prière courtoise qu'on lui fait de se rendre. Elle mourra plutôt. En attendant, elle réclame trois cent mille francs à la Maison, pour panser tout ensemble la plaie de son amour-propre et l'amputation de sa gloire. Cependant on s'interroge : M. Léon Bérard laissera-t-il plaider le procès ? Il y faut, paraît-il, sa permission. Or, M. Bérard, qui veut être académicien, professe une aversion

quasiment jonnardesque des aventures et des responsabilités. M. Bérard voudrait bien qu'on le laissât à ses travaux qui sont de glisser son long nez entre les gouttes des ondées.

Au moment où j'écris, nul ne sait si M. Bérard prendra jamais une décision. Il se tait. M. Fabre attend et les petites camarades de l'expulsée rient sur les banquettes du foyer, un peu sottement, comme on rit, sans savoir, des malheurs qui vous arriveront à votre tour..

Tandis que s'enflammait son hyperdramatique épouse, le digne M. Silvain, ai-je dit, se rendormait sous son madras. Sans doute fut-il oublié durant ce bienheureux sommeil ; car il fut maintenu dans son emploi. Il jouera encore la tragédie et la comédie.

Nous le verrons encore, plein de ronde bonhomie, tendre sur sa bedaine le peplum de Burrhus, nous entendrons encore, dans les parcs raciniens, ce bruit sympathique et agricole de pompe refoulante, dont M. le doyen accompagne les plus beaux vers de la langue française. M. Silvain trempera encore de nos larmes la soupe du père Lebonnard, et il nous rendra quelquefois ce Tartufe-marguillier qui fait honneur à son ingéniosité autant qu'à sa connaissance de Molière.

Entre temps, il se distraira de ces antiques travaux en écrivant quelque tragédie du genre des *Perses*, ou quelques vers, de l'espèce jadis appelée fugitive, tels que ceux qu'il adressa, naguère, à mon ami Paul Souchon...

On cherche. On ne comprend pas. Pourquoi Madame sans Monsieur ? Pourquoi pas le ménage ? S'agissait-il de secouer l'arbre-aux-vieux, oui ou non ? Veut-on rajeunir la troupe de tragédie, ou persister dans cette gérontophilie qui ne fait pas moins de tort à l'art dramatique qu'à l'agrément des étrangers et des provinciaux ? J'ai quelques amis chez Molière. M'obligeront-ils à leur confesser ma surprise de les voir si peu galants ? Pour moi, il me semble moins cruel de dire : « Vous êtes vieux », que : « Vous êtes vieille. » D'autant que les hommes ont, quant à cela, mille raisons d'être, plus tôt que les femmes, avertis.

§

On a tort toujours de se hâter. A peine avais-je écrit cela, qu'on m'apportait les journaux. Ils disent (14 décembre) que la « Société des Comédiens français » a décidé d'ester en justice. Mais

toujours sous réserve de l'avis que formulera le Grand Maître de l'Université.

Pourtant, le même jour, *Comœdia* publiait un appel au ministre, « un grand lettré, un homme avisé, qui ne voudra pas porter un coup au prestige de la Comédie-Française ». Cet appel était signé d'un jouvenceau qui devait atteindre la quarantaine au temps de la Commune. On conçoit qu'il s'attendrisse sur le sort des « aînés » et ne voie point s'en aller MM. Fenoux, Duflos etc., sans quelque ébranlement d'esprit. Cet âge n'est que pitié ! Le brave centenaire en appelle à chacun de la violence que l'on fait à Mme Silvain. Et comme témoin d'un présent digne du plus beau passé, ne va-t-il pas jusqu'à citer le défunt Emile Faguet ?

Allons, allons ! Il y a dans ces sortes d'affaires quelque chose d'inélégant et de pénible, chacun le sait, et il est tout à fait fâcheux que cela soit aggravé par des criailleries et des pleurnicheries. Ceux qui crient, ceux qui pleurent n'ont qu'à se rappeler les termes du décret de Moscou. Que dis-je, ils le savent par cœur ! Ce texte ne se peut aisément solliciter. Il dit qu'après 25 ans de service au Théâtre-Français, les comédiens doivent prendre leur retraite, à moins que le ministre ne juge leur présence indispensable dans leur emploi. Aucun de ceux qui s'en vont n'est indispensable et certains étaient d'un funeste usage. Il n'est que de se rappeler le Narcisse de M. Fenoux et le don Juan de M. Duflos. « Les jeunes ne feront pas mieux », nous répondent les défenseurs éplorés. Cela se peut. Ils ne sauraient, en tout cas, faire plus mal. Et ils ont le mérite appréciable d'avoir des dents, du jarret, de la voix, de la flamme — et le droit de de vivre ! Que si Mme Silvain se croit offensée parce qu'on l'a poussée dehors, elle trouvera jusque dans son chagrin matière à souvenirs et à regrets. Qu'elle pense à ce que fit, de son plein gré, la « divine » Bartet quand elle jugea l'heure venue de s'en aller sans attendre que se flétrît la lumière de sa divinité. Savoir partir à temps ! Quel beau livre on ferait sur ce thème ! On en pourrait demander la préface à M. Clemenceau.

§

La critique souffre de nouveaux et fréquents passe-droits. Les directeurs, et même les comédiens, ont pris l'habitude d'ouvrir et de fermer le contrôle selon leur bon plaisir. Le jour est proche où l'on ne verra, aux répétitions générales, que des cour-

riéristes et des « mamelucks ». Les listes noires s'allongent. La contenance, fort basse, des groupements de critiques encourage l'audace des marchands irrités. Tout cela n'est d'ailleurs pas très nouveau. Un vieux feuilleton de Barbey d'Aurevilly (1) raconte comment un nommé Montigny, qui dirigeait le Gymnase, l'empêcha de juger une pièce de feu Gondinet. Et il ajoute ceci, dont l'actualité frappera, j'espère, les derniers critiques de qui le cabinet de travail ne s'ouvre point sur un office de publicité :

Tant que le système des places données aux journaux existe encore, je ne veux pas qu'on le retourne contre nous. Je veux qu'on sache nettement et positivement si ces places accordées, semblait-il, jusqu'ici, aux journaux pour les premières représentations, *en échange* de la publicité qu'ils créent, sont — oui ou non — des corruptions détournées et des petits achats d'indépendance ?.. Sont-elles — oui ou non — de la petite monnaie pour les mains basses qui ramassent tout ? Y a-t-il un traité plus ou moins tacite entre les Directions qui donnent ces places et les Critiques qui les reçoivent ? La critique que j'appelais dernièrement la critique à relations serait-elle pis ou mieux que cela ? serait-elle la critique à gages et à si piètres gages ?

Sur mon âme, je ne le crois pas ! — mais je n'en pose pas moins la question comme si j'y croyais, parce qu'il importe, puisqu'on l'embrouille, que la question soit tirée au clair.

Le vieux Barbey avait du sang. Il parle ensuite de gifles et de joues. Et je ne cite pas le passage parce que trop de joues chaudes ressentiraient là une cruelle allusion. Les choses n'ont d'ailleurs fait qu'empirer, et d'année en année depuis cinquante-cinq ans ; et les amateurs de calottes sont d'autant plus nombreux que, la mode étant au camaïeu, ils accordent la teinte de leurs joues à celle de leurs boutonnières.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La chimie et la vie. — F. d'Hérelle : *les Défenses de l'Organisme*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — L. Félix Henneguy : *la Vie cellulaire*, éléments de cytologie, Collection Payot. — A. Sartory : *La Cellule*, Encyclopédie illustrée des actualités scientifiques, A. Quillet. — Jules Garnier : *les Vitamines*, même collection.

Depuis déjà de nombreuses années, j'ai souvent montré ici à quel point les diverses sciences sont solidaires les unes des autres ; c'est presque toujours sur leurs frontières qu'on a fait

(1) *Nain Jaune*, 13 mars 1868.

les plus grandes découvertes. La biologie en particulier a beaucoup bénéficié de la chimie ; inversement la chimie a dû se rénover pour satisfaire aux exigences des biologistes ; et elle n'a pu se rajeunir qu'en faisant appel à la physique ; ainsi est née la « chimie physique ». Les sciences, avec leurs aspects nouveaux, deviennent des domaines si étendus qu'on a de la peine à les explorer. Deux chimistes de deux spécialités différentes arrivent à ne plus se comprendre. Rendre compte du mouvement scientifique à l'heure actuelle est une tâche bien lourde pour un seul. Désormais, cette rubrique prendra plus d'extension et sera confiée alternativement à un physico-chimiste et à un biologiste. Et ainsi les aspects classiques des sciences et leurs applications à la vie pratique se trouveront moins négligés.

Il arrive fréquemment que les livres dits de « philosophie scientifique » se trouvent aux confins de plusieurs sciences. Tel est le cas pour l'ouvrage d'un des travailleurs les plus estimés de l'Institut Pasteur, F. d'Hérelle, ouvrage qui vient de paraître dans la bibliothèque du Dr Gustave Le Bon, sous le titre, **les Défenses de l'organisme**. Il relève des sciences physiques, des sciences biologiques, et de la médecine. Il montre très nettement combien est fécond le point de vue de la chimie en biologie, et la nécessité qu'il y a pour les chimistes à reviser certaines de leurs manières de voir vis-à-vis des faits nouveaux fournis par les biologistes et les médecins.

L'auteur aborde la question des défenses de l'être vivant d'une façon assez nouvelle : il écarte toutes les considérations finalistes, il s'excuse même d'utiliser ce mot de « défense ». Les réactions spécifiques que les êtres vivants opposent aux conditions adverses du milieu ne sont pas nécessairement des réactions salutaires pour eux. A une excitation donnée, l'être vivant répond, non pas par une seule, mais par toute une série de réactions, dont les unes assurent plus ou moins bien le maintien de l'équilibre instable qui constitue la vie, dont les autres tendent vers sa rupture : suivant la prépondérance des premières ou des secondes, l'être survit ou succombe. En principe, on ne peut guère parler de « réactions de défense », car « la réaction spécifique est une réaction physico-chimique, et comme telle ne peut avoir de but ». L'auteur arrive à une conclusion analogue à celle que nous avons formulée dans notre livre : *la Chimie et la Vie*.

Rien dans la nature n'existe en vue d'un but déterminé. Toute réaction n'est que la conséquence inévitable d'une suite de phénomènes d'ordre physique.

L'harmonie dans la nature n'est qu'une expression poétique vide de sens et démentie par les faits.

C'est un homme de laboratoire qui parle ainsi; il a été conduit par ses recherches expérimentales à cette opinion. Et celle-ci ne sera pas du goût de tous les philosophes. Le livre de d'Hérelle ne plaira peut-être pas non plus à certains chimistes, car il heurte des conceptions qui semblaient bien établies.

Ainsi, parmi les constituants azotés du sang, on est arrivé à distinguer, au moyen des réactions de précipitation, le fibrinogène, qui joue un rôle essentiel dans la coagulation du sang, la globuline, l'albumine. Eh bien, ces corps ne seraient pas des substances distinctes ; ils ne seraient que des états physiques différents d'une même substance albumineuse, déversée dans le sang par le foie, et ayant acquis des degrés divers de stabilité ; et en réalité, il existe une chaîne continue de fibrinogènes, de globulines, d'albumines passant insensiblement des uns aux autres.

D'Hérelle étudie tout particulièrement les « ultra-microbes », qui sont la cause d'un certain nombre de maladies, et qui, selon lui, jouent un rôle important dans certains cas d'immunité (théorie du bactériophage). Or, à propos de ces êtres de très petites dimensions, se présente un problème extrêmement important et qui ne semble pas avoir assez attiré l'attention jusqu'ici. Les ultra-microbes passent à travers des filtres en collodion, dont les pores n'ont que deux millionièmes de millimètres de diamètre. Ceci exige que la masse d'un ultra-microbe ne dépasse pas le dixième de la masse attribuée par les chimistes à une molécule d'albumine. Et, de deux choses l'une, ou la molécule d'albumine ne présente nullement la complication que lui ont imposée les chimistes, et est infiniment plus simple, ou l'ultra-microbe est un être vivant dont la substance n'est pas formée de protéines, ce qui serait absurde. D'Hérelle conclut : « Ce sont les chimistes qui ont tort ! »

§

On désigne sous le nom de *cytologie* la science qui étudie les cellules, ou éléments constitutifs du corps des plantes et des animaux. La cytologie n'a été d'abord qu'une science d'observation,

puis elle est entrée dans la voie expérimentale ; et la chimie a fini par y jouer un rôle considérable. A l'évolution de la cytologie restera attaché le nom de Félix Henneguy.

En 1898 il a publié ses *Leçons sur la cellule*, livre devenu classique. Dans la Collection Payot vient de paraître **la Vie cellulaire**. L'éminent savant a accompli un véritable tour de force : en 160 petites pages, il a réussi à donner un tableau complet et impressionnant de l'état actuel de la cytologie, des divers aspects de cette science. On y trouve en particulier exposés les derniers travaux sur la composition chimique et sur la constitution physico-chimique de la matière vivante. Quand il a commencé à professer au Collège de France, en 1887, M. Henneguy était surtout morphologiste, et maintenant son laboratoire est devenu un centre actif de recherches chimiques sur la cellule.

M. Henneguy attache une grande importance aux travaux récents de A. Mayer, nouvellement nommé au Collège de France, et Schaeffer, relativement aux « constantes et équilibres cellulaires ». Dans toutes les cellules du corps, on trouve les mêmes constituants chimiques essentiels ; mais leurs proportions varient d'un tissu à l'autre, et sont constantes pour le même tissu. Aux variations de forme correspondent des variations chimiques, et l'existence de chaque type cellulaire implique le maintien d'un équilibre chimique.

M. Henneguy a une attitude très nette vis-à-vis du problème de l'hérédité ; il déclare inadmissible la fameuse théorie de Weismann, qui localise les divers caractères héréditaires sur les chromosomes (petits corps colorables des noyaux) des cellules sexuelles. Les chromosomes sont formés de chromatine ; or, cette chromatine est une pure conception théorique qui ne correspond à aucune substance chimique définie ; les chromosomes subissent d'incessantes transformations physiques et chimiques.

Comment donc pourrions-nous concevoir que les caractères héréditaires, dont la constance est remarquable, tout au moins pour une assez longue période de temps, soient liés à des corps qui sont constamment en voie de transformation ?

J'ai parlé ici il y a quelques mois d'un livre du professeur A. Sartory, de Strasbourg, sur les théories d'Einstein. Le principal intérêt du livre venait de ce qu'il était écrit par un biologiste. M. Sartory, qui aspire à un savoir encyclopédique, dirige une

Encyclopédie scientifique; il vient d'y publier un second ouvrage précisément sur **la Cellule.**

L'auteur insiste longuement sur les doctrines anciennes et les théories modernes relatives à l'origine de la vie, sur l'histoire de la cellule. Ce physicien-biologiste envisage la cellule, surtout du point de vue morphologique, et décrit les divers aspects de la cellule, les divers tissus, chez des animaux variés et même des plantes; 119 figures illustrent l'ouvrage.

§

Dans l'Encyclopédie de M. Sartory vient également de paraître un livre sur **les Vitamines**, par Jules Garnier, de la Faculté de Pharmacie de Strasbourg. La question des vitamines est aussi de celles qui intéressent à la fois les chimistes, les physiologistes, les hygiénistes. Il y a à peine 25 ans que l'on parle des vitamines, mais ce vocable un peu mystérieux a eu beaucoup de succès jusque dans la presse quotidienne.

M. J. Garnier expose d'une façon très claire l'état actuel de la question. Les vitamines sont encore des corps hypothétiques; elles semblent avoir certaines analogies avec les ferments; en quantités infinitésimales, elles agissent sur la nutrition, mais elles s'épuisent vite. Elles sont surtout fournies par les légumes verts et les fruits; elles ne résistent guère à la cuisson. La plupart des aliments proviennent des plantes et des animaux, mais les traitements culinaires et industriels qu'on leur fait subir altèrent profondément la nature intime des tissus et matières organiques au point de les rendre physiologiquement « morts ».

Des aliments encore plus ou moins vivants et riches en vitamines doivent nécessairement accompagner les aliments morts. Ainsi, d'après M. J. Garnier, nous sommes amenés à constater « jusqu'à quel point la vie naît de la vie et ne s'entretient qu'à l'aide de la vie ».

Si, ajoute-t-il, pour avoir exprimé cette opinion, nous devions encourir les critiques acerbes de quelque physico-chimiste acharné, nous en serions très vite consolé en songeant que l'illustre Pasteur fut un « vitaliste » impénitent.

Il y aurait trois sortes de vitamines, que l'on désigne par les lettres A, B et C; elles sont surtout définies par leurs effets; les vitamines A, solubles dans les graisses, sont les vitamines de

croissance ou antirachitiques; les vitamines B, solubles dans l'eau, sont antibéribériques ; les vitamines C, antiscorbutiques. L'auteur décrit avec soin les lésions, les signes cliniques, les remèdes des diverses maladies déterminées par des déficiences des vitamines dans l'alimentation.

Dans le livre de M. J. Garnier, on trouvera de nombreux renseignements sur la teneur en vitamines A, B et C des divers aliments. Ainsi les choux et les choux-fleurs possèdent les trois vitamines, mais celles-ci résistent peu à la cuisson ou à la fermentation ; le navet ne renferme que le facteur B ; le cresson est uniquement antiscorbutique ; la betterave est remarquablement riche en vitamines B ; les épinards, très riches en facteurs A et B, sont dépourvus de vitamine antiscorbutique ; l'oignon, au contraire, renferme B et C, mais pas A. Les fruits sont de tous les plus riches en vitamines, très résistantes aux agents de destruction. En première ligne, il faut placer la tomate; l'orange et le citron viennent ensuite; la framboise, le fruit de la ronce sont très antiscorbutiques ; la poire et la prune, antibéribériques ; dans les compotes, marmelades et confitures, une partie des vitamines subsiste souvent encore, grâce à l'acidité des fruits.

Les recherches en cours sur les vitamines font beaucoup de plaisir aux végétariens. Mais les vitalistes ont certainement tort de voir en ces corps hypothétiques des agents de la force vitale ; le mystère se dissipera sans doute prochainement, et une fois de plus on se trouvera en présence de purs phénomènes physico-chimiques.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Gédéon Huet : *Les Contes populaires*, in-18, Paris, Flammarion. — Henri Basset : *Essai sur la Littérature des Berbères*, in-8, Alger, Carbonel. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*, 3e fascicule, in-8, Mâcon, Protat. — Joseph Désormaux : *Bibliographie méthodique des parlers de Savoie, Langue et Littérature et Introduction à l'Histoire du Langage en Savoie*, in-8, Annecy, chez l'auteur. — E. Hoffmann Krayer : *Volkskundliche Bibliographie*, années 1917, 1918, 1919 (à suivre), Bâle, chez l'auteur. — *Schweizer Volkskunde* et *Folklore suisse*, années 1911 à 1923, in-8, Société Suisse des Traditions Populaires, Bâle. — *Bulletin du Service provincial des Recherches Historiques et Folkloriques* dit *Folklore Brabançon*, in-8, Bruxelles.

En demandant à mon ami, et tant soit peu cousin, Gédéon Huet, un livre sur **Les Contes populaires** pour la *Bibliothèque de Culture générale*, je comptais surtout lui faire

combler une lacune, je veux dire lui faire étudier les éléments populaires qui se discernent dans nos Chansons de Geste et dans toute notre littérature du moyen âge, sujet qui n'a jamais été traité et pouvait l'être par lui d'une manière parfaite. Mais pour cela, il fallait en effet une sorte d'introduction générale, afin d'éviter des redites. Cette introduction s'est développée jusqu'à constituer le volume paru ; la mort, hélas, empêche la publication du second et, selon ce que Huet m'a dit lors de notre dernière rencontre, ses notes et commentaires étaient insuffisants encore pour une rédaction définitive. Tel que, l'ouvrage est une petite merveille d'érudition et de clarté. Huet, descendant de réfugiés protestants en Hollande, savait toutes les langues de l'Europe, un peu de javanais aussi, ainsi que du persan et de l'arabe, et je crois du sanscrit. Rien donc ne l'empêchait de faire des comparaisons étendues. Aussi ce petit livre restera-t-il dans notre littérature folklorique comme une sorte de pierre d'angle.

Le premier chapitre situe les éléments, à la fois géographiques, culturels et psychologiques du problème des contes populaires ; dans le second sont données des indications précises sur la formation et l'évolution de ces contes ; et dans le troisième sont étudiées quelques-unes des interactions entre les contes populaires et la littérature, du moins dans les littératures égyptienne, hindoue, juive, arabo-persane, grecque, chinoise, etc. ; quelques pages sont consacrées à la littérature du moyen âge et moderne (Shakespeare) comme amorce au volume qui devait traiter de cette question d'une manière érudite et approfondie. Huet ne s'est placé qu'au point de vue strictement littéraire ; il a laissé de côté les aspects rituel et sociologique que j'ai indiqués dans ma *Formation des Légendes* et n'a étudié que les thèmes. Mais sur le terrain limité où il s'est placé, Huet a raison d'un bout du volume à l'autre.

La preuve s'obtient en appliquant ses conclusions générales à tel ou tel domaine particulier, par exemple à **la Littérature des Berbères** qu'a étudiée en détail M. Henri Basset. Cette littérature est pour les neuf-dixièmes orale, et relève donc du folklore, le dixième restant étant constitué par des textes juridiques (*qanoun*) et par quelques textes religieux traduits de l'arabe. M. Henri Basset distingue plusieurs catégories : A, les Contes et Légendes (contes merveilleux, contes plaisants, contes d'ani-

maux ; légendes historiques, religieuses, hagiographiques et explicatives) ; B. la Poésie (chants rituels, chants de travail, poésie proprement dite se transmettant oralement). Une excellente étude de la situation sociale des chanteurs berbères situe cette spécialité parmi les autres formes d'activité sociale. Là aussi se constatent une réaction du folklore sur la littérature supérieure, et aussi un don narratif qui ne nous étonne pas si nous nous souvenons que saint Augustin et Apulée, ainsi que le grand historien Ibn Khaldoun, étaient des Berbères. Très intéressante aussi est l'étude, en sens inverse, de l'action des contes orientaux écrits (*Mille et Une Nuits*, etc.) sur la littérature orale des Berbères. Bref, excellente monographie, et qui dépasse son cadre algérien.

§

Aux deux fascicules sur le **Mâconnais traditionaliste** déjà signalés, M. Jeanton vient d'en ajouter un troisième où sont étudiées les fêtes du terroir et les coutumes du foyer. Ces fêtes ont été classées mois par mois ; beaucoup de documents sont entièrement inédits, et bien que pour la plupart ils rentrent dans des cadres connus, ils ne laissent pas que de contribuer utilement à l'œuvre qui se fait en ce moment d'une étude de la répartition géographique en France des divers éléments essentiels du folklore, comme il sera dit dans une autre chronique. Les coutumes du foyer sont étudiées à propos des fêtes, donc dans leur ordre chronologique, et de bons dessins nous font connaître les principaux objets ménagers typiques du Mâconnais. Le travail de M. Jeanton assure dès maintenant à son petit pays un très bon rang dans la littérature folklorique de la France.

La Savoie aussi vient de s'enrichir d'un ouvrage excellent, la **Bibliographie méthodique des Parlers de Savoie**, qui se sont surtout exprimés en littérature folklorique d'une part, en poésies très modernes d'autre part. Cet ouvrage est indispensable non seulement aux linguistes, mais aussi aux folkloristes, et c'est à ce titre que je le signale ici. L'auteur, professeur au lycée d'Annecy, a éprouvé de grandes difficultés à le faire imprimer; il y a 250 exemplaires en vente seulement ; le prix est de 20 francs ; et ce n'est que si M. Désormaux réussit à vendre tous ses exemplaires qu'il pourra publier son deuxième

volume, la *Bibliographie littéraire de la Savoie* ; d'où mon appel en sa faveur.

Plus spéciale comme sujet, plus étendue comme sources est la **Bibliographie Folklorique** que dirige M. Hoffmann-Krayer, professeur à l'Université de Bâle. On remarque la part très faible qu'y occupe la France ; l'auteur m'a demandé ma collaboration pour notre pays ; mais sans l'appui des éditeurs et des auteurs, ce travail est impossible ; par contre, les littératures allemande et scandinaves sont largement représentées, d'où l'impression subjective que nous autres ne faisons rien. Toujours ce particularisme « gaulois », qu'on nous reproche aussi en Amérique, et qui fait que les travaux de nos savants n'atteignent à la célébrité internationale qu'ils méritent que vingt ans après ceux des Allemands et des Anglais. Le classement des titres est conditionné par la nature même de notre science : généralités, village, maison et ustensiles, dessin, travail et industrie, costume, nourriture, coutumes et jeux, droit populaire, croyances, médecine, poésie et chansons, contes et légendes, théâtre populaire, dictons et proverbes, onomastique. C'est un excellent instrument de travail, qui nous serait plus utile encore si nous pouvions en France nous procurer les livres et les articles signalés. Mais ça, c'est de la politique.

L'auteur est aussi le directeur des publications de la Société Suisse des Traditions populaires donc des *Archives*, dont j'ai déjà parlé, et d'un périodique moins considérable, mais aussi intéressant, **Schweizer Volkskunde** ou **Folklore suisse**, où sont réunis des documents bruts, suivis de questions et réponses sur des sujets très spéciaux. Pour le folkloriste spécialisé, ce recueil est riche en faits et en renseignements comparatifs Certaines communications sont d'ailleurs de vrais articles d'ensemble sur telle ou telle fête, ou coutume, ou croyance, notamment ceux de M. Hoffmann-Krayer lui-même, de M. Gabbud, etc. ; on y trouve aussi de bonnes petites monographies de telle ou telle localité suisse. La revue accepte volontiers des notes sur les pays limitrophes de la Suisse romande.

§

Intéressante aussi, comme symptôme de l'extension de notre science, est la création d'un **Bulletin du Folklore Brabançon**, dont j'ai reçu un spécimen mi-parti flamand et fran-

çais ; il paraît que bientôt la revue paraîtra en deux séries, une de chaque langue. Je plains les Belges d'avoir à supporter de plus en plus cette double dépense. La revue est publiée par l'administration de la province de Brabant, initiative à laquelle je ne connais rien de semblable en France ; aucun département n'a eu pareille idée, ni sans doute ne l'aura jamais ; je doute même que plusieurs départements appartenant à une de nos anciennes provinces, disons le Dauphiné ou la Bretagne, puissent jamais s'entendre pour fonder un périodique consacré à leur folklore. Toujours ce maudit particularisme, qui laisse tout faire aux individus, lesquels n'en sont pas mieux vus, au contraire Une telle entreprise ne saurait d'ailleurs réussir sans la bonne volonté de nombreux correspondants locaux : on en trouvera la liste sur les deux pages intérieures de la couverture du *Bulletin*, le président de la Commission étant M. Charles Gheude, député, et le secrétaire M. Albert Marinus, 12, Vieille-Halle-au-Blé, Bruxelles ; je leur souhaite à tous bonne réussite et large succès.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Les colonies et le suffrage universel : La proposition de loi n° 5659. — Mémento.

S'y prenant à l'avance, — les élections ne devant avoir lieu qu'au printemps de 1924 ! — trois députés, MM. Boisneuf, Lagrosillière et Fernand Clerc, estimant qu'il n'est jamais trop tôt pour bien faire, ont déposé sur le bureau de la Chambre des députés, dès le 23 février 1923, une **proposition de la loi n° 5659** « tendant à garantir la liberté et la sincérité du vote dans les colonies de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion ». Cette proposition fut renvoyée à la commission de l'Algérie, des colonies et des Protectorats sous réserve, naturellement, de l'avis de la Commission du Suffrage universel. Je n'entrerai pas dans le détail des mesures nouvelles prévues par la proposition de loi et qui ont pour objet de modifier ou de compléter dans les colonies précitées les dispositions en vigueur dans la métropole en ce qui concerne l'exercice du suffrage universel. Ces mesures qui s'analyseraient dans la création d'un registre de l'état civique et dans l'institution de formalités sans doute judicieuses mais assez compliquées pour la déclaration de candidature, les opérations de vote et le dépouillement du scrutin, soulèvent d'abord une ob-

jection de principe. Le suffrage universel, en effet, — ce rite pratique par lequel s'exprime et prend corps la conception métaphysique ou religieuse, comme on voudra, de la souveraineté populaire, — le suffrage universel est *un*. Il ne saurait donc revêtir des formes différentes, — en bonne doctrine, du moins, — dans la métropole, d'une part, et, dans les colonies, d'autre part. En dehors même de cette considération théorique, il est assez étonnant que les signataires de la proposition de loi ne se soient pas avisés des conséquences que déduirait l'opinion de la teneur de ce document. Alors que les populations de nos vieilles colonies bénéficient, — à bon droit, d'ailleurs, — d'une assimilation complète avec celles de la métropole, alors qu'il est admis sans aucune espèce de contestation sérieuse, — sauf dans les établissements de nuit hantés par les Américains et les rastaquouères de tout poil qui pullulent en ce moment à Paris, — qu'il n'y a aucune différence « civique » entre un Martiniquais et un Parisien, on viendrait instituer un régime électoral spécial dans les vieilles colonies? Ne serait-ce pas implicitement proclamer que leurs habitants possèdent une éducation, une moralité civiques insuffisantes, et créer, par suite, avec tout le discrédit qui s'attacherait à pareille création, des citoyens français de seconde zone?

A la vérité, je crois deviner comment les auteurs de la proposition de loi en sont arrivés à prendre cette initiative. Elle résulte d'une conception, à mon sens erronée, d'après laquelle tous les malheurs passés, présents et à venir des vieilles colonies, viendraient de l'administration.

L'administration! voilà l'ennemie, la cause de tous les maux! Constatons à cet égard, en passant, à quel point les habitants des vieilles colonies sont assimilés puisque, sur ce sujet, ils sont en complet accord avec nombre de métropolitains qui imputent volontiers au « Gouvernement » l'excès de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère.

Dans une proposition de loi antérieure n° 868, déposée sur le bureau de la Chambre des députés le 18 mai 1920, un certain nombre de députés, et, en tête, MM. Boisneuf, Lagrosillière et Fernand Clerc, s'étaient déjà préoccupés de réglementer spécialement l'exercice du suffrage universel aux colonies. Dans l'exposé des motifs, après avoir constaté que les opérations électora-

les s'étaient toujours passées normalement aux colonies jusqu'en l'année 1870, ils se demandaient comment, depuis cette date

expliquer le changement déplorable, à tous égards, qui semble être survenu dans les mœurs électorales des colonies ? Comment expliquer que nos compatriotes des Antilles et de la Réunion paraissent se montrer de moins en moins aptes à se servir du bulletin de vote, au fur et à mesure que l'instruction publique, gratuite et obligatoire, se répand dans ces colonies, au fur et à mesure que le citoyen s'éclaire, que s'élève son niveau intellectuel et moral, qu'il prend une conscience plus exacte et plus haute de ses devoirs ?

Pourquoi les fils seraient-ils devenus incapables ou indignes de la tâche dont les pères se sont acquittés avec tant de sagesse, et, généralement, avec un si judicieux esprit de discernement républicain ?

Telles sont les questions que devraient d'abord se poser et essayer de résoudre, loyalement, ceux qui, sur de trompeuses apparences, se contentent d'incriminer la démocratie coloniale à propos d'actes ou de faits dont elle est l'innocente victime, et dont ses ennemis de tout acabit voudraient tirer argument pour obtenir contre elle les pires mesures de réaction politique.

Après avoir ainsi posé le problème, les honorables signataires de la proposition de loi n° 868 déclaraient :

Il nous serait extrêmement facile de démontrer de la façon la plus décisive, documents à l'appui, que ce ne sont pas les électeurs qui sont responsables des incidents tumultueux, parfois tragiques, qui ont marqué les consultations populaires dans certaines de nos colonies durant ces dernières années ; *que les vrais coupables sont ceux, gouverneurs, magistrats, agents de la force publique, maires et conseillers municipaux* qui s'emploient à saboter une loi électorale, *notoirement insuffisante*..... Il suffit de connaître, même sommairement, les pouvoirs quasi-dictatoriaux dont disposent les gouverneurs de nos colonies pour apercevoir aussitôt les dangers terribles auxquels la pratique de la candidature officielle expose le suffrage universel dans nos possessions d'outre-mer et pour se rendre compte des abus criminels auxquels elle peut y prêter.

t ces abus et ces dangers ne connaissent plus aucun frein, aucune limite, lorsque, comme cela s'est vu, il n'y a pas longtemps, ceux qui peuvent les déchaîner ne font ou ne prétendent qu'exécuter des instructions venues de la métropole, que *travailler* à réaliser des *désirs*, interprétés comme des ordres, exprimés par le Pouvoir central en faveur de tel ou tel candidat dont le succès doit être assuré « coûte que coûte » même avec le concours de *gardes républicains envoyés ex-*

près de Paris, aux frais des pauvres contribuables coloniaux qui n'en peuvent mais !

« Il serait extrêmement facile de démontrer », déclaraient les signataires de la proposition de loi. Je crains bien qu'ils n'aient nullement *démontré*, au contraire, ce qu'ils se proposaient de démontrer, savoir que la responsabilité des troubles coloniaux incombe à l'administration. En effet, l'essentiel de la documentation de MM. Boisneuf, Lagrosillière et Clerc, dans la proposition de loi de 1923, comme dans celle de 1920, est tirée de rapports parlementaires sur des élections coloniales ayant donné lieu à des troubles ou à des scandales, et, notamment sur les faits englobés, il y a quelques années, dans un ouvrage remarquable, par M. Georges Boussenot sous ce titre général, *l'Affaire Légitimus* (1). Or, je ne découvre nullement dans cette documentation la preuve de la malfaisance originelle du Ministère des Colonies non plus que des administrations locales. Ce que j'y vois, c'est simplement que « la politique l'emportant sur l'économique » dans nos colonies comme dans la métropole, il existe dans chacune d'elles plusieurs partis se disputant le pouvoir. Le gouverneur, — j'écris le gouverneur pour simplifier les choses et comme incarnation suprême des maudits fonctionnaires, ces pelés, ces galeux, etc... — le gouverneur peut-il vraiment, s'il tient à conserver sa tranquillité et... son poste, demeurer impartial et se placer au-dessus des partis ainsi que le lui recommandent des circulaires ministérielles clichées et envoyées à date fixe ? Il ferait beau voir que le malheureux s'en avisât ! Sur cette question qui a déjà tant fait couler d'encre et tant fait proférer d'inexactitudes, il convient de dire enfin la vérité, du moins, la vérité la plus approchée. Dans la réalité, de même que, dans la métropole, nul ne peut être nommé préfet d'un département sans l'agrément préalable de certains membres de la représentation parlementaire ; de même, dans les vieilles colonies, il faut, pour être nommé gouverneur, secrétaire général, magistrat, l'agrément préalable des élus locaux. C'est ainsi que, le 2 juin 1909, M. Fays, président de la Cour d'appel de la Guadeloupe, put déclarer au rapporteur de la Commission d'enquête *Légitimus* : « Je vous donne ma parole qu'il faut être appuyé en haut lieu et

(1) Edité par la Maison des publications politiques et littéraires, Paris, 1912.

très fortement pour se faire nommer dans la magistrature, comme dans toutes les branches de l'administration. Les notes des chefs ne suffisent pas. »

Avec une entière bonne foi, j'en suis convaincu, les représentants des colonies au Parlement ne voient pas que tous les malheurs de leurs administrés viennent précisément de ce que, « pour être nommé fonctionnaire dans une colonie », il faut l'agrément préalable des élus de cette colonie. De cette nécessité il résulte que, fatalement, tous les fonctionnaires locaux du plus élevé au plus humble sont inféodés *a priori* à un des partis en lutte. Avec cette simple constatation, l'affaire *Légitimus* s'explique immédiatement ainsi que toutes celles du même ordre qui l'ont suivie.

Aux auteurs des propositions de loi nos 868 et 5659, je puis donner l'assurance que le jour où les nominations de fonctionnaires seraient soustraires à leurs propres interventions, ce jour-là, les méfaits de la candidature officielle auraient vécu.

Cela, ce serait le remède radical. Le verrons-nous jamais appliqué ? Je ne saurais en jurer.

A défaut, toutefois, de ce remède radical, remède autant théorique que de principe, il est des petites améliorations du régime actuel qui seraient susceptibles d'entraîner de très utiles conséquences. Pour n'en citer qu'une, il est certain que l'accord des divers représentants des vieilles colonies vaudrait, à lui seul, toutes les réformes administratives ou politiques imaginables. La représentation coloniale comprend, en effet, un certain nombre de personnalités de premier plan, et sa qualité, proportionnellement, est très supérieure à celle de la représentation métropolitaine. Le jour où ces hommes d'incontestable valeur qui ont nom Henry Bérenger, Boussenot, Candace, Boisneuf, Lémery, Bluysen, Lagrosillière, Fernand Clerc pratiqueraient dans leurs colonies respectives une politique d'union et renonceraient à toutes luttes de personnes, il ne serait plus nécessaire de poursuivre une réforme du suffrage universel impraticable pratiquement et indésirable théoriquement, non plus que d'envisager tel expédient comme celui qui consisterait à transformer les colonies en départements ce qui ne serait qu'un changement d'étiquettes. Le sort de nos vieilles colonies est donc entièrement dans les mains de

leurs élus. De la discipline que ceux-ci sauront imposer à leurs passions et à leurs préférences personnelles dépend l'avenir de ces petites Frances lointaines.

Mémento. — Chez Emile Larose, vient de paraître le *Guide officiel de la Colonisation au Cameroun*, publication du Commissariat de la République française au Cameroun, excellent précis illustré de nombreuses et excellentes photographies, et qui contient tous les renseignements que le grand public peut être désireux de se procurer sur ce « pays à mandat ». Géographie physique et humaine, comment on se rend au Cameroun, voies de communication et moyens de transport, organisation administrative la vie au Cameroun, législation domaniale et minière, ressources de l'agriculture et du commerce, enfin, régime douanier, tels sont les titres des divers chapitres de cet ouvrage du plus haut intérêt documentaire et qui fait le plus grand honneur au personnel de l'agence économique à Paris du Cameroun.

— Dans « l'Encyclopédie parlementaire », une très substantielle étude de M. Paul Penciolelli sur *le Problème économique et l'aide algérienne*, à rapprocher des savants ouvrages publiés en 1922, par M. Victor Demontès (éditions du gouvernement général de l'Algérie).

— A l'heure où la question de « Tanger » continue à se poser avec acuité, le lecteur curieux de documentation en trouvera une de premier ordre dans *le Maroc, En marge du Livre Jaune*, le dernier ouvrage de M. Rober Raynaud, un des hommes les plus au courant de la question, un de ceux qui, dès le début, purent étudier et noter au jour le jour les multiples détours de la politique européenne au Maroc. C'est là un livre d'une valeur historique certaine. (Plon et Nourrit, éditeurs).

— M. Emile Saurin, un des plus avertis connaisseurs des questions africaines, vient de consacrer une nouvelle étude à *l'Afrique du Nord et au relèvement économique de la France*. Après avoir posé en principe que le peuplement français de l'Afrique du Nord aiderait la France à sortir des difficultés financières dans lesquelles elle va, de plus en plus, se débattre, il expose l'œuvre que se propose « le Comité Bugeaud », et il conclut en reprenant cette affirmation de M. Lutaud : « Si nous ne peuplons pas l'Afrique du Nord, nous ne la conserverons pas ! »

— Enfin, le *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, luxueuse publication éditée à Hanoï (Imprimerie d'Extrême-Orient) et qui n'a d'égale, au point de vue de la richesse de la présentation qu'*Hespéris*, le bulletin de l'Institut des Hautes études marocaines (Emile Larose, éditeur), a donné l'histoire de *J.-B. Chaigneau et sa famille*, par M. A. Salles. Jean-Baptiste Chaigneau fut un des premiers Français qui firent apprécier la France en Indochine au temps de Gialong. Cette publication,

je le répète, fort luxueusement éditée, constitue un exemple saisissant de la décentralisation du livre. Mais quand nos compatriotes consentiront-ils à s'intéresser pratiquement à tout ce que produit notre admirable empire colonial ?

CARL SIGER.

QUESTIONS RELIGIEUSES

A. Thomas : *Histoire de la Mission de Pékin*, Louis Michaud.

Dans un livre intéressant, très documenté et bien distribué : **Histoire de la Mission de Pékin**, M. A. Thomas nous raconte les tentatives de l'Eglise romaine pour évangéliser l'immense Chine, depuis les origines jusqu'à l'arrivée des Lazaristes.

Si beaucoup de lecteurs n'ignorent point que les RR.PP. Jésuites jouèrent un rôle important et singulier dans la capitale de cet empire au XVIIe siècle, un moins grand nombre sait, peut-être, que, deux siècles avant la Compagnie de Jésus, Pékin, grâce aux fils de saint François, était déjà le siège d'un florissant archevêché.

Mais la chute de la dynastie mongole entraîna celle des religions étrangères tolérées et protégées et ce fut la fin de l'église du Cathay et de l'archevêché de Kambalick (ancien nom de Pékin). A la suite des grandes découvertes géographiques de la fin du XVe siècle, l'Europe déborda sur la planète. Les vaisseaux portugais ne tardèrent pas à pousser jusqu'en Extrême-Orient après la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Les marchands et les soldats furent suivis par les missionnaires. On se rappelle que saint François Xavier, après avoir évangélisé les Indes et le Japon, avait formé le projet de passer en Chine et qu'il mourut devant Canton (1552). Mais toutes ces tentatives de pénétration eurent pour théâtre le sud de ce pays ; et il était réservé au Père Ricci, de la Compagnie de Jésus, de rouvrir aux missionnaires les portes de l'ancienne Kambalick et de renouer avec la Cour de l'Empereur de Chine. A lui revient, sans conteste, l'honneur d'être appelé le fondateur de la mission de Pékin.

Constatons tout d'abord que si les missionnaires reçurent souvent un si bon accueil du Fils du Ciel, ce fut surtout pour des raisons tout à fait étrangères à la religion. Ces prêtres étaient mathématiciens, constructeurs de machines, peintres, etc. On les recevait donc volontiers, on les rétribuait même (le moins possible), bref on usait d'eux en gens *pratiques*, en bons Chinois. Le Père Ricci, qui vécut dix ans à Pékin, était surtout occupé à réparer des montres et aussi à traduire des livres en chinois avec

la collaboration des lettrés chrétiens. La vie de ce religieux, dépeint comme un homme vraiment apostolique, ne paraîtrait pas fort différente de celles de tant d'autres missionnaires oubliés maintenant, pour la plupart, malgré leur mérite; mais à son nom est indissolublement lié la *Question des Rites* qui a tant fait couler d'encre depuis le xviiie siècle.

M. A. Thomas a traité cette question avec soin et longuement. Le Catholicisme, en essayant de s'introduire dans ce vieux pays, rencontrait des difficultés de toutes sortes, surtout psychologiques et linguistiques. Confucianisme, Taoïsme, Bouddhisme, Culte des Ancêtres formaient, et forment encore une sorte d'agrégat et non des catégories distinctes. Les lettrés sont surtout des disciples de Confucius ; le bas peuple est bouddhiste si l'on veut, mais avec de telles déformations qu'elles doivent étonner le bienheureux Çakya-Mouni s'il peut les contempler du sein de l'éternel nirvanà. Quant au Culte des Ancêtres, cette vieille religion qui a rallié jadis toute l'antique humanité, on sait qu'en Chine (tout au moins jusqu'à la récente Révolution), depuis le paysan jusqu'à l'Empereur, il représente l'assise fondamentale de la Cité, l'énergique et puissant lien qui unit fortement la longue suite des défunts aux générations vivantes. On offre aux morts, à certains jours, des sacrifices, des mets, comme les Romains d'autrefois faisaient aux *mânes*. Sur ce point, pour les catéchistes chrétiens, il ne s'agissait donc de rien moins que d'obliger leurs néophytes à transformer immédiatement leurs *prières aux morts* en *prières pour les morts*. Les cerveaux de ces nouveaux convertis étaient-ils capables, comme cela, presque tout d'un coup, d'adopter ces nouvelles croyances ?

L'idée de Dieu, et par conséquent son nom, donnait lieu, d'autre part, on peut bien le penser, à des difficultés encore plus grandes. L'athéisme inconscient de cette vieille race orientale, le vague panthéisme qui s'y trouve associé rendaient la tâche dure aux zélés apôtres essayant de faire pénétrer dans ces rebelles esprits la conception d'un monothéisme à la fois rigide et souple sans doute, mais probablement à peu près incompréhensible pour des Chinois. Aussi y eut-il des discussions interminables à ce sujet entre les missionnaires des différents ordres lorsqu'il s'agit de traduire le nom de Dieu. Tién (Ciel) et Changti (Empereur d'en haut) acceptés et proposés par les Jésuites furent âprement écartés

par les prêtres des autres Instituts qui voyaient dans ces traductions infidèles de graves dangers d'interprétation. Le Saint-Siège fut informé, mais il était alors bien loin ; des conflits surgirent en attendant une décision de l'autorité suprême ecclésiastique.

Le P. Ricci avait cru comprendre que, pour agir efficacement sur ces âmes de païens, il fallait d'abord accepter certains rites considérés par lui comme inoffensifs au point de vue religieux, certaines croyances s'appuyant sur des façons particulières et vigoureuses de sentir que l'avenir et l'éducation chrétienne élimineraient assez rapidement ensuite. Aussi tolérait-il, en l'expliquant à sa manière, et le Culte des Ancêtres en général et le Culte de Confucius pratiqué par les mandarins. Les confrères du P. Ricci le soutinrent avec énergie. Le Saint-Siège, un peu surpris d'abord par des déclarations à la fois peu claires et contradictoires, sans être favorable à ces idées nouvelles, agit avec sa prudence habituelle, demanda de nouveaux éclaircissements, examina les explications des deux parties, on peut presque dire des deux ennemis, car c'était une sorte de duel entre les fils de Loyola et surtout ceux de saint Dominique. Les Jésuites avaient eu l'habileté de s'assurer l'appui du grand empereur Kanghsi qu'étonnaient toutes ces chicanes de prêtres (c'était un prince intelligent, très curieux, fort lettré et en somme assez tolérant, ce que ne furent pas ses successeurs). Il était d'ailleurs favorable, on le conçoit, à des interprétations qui paraissaient faire rentrer naturellement le christianisme dans le cadre des idées chinoises. Mais les choses ne tardèrent pas à se gâter. Comme on pouvait s'y attendre, la Papauté, mieux renseignée et comprenant les risques que cette question faisait courir à l'orthodoxie, se prononça nettement et définitivement contre les *Rites* et la bulle clémentine : *Ex illa die* (1715) éclata comme un coup de foudre.

Les Jésuites ne se soumirent point. Ils en appelèrent plus ou moins ouvertement à la Papauté mieux renseignée. Des légats furent envoyés sur place. Ils furent assez mal reçus, en général, par la Cour de Pékin ; et les pères continuèrent leur œuvre, parfois, il semble, assez insolemment. Certes, on doit leur rendre cette justice qu'ils croyaient accomplir un bon travail apostolique et que leurs frères des autres Ordres leur paraissaient s'attacher à une besogne néfaste ; mais leur entêtement fut vraiment

excessif. La promulgation, bien après la première, d'une nouvelle bulle de Benoît XIV : *Ex quo singulari* (1742), mit fin à cette interminable querelle. Les *Rites* étaient définitivement condamnés, et c'était peut-être un schisme évité. Les disciples du P. Ricci ne firent qu'apparence de soumission ; et la paix à ce sujet ne fut complètement rétablie qu'à la disparition de leur société (1773).

On a beaucoup dit que cette décision de la Cour Romaine avait frappé de paralysie l'apostolat chrétien en Chine. On a fourni, à l'appui de cette thèse, des statistiques des conversions avant et après la condamnation. Il faut toujours beaucoup se méfier des statistiques, mais surtout de celles-là. Il paraît beaucoup plus vraisemblable que l'obstacle principal se trouva, pour la masse de ces jaunes, dans leur mentalité même ; et en outre, pour les lettrés, dans leur persuasion que ces idées occidentales, si elles étaient admises, désagrégeraient la Cité Chinoise et la conduiraient à sa perte. La chute, dans ces derniers temps, de la dynastie mandchoue, l'avènement de la République ont-ils modifié cette position et la réception des concepts européens en sera-t-elle facilitée ? L'avenir seul peut répondre.

Le livre de M. A. Thomas se termine à l'arrivée des Lazaristes à Pékin. L'auteur, dans sa préface, nous indique son intention de poursuivre plus tard son étude pendant le XIXe et le XXe siècle. Il donnera alors ses conclusions sur cette histoire de la Mission de Pékin qui n'est certes pas une des moins intéressantes de la diffusion du christianisme dans le monde.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Une tragédie sur Cromwell, première œuvre de Balzac. — *Le Feu* lettre de Mallarmé à Mistral pour lui proposer la fondation d'une ligue internationale des poètes, en 1873. — *Revue hebdomadaire* : Guillaume II et les Bismarck vus par M. A. Dumaine, en 1890. — *Les Tablettes* : portrait de Villiers de l'Isle-Adam, par Victor-Emile Michelet. — Mémento.

M. Marcel Bouteron publie à la **Revue des Deux Mondes** (1er décembre) un fort bon article sur « la première tragédie de Balzac ». C'est un *Cromwell*, en 5 actes et en vers. Il fut écrit en 1819, dans une mansarde du 5 de la rue Lesdiguières. Balzac, qui répugnait au notariat, avait obtenu de sa famille une pension annuelle de 1.500 francs et un délai d'une année pour

produire une œuvre qui permît de contrôler sa vocation d'écrivain. Sa sœur Laure est sa confidente :

Il expose à Laure sa méthode de travail : d'abord faire d'un seul jet une grossière esquisse du sujet ; puis, le tableau une fois dessiné, y mettre le coloris à son aise. Dans la marge, Laure inscrira ses observations. « Je suis décidé, écrit-il, dussé-je crever, à venir à bout de *Cromwel* [*sic*], et de finir quelque chose avant que maman ne me vienne demander compte de mon temps. » D'ailleurs, il est de plus en plus engoué de la carrière d'homme de lettres. « Je remarque, continue t-il, que les littérateurs sont les gens que l'on recherche le plus volontiers dans les crises politiques, parce qu'on sait qu'ils réunissent à la science et aux connaissances l'esprit d'observation et qu'ils savent le cœur humain ; ainsi, *si* je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore), je puis avoir encore autre chose que la gloire littéraire. Il est beau d'être un grand homme et un grand citoyen.

Il envoie le scénario de son œuvre à Laure, en la priant de le juger :

Si tu as quelques belles pensées, écrit-il, communique-les moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Je veux que ma Tragédie soit le bréviaire des rois et des peuples, et veux débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou.

Mme de Balzac va rendre visite à son fils, en décembre. Elle en a la plus fâcheuse impression :

Si celui, écrit-elle, sur qui je comptais le plus pour planter ma famille a perdu en quelques années la majeure partie des trésors que la nature lui avait prodigués... c'est parce qu'on ne m'a pas écoutée : on l'a amolli par des agréments lorsqu'il devait marcher sur la route épineuse et fatigante menant aux succès, au lieu de percer et de devenir maître-clerc... Rien ne lui a convenu, si ce n'est les noms des pièces de théâtre, des acteurs et des actrices... Oh ! que je serais malheureuse, si j'avais quelque reproche à l'égard de celui dont j'attendais tant de biens futurs ! Hélas ! Il est déjà assez puni, et je dois l'aider comme si les circonstances avaient répondu à ma grande attente. Tous les maîtres-clercs, à Paris, ont le chemin de la fortune ouvert ; plusieurs sont devenus ministres, généraux, mais ils avaient les agréments de leur âge.

L'excellente femme revient assez tôt sur sa pénible impression, puisque, dès janvier 1820, Laurence, la cadette des sœurs d'Honoré, informe celui-ci : « Maman est enthousiasmée de tes travaux. » Et elle l'est au point de recopier le *Cromwell*. Ce manus-

crit, annoté par l'auteur, fait partie du fonds de Louvenjoul. On lit la pièce en famille et devant des amis. L'impression est défavorable. Surville, fiancé à Laure qu'il épousera, communique l'œuvre à l'académicien Andrieux dont l'opinion fait dire à Balzac : « Les tragédies ne sont pas mon fait, voilà tout. »

Pour le fond, *Cromwell* est donc un drame historique. Pour la forme, il est nettement classique, ou du moins voudrait l'être. Dramaturge inexpérimenté et mauvais versificateur, Balzac a décalqué pour ainsi dire morceau par morceau sa pièce sur les tragédies de Corneille et de Racine.

On lit sur un lambeau du papier, qui lui servit de mémento, ces indications écrites de sa main :

« Imitations pour Cromwell. Pour l'imprécation qui termine le 5e acte, il faut consulter Virgile dans celle de Didon ; Corneille, celle de Camille. » Et Balzac n'y a pas manqué.

Quelque part, en marge de la copie maternelle, cette note de Balzac :

Vers de Racine que j'ai pris sans scrupule à Racine qui l'avait pris à Corneille, qui l'avait pris à Rotrou. Je ne sais pas si Rotrou ne l'avait pas pris à d'autres !

Peu d'années après, pour Balzac, *Cromwell* « n'avait même pas le mérite d'être un embryon ».

Si l'on veut avoir une connaissance de Balzac, auteur tragique, voici les sept derniers vers d'un monologue de Charles Ier, qui sont tout ce que le poète en voulait conserver :

J'ai puni mon ami d'être trop vertueux.
Ce sont là mes erreurs. La peine en est sévère.
Je puis servir d'exemple aux princes de la terre !...
Strafford est bien vengé ! Mais surtout par son fils !
Seul il me plaint. O Rois, choisissez vos amis !...
Sans aucun despotisme empêchez la licence,
Et ménagez le peuple,... il fait votre puissance !..

Ces vers ne sont guère supérieurs à ceux que leur auteur condamnait. De l'ensemble, M. Marcel Bouteron pense très équitablement :

Le poncif balzacien restera pour l'histoire et la critique un document de haute valeur, permettant de juger en connaissance de cause de la culture intellectuelle et des goûts littéraires de Balzac à vingt ans.

En tout cas, pour nous, balzaciens, c'est la plus précieuse des reliques.

§

Le Feu (1er décembre) contient une lettre de Stéphane Mallarmé à Frédéric Mistral, du 1er novembre 1873, publiée dans *l'Aioli*, par le poète de « Mireille », lors de la mort de son correspondant. On y voit, et cela nous semble d'un intérêt capital pour l'histoire des idées, qu'en 1873 deux poètes songeaient à fonder, selon l'expression de M. Frédéric Mistral neveu, « une sorte de franc-maçonnerie qui grouperait les poètes de tous les pays dans le cadre d'une Ligue ».

Mon cher Ami,

Tu aimes les choses qui ont une grande allure : voici une de celles-là. Ouvre et lis le pli qui accompagne cette lettre : deux feuilles, l'une pour toi, c'est-à-dire pour la Provence, car les chefs-lieux de sections françaises sont Paris et Avignon ; l'autre pour Lorilla, que tu connais, c'est-à-dire pour l'Espagne. S'il y a une subdivision nécessaire en Catalogne, tu t'adresseras à qui de droit, muni d'un troisième programme que nous tenons à ta disposition.

Mendès et moi, qui avons eu l'idée développée en tête des statuts, nous occupons de quelques détails généraux d'organisation, mais notre action finit là : Hugo, les maîtres de tous pays, voilà ceux qui apparaissent aussitôt que nous disparaissons. L'Angleterre abonde dans notre visée, l'Italie de même.

Mon cher ami, c'est tout simplement une franc-maçonnerie ou un compagnonnage. Nous sommes un certain nombre qui aimons une chose honnie : il est bon qu'on se compte, voilà tout et qu'on se connaisse. Que les absents se lisent et que les voyageurs se voient. Tout cela, indépendamment des mille points de vue differents, qui ne le sont plus du reste, après qu'on s'est étudié ou qu'on a causé.

Voilà, il faut t'y mettre de tout cœur, comme tu sais entreprendre quelque chose : convoque une félibrejade et écris tras-los-montès. Au revoir, je ne te dis rien de nous, qui allons tous bien, et ne te demande presque rien de toi parce que Wyse, qui a dû te raconter notre intérieur, me dira également Maillane et la Bartelasse. Serre la main à ce vieil ami, dont j'attends le retour. (Il y a un *Tombeau de Gautier*, pour lui, chez Lemerre. As-tu le tien ?) Ce livre qu'on aurait pu faire plus international contient en germe notre projet. Que tout le *Parnasse* donne, déjà, la main à tout l'*Armana* : et il y a une jolie chose. Tout le *Parnasse*, tout l'*Armana* ? non : les poètes doués de quelque maîtrise, seuls, comme membres curieux et dont on doive parler un jour. Il y a, je crois, à choisir, tant soit peu, quoique sans sévérité extrême. Scrute ces *statuts*, afin qu'il y ait unité authentique dans les commencements

de chaque section : et, cependant, agis encore selon les exigences locales.

Je les annote, du reste, à ton usage.

Je suis heureux, mon cher Frédéric, que cette tâche m'appartienne de t'écrire ces quelques mots : derrière la lettre d'affaires et entre les lignes, il y a, visibles, de biens bons et vieux souvenirs, que rien n'oblitèrera. Penses-tu quelques fois à moi, de ton côté ? Amitiés de tous mes amis et de M[lle] Holmès. Autour de moi, femme et enfant te disent le bonjour.

§

S'ils sont d'une utilité contestable pendant leur carrière active, les ambassadeurs à la retraite deviennent parfois des mémorialistes d'une piquante indiscrétion. Le « Berlin au temps jadis », de M. Alfred Dumaine, — **Revue hebdomadaire** (10 et 17 novembre) — nous apporte des anecdotes curieuses sur Guillaume II, ex et peut-être futur empereur allemand.

L'équitation lui semblait interdite, puisqu'il ne disposait que d'une main et ne pouvait se servir du bras gauche pour se hisser à cheval. Un piqueur ou valet d'écurie l'a toujours accompagné ; la présence de cet homme de livrée dans des escortes uniquement militaires m'avait étonné, d'autant plus qu'il portait en bandoulière une vaste sacoche de cuir, pareille à un portefeuille ministériel. Au lieu de papiers d'Etat, c'est un escabeau articulé qu'elle contenait, grâce auquel l'empereur pouvait se mettre en selle.

Sur le bras court du Kaiser, M. Dumaine a des précisions :

La femme d'un ministre étranger, douée d'un beau talent de statuaire, avait obtenu de modeler d'après nature le buste de l'empereur. Après quelques séances de pose dans l'atelier et la tête à peu près terminée, il envoya un de ses dolmans de hussard à utiliser sans lui ; par égard pour ce vêtement impérial, le mari de l'artiste devait seul l'endosser. Il n'eût pas été convenable d'en affubler un modèle de profession. Invité à voir l'œuvre en voie d'achèvement, j'arrivai dans un moment où le mari se faisait attendre. La dame, pressée de travailler, me pria de passer le dolman et de prendre la pose. C'est ainsi que je constatai une différence de 12 centimètres entre les deux bras.

Sur Bismarck et son fils Herbert, en 1890, M. Dumaine écrit :

Si haut qu'il se soit élevé par son génie politique, jamais Bismarck n'a tout à fait éliminé la rudesse et la grossièreté natives du hobereau prussien. Mieux aussi que la seule faiblesse paternelle cela explique qu'il ait poussé et maintenu aux Affaires étrangères son indigne fils

Herbert, adonné à la plus basse ivrognerie et qui, même chez le pape, avait été incapable de se comporter décemment. Et sur lui-même, sur son passé de buveur à outrance, quel aveu, par exemple, qu'une opinion qu'il émit devant nous, répondant à l'éloge qu'un convive incompétent avait risqué des vins de Moselle : « Trop fades pour moi, proféra-t-il avec mépris ; tout au plus sont-ils acceptables bus sous forme de vagues (*Wallenformig*) » !

Ceux qui n'étaient pas à même d'entendre ses paroles purent du moins contempler un spectacle déjà historique en Allemagne, les ébats dans le salon de ses deux énormes dogues et la solennité traditionnelle qu'il apportait à fumer sa longue pipe d'étudiant. Au moment où nous nous retirions, il fit, d'un ton presque ému, un éloge magnifique des qualités de M. Thiers, « l'homme d'Etat chez qui il avait admiré la plus grande variété de connaissances, l'intelligence la plus souple et le sentiment patriotique le plus élevé ».

§

M. Victor-Emile Michelet, poète et mage, donne, aux **Tablettes** (20 novembre), un admirable portrait de Villiers de l'Isle Adam :

La première impression qu'on a d'un homme est toujours la plus juste. Le premier aspect de Villiers me le montra usé. Il devait succomber, cinq ans plus tard, à une mort navrante. Pourtant, quand il venait, au hasard des errances dans Paris, ployer un fleuret sur mon plastron prévôtal, je le trouvais vigoureux et résistant. Je crois bien : il avait résisté à une vie atroce. Les hommes qui respirent dans les hautes atmosphères de la spiritualité, saints ou artistes, y puisent des forces insoupçonnées du vulgaire. Il était de taille moyenne, et ses mouvements montraient une élégance native et indifférente. Ce qui captait d'abord l'attention, c'était son front, très beau, très large, découvert à droite par le départ d'une raie partageant les cheveux grisonnants, dont une mèche, toujours descendue, était constamment rejetée en arrière par le geste habituel d'une main très belle. Le visage, très large en haut, devenait étroit à la base : la courbe de la mâchoire descendait rapidement vers le menton prolongé par la pointe d'une royale que Villiers tordait machinalement aux moments de réflexion intense, — et c'étaient les moments les plus fréquents de sa vie.

Voici le Villiers extérieur et le Villiers intime, selon M. V.-E. Michelet :

Le premier, incertain de ne savoir trop sous quel masque préserver son âme et son génie, accompagnant les « passants » d'inquiets mouvements de ses prunelles couleur des fleurs de lin, tortillant de sa belle

main pâle sa barbiche émaillée d'argent, émettait à regret une parole descendant de la plus altière éloquence jusqu'au bredouillement. Le second était un chanteur. Quand il se sentait dans l'intelligente amitié, il déchaînait une parole ailée, — car il faut toujours revenir aux justes épithètes homériques, — et tout animée de son ardente vie intérieure. Il parlait comme le phénix s'envolait des cendres de son ancien corps. Il contait sa vision dans un langage pareil à son langage écrit, lourd de significations profondes et chatoyant d'esprit. Souvent, je le rencontrais dans la rue, silhouette frileuse dont la tête pesante se penchait sur les épaules, et longtemps je marchais à son côté, dans la fête de la parole, à la fois éthérisée comme un phantasme et ferme comme un rocher. Il se sentait à l'aise dans la rue de Paris, ce canal de vitalité, où l'atmosphère est saturée de passion, d'amour, de douleur et de joie. L'occulte bouillonnement de la cité correspondait au volcan de son verbe. Le trottoir du boulevard lui était un tremplin pour bondir aux zones suprêmes de l'esprit. O ! Paris, merveille des villes, aux temps heureux où tu n'étais pas déchiquetée par la métallique bestialité des automobiles, quel torrent de génie dévala sur ton pavé, mêlé à l'eau immense des larmes de tes enfants en détresse ! Et quelle chaude et magnétique solitude tu sais offrir aux méditatifs dont la marche aiguillonne la pensée ! En ces inoubliables heures de promenade côte à côte avec Villiers, rien n'existait plus que la voix du lyrique enchanteur.

Mémento. — *La Revue française* (2 décembre) : « Mon pays », par M. Jean Ajalbert. — La suite de « la guerre des Femmes » où M. Antoine Redier raconte la vie et la mort de Louise Bettignies et les services rendus pendant la guerre aux alliés, en Belgique et en Flandre où elle créa un service de contre-espionnage, par cette femme prodigieuse d'intelligence et de courage.

Le Correspondant (25 novembre) : M. E. Estève : « L'invention et l'art dans la poésie d'A. de Vigny. »

La Revue de France (1er décembre) commence « Les Gardiennes », un nouveau roman de M. Ernest Pérochon et termine « Oxford et Margaret », la première œuvre en prose de M. Jean Fayard, un début des plus heureux. — Troisième article de M. Raymond Sudre sur « La Question métapsychique ». — Enquête (une de plus !) sur les élections.

La Revue Universelle (1er décembre) : M. Charles Maurras : « Paysages de Provence. » — M. A. Thérive : « Les mystères du Graal. » — M. La Bussière : « Des qualités et des devoirs d'un ambassadeur au Vatican. »

La Nouvelle Revue française (1er décembre) : M. E. Marsan : « Celles d'Alger. » — « Exercice de lecture », par M. René Chalupt.

Le Monde Nouveau (15 décembre) : « R. deSouza et la poésie vivante », par M. R. Clauzel. — « Le père Hyacinthe Loyson », par M. E. Seillière. — « Paul Bourget, critique littéraire », par M. G.-L. Tautain.

La Revue Mondiale (15 novembre) : Lettres de Michelet à Victor Hugo. — « Barnum » pris comme « américain type », par M. Claude Berton. — « Molière ! Pourquoi ? », par M. Léon Bollack.

La Revue anarchiste (novembre) : M. Vigné d'Octon : « A propos d'Isabelle Eberhardt, de son œuvre et de sa vie ». — « Poèmes écrits en Maison Centrale », par M. E. Armand. — « La complainte du Forçat », par M. Georges Vidal. — « Femelles », par M. Brutus Mercereau.

Le Progrès civique (1er décembre) : M. Paul Bottin : « La traditionaliste Angleterre renoncera-t-elle à la Royauté ? »

Le Crapouillot (15 novembre) : Le Salon d'Automne.

L'Opinion (30 novembre) : « Québec, cité française », par M. Louis Thomas.

Les Marges (15 novembre) commémorent leur 20e anniversaire en citant des poèmes de Louis Codet, G. Apollinaire et un « Edmond Rostand » de J. Gasquet. — « Pierre Loti », par M. Maurice Revon. — « Rufisque », par M. J.-R. Bloch. — Poèmes de MM. J. Borély et J. Dyssord.

La Muse Française (10 novembre) : numéro en hommage à M. Maurice du Plessys.

La Revue de Genève (octobre et novembre) : « Locomotives », par M. Jean-Richard Bloch, des pages qui sont d'un prosateur vigoureux, coloré, et emportent le lecteur à travers les paysages fuyants vus d'une plate-forme de locomotive.

Les Amitiés foréziennes et vellaves (novembre) : M. U. Raichon : « Le chevalier de la Colombe. » — M. N. Buisson : « L'Atlantide », poème.

La Chine (1er octobre) : M. E. Mauman : « Yokohama en flammes ». — M. A. Meynard : « Vers les Etats-Unis de Chine ». — « Jade rouge », conte de Sou-Poung-Li, traduit par M. Houa King Chang. — (15 octobre) M. le lieutenant-colonel Spitz : « Les mandats dans le Pacifique ». — Documents sur « les Cataclysmes en Extrême-Orient ». — L'élection de Tsao-Koun », par A. N. — La constitution chinoise.

Europe (15 novembre) : par anonyme : « La dictature en Espagne ». un bien curieux article sur le dernier pronunciamento. Le dernier, pour quelle durée encore ?

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Collection Marius Paulme : tableaux du XVIIIe. — Collection Maurice Gentien : tableaux modernes, bronzes de Barye, objets divers. — Vente Lebarbier de Tinan : quelques livres à dédicaces, objets divers. — Vente Gadala : tableaux, gravures en couleur, objets divers. — Collection Garnier : Miniatures. — Vente Haviland : objets d'Extrême-Orient. — Ventes Heilbronner : objets de haute époque. — La mort de M. Jacques Seligmann.

Reverrons-nous un jour à Paris ces ventes sensationnelles qui, jadis, y attiraient marchands et amateurs du monde entier ? Je l'espère. Il faut toujours espérer. C'est l'espérance, au fond, qui conduit le monde, le transforme à tout instant, et vise sans cesse à l'améliorer. On a dit que la foi transportait les montagnes, signifiant qu'aucun obstacle ne saurait lui résister. L'espérance n'est-elle pas sœur de la foi ? Mieux encore : à serrer l'analyse de près, la foi et l'espérance se supposent l'une l'autre, se complètent, s'accompagnent l'une l'autre. La foi, c'est l'espérance réalisée dans le domaine de l'idéal.

Mais pourquoi de la haute philosophie pour si peu de chose ?

En effet. Souhaitons alors plus simplement que disparaissent un jour prochain ces absurdes lois que les économistes de tous les pays ont établies dans de bonnes intentions, mais qui ne servent qu'à tout paralyser, en gênant les libres initiatives, sources de richesses pour tous.

En attendant, les ventes d'objets d'art suivent un train-train acceptable.

Parlons d'abord de la **Vente Marius Paulme**, que Me Lair-Dubreuil dispersa le 22 novembre à la Galerie Georges Petit.

Le catalogue annonçait avec mystère : « Collection de M.M. P... » M. Paulme est un homme charmant. Il aime la modestie au point de cultiver la violette dans son jardin (je suppose qu'il en a un dans son hôtel de la rue Pergolèse), mais surtout en lui-même.

Il est, en tous cas, un expert réputé, le plus réputé dans les objets du XVIIIe. Tous les jours, depuis plus de trente ans, il fréquente l'Hôtel Drouot, passe dans les couloirs en trotte-menu, se glisse dans une salle, abordé par l'un et par l'autre au cours d'une exposition, parlant à voix presque basse, annonçant, aux ventes, ses estimations sans plus de sonorité.

Fi de la saleté, de la poussière, des microbes, qui règnent dans

la vieille remise des marteaux d'ivoire ! M. Paulme ne les craint pas. Il vit au milieu d'eux avec délectation, avec le sourire. Le contact avec l'Hôtel Drouot, ou son voisinage, lui est tellement nécessaire que, pendant plus de trente ans, M. Paulme a demeuré rue Chauchat, dans un appartement d'où ses yeux pouvaient couver le vieux Temple de Sainte-Brocante, et ses narines en respirer les odeurs, qui ne sont pas toujours celles de l'encens ! M. Paulme vient de déménager. Il occupe maintenant rue Pergolèse le petit hôtel de feu Georges Bourgarel, collectionneur de dessins du XVIIIe, disparu rapidement, trop rapidement. Je félicite M. Paulme d'occuper un hôtel, de prendre figure de riche seigneur, mais je tremble pour lui : pourvu qu'il ne meure pas de la nostalgie de la rue Chauchat !

M. Paulme, en tous cas, a toujours occupé la meilleure place pour former ses collections. Homme de goût, d'érudition, et d'instinct, il n'y a pas manqué. Au cours de l'été dernier, fut dispersée sa collection d'argenterie ancienne. Le succès de la vente prouva que M. Paulme ne pouvait faire un meilleur placement de sa fortune, de ses gains d'expert, et de ses économies.

La vente de ses tableaux du XVIIIe confirme que l'art ancien enrichit plus sûrement que la spéculation à la Bourse. On estimait que cette vente irait au voisinage du million. Elle monta à 1.350.500 francs.

Des tableaux assez divers d'auteurs et de sujets la composaient, mais tous étaient de choix comme qualité. Le succès alla surtout aux œuvres d'Hubert Robert, peintre délicieux, d'un art raffiné, aux riches coloris où les nuances sont disposées avec une maîtrise voisine du prodige. Les experts de la vente, MM. Lasquin et Wildenstein, demandaient 50.000 fr. de la célèbre *Pièce d'eau dans le parc d'une villa italienne*. Elle fut adjugée 140.000 fr. à M. Stettiner, après une lutte serrée entre M. Edouard Jonas, M. Bovenot et un amateur. Les autres œuvres d'Hubert Robert, au nombre de 14, furent également fort disputées. Ce rare ensemble de tableaux d'Hubert Robert permit de faire une curieuse remarque au sujet de leurs signatures. Les unes étaient en lettres capitales, les autres en belle écriture batarde, une en anglaise cursive (n° 74).

Fragonard figurait dans la collection Paulme avec deux œu-

vres : l'*Adoration des bergers*, prisée 40.000 fr. et poussée jusqu'à 85.000, et l'*Amour vainqueur* vendu 20.000 fr. sur estimation 15.000. A la vérité, je n'aime pas beaucoup ces deux œuvres.

Par contre, je trouve que Demachy ne jouit pas du succès que devraient lui mériter la précision et la délicatesse de son pinceau, de même que le choix de ses sujets qui, presque tous, chantent les beautés et le pittoresque de Paris. M. Paulme fut bien inspiré de racheter pour 8.500 fr. l'*Escalier d'un palais*, et de l'offrir au musée Carnavalet en souvenir de son ami Georges Cain.

La **Collection Maurice Gentien**, dispersée également chez Georges Petit les 3 et 4 décembre, s'oppose, pour ainsi dire, à la Collection Paulme, en ce sens que les tableaux représentaient exclusivement la peinture moderne, mais la bonne peinture moderne, celle qui, tout en étant personnelle, n'a pas pour but de défier le bon sens.

Je ne connais pas M. Maurice Gentien. Je le regrette. En tous cas, j'aurais aimé être renseigné sur lui. Autrefois, les catalogues des collections importantes s'ouvraient généralement sur une préface dans laquelle un critique qualifié par sa compétence vous présentait la collection et son heureux auteur. La disparition de cette coutume est à déplorer. Au fait, pourquoi la laisse-t-on disparaître ?

Quoi qu'il en soit, la collection indiquait du goût, de la science et de l'eclectisme. Des œuvres y représentaient Corot, Daubigny, Decamps, Diaz, Dupré, Fromentin, Rousseau, Troyon, Vollon, Ziem. Les bronzes de Barye abondaient, de même divers objets d'ameublement.

De cet ensemble, qui produisit 1.902.161 fr. et qui fut dispersé par Me Lair Dubreuil et Baudoin avec le concours des experts Schœller, Allard, Mannheim, Mme Langweill, M. Portier, je retiens surtout le no 15 : *Souvenirs des bords de la Somme, à Picquigny*, par Corot.

L'art de Corot, fin, léger, transparent, s'y résumait. Estimé 120. 000 par M. Allard, M. Knœdler le poussait contre l'expert jusqu'à 147. 000 fr. Au même acquéreur fut adjugé pour 93. 000 fr. *Vaches à l'abreuvoir*, par Daubigny, dont il était demandé 70. 000 fr.

Cinq œuvres représentaient le nom de Diaz. C'est M. Brame qui acheta les deux plus caractéristiques : le *Gros Chêne* et *Li-*

sière de bois avec mare, l'une pour 33. 500 fr. sur prisée de 25. 000, l'autre pour 21. 300 fr.

Les bronzes de Barye dépassèrent toutes les estimations. Le plus important, *Cerf dix-cors terrassé par deux lévriers*, monta de 30.000 à 45.000 fr.

Dans les objets divers, M. Héliot obtint pour 80. 000 fr., sur demande de 30. 000, une petite coupe en jade vert émeraude, époque Kienlong.

La vente après décès de **Mme Lebarbier de Tinan**, où M. Leman, spécialiste en objets romans et gothiques, débutait comme expert en objets surtout du XVIIIe, mérite de nous arrêter quelques instants. Pauvre Jean de Tinan, disparu si jeune et déjà depuis si longtemps ! Quelques-uns de ses livres s'étalaient dans une vitrine avec leurs dédicaces. Pour notre joie amère, j'en relève quelques-unes. Voici d'abord le *Trèfle noir* avec cet envoi :

A M. Jean de Tinan
Son
Henri de Régnier de la Motte Rocan

C'est ensuite : *Comment on devient Mage*, avec la large et somptueuse signature de l'auteur :

A Jean de Tinan, en lui souhaitant
le destin de Magie
Péladan.

Puis, s'ouvrent *Préludes Tristes* :

A mon ami Jean de Tinan
Pour lire lorsqu'il n'aura rien à faire
André Lebey
Et pour le dégoûter d'être triste !

Enfin, je retiens : l'*Amour, Curiosités*

A Jean de Tinan
honorablement.
Alfred Jarry.

Choses du Passé !...

Après l'évocation de ces temps lointains, je n'ai plus guère le goût d'écrire mais plutôt celui de rêver. Aussi, je me contente de mentionner sommairement quelques autres ventes. **Celle de M. Gadala**, ancien agent de change. Elle produisit 543,000 fr. Y figuraient des objets du moyen âge, des gravures en couleur

du XVIIIe, des peintures modernes, dont un Corot acheté 25.000 fr. par M. Bernheim. M. Gadala achetait ce qui lui semblait beau dans tous les domaines. Peut-être n'avait-il pas tort.

La **collection Garnier**, exclusivement composée de miniatures, est une application de la doctrine contraire.

Me Lair-Dubreuil adjugea 29. 000 fr. à M. Grange une boîte ornée d'une miniature de femme par Hall. L'expert, M. Paulme, en demandait 30.000 fr. Un *Portrait de Robespierre*, par Augustin, fit 6. 500 fr. Le total s'éleva à 231. 765 fr.

Les **ventes Haviland** se poursuivent sous la direction des experts Charles Vignier et Portier. Jusqu'ici le produit est de 4. 870. 723.

De même, les **ventes Heilbronner**, qui, à ce jour, ont produit 7. 431. 323 fr.. Dans celle du 5 décembre, un antiquaire, M. Lambert, poussa jusqu'à 126. 000 fr. un vitrail du XIVe à cinq châssis, et je crois qu'il a encore fait la bonne affaire ! M. Leman en demandait 5.000 fr., sans doute pour voir venir.

Et maintenant on va préparer les grandes ventes de mai prochain.

En les attendant, il est possible d'aller voir un peu de soleil sur la Côte d'azur !

Pour ma part, je ne veux pas partir vers la lumière sans donner une pensée de regrets à M. Jacques Seligmann, enlevé par une mort presque soudaine.

Sa disparition, comme celle de M. Demotte, est une grande perte pour tout le monde de la Curiosité, auquel M. Jacques Seligmann appartenait depuis cinquante ans. Il y occupait une place prépondérante grâce à son énergie, à son travail, à sa compétence.

Son fils Germain continue la firme : « Jacques Seligmann et fils. » Je suis sûr qu'il la défendra avec la bravoure qui lui a mérité la Légion d'honneur sur les champs de bataille.

JACQUES DAURELLE.

L'ART DU LIVRE

Les reliures de Legrain. — Ouvrages de luxe, de demi-luxe et collections populaires.

L'enrichissement d'une technique se fait, presque toujours, contre le gré des professionnels. Ce n'est pas sans susciter de grandes colères que **Legrain** a conquis, dans la **reliure** mo-

derne, une place primordiale. Sa supériorité vient, sans doute, de ce qu'il n'est pas uniquement relieur. La disposition d'un jardin, l'architecture d'un cadre passionnent tour à tour cet ancien collaborateur d'Iribe qui, sans sortir de l'anonymat, dessina maint modèle de meuble, de verrerie ou de bijou. Un mécène, au lendemain de la guerre, le pria d'habiller quelques livres, quelques manuscrits. Faute de disposer d'un outillage et d'un atelier, Legrain dut confier l'exécution de ses dessins à Canape et à René Kieffer. Une première exposition, aux Artistes Décorateurs, en 1920, puis, le mois dernier, à la Galerie Briant-Robert, a permis d'admirer près de deux cents reliures composées pour MM. Camille Doucet, R. de Rotschild, H. de Montbrison ou G.-E. Lang. Par son amour de la logique et de la mesure, son sens architectural, une noblesse qui n'est pas de la froideur, Legrain est bien de notre époque. Son invention reste disciplinée. Quelle que soit l'audace de ses recherches, la liberté des tons qu'il oppose, ses reliures graves, solides même dans la fantaisie, ont comme un air de consécration : c'est la maison édifiée pour le livre. Quand il eut à dessiner un alphabet, tout naturellement il s'inspira du caractère le plus simple, le plus clair et le plus solennel : l'antique carré. Le titre chez Legrain joue un rôle capital. Au lieu de s'inscrire, classiquement, au dos, il s'étale sur le plat, dans une disposition souvent imprévue, participant à la composition décorative. Le plat constitue un premier frontispice. Le prestige de quelques lignes choisies, la matière même, recèlent une allusion discrète au texte. Fuyant toute représentation littérale, toute anecdote, renonçant à rivaliser avec le romancier ou le poète, Legrain se contente de rester dans l'esprit, dans la couleur et dans les proportions du livre. Point de salamandres pour *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, mais des points rouges cerclés de filets d'or. Aucune végétation maladive sur les *Fleurs du Mal*, mais une tache étrange qui s'élargit. La Comtesse de Noailles? Des sphères concentriques. La disposition titubante des filets évoque *Le Bateau Ivre*, la rareté de la matière, *A Rebours*. Nulle vasque aux eaux retombantes pour la *Cité des Eaux* : une simple aigrette d'argent. Ailleurs notre esprit se contentera de la seule beauté de l'ordonnance (*M. Bergeret*, *Eupalinos*), de sobres combinaisons linéaires ou typographiques (*Odes en son honneur*, *Barnabooth*, *Gar-*

gantua, etc.). Ainsi Legrain reste-t-il également éloigné des relieurs classiques, — rivaux des orfèvres et des brodeurs, — qui emprisonnent dans une reliure somptueuse et identique les textes les plus divers, et des relieurs symbolistes qui, trop confiants en leur goût et en leur imagination, *illustrent*.

L'esprit dans lequel sont conçues les reliures de Legrain n'est pas seul à dérouter les vieux bibliophiles. L'exécution même innove. Le relieur traditionnel admire avant tout les travaux exécutés aux petits fers. Ici l'on n'hésite pas à user de grandes plaques, simplification légitime et qui s'accorde avec la franchise et l'ampleur du métier. Ce n'est pas que l'artiste, dans son amour de la simplicité, se prive de jouer avec des matières choisies. Fidèle au maroquin, il utilise aussi le galuchat, la peau de requin ; il encastre la nacre ou les laques, mais sans jamais rompre, par trop d'ornements ou d'éclat, la noblesse de l'architecture et de l'harmonie.

Pourvu maintenant d'un atelier, Legrain parviendra sans doute à exécuter des demi-reliures qui, répétées à plusieurs exemplaires, seront d'un prix plus abordable.

§

Le nombre des **Ouvrages de luxe**, édités à grands frais et illustrés à la va-vite, diminue sensiblement. Réjouissons-nous de voir se multiplier au contraire les belles réimpressions. Enfin voici une édition des *Fleurs du Mal* sans illustrations, sans ornements.

> C'est à dessein, écrit Van Bever, que nous avons écarté toute interprétation iconographique... En une telle œuvre, le poète apparaît comme l'ultime magicien agissant à la fois sur les yeux et sur la pensée... Nous nous sommes appliqués uniquement à exiger de la typographie un concours que nous n'eussions pu obtenir aussi étroitement de la gravure et du plus subtil des commentaires.

La discrétion de l'éditeur Crès a été jusqu'à permettre au lecteur de substituer aux titres ornés par Paul de Pidoll de simples titres en rouge. Voilà qui nous console de tel Anatole France ou de tel Laforgue, récemment sortis et illustrés Dieu sait comme. Les collections de Lardanchet s'enrichissent des *Stances* de Moréas, de *l'Amour* de Stendhal, de *Jean-de-Jeanne* de Pouvillon, demain *Gaspard des Montagnes*, le *Grand Meaulnes* et *Fu-*

mées dans la campagne inaugureront la série des « jeunes ». Au Sans Pareil, c'est *Croquignole*, précédé d'une belle lettre inédite. Chez Helleu et Sergent, *Les Heures*, de Verhaeren (le caractère d'impression un peu grand pour le format de la page) et *Euréka*, qu'il eût été fou d'illustrer, mais que décorent de charmants petits ornements de Latour tirés en bleu et inspirés par la cosmographie. Les *Beaux Livres*, qui décidément méritent leur nom, s'enrichissent du *Crime de Sylvestre Bonnard* et de l'*Insurgé*, illustrés par Siméon et Barthélemy dont l'art s'élargit sans cesse. Mornay fût également bien inspiré en demandant à Méheut de commenter *Le Gardien du Phare*, et à Lébedeff *Terres de Silence*. En dehors de cette collection, le spirituel *Riquet à la Houppe*, semé de croquis de Bofa, et les *Archives du Club des Onze* montrent l'activité d'un éditeur qui aime son métier et ne s'emprisonne dans aucune formule. Les *Petits Poèmes en prose* ornés par Le Breton, et surtout *Jacques le Fataliste* décoré de larges dessins, d'un beau style et conçus à la manière de bois par l'excellent peintre-graveur Kayser, font honneur à René Kieffer.

Bouvard et Pécuchet est, avec l'*Education sentimentale*, et de beaucoup, le meilleur volume publié dans l'Edition du Centenaire (Librairie de France). Le comique particulier de Naudin est nourri par une grande tradition et moderne tout ensemble. Style robuste qui avoue franchement ses sources sans laisser d'être personnel. On aimera ces compositions d'un rythme puissant qui, simplement clichées, ont presque la saveur de lithographies, ce terrible humour, à la Goya, cette carrure à la Flaubert qui jadis firent notre joie sur les couvertures du *Cri de Paris*.

C'est pour leur style aussi, — toujours un peu archaïque, — que nous louerons les beaux bois que Jou a gravés pour *Abeille* (chez Coq). A l'opposé Albert André aérien, transparent, était fait pour évoquer l'atmosphère de Toulon : cinquante croquis légèrement rehaussés font des *Petites Alliées*, publié chez Jonquières, un charmant livre. Quesnel décore la *Petite Ville* (au Pou qui grimpe), Quint, sans offenser Stendhal, peut illustrer *le Rouge et le Noir* (Crès) et Maximilien Vox *Lucien Leuwen* (Le Livre). De gracieuses images de Sauvage enjolivent les *Poèmes d'amour* préfacés par Reboux et dans *Rien qu'une femme* Asselin se révèle aquafortiste (Crès).

Le talent aristocratique de J.-L. Boussingault était désigné pour commenter par l'image le sport auquel la collection des Tableaux contemporains (N. R. F.) consacre son troisième volume. Le *Tableau de la Vénerie* (avec le *Tableau de l'Amour Vénal*, de Luc-Albert Moreau, qui va lui succéder) nous fait assister au réveil de l'illustration lithographique, abandonnée ou presque pour le bois, depuis les campagnes de Bracquemond, qui la déclarait anti livresque. Le trait solide de Boussingault, au contraire, ne fait-il pas corps avec le texte ? Voyez les têtes de chapitre et les culs-de-lampe d'une observation délicieuse qui touche à la caricature, sans jamais être vulgaire. La tradition de Guys, de Lautrec et de Bonnard se perpétue et se renouvelle ici. Des planches comme les *Invités*, *l'Amazone*, *Après la Révolution*, révèlent un dessinateur de race, qui joue du blanc et du noir avec tant d'art que la couleur, loin de donner plus de charmes à d'autres hors-texte en diminue plutôt l'effet.

Tel n'est pas le cas pour les vignettes de Raoul Dufy (*Friperies*) coloriées au pochoir d'une main habile et volontairement vieillotte. Là, comme dans les *Tableaux de la Vénerie*, même accord entre le texte et l'illustration. Jamais Dufy ne s'est montré plus ingénieux adaptateur : il s'inspire des graveurs du XVIe siècle ou des imagiers d'Epinal. Mais un humour ou une observation très personnels enlèvent à ses bois tout caractère de pastiche. Au dessus des sillons traditionnels, Dufy déroule en spirales les fumées d'usine. Ces images, Fleuret semble les avoir à l'avance décrites dans ses poèmes,

> Ces images qu'on haïrait pour maladroites
> Avec leur gaucherie populaire et précise
> Si l'on n'avait la foi du temps des almanachs...

Délicieuse et volontaire maladresse du spirituel graveur qui, pour dérouter toute habileté, s'est imposé de dessiner de la main gauche.



La collection du *Livre de Demain* (Fayard) devait montrer la voie à d'autres éditeurs. Voici, chez Férenczi, une excellente série à bon marché. La couverture est de Clément Serveau, auquel on doit l'illustration d'*Ecrit sur de l'Eau*, de la *Maison de Claudine* et de *l'Amour de Cécile Fougères*. Plus que le

hors-texte, des têtes de chapitre et des lettres ornées témoignent d'une robuste invention décorative et d'un métier savoureux.

Quant au livre d'étrennes, il reste, on peut le dire, en enfance. Pourtant chez Crès, un charmant ouvrage dont Rachilde réclamait l'illustration, *Le Roman de la Rivière*, de Georges Ponsot, que Delaw, L'Imagier de la Reine, a semé d'images ; chez Delagrave, *Le merveilleux voyage de Nills Holgerson* (illustrations de Reboussin) et, à la Renaissance Universelle, *La Romance du Troubadour*, d'un dessin contestable, mais où personnages et décors, se découpant en ombres chinoises, créent une mise en page neuve et pittoresque.

CLAUDE ROGER-MARX.

URBANISME

L'urbanisme aux Colonies. — Tananarive au saccage. — La leçon d'une exposition à Paris. — Le rôle d'une capitale.

Lorsque les coloniaux arrivent dans un pays, ils installent leurs habitudes de *blancs*, leurs besoins de civilisés. Et cela est bien. Il est juste que les indigènes connaissent la civilisation européenne dans ce qu'elle a de plus raffiné. S'ils ont de lourds cerveaux, ces missionnaires de la vérité européenne, ils imposent durement leur idée du bien et du beau. Pourtant, il est un principe que certains tiendraient pour le plus raisonnable, ce serait qu'ils laissassent aux indigènes le temps de s'adapter à nos règles, à nos lois, qu'ils voulussent bien laisser aussi, à leurs coutumes acceptables, leurs futurs compatriotes.

Mais ceux qui détiennent la vérité ne sauraient attendre l'effet même de la grâce. La mesure est une faute à leurs yeux. S'ils ne précipitent pas, ils vont sans soucis.

Ces réflexions me sont venues, à l'examen du plan de **Tananarive**, ville livrée **au saccage** de gens lents, mais sans méthode.

C'est une réunion de villages pittoresques que Tananarive. Elle est élevée sur des collines qui dominent d'immenses plaines faites de rizières et de marécages. Il est visible que les Howas choisirent le point le meilleur pour s'y établir et y régner. Toutefois, leur urbanisme n'était pas plus avancé que le nôtre et cela n'étonnera point de guerriers plus attachés à la domination qu'au bien-être des agriculteurs qui vivaient dans les marais.

Les colonisateurs sont arrivés. Je ne sais point qu'avant 1919,

ils aient pensé à composer cette capitale selon les règles de l'hygiène, — c'était pour eux, — ni du bon sens, — c'était pour tous.

Qu'on y songe : Tananarive, avec ses soixante mille habitants, est encore livrée à l'empirisme des sous-officiers du génie ; et les égouts n'existent pas ailleurs qu'au milieu des sentes qui font la plupart des rues. Il y a bien une route circulaire de quatorze kilomètres, quelques places, trois ou quatre palais ; c'est encore l'assemblée de villages madécasses que séparent au cœur, ou presque, de la cité, les rizières et les marais pestilents.

Le hasard, qui est ici un généreux correspondant, lecteur du *Mercure*, a mis sous mes yeux un plan-projet qui date de 1919 ; œuvre d'un architecte, quelque fonctionnaire je suppose. Vraiment, ce plan est une chose pleine d'intérêt.

L'architecte, M. Cassaigne, a discerné qu'on pouvait, dans cette réunion de villages — conurbation, disent-ils, — mettre de l'ordre gai et de l'hygiène sans sévérité.

Son projet repoussait les marais et les rizières hors de la cité nouvelle, aménageait des terrains tirés des eaux en jardins et en parcs, mettait en valeur des lacs qui ont été placés par le ciel au milieu de Tananarive pour l'agrément d'une capitale. Il respectait la fantaisie aimable de la terre et utilisait le pittoresque indigène.

M. Schrameck, qui fut quelque temps gouverneur de la grande île, chère à Pierre Camo et à Paul Souchon, accepta ce beau plan ; je crois même qu'il en avait été le promoteur. Mais il partit. Depuis lors (1919), cette chose charmante que j'ai dite est demeurée sur le papier, cependant que l'Administration, attachée à l'empirisme traditionnel, démolissait à longueur de jours, case par case, la vieille Tananarive et laissait les lotisseurs et les eaux stagnantes prodiguer l'horreur du désordre sans fantaisie et le paludisme à quelques milliers de Français qui languissent et se désespèrent en vain.

On voit du reste que l'Urbanisme n'est pas considéré comme un article d'exportation et que les mœurs administratives qui nous désolent sévissent dans nos possessions. Nous y reviendrons, comme dit l'autre, qui est un savant.

§

L'exposition des arts décoratifs modernes qui doit s'épanouir au *cœur* de Paris, du 15 avril au 15 octobre 1925, c'est la

pomme de discorde jetée au sein de nos conseils. Elle soulève les sentiments politiques, esthétiques et commerciaux, voire urbanistes, des gens les plus divers. Ce n'est pas mon rôle que d'en montrer l'utilité et le bénéfice qu'en tireront Paris et la France. Mais pour l'urbanisme quelle expérience à ne point négliger !

Il n'y aurait point de discussions et de polémiques, si les administrateurs de la capitale avaient prévu, dès 1900 par exemple, les espaces utiles aux expositions futures, aux grandes solennités, aux réunions d'une cité qui atteindra, dans vingt ans, ou trente, dix millions d'habitants. Il n'y a guère que Mac-Orlan qui, en sa *Cavalière Elsa*, ait su imaginer un Paris destiné à des foules assemblées. Je veux dire qu'on manque d'imagination dans les bureaux ; et ils n'ont pas l'air de lire les poètes !

L'impression d'être gouverné ne compense pas, pour le public, la sensation, qu'il cristallise en vain dans son mécontentement quotidien, de vivre dans un monde cloisonné par des murs de papiers au titre de la municipalité.

Que l'on examine le plan de Paris : il ne reste plus dans la vieille enceinte, pour les larges mouvements des foules nouvelles, que les Tuileries, le Champ de Mars assez amputé, l'esplanade des Invalides, à demi impraticable. Si bien que les Jeux olympiques, malgré tout, ont dû, à leurs risques, s'exiler dans la banlieue, assez loin. D'évidence, on eût dû le prévoir, il y a longtemps. Il eût fallu trouer l'amas des masures de plâtre et jeter bas des murs inutiles.

Où iront les cinq, six expositions qu'on projette ? Le rôle certain d'une capitale est aussi de se livrer aux grandes foires, aux expositions ; j'allais dire aux révolutions, enfin aux manifestations de grande ampleur, même universelles.

Il y a eu de l'argent, certes. Il a été mis à de petites choses, à de petits assauts : le grignotement célèbre a son pendant. Il y a eu des terrains. Ils ont servi de gages à des marchandages ou bien on ne s'en est point servi.

Songez qu'en quatre ou cinq ans on n'a pas su se mettre d'accord sur l'Octroi, ni, en dix ans, sur la protection de Paris contre la Seine.

C'est l'imagination qui fait défaut, l'imagination réalisatrice.

Les plans ne manquent point, comme le croit M. Henri de Jouvenel. Parmi vingt projets de Grand-Paris, celui de M. Jaus-

sely n'est pas sans envergure qui prévoit une grande cité. Mais il semble qu'on en ait peur.

Les moyens non plus ne font pas défaut ; les hommes, seulement. La capitale d'un pays qui a improvisé, dans le désordre de la guerre, l'outillage de la lutte de cinq ans, qu'elle n'ait pas son parc des expositions, son cirque pour les grandes fêtes, son Champ de Mars à la mesure de son peuple, voilà qui est stupéfiant.

Le système du *petit paquet* tient lieu de toute doctrine. L'expropriation par zone, comme on dit, sera pratiquée quand il sera trop tard. Livrés à de lentes combinaisons, à des machinations électorales, l'administration et les conseils vont à l'allure des pataches. Que ce soit à Tananarive ou à Paris : le même spectacle. Lorsqu'on a choisi de vivre avec son temps, je pense qu'il faudrait user de l'électricité. Si non, le stylite a raison, et ces messieurs n'ont qu'à choisir le chapiteau qu'ils préfèrent pour y rêver leur nirvana paperassier.

Bref, *l'exposition des arts décoratifs modernes*, si on la chambre dans Paris, étouffera et étouffera la ville ; si on la repousse jusqu'aux banlieues, sans préparations qui apparaissent formidables, ses intérêts seront assurément *sacrifiés*. Sa place était dans la ville, non loin du centre. Dès 1900, il eût fallu y penser... Pourquoi pas ?

Le plan du Grand-Paris ne vaudra qu'autant qu'il prévoira le grand cirque, l'esplanade ou un forum, si l'on veut. Tout ce que nous avons aujourd'hui n'est plus à la mesure du Paris qui se forme, et tout au plus cela correspond-il au Paris de 1860.

Mémento. — Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je découpe l'écho suivant paru ce dernier novembre :

M. Louis Renault vient de déposer au conseil général de la Seine une proposition qui présente pour les communes suburbaines un intérêt capital :

Pendant une période à déterminer d'après les nécessités, chaque année, une somme de 10.000.000 de francs, prise sur les ressources ordinaires du département, sera employée dans les communes dont une partie du territoire aura été lotie et où cela sera nécessaire du fait du lotissement, à l'exécution des travaux destinés à assurer l'assainissement, la viabilité, la distribution d'eau, l'éclairage, etc...

La moitié de cette somme de 10.000.000 de francs représentera la part contributive du département dans l'exécution de ces travaux. L'autre moitié constituera une avance du département aux communes qui pourront réclamer la participation des particuliers au paiement de ces travaux.

Cette avance sera remboursée sans intérêts au département :

1° En vingt années pour les communes supportant moins de 300 centimes additionnels ;

2° En vingt-cinq années par les communes supportant de 300 à 600 centimes additionnels ;

3° En trente années par les communes supportant plus de 600 centimes.

Dix millions ! vous lisez bien.

Il y a plus d'un an que j'ai peint ici ce qu'était le lotissement de la banlieue parisienne. J'ai reçu mainte diatribe. La proposition de M. Louis Renault montre que, malgré les dénégations qui accueillirent ma chronique, j'étais au dessous de la vérité.

ÉLIE RICHARD.

LINGUISTIQUE

J. Vendryes : *Le Langage, Introduction linguistique à l'histoire* (IIIe vol. de *L'évolution de l'humanité*, dirigée par H. Berr), Renaissance du Livre. — Kojo Tovalou Houénou : *L'involution des métamorphoses et des métempsychoses de l'univers. Tome premier. L'involution phonétique ou méditations sur les métamorphoses et les métempsychoses du langage*, chez l'auteur, 90, Boulevard du Montparnasse, Paris.

La *Linguistique* de M. Marouzeau, dont j'ai vivement recommandé la lecture, est l'initiation du premier degré à la science du langage. Le **Langage** de M. Vendryes, ouvrage d'une autre envergure, permet, et permet à tout le monde, d'embrasser philosophiquement l'ensemble des problèmes posés et l'essence des résultats acquis. Paru presque en même temps que le *Language* de M. Jespersen (en anglais, à Londres), et que le *Language* de M. Sapir (en anglais, à New-York), moins bref que le manuel de M. Sapir, mieux fondu que les études de M. Jespersen, notre *Langage* est un grand bonheur pour la science française.

Quatre parties d'étendue sensiblement égale : I, les Sons (le matériel sonore ; le système phonétique (spécial à chaque langue) et ses transformations ; le mot phonétique et l'image verbale) ; II, la Grammaire (Mots et morphèmes ; Catégories grammaticales ; Espèces de mots ; Langage affectif ; Transformations morphologiques) ; III, le Vocabulaire (Sa nature et son étendue ; Comment les mots changent de sens ; Comment les notions changent de nom) ; IV, la Constitution des langues (Dialectes et langues spéciales ; Langues communes ; Contacts et mélanges ; La parenté linguistique et la méthode comparative). En outre, une Ve partie, l'Ecriture ; (son origine ; les rapports de la langue écrite et de la langue parlée) ; une Introduction, sur

l'hypothétique origine du langage; et une Conclusion, sur la notion du progrès dans le langage. — Il n'y a sans doute aucune question qui, dans ce vaste cadre et sur ce plan clair, ne trouve sa place : ce qui n'est pas traité en qualité d'exemple typique est du moins indiqué, avec renvoi aux travaux spéciaux; et ce qui ne serait pas expressément indiqué, il est probable que le lecteur, grâce aux disciplines fournies par l'auteur, pourra toujours, par un effort de réflexion logique, le situer à son juste endroit de construction.

Donner un prospectus de richesses aussi denses, c'est un rêve. Ne citons qu'un exemple des vues à saisir chemin faisant, et qui sont des vues sur notre esprit humain à vous et moi.

La langue française se distingue entre toutes par l'abondance de ses moyens pour exprimer le temps ; cependant les temps du verbe français, qui expriment le moment où une action s'est accomplie, s'accomplit ou s'accomplira, ne tiennent pas compte de la durée de l'accomplissement ; or cette notion de durée est importante, et, dans certaines idées verbales, domine même toute autre considération de sens; l'aspect duratif de l'action était ce que le verbe de l'indo-européen primitif exprimait surtout; la conjugaison était fondée sur la catégorie de la durée; le latin, en exprimant le moment, a innové; mais d'autres langues, grec ancien, sanskrit, slave (surtout le russe), ont un système verbal incompréhensible si on ne tient pas compte des nuances d'accomplissement qu'on nomme le duratif, l'instantané, le perfectif, l'imperfectif, l'inchoatif, le terminatif, l'itératif. Eh bien, le français, quoiqu'il ne puisse indiquer pour chaque verbe un duratif ou un itératif comme il indique le futur ou le passé, s'est forgé deux moyens d'exprimer l'aspect instantané : le premier consiste, étant donné un verbe, à lui préfixer *re-*, conservant d'ailleurs le verbe simple pour marquer l'action durative ; ainsi, *rabattre, rabaisser*, c'est (hormis les cas où le sens itératif de *re* n'est pas oublié), faire succéder l'abaissement à l'élévation, — sans tenir compte de la durée qu'il y faut; car, si l'action se présente à l'esprit jusqu'au terme de son exécution, on dit *abattre, abaisser*. (D'ailleurs, la langue tend à remplacer les verbes simples par leurs composés avec *re-* : *unir* deux personnes ne se dit plus que de la cérémonie de leur mariage, autrement on dit *réunir*. Ainsi la langue crée des instantanés et peut conserver à côté

d'eux leurs duratifs; mais la langue populaire fait dévorer les duratifs par leurs instantanés.) — Le deuxième procédé consiste à employer la forme réfléchie : *défiler* est duratif par rapport à *se défiler* instantané; *trotter* duratif, *se trotter* instantané. Et encore : *aller*, *fuir*, *voler*, *crier*, *crouler*, duratifs, dont les instantanés sont *s'en aller*, *s'enfuir*, *s'envoler*, *s'écrier*, *s'écrouler*, qui montrent que, pour la forme réfléchie, le préfixe n'est plus *re-*, mais *é-* ou *en-*.

Un grand mérite du livre de M. Vendryes, sa forme littéraire ; que l'idée n'y soit jamais suspecte de complaisance pour le style, on s'y attend bien ; mais la phrase est d'un achevé solide qui n'exclut ni la malice, ni la poésie ; la page est concaténée ; le chapitre est dramatique, et mène de plus fort en plus fort.

Je dis « fort » ; on peut le prendre au sens de renversant. M. Vendryes se plaît à saper nos illusions, — a-t-il tort ? — à détruire l'optimisme satisfait qui nous porte à croire que nous parlons la meilleure des langues possibles, ou tout au moins qu'une langue est constituable qui serait de tous points la meilleure. — Entre parenthèses, voir, p. 193, la condamnation décisive des langues artificielles bâties sur un plan logique.

Cet exemple ci-dessus des lumières positives et neuves que la linguistique comparée apporte sur un langage qu'on croit connaître parce qu'on l'a dans la bouche, faites attention qu'il accuse les langues indo-européennes modernes d'avoir négligé la catégorie de la durée, et toutes les langues de ne posséder que des catégories grammaticales dont l'importance est différente suivant le système propre à chaque langue, mais non suivant une logique éternelle ; il y a entre la grammaire et la logique ce désaccord que les catégories grammaticales et les catégories logiques se recouvrent rarement, et que le nombre même des unes ne coïncide pas avec le nombre des autres ; même quand une catégorie grammaticale semble avoir avec la réalité un rapport plus étroit que telle autre (par exemple celle du nombre, *le cheval*, *les chevaux*, plus « rationnelle » que celle du genre, *la chaise*, *le fauteuil*), même alors, M. Vendryes ne manque pas d'ajouter que cette rationalité n'est qu'une apparence, « dans notre conception actuelle du monde »... Voyez Einstein !... A travers tout le livre, la destruction des idoles linguistiques semble liée à celle des rationalismes nationaux et temporaires. On ne peut pas dire

qu'il n'en résulte pas quelque sensation de nihilisme. Interdiction de reposer sur le flanc droit, ni sur le gauche ; et le scepticisme n'est pas du tout un mol oreiller ; et on n'est pas non plus ici pour dormir. Mais, puisque l'optique n'a pas détruit les couleurs, si la linguistique montre que le langage est seulement ce qu'il a pu se faire et pouvait être autre qu'il n'est, consolons-nous : la pensée vivante n'en a pas moins de prix. D'ailleurs, si M. Vendryes, qui a tenu surtout à nous donner des disciplines linguistiques, avait eu l'espace de nous documenter davantage sur les faits acquis, nul doute que, par plus de certitudes positives, sans que l'esprit du travail eût à changer, l'impression d'ensemble serait davantage d'une conquête sur le non-savoir.

J'avoue cependant ne pas adopter d'emblée, aux dernières pages du livre, la conclusion assez pyrrhonienne qui décrète l'équivalence des évolutions du langage et leur refuse le progrès. Imaginant que par l'effet d'un cataclysme social et d'une confusion des races, des classes et des nations, notre actuel français, cette langue rationnelle et abstraite, pourrait redevenir une langue de sauvages, concrète, mystique et subjective, M. Vendryes demande, et répond : « Y aurait-il progrès ou régression ? Ni l'un ni l'autre, du moins linguistiquement parlant. » Comment concilier cette affirmation, si négative, avec cette autre, beaucoup mieux fondée, que « l'évolution des langues n'est qu'un aspect de l'évolution des sociétés » ? à moins de sous-entendre que l'évolution sociale ne mène jamais à un mieux, ce qui est trop décourageant pour être vrai. Aller à une séance de la Société de Linguistique, y voter un règlement, c'est croire un mieux social possible. Certes, le progrès humain n'est pas continu, ni à fin prédéterminée ; mais, de même qu'il y a des règlements sociaux profitables, quoique escortés de pertes, telles que les belles cérémonies d'une religion défunte, il existe à mon avis des états linguistiques supérieurs, même avec pertes de musicalités et de sémantiques savoureuses. Le grec ancien aurait-il pu suffire à M. Vendryes pour rédiger son beau livre ? Peut-être, mais non pas le roman parlé par les Capétiens directs, et j'appelle supérieur le français que parle M. Vendryes. — « Rien ne prouve, dit M. Vendryes, qu'aux yeux d'un habitant de Sirius, mentalité de civilisé ne soit pas l'équivalent de dégénérescence. » Cet argument brillant, cet appel renanien à un tribunal supposé suprême, émeut-il ma

conscience ? il l'endurcirait plutôt. L'habitant de Sirius me semble être toujours, juge à épices, de l'avis du dernier qui l'invoque avec du front et de la soudaineté. Rien ne prouve qu'à ses yeux, peut-être simples yeux de gruyère, les linguistes de la Sorbonne ne soient pas nettement inférieurs à ceux du Dahomey, et que son oreille n'aille pas jusqu'à préférer au langage de l'homme celui du chien, ou du crabe, ou le silence ; alors, qu'importe son drame, s'il n'est pas intrigué au nôtre, qu'importe tout le misérable infini sidéral, s'il demeure neutre hors de notre mêlée ? Le scepticisme joue son vrai rôle quand il imite le couteau de la balance et fait osciller la pesée ; il est outré, si le couteau coupe le fléau et laisse tout tomber.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Vendryes se tient au rond-point de tant de questions, il va donner le départ à tant de vocations de linguistes, que l'on peut, certain d'en reparler souvent, s'excuser aujourd'hui de consacrer quelques lignes à un autre ouvrage destiné à être beaucoup moins relu, et passer de la linguistique de grande école à une linguistique de vacances, à celle de M. Kojo.

Celle-ci, **l'Involution,** tient, toute, dans un théorème :

$$\frac{\text{h h}}{\text{H}} = \text{nmmacciounmm} \quad \frac{\text{nmmacciounmm}}{\text{nmmacciounmm}}$$

multiplié par alpha variant de zéro à l'infini.

Explication : *hh* et *H*, c'est le « trident aspiratif » ; le second terme de l'équation, ce sont « tous les mots de l'univers et l'univers lui-même ». Corollaires :

Une boule descend le plan incliné de la langue à sa pointe. Vous appelez K l'intersecte du voile et de la base du triangle lingual, T son sommet qui prolongé aux lèvres devient P. Cette variété de noms prouve que la boule change de place. Soit [ajoute l'auteur], mais ne perdons pas la boule.

Je ne démontre pas, je montre, et je voudrais incendier du feu qui m'embrase.

Les savants et leurs disciples ressemblent à un ivrogne qui, en pleine place de la Concorde, va titubant le long de la grille de l'Obélisque. Il se plaint de la méchanceté des hommes : « Ah ! les cochons », dit-il, « ils m'ont encore enfermé. »

M. Kojo reproche aussi aux savants de « définir », et que leurs « spécialités » ne soient que des « alibis » : « Tout ce qu'ils croient

impossible par définition, se résout par infinition. » — Ceci me fait douter de la métaphore obéliscale; car rien ne ressemble à une définition comme la grille de l'obélisque, mais considérée de l'intérieur, sans quoi une grille est une exclusion; et alors, le savant qui gémit de la grille, c'est qu'il est dedans, et qui donc tient le rôle de l'ivrogne ?

M. Kojo, avocat à la Cour d'Appel de Paris, est un neveu de l'illustre roi Behanzin, à qui le livre est dédié (« A mon oncle et souverain roi, Au grand exilé qui tient dans sa main l'œuf de l'univers, Kondo Gbehanzin »). On peut ne pas aimer des métaphores à la Batouala, comme celle-ci : « La bouche est la matrice du langage et la langue l'organe générateur » ; mais, assisté de Me de Moro-Giafferi, M. Kojo, le 8 août dernier, déposait, pour coups et blessures, une plainte contre un gérant d'établissement de Montmartre qui l'avait expulsé pour se rendre agréable à ses clients américains : sur cette question-là, je veux que tous les linguistes indo-européens réprouvent les procédés yankees, soient pour les frères d'Afrique des témoins d'intellectualité, et soutiennent la plainte du prince.

GASTON ESNAULT.

POÉTIQUE

Jules Romains et G. Chennevière : *Petit Traité de Versification*, « Nouvelle Revue française » (suite et fin) (1).

Les auteurs croient s'être le plus distingués par un apport original dans les chapitres qui traitent de ce qu'ils appellent *les accords* : c'est un tissu de redites ou d'enfantillages.

Les « accords » sont simplement les rimes, assonances (rapprochements de voyelles) et allitérations (de consonnes) finales ou médiales, qui ont constitué de tous temps et en toutes langues les sonorités instinctives ou voulues, propres à certains vers.

On a depuis longtemps relevé qu'il n'existe pas d'harmonie dans les rythmes poétiques sans des rappels de sons à différentes places, en relation souvent avec la pensée ou l'impression à rendre. Dans la seconde moitié du xviiie siècle, les poètes et métriciens français ont poussé très loin leurs recherches de ce côté, et les puérilités de l' « harmonie imitative » pour elle-même n'en furent que trop le résultat. La musique racinienne cependant n'existerait pas sans ces combinaisons ; elle ne diffère de l'or-

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er octobre.

chestration romantique que parce qu'elle est moins allitérée. Becq de Fouquière, M. Maurice Grammont les ont analysées avec l'ingéniosité la plus délicate, et ils ont mis en valeur ainsi des beautés qui passaient trop souvent inaperçues.

Dans tous les cas, les poètes les moins musiciens obéissent d'instinct forcément aux images homophoniques qui composent un des tissus du langage, ils savent seulement moins que les autres les approprier à leur art. De qui, par exemple, cet alexandrin :

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,

dont d'abord les *i*, puis les *r*, enfin les *m* accentuent la pensée d'une énergie superbe ? Il n'est que de Voltaire. En voilà un autre, du même, qui pourrait être de Victor Hugo :

Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

Mais les auteurs du **Petit Traité de Versification** se gardent bien de rappeler ces vieilles choses ; et jamais verbalisme pédant n'a été plus vain pour l'établissement de règles factices qui dépassent en chinoiseries les horlogeries du xve siècle. Afin de paraître plus neuf, le terme « accord » est substitué partout, en plus de la rime, à l'allitération et à l'assonance. Nous avons *l'accord simple*, *l'accord imparfait*, *l'accord par augmentation* ou *par diminution*, *l'accord renversé*. A ces quatre *natures* d'accord, dont chacune est susceptible de subir une *avance simple* ou une *avance double*, s'ajoutent leurs trois *genres* : *masculin*, *féminin*, *mixte*. Accord simple avec homophonie de la sonorité suivant la voyelle : bon*heur*, *mort* ; avec homophonie de la consonne d'appui : *été*, sep*t ans*. Ce sont des accords masculins. Accord féminin : senti*nelle*, *nulle* ; accord mixte : *seule*, *sol*. Pour le reste, cette citation, je pense, pourra suffire :

L'accord est dit *par augmentation* ou *par diminution* selon le cas, lorsqu'il a lieu entre la dernière syllabe accentuée d'un vers masculin et d'un vers féminin, et que la syllabe muette finale du vers féminin introduit un son de consonne nouveau. Par exemple l'accord de *cor* et de *carte*.

Il y a accord par augmentation lorsque le vers masculin précède l'autre :

Voici que la cour s'é*gaie*,
Que les murs se trans*figurent*.

et accord par *diminution* lorsque le vers masculin suit le vers féminin.

On remarquera tout de suite l'enfantillage et la pauvreté de pareilles distinctions. Il y aurait « augmentation » harmonique, si les deux syllabes toniques étant semblables (Ex. *égaie*, *fatiguèrent*), la finale féminine augmentait la seconde de sa résonance. Mais les voyelles des deux toniques étant hétérogènes, l'atone féminine qui suit la seconde perd toute signification, l'oreille retient seule l'allitération de la syllabe accentuée.

C'est en effet l'*accent* qui donne sa valeur à l'homophonie. Nos auteurs n'ayant pas su reconnaître le rôle de l'accentuation rythmique, elle ne cesse pas de leur jouer des tours. Ainsi vous douteriez-vous qu'en ces deux vers :

Si, du parvis obscur où j'accède en tremblant,
Je puis, vainqueur du charme adorable des formes...

l'accord se produit entre obs*cur* et vain*queur* par « *une avance masculine de 6 syllabes au premier vers, et de 8 au second* » (huitième syllabe *queur*, en avance de la douzième finale, et sixième *cur*) ?!! Comme si l'oreille pouvait jamais établir ces comptes mathématiques et en sachant trouver la place exacte de la syllabe par rapport au nombre total de l'alexandrin ! La vérité est qu'en ces deux vers il n'existe qu'un seul accord intérieur, celui de *charme* et d'ado*ra*ble, spécialement parce que les deux consonances portent sur des accents rythmiques. Au compte de M. Romains on pourrait trouver des analogies entre n'importe quelles syllabes et à n'importe quelles places, attendu que les mêmes sons se répètent à chaque instant. Mais l'oreille les élimine lorsque les accents ne leur donnent pas leur valeur représentative, lorsqu'ils ne rassemblent pas sous leur domination les autres homophonies du vers. Dans le vers de *Mérope*, cité plus haut, ce sont les deux syllabes *nis* et *prime* qui commandent l'harmonie et lui font jouer autour d'elles les autres assonances et allitérations :

Mi*nis*tres rigoureux du monstre qui m'op*prime*.

En outre des 5 *i* et des 5 *r*, il ne faut pas moins de 4 *m*, dont une à une place tonique et rythmique, *monstre*, pour déterminer la curieuse figuration de cet alexandrin.

Cependant nos auteurs ne rangeant leurs « accords » que dans ce qu'ils dénomment les *éléments de liberté*, qui seraient secondaires, ils pourraient nous accuser de nous y attarder trop

aux dépens du principal, qui serait dans la classification même des éléments métriques.

Avant tout, pour eux, il s'agit de « codifier », alors qu'aux époques académiques les plus rigoureuses, aucun art ne fut jamais soumis à des codes absolus ; et il faudrait que le plus grand, le plus complet des arts, la poésie seule dût subir l'arbitraire le plus conventionnel. Il est vrai que spécialement la poésie française perdit plus que toute autre, à diverses reprises, le sens de la réalité vivante, et qu'elle obéit à des tyrannies enfantines sur le modèle premier, quoique beaucoup moins strict, de la poésie latine, qui ne fut jamais qu'une imitation rétrécie et morne de la poésie grecque. Mais nous savons par celle-ci que la prosodie et ses formes étaient la création sans cesse renouvelée des poètes eux-mêmes, et que leurs « codes », jusqu'à la momification alexandrine, n'étaient que des nomenclatures multipliées par l'*expérience* et par toutes les ressources *naturelles* du langage. Et je passe sous silence la prosodie biblique, à cause de ses plus larges libertés, bien qu'elle ne soit peut-être pas négligeable, il me semble...

Lorsque donc MM. Romains et Chennevière prétendent qu'aucune prosodie ne peut exister sans un *élément d'obligation*, c'est-à-dire sans « une division rythmique obligatoire, indépendante du mouvement propre de la pensée ou de l'inspiration », cela n'a aucun rapport avec « une loi *formulable* de rythme », à laquelle ils assimilent cette « division obligatoire ». Oui, il y a des lois d'équilibre rythmique (sans relation du reste avec le *syllabisme*, si ce n'est parfois avec le *nombre* ou plus exactement le *numérisme*), qui ont pour base à la fois la nature accentuelle de la langue et les nécessités de la perception auditive, mais ces lois sont infiniment souples comme toutes les lois de la vie, et partant de l'art.

Au moins M. Paul Valéry, quand il adopte cette sempiternelle erreur scolaire de l'obligation abstraite, ne triche pas avec la raison. « Si les exigences d'une stricte prosodie, écrit-il, dans *Au sujet d'Adonis*, n'étaient pas *à demi-insensées* et qu'elles n'excitassent pas notre révolte, elles seraient *radicalement absurdes*. » A la bonne heure ! Au moins ainsi, il n'y a plus à discuter.

Mais acceptons l' « obligation » impersonnelle de nos auteurs. Voilà, selon eux, quelques-uns de ses éléments :

Le vers français a pour conditions d'existence d'être composé d'un nombre déterminé de *pieds* (syllabes).

. . . .

Le vers isolé n'est qu'un *rythme proposé*. C'est la répétition qui engendre un *rythme effectif*.

Donc, en principe, un vers n'a une certaine mesure que si plusieurs vers de cette même mesure sont groupés ou systématiquement placés, c'est-à-dire forment une répétition sensible (immédiate ou différée).

Ainsi aucun vers n'aurait de rythme par lui-même, malgré les répétitions de ses coupes intérieures et il devrait être *doublé* pour devenir un rythme !

Après les « éléments d'obligation », viennent les *éléments d'option*. Parmi eux serait comptée la *césure*. Ah ! ne croyez pas que cela veuille reconnaître à la césure des places diverses. Pas du tout ! et je vous le donne en mille !... Cela veut dire que :

L'éducation de l'oreille est assez avancée pour qu'un vers *puisse être reconnu d'ensemble,* et sans le secours *d'une division métrique intérieure* au même titre qu'un vers plus bref. (C'est moi qui souligne.)

Par exemple, vous reconnaîtrez tout de suite « d'ensemble » ces vers incontestablement longs de M. Jules Romains.

J'aime les pommiers en fleurs dans les vallées ennemies
Et par le vent de juin, les pennons en haut des navires,
Dardés comme les langues d'un printemps qui avait soif.

J'étais avec la foule qui regarda tout un soir
Arriver à la mer le Rhin chargé de nations,
Ses eaux charriant les frontières comme des épaves.

M. Paul Valéry doit être content : à de l' « absurde », de l'absurde et demi.

Enfin dans les *éléments de liberté* sont bousculés pêle-mêle les « accords » et les accents, qui reviennent ici on se demande pourquoi, puisque ces messieurs en ont nié partout ailleurs la nature et le rôle.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces classifications est leur parfaite irréalité, et les traités les plus traditionnels n'en ont jamais eu l'idée, pour la raison péremptoire qu'un vers est inexistant sans tous les éléments *à la fois* de sa structure. Dire d' « obligation » le nombre des syllabes sans considérer en même temps leurs groupements, dont l'hémistiche arrêtait la forme reconnue la plus ancienne, est vouloir que l'épellation de

Mi-nis-tres-ri-gou-reux-du-mons-tre-qui-m'op-prime
constituerait un vers.

Sauf M. Jules Romains sans doute, puisqu'il nous l'assure, aucun poète n'a jamais fait un vers ainsi.

Voilà où nous mène la mode d'une certaine discipline, à des stupidités tellement grosses qu'on ne s'explique pas que même la « vision extra-rétinienne » de M. Farigoule n'en ait pas préservé M. Jules Romains.

Il est vraiment temps de protéger notre technique poétique contre des mécaniciens aussi primaires.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les Origines familiales de J.-H. Fabre. — Dans le Rouergue — et non dans les Cévennes, comme on l'a écrit, — sur une terre fertile à force de travail, entre, à l'ouest, le plateau du Lévézou où le vent souffle toujours et froid, à l'est les causses du Sévéraguais où pousse dru le seigle, au nord la forêt des Palanges d'où vient l'âcre relent des bauges de sangliers et, au midi, le Bois-du-Four d'où émane la balsamique senteur des pins sur lesquels d'innombrables couples de corbeaux font leurs nids, on trouve le petit village de Saint-Léons, petite commune de 400 habitants environ, faisant partie du petit canton de Vézins, arrondissement de Millau (Aveyron).

C'est à Saint-Léons que, le 21 décembre 1823, naquit le littérateur et entomologiste J.-H. Fabre, dont voici l'acte de naissance :

EXTRAIT
des Registres de l'Etat-Civil de la Mairie
de Saint-Léons, département de l'Aveyron.

L'an mil huit cent vingt-trois, et le vingt-deuxième jour du mois de Décembre, à huit heures du matin, par-devant Nous, Joannis Jean-Antoine, maire de St Léons, officier de l'Etat Civil de la Commune de St Léons, canton de Vezins, arrondissement de Millau, département de l'Aveyron, est comparu, Antoine Fabre, praticien, âgé de vingt quatre ans, habitant du dit St Léons lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né le jour d'hier, vingt et un décembre à quatre heures du soir, de lui déclarant et de Victoire Salgues, son épouse, auquel il a donné les prénoms de Jean-Henri-Casimir.

Lesdites déclarations et présentations faites en présence de Jean Pierre Ricard, instituteur, âgé de soixante deux ans et de Jean Delou-

vrier, marchand, âgé de quarante sept ans, habitants du village de Saint Léons.

Et les déclarants et témoins après que lecture leur a été faite du présent, requis de signer, ont signé avec nous.

Fait à St Léons, les jour, mois et an susdits.

J.-H. Fabre fut baptisé deux jours après sa naissance. Voici l'acte, copié sur les baptistères de la paroisse de Saint-Léons :

L'an mil huit cent vingt-trois et ce vingt-deux Décembre, a été baptisé Jean-Henri-Casimir Fabre, fils légitime et naturel à (*sic*) Antoine Fabre et à (*sic*) Victoire Salgues, habitants du même endroit. Son parrain a été Pierre Ricard, instituteur primaire, soussigné en foi de ce

Signé : Fabre, vicaire (1).

Jean-Henri-Casimir Fabre fut le premier enfant de ses parents. Il ne tarda, d'ailleurs, pas à venir. Le mariage civil de ses père et mère, Antoine Fabre et Victoire Salgues, fut célébré en la mairie de Saint-Léons le 24 octobre 1822 et le mariage religieux le 27 janvier 1823, et, en cette même année 1823, onze mois après, J.-H. Fabre venait au monde.

L'acte de mariage des père et mère de J.-H. Fabre, que nous avons sous les yeux, nous fait connaître qu'ils étaient nés, le père, Antoine Fabre, le 17 thermidor an VIII, de Pierre-Jean Fabre, cultivateur, et d'Elisabeth Poujade, habitant au village de Maraval, paroisse de la Vaisse, commune de Vezins, et la mère, Victoire Salgues, née le 8 nivôse, an XIII, de maître Casimir Salgues, huissier, et de Cécile Rouquet, habitant Saint Léons.

Les témoins de ce mariage furent : Jean-Pierre Ricard, instituteur ; Jean Delouvrier, marchand ; Guibert (sans prénom), tailleur ; et Pierre-Jean Fabre, greffier de la Justice de Paix de Vézins, âgé de vingt-huit ans, frère aîné du marié, qui, lui, n'était âgé que de vingt-trois ans.

L'un des témoins de ce mariage, Jean-Pierre Ricard, deviendra, un an après, le parrain du premier né, Jean-Henri-Casimir. Ricard est donc un ami de la famille, ce n'est pas le témoin bénévole que l'on prie de mettre une signature au bas d'un acte. C'est lui, certainement, qui a enseigné à Jean-Henri les premiers éléments de lecture et d'écriture et exercé une influence sur le devenir de son jeune élève et ami.

(1) Nous devons ces documents à l'obligeance de M. Miquel, instituteur à Saint-Léons, que nous remercions.

§

Alphonse de Lamartine descendait de tanneurs. Quelle est l'ascendance de l'entomologiste J.-H. Fabre?

Du côté paternel, M. l'abbé Augustin Fabre, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, nous la fait connaître. C'est une longue lignée de terriens :

..., en fouillant, dit-il, dans les archives de la famille, de la paroisse, de la commune, il (J.-H. Fabre, *Souvenirs*) n'entrevoit guère, au delà de son aïeul de Maraval, qu'une suite indéfinie de « toucheurs de bœufs ou de remueurs de glèbe », de laboureurs à *l'araire* (1) ou de défricheurs à la main (*bousigaïres*).

Et M. Augustin Fabre ajoute :

C'est bien sous cet aspect de travailleurs agricoles, plus ou moins nantis et plus ou moins bien outillés, qu'il faut se représenter les ancêtres de Fabre, durant de très longs siècles au moins de leur histoire, durant tout le moyen âge et bien au delà (2).

Le premier Fabre que nous voyons au Maraval est le trisaïeul de l'entomologiste, Jean Fabre, né en 1700 et qui, en 1725, épouse Françoise Desmazes. De ce mariage naît, entre autres, sans doute — car les Fabre paraissent être très prolifiques, — Pierre Fabre qui, en 1759, unit son sort à Anne Fages. Voici enfin le grand père, Pierre-Jean Fabre qui, en 1797, se marie avec Elisabeth Poujade. Ils eurent comme enfants Jean-Pierre, qui devient greffier de la Justice de Paix de Vézins; Antoine, père de J.-H.; ils eurent aussi trois filles (3).

Dans l'ascendance maternelle nous pouvons remonter à peu près à la même époque, début du XVIIIe siècle, cela grâce aux documents inédits recueillis par M. G. Grèzes, professeur agrégé de l'Université, qui a bien voulu nous les communiquer avec une amabilité dont nous le remercions très sincèrement.

Les Salgues sont aussi des cultivateurs, originaires de la Rouquette, petit bien situé à une centaine de mètres de Saint-Léons; mais l'hiver, lorsque la terre se repose, que le froid est très vif et

(1) Charrue.

(2) Aug. Fabre, *Journal de l'Aveyron*, 10 juin 1923.

(3) Le nom de *Fabre* est très commun. A l'origine des patronymiques il fut donné aux forgerons, que dans les pays de langue d'oc l'on désigne encore sous le nom de *fabré*. La forme de ce patronymique, de même origine, varie suivant le pays : à l'est, Lorraine et Alsace. *Faber*, au nord on le fait précéder de l'article, comme en Bretagne, et il devient *Lefèvre, Lefebvre, Lefebure.* Ailleurs il est *Faure* et *Favre*, à cause de l'équivalenec de l'u et du v.

que la neige, abondante sur le Lévézon, donne des loisirs *ol bouzigaire*, les Salgues deviennent artisans; ils sont *cadissier*, avec la laine des brebis, filée par les femmes, les hommes tissent *lou cadis*, drap dont s'habillaient le dimanche nos ancêtres rouërgats.

En 1705, Antoine Salgues, cadissier, fils de Pierre-Casimir, épouse Catherine Combes.

En 1712, mort de Pierre-Casimir Salgues.

En 1739, Antoine Salgues épouse Marie Lafon, qui meurt en 1750.

Cependant, à une date que nous ignorons, et probablement à la paroisse de la mariée, hors Saint-Léons, Antoine convole en secondes noces avec Anne Roucoules et, le 19 novembre 1756, le curé de Saint-Léons couche sur ses baptistères la naissance de Casimir Salgues, grand-père maternel de J.-H. Fabre.

A 41 ans, Casimir Salgues abandonne son métier de cadissier, épouse en deuxièmes ou peut-être troisièmes noces Cécile Rouquet, et devient huissier de Saint-Léons.

Enfin, à 50 ans, en 1806, Casimir Salgues devient père de Victoire, la mère de J.-H. Fabre.

Une particularité que nous devons noter ici, c'est la longévité dans la famille Salgues : un oncle de l'entomologiste, Alexandre « Chandrello », comme on le surnommait dans le pays, et dont M. Grèze se souvient encore, meurt à 94 ans. Cette longévité, les Salgues l'infusent aux Fabre et l'entomologiste comme son père meurent à 92 ans.

Si nous revenons aux actes de naissance et de baptême de J.-H Fabre, nous voyons qu'au nouveau-né on donne trois prénoms, Jean-Henri-Casimir. Dans le Rouërgue il est d'usage constant de donner aux baptisés l'un des prénoms des parrains et marraines et l'un des prénoms d'un grand-parent. Le futur entomologiste reçoit un prénom de son parrain *Jean* (Ricard), un prénom de son grand-père Casimir Salgues. D'où vient celui d'Henri que l'on ne trouve chez aucun de ses ancêtres ? Est-ce celui masculinisé de sa marraine, dont, par une négligence de rédaction, l'acte de baptême que nous avons sous les yeux, certifié conforme par M. l'abbé Mourrut, curé actuel de Saint-Léons, ne fait aucune mention ?

Et, maintenant, pourquoi ce descendant de terriens qui, jusque-là, ont fait un dogme de l'attachement à leur terre natale, s'en est-il évadé, par la volonté de son père ?

Jean Fabre, le « cultivateur » du Maraval, devait avoir quelques « moyens », puisqu'il a pu envoyer son fils — peut-être ses deux fils, l'aîné et le cadet, —au collège des prêtres de Saint-Geniez de-Rives-d'Olt, où vit encore le souvenir de l'ex-moine, devenu le conventionnel Chabot, et où les jeunes gens apprennent quelques rudiments de latin ; l'un devient greffier de Justice de Paix, l'autre clerc d'un huissier, dont il épouse la fille tard venue ?

Antoine Fabre, amenant son fils, J.-H. Fabre, a quitté Saint-Léons, parce que son beau-père Salgues s'obstinait, pour cause peut-être, à conserver son étude d'huissier et ne pas la céder à son gendre. Que devait gagner un clerc d'huissier sur les flancs du Lévézou, dans le premier quart du XIX[e] siècle ? Trente francs par mois, peut être. Antoine Fabre pouvait-il abandonner la chicane pour revenir à la terre ? Non.

En général le Rouërgue est un pays de petite culture. Nous entendons par là que la terre y est très morcelée et que chaque famille possède, disséminés par ci par-là, des lopins pouvant la faire vivre. Mais si le chef de famille a deux, trois, quatre enfants qui fonderont autant de ménages, de nouvelles familles, un seul d'entre eux peut vivre dans « l'héritage » et les autres — après avoir reçu leur part d'hoirie — doivent chercher leur vie ailleurs.

Et alors, Antoine Fabre alla ailleurs chercher sa vie, celle de son fils. On sait ses pérégrinations. Son fils, né sous la bise du Lévézou, mourut 80 ans après sous le mistral du Rhône. De cet exode l'agriculture ne perdit rien, la science et les lettres y gagnèrent beaucoup.

LÉON ROUX.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Emmanuel Buenzod : *La Fête des Hommes*, Lausanne, La Concorde. — Louis Seylaz : *Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, Lausanne, La Concorde.

Quand je me demandais, à propos du *Canot ensablé* et des *Poèmes* de M. Emmanuel Buenzod, s'il choisirait quelque jour entre la loi de Noé et celle de Deucalion (1), je supposais le problème soluble.

Un fait nouveau détruit cette hypothèse. Dans **La Fête des Hommes**, M. Buenzod révèle que, s'il éprouve peut-être l'em-

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er juillet 1921, page 244, et du 1er août 1922, page 808.

barras du choix, il n'en a pas la liberté. Le problème ne comporte aucune solution : l'auteur ne saurait prendre d'autre parti que celui d'hésiter.

Voici un livre dont le titre semble promettre le déroulement d'une solennité joyeuse, ou bien, par antiphrase, les sifflantes lanières de la satire ou les cris de la tragédie. Or, c'est un long poème en prose, qui se balance indolemment, plein d'une douceur triste, mêlé de sourires et de larmes. Les hommes n'y sont que des silhouettes indécises, des fantoches sans voix et sans visage. La nature seule, ce *Beau Pays* que le poète chanta naguère avec une si charmante ferveur, y montre, par instants, de l'éclat. Encore ne la sent-on ni associée aux petits bonheurs, aux peines médiocres des humains, ni dédaigneuse de leurs misères. On subit la fascination, à la fois immobile et changeante, du ciel reflété par le lac ; on comprend que cette magie enveloppe la vie de tout un peuple, lui impose un rythme paisible et lent ; on devine que M. Buenzod trouve à son propre destin une mélancolique mais suffisante saveur si « dans le petit jardin les ombres violettes coulent sur le gravier blanc et s'allongent vers la pelouse, l'Été finit sa rumeur chaude et là-bas, aux confins des eaux, une barque est perdue sur le bonheur de vivre... »

Cette *Fête* n'est pas gaie. J'ouvre le volume au hasard, écoutez :

Dans les maisons des gens souffraient, d'autres se rendaient à leurs affaires avec la main du souvenir sur leur épaule. Un vieillard nommé Dumont n'avait trouvé personne avec qui causer ; seul et désemparé, il rentrait de sa promenade : on vit au long du quai sa petite silhouette cassée se hâter autant qu'elle pouvait, elle se coula dans une ruelle. Des gens souffraient en silence, d'autres levaient les yeux avec un air d'étonnement ; mon ami Charles passait souvent la main sur son front qu'il avait brûlant, il retardait le moment d'avouer à sa femme que ça n'allait pas. Dans la grande usine où les courroies claquent, où le ron-ron des dynamos fait vibrer le plancher sous les pieds, le contremaître traversait rapidement d'une salle à l'autre, les ouvriers l'accompagnaient d'un regard interrogateur, mais chacun gardait étroitement serrée au-dedans de sa poitrine cette tiédeur ronde, inexprimable, qui a un goût fade et quotidien, et qui est la vie.

Mais n'avais-je pas lu, dans un précédent chapitre, ces lignes :

On nous raconte l'histoire d'un nommé Calvin qui serait venu ici, voici à peu près quatre siècles, un homme avec une barbiche et d'une

rigueur fanatique, avec un cortège de scrupules, de problèmes moraux, de jugements austères pour soi-même et pour les autres ; il paraît qu'il aurait établi sur ce pays la loi de la conscience et de l'inquiète analyse ; il paraît que ce peuple est un peuple toujours hésitant entre le rêve et l'action, dévoré de remords et de craintes, incapable de boire à longs traits à la belle coupe claire de la vie. Mais venez un peu voir avec quel entrain ils lèvent leur verre à propos de tout et de rien, quand il s'agit de boire à leur commune santé, regardez-les un peu dans les yeux et cherchez-y une ombre de nostalgie ou de regret. Ecoutez un peu leurs propos ; voyez comment ils se soucient de la grande ombre où ils seront un jour couchés et de ces tourmentsdans un enfer de flamme et de soufre promis à ceux qui n'auront vécu que selon leur chair.

Que signifie le couplet ? Que, pour transformer en ascètes les Vaudois, « peuple heureux, peuple lent », il n'a point suffi de leur faire entendre la Parole ? J'en demeure d'accord, surtout pour ceux d'entre eux qui ne vivent ni dans les livres ni dans les songes. Mais vous, monsieur Buenzod, ne les voyez vous pas plus tristes qu'ils ne sont ? Si vous êtes au milieu d'eux un rêveur indécis, un poète sensible, harmonieux, plein de grâce, à qui le devez-vous ? Assez puissant pour modeler à son image l'orgueilleuse Genève, ce Calvin, désarmé par la douceur du ciel sur le lac et les vignes, ne sut qu'amollir d'un peu de « vague à l'âme » l'ingénu paganisme vaudois. Il vous a fait ce que vous êtes et vous l'injuriez !

« Pensons-y toujours », disait Gambetta, « mais n'en parlons jamais ». A M. Buenzod, il faudrait conseiller de n'en pas souffler mot et d'y penser le moins possible. Peut-être arriverait-il alors à désensabler son canot. Et ce serait un beau spectacle, car l'auteur de *La Fête des Hommes* possède un incontestable talent, qui s'apparente de près à celui de Ramuz. Il est moins robuste, sans doute, mais il paraît plus souple et plus aimable : le rapport des deux manières est celui que l'on découvre entre les rochers d'une montagne et leur reflet dans les eaux d'un beau golfe.

§

Selon les méthodes en honneur dans l'Université, méthodes qui aboutissent rarement à des révélations, mais rendent parfois de précieux services à la revision des valeurs intellectuelles connues, M. Louis Seylaz, docteur ès lettres, publie un livre bourré

des notes et des citations sur **Edgar Poe et les premiers symbolistes français.**

Louons le d'avoir choisi comme sujet de thèse une famille d'esprits que l'enseignement officiel considérait volontiers, il y a peu de temps encore, comme une branche bâtarde des grandes dynasties littéraires : la lignée Poe, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Huysmans.

M. Seylaz s'est proposé d'étudier non seulement l'influence de Poe sur un certain nombre d'écrivains français, mais la fortune qu'eurent en France les idées et les théories esthétiques de cet Américain génial, renié, jusqu'au début du xxe siècle, par l'immense majorité de ses compatriotes. Son but est de rechercher « ce que ces idées apportaient de nouveau dans la poésie et le roman et de montrer ce que leur doit un des grands mouvements littéraires de la fin du xixe siècle ». Il réalise un programme avec ordre et clarté, ce qui est déjà bien quelque chose, et réussit sans peine à prouver ce qu'il avance.

Certains lecteurs regretteront peut-être que M. Seylaz n'ait pas recherché jusque dans la production la plus récente les fruits de la semence jetée par Edgar Poe. Il serait, en effet, curieux de démêler, à travers mille déformations, la trace des *Poèmes* et des *Histoires extraordinaires* en plein désordre, en plein tumulte d'aujourd'hui. Somme toute, l'érudit lausannois eut raison d'y renoncer, car les influences littéraires se diluent à mesure que le temps passe. Celle de Poe, notamment, est déjà moins dominatrice chez Verlaine et chez Mallarmé que chez Baudelaire ou Villiers. Ceux-ci la subissent dans tous les domaines où s'exerce leur esprit; ceux-là ne s'en montrent très visiblement affectés que dans leur poétique. Plus on s'éloigne de Poe, plus les emprunts qu'on lui fait paraissent diminuer en variété comme en importance, plus ils se cantonnent dans tel fragment, dans tel aspect particulier de l'œuvre construite par les successeurs.

RENÉ DE WECK.

LETTRES LATINES

Le latin policier. — « La Société des Etudes Latines ». — La résurrection de *Janus*.

Qui l'eût dit, qu'en l'an de grâce 1923, le latin, naguère bafoué, reconquerrait son ancienne dignité et se verrait en passe de redevenir roi ? Et je ne parle pas de la réforme universitaire,

qui a suscité tant de polémiques, grâce à laquelle nul collégien désormais n'ignorera le mécanisme de la langue de Cicéron et de Virgile et ne pourra se retenir de chanter, à l'instigation de sa traditionnelle grammaire, ce refrain digne de l'anacréontique Catulle : *J'aime les roses*.

Voici que, si j'en crois mon journal (*mirabile dictu!*) « le congrès international de la police, dont les assises se sont tenues récemment à Vienne, a reconnu que le latin était la seule langue possible dans les relations policières internationales ». J'ignore, car mon journal est un bien piètre canard, si la nouvelle est exacte; mais l'idée n'est pas mauvaise. La langue d'un peuple qui fut éminemment processif et qui eut la superstition de la formule juridique au point d'en être ridicule est une mine inépuisable de termes que la police peut fort bien adopter. Il faudrait seulement souhaiter que les télégrammes, les rapports, les comptes rendus et jusqu'aux communications téléphoniques ne demeurent pas secrets et que les latinistes les puissent quotidiennement savourer. « *Seznecus fugiens .. Ubi Quemenoris cadaver ?... Aegyptio Fahmio interfecto, Gallam Fahmiam interfectricem Britanni judices absolvunt...* » : voilà un langage qui fait, si je puis dire, fort bonne figure. « Voire ! diront les grincheux ; la police en sera-t-elle mieux faite ?... »

Mais tout ceci n'est que plaisanterie.

Un indice plus sérieux de l'importance que prend aujourd'hui le latin, c'est la création de la **Société des Etudes Latines**, qui a groupé depuis quelques mois, pour étendre et renforcer en France la connaissance du latin, un très grand nombre d'adhérents, qui ne sont pas exclusivement des universitaires. Au cours de leurs réunions, les sociétaires étudient, sous forme de conférences, de causeries ou de lectures de mémoires, des questions de grammaire ou de littérature latine, et un bulletin doit publier les travaux les plus importants.

L'une des premières conférences a été faite par M. Faral, de l'école des Hautes-Etudes, sur l'*état actuel des études relatives au latin du moyen âge*. C'est, pour la France universitaire, peut-être même pour la France intellectuelle, un véritable événement. On a cru trop longtemps chez nous que le latin était une langue de l'antiquité, disparue avec l'empire romain, et que le latin récent, celui du Moyen Age et de la Renaissance, ne valait

pas qu'on s'y intéressât. Pour un peu on aurait décrété qu'il n'existait pas, alors qu'il a fait naître d'innombrables chefs-d'œuvre. Il était temps qu'on redressât cette erreur et que la connaissance de notre littérature latine du Moyen Age et de la Renaissance ne soit pas réservée à un petit nombre d'initiés, érudits ou bibliophiles trop jaloux de leur trésor.

La Société des Etudes Latines a un bel avenir si, dédaignant les propos en l'air, elle veut entreprendre une tâche profitable entre toutes : éditer, selon les méthodes rigoureuses de l'érudition moderne, les textes les plus beaux ou les plus décisifs du moyen age et du XVIe siècle. Il y a beau temps que les Allemands possèdent dans la collection Teubner *Albertus Troilus*, le *Christus patiens*, les œuvres en prose les plus célèbres de Muret et bien d'autres ouvrages encore. L'Angleterre possédera d'ici à quelques années une magnifique édition des *Lettres* d'Erasme. En France nous n'avons rien de semblable, hormis quelques articles de revue, quelques publications éparses, inconnues du public et le *Latin mystique* de Remy de Gourmont. Pourtant, il y a tant de choses profondes ou délicieuses dans notre immense littérature latine. Tout ceux qui ont quelque teinture de latin ne devraient-ils pas savoir par cœur des strophes comme celles-ci, dont malheureusement l'auteur n'est pas connu :

Exiit diluculo
Rustica puella,
Cum grege, cum baculo,
Cum lana novella.

Sunt in grege parvulo
Ovis et asella,
Vitula cum vitulo,
Caper et capella.

Conspexit in cespite
Scolarem sedere :
« Quid tu facis, domine ?
« Veni mecum ludere !... »

La Société Guillaume-Budé est assez occupée avec l'antiquité romaine et grecque : la Société des Etudes latines peut seconder sa sœur aînée et, en étudiant le latin de France, entreprendre une œuvre belle et utile (1).

(1) S'adresser à M. J. Marouzeau, secrétaire administrateur, 4, rue Schoelcher Paris (XIVe), ou à Mlle Dhers, trésorière, 4, rue de Turenne, Paris (IVe).

Mais rien ne prouve mieux la vitalité du latin que la résurrection de **Janus.** J'ai parlé ici même, dans une précédente chronique, de cette revue, fondée en 1919 par André Lambert et entièrement rédigée en latin; et j'en ai fait alors l'éloge en toute indépendance. Aujourd'hui mes fonctions mêmes m'interdisent de l'apprécier : devenu l'un des trois directeurs, avec André Lambert et Georges Aubault de la Haulte-Chambre, je ne puis consentir à en faire l'éloge ni la critique. Mais je peux sans partialité indiquer en quelques mots son programme et résumer le contenu des deux numéros parus de la nouvelle série.

Janus se propose, comme par le passé, de démontrer la pérennité de la langue latine, et, pour cela, de publier des extraits d'œuvres de l'antiquité romaine, du Moyen âge, de la Renaissance et des siècles plus proches, ainsi que des poèmes et des études dus à des auteurs contemporains. Voici le texte même du prospectus lancé en juin dernier :

...... Latinae linguae, cultus latini quis est qui majestatem neget, quis ita familiaris est barbaris ut non colat beneficia plane divina quibus latius sermo Romanaque instituta gentes per viginti saecula bearunt ? Attamen rerum progressus nostrâ aetate effecit ut homines, paulatim grandissimorum donorum obliti, almae matris religionem neglexerint usque eo ut in turbine praesentium desertae jaceant tanti numinis arae, haud sine gravi bonarum artium periculo. Nequaquam minuere volumus mirifica inventa et praeclaras res ab aequalibus nostris et parentibus patrata, quae tamen non stabunt nec conspirare possunt in mortalium felicitatem nisi fulta permanenti quâdam et aeternâ generis humani culturâ. Harum cogitationum aurea memoria et irrefutabilis lex JANUM nostrum procreavit, animat, gubernabit.

Fores immensi thesauri recludentes et usurpantes ipsi nostris diebus usum idiomatis, quod per tot saecula honestiorum commercia studiaque rexit, demonstrabimus vividam latinae linguae perennitatem. Ex antiquae, mediaevalis, recentioris et recentissimae latinitatis horto decerpti flores gratâ varietate paginas nostras pingent additis doctorum contemporaneorum poëmatibus, scriptis et lucubrationibus e quibus nil nisi politicam excludimus absolute.....

Janus a déjà publié deux numéros. Le premier, celui de juillet, contenait, outre deux extraits de Claudien et de Cicéron, qui représentaient l'antiquité, une pièce du xve siècle : *De beata virgine et filio*, anonyme; des *Remedia contra Carisliam*, de Godescalque ; l'histoire du Juif et de saint Nicolas, empruntée

aux sermons *Dormi secure*; une épitaphe de Watteau, composée par Fraguier; une lettre de Mélanchton; un article très nourri, de A. Lambert, sur Marbode; une courte note de M. Fazy sur les écrits bachiques du moyen âge; quelques aperçus sur les poètes néo-latins en général, envoyés par l'auteur de cette chronique; des réflexions sur la réforme Bérard et un choix d'épigrammes anciennes dus à G. Aubault de la Haulte-Chambre.

Le numéro de septembre se compose d'un extrait de la *Pharsale*; d'un récit de Jacob Pérez de Valence sur la Vierge et l'enfant Jésus; du poème « Exiit diluculo... », que j'ai cité précédemment; d'un article de votre serviteur sur la vie et les œuvres de Jean Second; d'une étude d'André Lambert, *De Olympia Fulvia Morata*; d'un poème d'Edmond Aubé *In tabularum et signorum exedra die cerandi*; d'un recueil de sentences empruntées aux cadrans solaires, réuni par G. Aubault de la Haulte-Chambre; enfin d'un article sur Pierre Loti, signé d'André Thérive.

Il appartiendra aux lecteurs de dire ce que vaut cet effort; mais ce qu'il m'est permis d'affirmer, puisque j'en trouve ici l'occasion, c'est que *Janus* n'est pas un amusement de dilettantes. Les collaborateurs prennent sans doute un grand plaisir à recueillir des textes intéressants et à s'exprimer dans la langue de Cicéron, de Virgile ou d'Erasme, ou du moins — soyons modestes — dans une langue qui tâche d'imiter celle-là; mais *Janus* veut avant tout rendre hommage au latin et faire connaître mieux l'une des formes de notre littérature nationale. Ce sera son mérite, s'il en a un, et son excuse auprès des railleurs (1).

GEORGES PRÉVOT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'âme grecque. — *Libre*, par Louis Roussel, Athènes. — Le préjugé orthographique. — Les conteurs Argyris Ephtaliotis et Constantin Théotokis. — G. Hatzopoulos : *Annio ké alla diyimata*, Eleftherondakis, Athènes. — D. Voutyras : *O thrinos ton Vôdiôn.* Grammata, Alexandrie. — Vel. Phréris : *Prôtovrokhia*, Hespéros, Syra. — G. Xenopoulos : *Isabellap*, Kassigonis, Alexandrie. — Mémento.

Chacun sait que le français est devenu peu à peu la langue de culture des pays d'Orient et particulièrement de la Grèce. Enseigner le français aux Hellènes doit par conséquent permettre à un esprit avisé de noter bien des nuances de psychologie, qui par

(1) *Janus* paraît chez E. Figuière, 17, rue Campagne-Première.

16

ailleurs passeraient inaperçues. C'est précisément ce qui est arrivé à M. Louis Roussel, de l'École française d'Athènes, et nous croyons pouvoir affirmer à son propos qu'il est bien réellement parvenu, l'un des premiers, à déchiffrer cette énigme de **l'âme grecque** qui nous entraîne souvent à tant d'injustices. M. Louis Roussel possède une qualité rare chez les professeurs : il *voit vivant*. Il a pris l'initiative heureuse de rédiger et de publier à peu près seul une feuille littéraire bilingue, destinée à étudier la langue, la littérature et les arts de la Grèce d'aujourd'hui. **Libre** en est le titre, qui affirme ainsi tout un programme. Français et Grecs peuvent trouver profit à la lecture attentive de ces huit pages mensuelles, où la franchise et le savoir débordent ; Français et Grecs se doivent à eux-mêmes d'encourager cette entreprise de clarté ; car les appréciations toujours nettes, toujours dictées par la sympathie, mais dépourvues de complaisance, que formule sur toutes questions littéraires et linguistiques M. Louis Roussel, ne peuvent que servir indirectement la grande et noble cause du rapprochement franco-grec. Avec une clairvoyance un peu attristée il dénonce « la patriotique et enfantine ivresse, l'excitation toute superficielle » qui portent le peuple hellène aux aventures inconsidérées, parfois même « romanesquement puériles ».

Comme il sait découvrir et montrer les différences profondes et méconnues, qui séparent la pensée grecque de la pensée française ! Avec quelle vigueur il se dresse contre le Scolasticisme déformateur, héritage tenace du byzantinisme !

Il semble bien, remarque l'éminent critique, que, dans l'antiquité, les Grecs n'aient pas eu la perception exacte des nuances : il en est ainsi de nos jours. On croirait, à lire les travaux de l'élève grec, qu'il n'y a pas de couleurs dans la nature. Jamais le détail pittoresque ne lui vient naturellement. Il ne *voit* pas... Abstrait et subtil, il raisonne, il discute...

A travers de justes reproches, M. Louis Roussel nous fournit ici la meilleure réponse à faire à ceux qui se refusent à voir chez les Grecs d'aujourd'hui les véritables descendants des Hellènes d'autrefois.

Cette tendance innée à l'abstraction, qu'aggrave une éducation fausse, devait faire trébucher l'Hellénisme sur le chemin de sa rédemption totale. Les Grecs sont, en matière nationale, des mystiques de la dialectique : de là les erreurs d'appréciation qui ont

fait d'eux les trop dociles instruments de la politique anglaise. Les antagonismes d'intérêts qui partagent le monde en deux camps rivaux et qui donnent parfois aux sourdes rivalités d'après-guerre l'aspect d'une lutte religieuse, n'ont pas été saisies dans leur ampleur par les dirigeants hellènes, à plus forte raison par le peuple. Les vaines discussions de détail ont encombré la conscience publique d'une foule de préjugés néfastes. Tel **le préjugé orthographique** qui entrave l'expansion de la langue grecque.

De bons esprits nullement timorés se sont attachés pourtant à clarifier la question, et l'on en trouvera le témoignage aux pages instructives du *Bulletin de l'Association pédagogique*. Nous avons eu précédemment l'occasion de signaler sommairement les divers systèmes de simplification proposés.

Une polémique engagée dans la revue *Le Loghos* de Constantinople entre MM. Elisée Yanidis et Petros Vlastos (septembre 1921, février, juin, juillet 1922) est venue préciser certains points en litige, notamment en ce qui concerne les monosyllabes et les enclitiques. Fort justement M. Vlastos, qui est non seulement un poète de grand talent et un esprit ouvert à toutes les novations, mais aussi un grammairien moins porté à dogmatiser qu'à établir des règles pratiques (*Grammaire du Démotique*, 1914), affirme que l'on ne peut sans danger rompre complètement avec la tradition. Et cela est également vrai pour le français. Cependant, il va jusqu'à ne laisser subsister que l'accent aigu pour tous les mots, exception faite pour certaines particules, pour certains monosyllabes. Mais dans un pays où la question d'un iota souscrit peut susciter des volumes de discussions stériles, il faut un groupe agissant qui s'impose d'abord par des œuvres, ensuite par des lois une réglementation méthodique.

Les Démoticistes l'ont compris, et tous les grands noms des lettres grecques contemporaines leur appartiennent, à peu d'exceptions près. Mais le Purisme de gauche a aussi ses dangers.

Au fait, comme le dit ingénieusement M. Skenderbéis dans les études qu'il publie à la *Kritiki* de Philindas sur la *Logotechnie néo-grecque*, « un Papadiamandis, avec sa langue bigarrée, écrit et pense selon le rythme du peuple, ce qui n'est pas le cas de Palamas malgré son psicharisme ».

Hélas ! la Mort fauche à grands coups dans les rangs des bons

ouvriers du démotique. Après Carcavitsas, après Constantin Hatzopoulos, voici disparaître coup sur coup **Argyris Ephtaliotis** et **Constantin Théotokis,** qui resteront parmi les créateurs du conte néo-grec. Aux côtés d'Alexandre Pallis, interprète génial de l'*Iliade* en démotique, Ephtaliotis fut l'un des premiers à s'engager dans la voie ouverte par Psichari. Merveilleux artiste de la langue en vers et en prose, il a tenté successivement tous les genres, même le drame (*Le Brucolaque*) et l'histoire (*Histoire de la Grèce roméïque*) ; mais c'est dans les *Histoire des îles* qu'il a mis le meilleur de son talent. Les jeunes gens auront intérêt à chercher dans ces récits de mœurs leurs modèles..

Constantin Théotokis, de Corfou, prématurément ravi aux lettres à l'âge de 42 ans, ne s'est pas contenté de traduire Lucrèce, Virgile, Shakespeare et des fragments du *Mahabharata* ; il laisse quatre œuvres maîtresses, d'une remarquable pureté de langue et qui peignent avec une intense vérité, un réalisme souvent douloureux, un pittoresque émouvant de la vie grecque d'aujourd'hui. Ce sont l'*Honneur et l'Argent*, *Le Condamné*, *La vie et la mort de Karavelas*, impérieux chef-d'œuvre du roman de mœurs grec moderne, *Les Esclaves dans leurs chaînes*. A bon droit la bibliothèque Vassiliou vient de rééditer ces fortes œuvres.

Bien curieuse fut la tendance des écrivains qui ont formé la génération d'aujourd'hui à leur exemple : ils ont cherché dans la crudité des détails vécus le moyen de fixer plus passionnément l'intérêt du lecteur.

C'est ainsi que le regretté Constantin Hatzopoulos écrivit **Annió,** où se dessine une émouvante figure de femme et surtout *Andartis* qui lui fait suite. Ce récit constitue un instructif document sur la guerre de bandes, telle qu'elle fut pratiquée jusqu'aujourd'hui aux confins d'Epire. Avec C. Hatzopoulos, avec C. Theotokis nous atteignons les confins des territoires que le rude conteur alexandrin D. Voutyras a faits siens.

Voutyras excelle à donner la sensation de l'étrange ; par l'accumulation de détails en apparence insignifiants, il crée une atmosphère le plus souvent trouble et inquiétante, où fulgurent des lueurs. Tout ce qui se meut d'obscur au fond de la bête humaine attire cet autodidacte, qui jamais ne nous laisse indifférent et

dont la fécondité semble grandir avec la renommée. Voici deux nouveaux recueils, **La Lamentation des bœufs**, où il y a au moins un chef-d'œuvre, celui qui donne son titre au volume, et *Amour repoussé*, dont la gerbe assemble onze récits d'inégale valeur. *Le Bouc sauvage* et *Le Vaisseau de la mort* peuvent y être comptés parmi ce que Voutyras a écrit de meilleur.

Le recueil de contes de M. Phréris, **Premières Pluies**, se ressent de l'influence du conteur alexandrin ; mais M. Phréris, qui a le sens de l'effet dramatique et qui l'exagère quelquefois, est d'un autre tempérament. Il n'a ni la psychologie impitoyable de Voutyras, ni son âpreté satirique ; mais il excelle à exprimer la tendresse. C'est pourquoi, parmi les récits qu'il nous offre *Une nuit d'angoise* et *Quand la nature ordonne* nous paraissent être les meilleurs. Aussi *Guarda e passa*.

Réalistes sont également les courts récits que M. Mich Rodas intitule *Amartola*, et *Rinonla* n'est pas dépourvu d'intérêt ; mais l'auteur a besoin d'affirmer davantage sa personnalité.

Il y a en Grèce bien peu de véritables romans. Cependant, le maître du théâtre athénien contemporain nous donne en son genre, avec **Isabelle**, une histoire puissamment dramatique qui, dans le cadre zantiote cher à l'écrivain, dresse devant nous une énergique et passionnée figure féminine, capable de vaincre l'oubli. M. Grégoire Xenopoulos a montré là toute la richesse de ses dons supérieurs.

Mémento. — Nous voici contraints de n'accorder cette fois aux poètes qu'une brève mention, quitte à revenir sur les meilleurs d'entre eux. *Apla Logia* (*simples paroles*) et *Engolpia*, de M. Petimezas, nous ont longuement retenu. L'auteur, qui a souvent le don du symbole et de l'image originale, sait voir les choses et la vie, comme elles sont, avec stoïcisme, avec mélancolie, avec attendrissement, et son inspiration toujours largement humaine sait trouver la forme adéquate, celle qui dénonce la maîtrise. Les *Poèmes* de Kavophis, symboliques, vigoureux, évocateurs, presque désécrits en apparence, feront demain classer leur auteur parmi les grands.

Les *Maïstralia* de M. Sp. Pranayotopoulos révèlent un artiste délicat et mesuré, habile à susciter l'émotion dans l'expression des sentiments nobles et tendres. Celui-ci n'est pas un bateleur, mais un homme.

Docile à certaines influences françaises récentes, M. Messolongitis est le poète de la grâce voluptueuse, et son *Kipos mé ta Hiliotropia* (*Le jardin aux Héliotropes*) est plein de soleil léger.

Le petit *Dictionnaire théâtral franco-grec* de M. Lascaris se lit comme un recueil d'anecdotes. C'est un chef-d'œuvre de curiosité et d'érudition.

Au dernier concours de littérature dramatique, M. Valsa obtint le premier prix avec sa pièce *L'Agonie*, qu'on espère voir jouer cet hiver. M. Valsa est également l'auteur d'une impressionnante traduction française du *Sacrifice d'Abraham*, le célèbre mystère crétois, sur lequel nous reviendrons bientôt.

Les revues sont toujours actives. *Kritiki* de Philiadas renseigne admirablement sur le mouvement actuel des lettres. A Alexandrie *Argo* publie de beaux vers de Constantinidis, l'auteur de *Valsamo*, et de Glaukos Alithersis, auteur d'une prenante étude sur Nikos Santorinios ; *Néa Zoï*, luxueusement éditée, nous donne une forte étude de Melanos sur la Poésie de Gryparis, la traduction des *Masques Noirs* d'Andréieff par Sarantidis, et des notes de littérature portugaise par Costas Ouranis. A *Hesperos* de Syra nous retrouvons MM. Phréris et Karyotakis; à *Orthros* d'Athènes reparaît avec des vers originaux et une puissante traduction d'un fragment de John Keats le grand poète Sotiris Skipis, à *Makedonika Grammata* une abondante collaboration : M. Vaphopoulos y traduit avec aisance Horace et Théocrite. A *Pinakothikis* une brillante fantaisie de Calogeropoulos : *Au téléphone*. Nous attendons impatiemment la série d'hiver du *Noumas*, et saluons la naissance de *Ximéroni*.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES JAPONAISES

La désorganisation de la vie intellectuelle. — Contribution de la France à la reconstitution de la Bibliothèque de l'Université. — La raison du peu d'ouvrages français sur le Japon. — Fausse image du Japon. — Noël Péri : *Cinq Nô*, éd. Bossard, Paris. — Qu'est-ce que l'art du Nô? — Serge Elisséev : *La Peinture Japonaise Contemporaine*, éd. de Boccard, Paris. — La revue *L'Amour de l'Art*, Hakute Ishii, *La Peinture Japonaise Contemporaine*. — K. Mitsukuri et M. Miyajima : *La Vie Sociale au Japon*, Société Franco-Japonaise de Paris.

La **Vie intellectuelle** est devenue difficile dans Tokyo aux trois quarts détruit par les secousses terrestres et l'incendie des premiers jours de septembre. Plus d'université impériale, plus de facultés, plus de ces « séminaires » laborieux où l'on trouvait presque à toute heure du jour « M. le Professeur » au milieu de ses livres et de ses étudiants préférés. La bibliothèque universitaire aussi a été consumée, riche de 350.000 ouvrages japonais, d'autant d'ouvrages européens. Plusieurs bibliothèques privées, ouvertes aux érudits, n'existent plus. Le feu n'a rien laissé du quartier des libraires et des grandes écoles, rien du quartier des journaux et des revues.

A l'étranger on s'est peu arrêté à cet aspect du cataclysme japonais; on l'a considéré d'un regard rapide et superficiel. C'est que l'on n'imagine pas la place qu'occupent dans la vie de Tokyo le labeur, les aspirations, les recherches intellectuelles et toutes les manifestations de la pensée. L'enseignement supérieur ne présente un ensemble complet et réellement vivant qu'à Tokyo, où l'on compte une université officielle, sept universités libres, une université et des instituts féminins, plusieurs grandes écoles, une quinzaine d'institutions privées consacrées aux hautes études. Aussi l'élément scolaire forme-t-il une partie importante de la population. Partout, même dans les quartiers éloignés des centres d'études, on rencontre l'étudiant, engoncé dans son uniforme, vareuse à boutons de cuivre, coiffé d'une casquette trop militaire. Je conseillerais à quiconque veut comprendre quelque chose au Japon d'aujourd'hui de fréquenter l'étudiant.

L'idée généreuse le séduit. Il est amoureux de sincérité, de courage, soucieux de vérité, aguiché par les conjectures hasardées, attiré par le choc, la bataille des opinions. Un conférencier me disait sa joie d'initier son jeune public aux vues nouvelles; et il ajoutait : « Tous pensent que le Japon, après avoir été un pays féodal, puis oligarchique, constitutionnel, obéira à la voix des éducateurs humanitaires. Tous rêvent d'une humanité réconciliée et désarmée. » Mais la préoccupation de ces jeunes gens, m'a-t-il semblé, est surtout de fonder, avec l'apport clarifié des idées de l'extérieur et avec l'originalité du tempérament national, une civilisation souple, ouverte, évolutive, une culture à la fois pratique et désintéressée. Cette ambition explique, en partie, le besoin d'instruction, jamais suffisamment satisfait, de cette jeunesse. C'est une fringale de connaissances, dont on ne peut avoir quelque idée qu'en assistant, chaque après midi, à l'invasion des librairies, une fois les cours achevés.

Le cataclysme de septembre a dispersé et troublé toute cette foule studieuse, et aussi tout un monde de chercheurs, de penseurs, d'écrivains. La vie intellectuelle peu à peu se reconstitue, se réorganise; mais l'instrument de travail, le livre, a été anéanti. Les rééditions d'ouvrages japonais seront une opération longue, car il n'y a plus d'imprimeries ! Quant aux ouvrages étrangers, toujours très demandés, la privation en est complète. Ce serait le moment pour les grandes nations éducatrices de manifester

quelque solidarité intellectuelle. Il est heureux que la France, la première, y ait songé. D'abord ce fut l'Indochine qui, par l'initiative de M. Merlin, gouverneur général, envoya des fournitures de laboratoires. Puis, à Paris, des sociétés universitaires, des associations intellectuelles, des groupements de libraires décidèrent de reconstituer la section française de la **Bibliothèque de l'Université** impériale de Tokyo. Le Japon ne peut vivre sans la pâture intellectuelle de l'étranger. Il lui faut des ouvrages de références, des encyclopédies, toutes les grandes collections littéraires et scientifiques.

§

Dans tous les pays du monde les nouvelles terrifiantes de Tokyo, de Yokohama, de toute cette belle région du Fuji-Yama réveillèrent la curiosité des choses japonaises. Les libraires y répondirent de leur mieux. Ceux de France, hélas! eurent peu d'ouvrages à sortir, pas beaucoup plus qu'à l'époque de la guerre de 1903-1904 ! Et encore ne sont-ce point les meilleurs que l'on vit aux étalages. Les meilleurs se comptent sur les doigts d'une main. La *Cité Japonaise*, de Bellessort, en premier lieu. Il faut noter aussi quelques pages intelligentes des jeunes « Tour du Monde ». Je ne connais pas le livre de Tessan, mais un Japonais, en qui j'ai confiance, m'en a dit grand bien. Enfin, par bonheur, il y eut partout en montre le *Japon illustré*, de Challaye, le seul ouvrage de belle et consciencieuse vulgarisation sur ce pays qui fasse honneur à l'édition française.

On publie peu en France sur le Japon parce que le public ne se montre réellement pas curieux des choses de l'empire nippon; et il n'a pas cette curiosité parce qu'il s'est fait du Japon une image dont il ne veut point démordre. C'est le Japon d'aquarelle de Loti, le Japon de convention de touristes futiles, naïfs, ou ridiculement « littéraires », celui des amateurs maniaques d'estampes et de bibelots, celui de tant de sots qui n'admettent pas que le pays du samouraï puisse s'occidentaliser. C'est ce Japon, fragile et faux, qui fait tort à l'autre, le Japon vrai, réel.

Il est admirable que les victoires sur la Chine, sur la Russie et sur l'Allemagne, remportées avec de l'artillerie, de l'infanterie équipées à l'européenne et des cuirassés qui valaient bien les nôtres, n'aient point brisé cette figure du Japon en porcelaine d'exportation...

Un peintre de Tokyo se désolait devant moi :

On n'admet point à Paris que nous puissions exprimer notre vision, notre sentiment des choses par les procédés de la peinture européenne. On dirait, à entendre nos critiques, que nous sommes enchaînés à jamais à une formule, à une technique, condamnés à peindre jusqu'à la consommation des siècles des kakemono, des makimono, des paravents... Quelle misère ! On arrive devant nos toiles avec ce préjugé qu'elles ne valent rien parce que faites suivant un métier étranger à celui de nos pères, et on loue, avec des trémolos dans la voix, notre génie, nos traditions artistiques. C'est vraiment agaçant !

Quelque chose irrite aussi, ce sont les remarques de quelques touristes, la tête encombrée de clichés et le sang un peu échauffé, sur la *mousmé* ! A tout bout de champ il découvre mesdames Chrysanthème et Butterfly, la sentimentalité féminine sous l'apparence de ces deux créatures imaginaires. Mais cette sentimentalité n'est point si mignarde et chétive, mais plutôt ardente sous un revêtement gracieux. Et on la connaît peu, car pour la déceler il faut accoutumer ses yeux à mille nuances lumineuses, légères, aériennes ou à des reflets blafards d'abîmes.

Mon cœur est pareil
A une plante marine
Qui bourgeonne dans les profondeurs (1),

a dit la poétesse contemporaine Akiko Yosano.

Sans doute finirons-nous un jour par comprendre que notre connaissance de l'âme japonaise n'est plus à jour... Encore un ou deux livres de voyageurs sont sortis récemment. C'est toujours, à peu de choses près, la même chanson.

A défaut d'ouvrages sur le Japon moderne, nous avons eu, il y a quelques mois, les **Cinq Nô**, de Noël Péri. Cette étude, lue autrefois dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, n'est point un ouvrage inutile pour ceux qui s'intéressent à la psychologie contemporaine, car les Japonais sont restés fidèles à l'**Art du Nô**.

L'amateur de ce drame lyrique qui, dès huit heures du matin, se rend au spectacle, n'a aucune curiosité des pièces du programme. Plus de cent fois elles ont été représentées à ses yeux ; il les sait

(1) Je choisis ceci dans un recueil de *tanka* de poètes contemporains que prépare, avec notes et commentaires, M. Aro Naito. Ce florilège sera une révélation.

vers par vers, geste par geste ; il n'ignore rien du détail des danses et des émissions musicales; il peut psalmodier d'un bout à l'autre la partition, ce qu'il fait fréquemment en sa demeure, autant par hygiène,— ce chant est une gymnastique respiratoire recommandée,— que par goût de la musique vocale. Par la représentation fréquente des pièces du répertoire on est parvenu à un rendu esthétiquement parfait. Et c'est afin de jouir de cette perfection que l'amateur s'enferme toute une journée dans une salle de spectacle. Accroupi dans son étroit compartiment, où lui sera apportée quelque nourriture, il fera écho en lui-même, le livret à la main, au chœur et aux acteurs, il sera extrêmement attentif au dessin des figures chorégraphiques.

Un *Nô* n'est point la pièce sombre, sévère, que l'analyse du scénario et des caractères laisserait supposer; il s'adresse trop aux yeux et aux oreilles, il est trop mouvementé et artistiquement agencé pour ne pas échapper à l'ennui. Il est un chef-d'œuvre de virtuosité.

M. Noël Péri, dont tous les orientalistes déplorent la fin prématurée, était un linguiste, un historien, un érudit. Son ouvrage se compose d'une introduction qui est une étude de 77 pages sur l'origine du *Nô*, sur la définition de ce mot, sur les acteurs et les rôles, sur la scène, les formes chantées et parlées, la mimique et la danse, les costumes et les masques, sur la structure du *Nô*, les textes des pièces et leur style. Cinq pièces caractéristiques sont traduites, chacune précédée d'une notice historique et suivie de notes explicatives. C'est l'ouvrage d'un savant. M. Péri parle d'un verbe clair, correct et abondant dans sa chaire d'école. Il aime le spectacle des *Nô*, il sent toute la beauté de ces drames, et cependant il ne communique pas à ses lecteurs un peu de l'émotion qui les pénétrerait s'ils étaient devant la scène même. J'ai bien connu M. Noël Péri; j'ai eu avec lui à Tokyo de passionnants entretiens sur la philosophie, l'art, le théâtre japonais qu'il connaissait à merveille. C'était un homme d'une sensibilité très vive, compréhensive, mais on ne la devinait que dans une conversation familière, à bâtons rompus. Il appartenait depuis quelques années à une compagnie de savants, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, la sœur de l'Ecole d'Athènes et de Rome, qui, en un quart de siècle, a fourni un labeur archéologique et philologique considérable. Péri y contribua largement. Ce fut pour lui un temps d'étu-

des sévères, bien différent des années vécues autrefois à Tokyo sous l'habit ecclésiastique. De toutes les religions, la religion de la science exige le plus de ses adeptes...

Vers la fin de l'année 1903, un ami, M. Gabriel Lefeuve, arriva à Saïgon où j'habitais ; il me parla tout de suite en termes enthousiastes d'un missionnaire catholique de Tokyo, professeur d'harmonie au conservatoire de la capitale, qui, à force d'entrain joyeux, était parvenu à faire représenter par ses élèves japonais et japonaises l'*Orphée* de Gluck. Ce missionnaire était Noël Péri « Petit homme brun, à large barbe, au crâne dégarni, me disait Lefeuve, Péri est au pupitre admirable de fougue. A la fin de cette représentation, il fut acclamé en triomphateur. J'étais émerveillé de sa prouesse, autant que de l'invraisemblable faculté d'assimilation des acteurs. Trouvez donc à Paris un homme capable de faire représenter un *Nô* par des interprètes français qui chanteraient en japonais et seraient soutenus par une musique de tambours, de flûtes et de guitares du Japon ! »

Oui, Noël Péri eut une âme militante d'artiste. Et je crois bien qu'il y a vingt ans, quand il était tenu à moins de réserve scientifique, il eût pu écrire sur les *Nô* un ouvrage plus senti que celui qu'il nous a laissé, il eût pu faire passer le japonais archaïque de ces drames en un français vibrant.

Au reste, je ne sais s'il est possible d'expliquer concrètement l'art de *Nô*. Art trop complexe, où tous les moyens scéniques — le chant, la danse, la pantomime, la musique — concourent à un effet déterminé avec une précision mathématique. C'est une sorte d'algèbre morale. Et l'on ne doit pas voir la représentation de ces drames avec les yeux qui voient les réalités quotidiennes, qui jugent de la place et de la forme des choses, avec les notions communes de temps et de lieu. Ce personnage sur la scène, c'est moins lui-même que l'ombre de son être. Nous sommes là en présence d'un ensemble de concepts esthétiques et métaphysiques. Les moines bouddhistes des XIe et XIIe siècles, créateurs des *Nô*, firent des emprunts à toutes les formes de la saltation traditionnelle. Dans les divers arts scéniques, ils choisirent les éléments les plus propres à produire l'impression de mélancolie, d'espoir muré qui se dégage des croyances bouddhiques ; ils les combinèrent, les organisèrent et formulèrent une technique de l'impression psychologique, qui ne doit rien à l'étranger.

Il faut donc connaître le *Nô* si l'on veut pénétrer l'âme de ce peuple, car la sensibilité japonaise de notre époque respire encore à l'aise dans cette atmosphère d'un âge longtemps révolu. C'est avec cette pensée que l'ouvrage de M. Péri doit être lu, relu et médité. Il est, en dépit de sa sécheresse, la seule étude instructive que l'on ait en langue française sur cet art.

Les traductions de M. Noël Péri sont celles d'un japonologue très attentif à la lettre du texte, et d'un lettré en garde contre les audaces du style. Le savant a résolument imposé silence à l'artiste, au poète ; le résultat est qu'il est impossible à la lecture de ces froides traductions d'imaginer le mouvement, la couleur, le lyrisme de ce théâtre. De toutes les pièces choisies par M. Péri l'histoire de *Atsumori*, de ce beau et jeune chevalier si chevaleresquement mis à mort par son ennemi, conserve à la traduction un peu de son accent âpre, de sa résonance tragique.

§

Un autre livre sérieux paru ces derniers mois, c'est la **Peinture Japonaise contemporaine** de M. Serge Elisséév. Sujet bien vaste et ardu à traiter ! Rien de plus malaisé, en effet, à démêler que les influences multiples qui déformèrent le goût traditionnel en matière d'art pictural. Aussi M. S. E. se borne-t-il sagement à énumérer les peintres des écoles modernes et à décrire en quelques traits leurs œuvres principales. On lit certaines pages avec intérêt malgré les heurts de l'écriture. M. S. E. remarque que la compréhension de la peinture japonaise nécessite une initiation préalable. Sans doute la connaissance de quelques conventions aide à *lire* cette peinture, mais ces conventions ne s'imposent pas impérieusement à l'artiste qui en use librement avec elles. Ainsi je crois bien que le mouvement des personnages de gauche à droite, dont parle M. S. E., n'est point observé par les peintres avec autant de rigueur que par les acteurs qui, sur la scène, se dirigent dans ce sens s'ils ont à entrer dans une maison. Il y a, certes, un symbolisme pictural ; il n'est pas abstrait, il est clair, vivant ; l'allégorie a un sens plus étendu, moins formel que dans les arts occidentaux.

M. S. E. note avec justesse les premières influences de la technique occidentale à l'époque lointaine où les Hollandais étaient seuls à commercer avec les Japonais. Je n'ai pas oublié l'impres-

sion que me fit une exposition de la grande revue d'art ***Kokka***, à Tokyo en 1916, où l'on voyait de naïves peintures japonaises du xviiie siècle et de la première partie du xixe représentant des choses et des gens européens, — un château, un moulin, une prairie coupée d'un ruisseau, des gens d'armes; il y avait comme un reflet de Rembrandt et de Ruysdaël. C'était la première vision de l'Europe du Japon isolé du monde.

Sur cette question de la peinture contemporaine, j'ai particulièrement apprécié l'article de M. Hakute Ishii dans l'*Amour de l'Art*. En cinq pages ce sont des réflexions et des observations de très grand intérêt sur les tendances, les idées, les conceptions de nombreuses écoles d'artistes de Tokyo et de Kyoto.

M. Ishii est un des rares peintres entraînés à écrire ; ses ouvrages sont estimés par ses confrères et par les amateurs: *Voyage en Europe* (1913); *Mon Aquarelle* ; *Mes Procédés de Peinture à la Manière japonaise* (1920) ; *Voyages en Chine et au Japon* (1921) ; *Edouard Manet* (id.). Les œuvres de M. Ishii sont toujours en nombre au salon de la société Nikkakai qu'il a fondée, il y a quelques années, pour s'opposer au style académique et à la manière Raphaël Collin mis en honneur par le Bunten ou salon des Beaux-Arts. M. Ishii ne professe cependant pas une peinture révolutionnaire. Ses toiles, que l'on a pu apprécier à Paris, disent son éloignement de l'impressionnisme. L'œuvre est toujours *construite* ; les plans s'équilibrent et s'ordonnent ; les valeurs sont « justes ». La plupart des jeunes peintres japonais sont assez les ennemis du flou, de l'imprécis, contrairement à l'enseignement de la peinture classique.

§

Puisque je suis en train de signaler quelques écrits « honnêtes » sur un pays à peu près inconnu, je recommande le petit livre publié par la Société franco-japonaise de Paris, **La Vie Sociale au Japon**, de M. Kachiki Mitsukuri, qui fut pendant vingt-cinq ans professeur de zoologie à l'Université impériale de Tokyo. Cet ouvrage est la réunion d'une série de conférences faites en 1897 à Boston, sous les auspices du Lowell Institute. Le docteur Miyajima, ayant récemment constaté que l'ignorance du Japon est aussi vaste et profonde qu'en 1897, a repris le texte de son maître, feu le professeur Mitsukuri, et l'a traduit en français.

L'étude est courte, étant donné tout ce qu'elle embrasse, l'organisation sociale et familiale, l'éducation, la culture de l'esprit. Elle est aussi celle d'un vieux Japonais, indifférent au mouvement des idées, ignorant des nouvelles tendances intellectuelles et sociales, et qui n'oublie pas que ses paroles s'adressent à des étrangers. Mais on y rencontre quelques jolies peintures de la vie japonaise, si joliment simple, et quelques indications psychologiques intéressantes. Je noterai ces lignes sur la mentalité dénommée *fûryû*.

Je ne vois pas d'équivalent exact pour traduire ce mot ; on pourrait peut-être l'expliquer par « tendance bohème et esthétique, jointe à un puissant amour de la nature »... Les hommes qui professent le culte du fûryû disent : « Que sont la richesse, les honneurs et la puissance ? Pourquoi les hommes lutteraient-ils pour obtenir ce qui n'est rien ? Polissons plutôt notre âme et contemplons le Beau. » Ce qui est « bohème » dans le fait d'être fûryû, c'est que la vie conventionnelle de chaque jour vous importune. Ce qui est « esthétique », c'est le désir de cultiver assidûment le sens du Beau. Il ne suffit pas de jouir des œuvres d'art, il faut encore s'élever jusqu'aux belles choses de la nature. « Contemplons cet effet de neige jusqu'à en mourir... » Ce culte supporte mal les vulgarités, aussi bien celles de la richesse que de la pauvreté, et il a conduit à un idéal de goûts simples et raffinés. Il a rendu la vie plus simple et pourtant élégante... Grâce à ce culte, un certain abandon fut introduit dans les rapports sociaux.

Le Japonais a pu évoluer, il n'a pas laissé de pratiquer cette sorte de dilettantisme élégamment détaché des biens de ce monde. Mais l'industrialisme et l'américanisme sont, hélas ! funestes au maintien de cette attitude.

Le texte de M. Mitsukuri est complété par quelques croquis empruntés à des manuels de classes primaires, qui savent si bien parler à l'imagination et au cœur des enfants.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

A. von Waldersee : *Denkwürdigkeiten*, III Bd., Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt. — A.-G.-P. Martin : *Quatre siècles d'Histoire Marocaine*, Alcan. — Raymond Colrat : *Lausanne et les Vieillards*, Librairie littéraire et scientifique. — A propos de *Mussolini, bâtisseur d'avenir*.

Le tome III des **Mémoires** du feld-maréchal August von Waldersee est presque aussi intéressant que les deux précédents

(voir *Mercure* 15-II-1923, p. 266). Il commence au 7 août 1900. Le matin de ce jour-là, on éveilla Waldersee pour lui remettre un télégramme de Guillaume II lui annonçant que « la marche sur Pékin étant impossible sans un généralissime international, S. M. l'empereur de Russie l'avait proposé pour cette position ». Un général d'une autre nationalité que l'Allemagne eût d'ailleurs été impossible, « sauf peut-être, écrit Waldersee, un général français, quoique avec des difficultés du côté de l'Angleterre. La France n'a d'ailleurs, pour autant que je sache, fait aucune tentative pour obtenir le commandement suprême ; je crois cependant que l'empereur l'eût finalement accepté. » A cette époque, « on croyait généralement que toute la colonie étrangère de Pékin avait été victime du fanatisme chinois. L'empereur se l'imaginait avec une vivacité particulière et avait juré vengeance... Il espérait obtenir de la France et de l'Amérique leur assentiment à un commandement suprême de l'Allemagne ». Il s'était trompé sur ces deux points. « Notre politique, en dehors de la punition des Chinois, ne poursuivait pas de buts spéciaux. L'empereur a eu, il est vrai, des idées vagues, sur le partage de la Chine. » Le principal était cependant le besoin de jouer un rôle dans « la politique mondiale », sans en voir clairement les conséquences... « Il fondait aussi sur l'expédition de grandes espérances pour notre commerce et me recommanda d'obtenir de la Chine la plus haute indemnité possible, en ayant vivement besoin pour la flotte. Enfin, je vis qu'il songeait à élargir notre possession dans le Chantoung et aurait mis très volontiers dans ce but la main sur Tchifou. Il paraissait avoir insinué à l'amiral Bendemann un coup de main sur cette place et était très dépité de ce qu'il n'eût pas eu lieu. »

Peu après, une petite colonne, composée surtout de Japonais, délivra Pékin et les ambassades. Quoique Waldersee fût parti au plus vite, il apprit à son arrivée à Hongkong (18 sept.) que la Russie avait déjà proposé l'évacuation de la Chine, « mais la France seule y avait donné son assentiment et encore à contrecœur ». Arrivé à Tientsin, W. trouva le pays dévasté et les divers corps expéditionnaires débarquant. « Les Japonais se distinguaient par l'excellence de leur organisation militaire. » Le Président Loubet ne répondit d'ailleurs pas au télégramme par lequel W. lui annonça son arrivée, mais, le général Voyron qui comman-

dait les troupes françaises, « se montra très prévenant et se plaignit même à des tiers de ne pas être placé sous le commandement de W. comme les autres ». Celui-ci se hâta d'organiser une expédition contre Paotingfu où beaucoup de chrétiens étaient en danger. Il confia le commandement de l'une des colonnes à l'Anglais Gaselee et celui de l'autre (où il y avait des Allemands) au Français Bailloud. « Mais tandis que ce dernier donnait aux troupes des ordres bien conçus, rien de pareil ne put être obtenu de Gaselee. » Quoique, par la suite, le général von Gayl, adjoint à Gaselee, « ait su décider ce général un peu mou à une action énergique », la colonne française arriva la première, mais « sans déloyauté des Français ».

Les rapports des Anglais mauvais avec les Russes, dès l'origine, commencèrent à devenir mauvais avec nous vers cette époque. Malgré « un certain secret » dont Voyron cherchait à s'entourer, les rapports des troupes françaises et allemandes restèrent au contraire tout à fait bons. « Rien ne décelait l'existence de l'amitié franco-russe. Les premières troupes françaises arrivées en Chine étaient des troupes coloniales de qualité fort inférieure et qui s'étaient attiré la déconsidération générale pendant la marche contre Pékin, ce que les autres et les Russes avaient laissé voir plus clairement ; les Français s'en étaient aperçus. De plus, M. Pichon, le ministre français, homme très droit, était réellement effrayé de la politique russe et particulièrement de la conduite de M. de Giers. Les diplomates étaient d'ailleurs unanimes à refuser à celui-ci toute véracité. »

La question de Tchifou préoccupait toujours Waldersee. Pour amener l'empereur à y renoncer, quand il vit la rade de Takou gelée, il lui télégraphia (vers le 24 novembre) qu'il prendrait Tchifou dès que le dégel aurait lieu. C'était lui donner le temps de réfléchir. « Je croyais, écrit W., le chancelier assez clairvoyant pour voir les objections à cette expédition. Je savais de plus que l'empereur n'incline pas aux expériences hasardeuses quand il faut les exécuter. » Le 2 février 1901, l'ordre d'attendre arriva en effet.

Le partage du butin donna aussi lieu à des difficultés. Les Français réclamèrent leur part des instruments de l'observatoire comme étant d'origine française. Vérification faite, il n'y en eut des indices que pour un seul instrument et il était sans valeur.

Finalement, le partage fut réglé par le général allemand Schwarzhoff et le lieutenant-colonel Marchand. Le général américain Chaffee, dans une lettre, protesta en termes si véhéments « contre cette spoliation » de la Chine que W. la lui retourna.

La grande préoccupation des généraux à Pékin devint vite d'en finir. Pour y aider, W. fit entreprendre par des troupes allemandes, à la fin de novembre, une expédition contre Kalgan. Elle réussit parfaitement. Mais la paix se fit attendre, les diplomates rivalisant à qui ferait le plus de difficultés. Celui qui mécontenta le plus W. à ce point de vue fut sir Ernest Satow. Le maréchal avait d'ailleurs conscience de la méfiance des Anglais à l'égard de l'Allemagne. « Je n'ai jamais cru à une amitié durable avec l'Angleterre, écrivait-il le 9 décembre 1900... Je préférerais celle des Russes. Malgré le désaccord des souverains, notre politique peut très bien être menée parallèlement à celle de la Russie, tandis que, par notre politique mondiale, de nouveaux frottements doivent se produire avec l'Angleterre. Elle et nous, sommes et resterons des adversaires naturels. Le monde serait assez grand pour nous deux, mais l'activité anglaise dépasse les limites permises. » Pour le moment d'ailleurs, c'étaient les Russes et les Anglais qui étaient mal ensemble. C'était surtout l'affaire du chemin de fer de Shanhaikuan qui en était cause. W. y faisait l'office de médiateur. « La Russie s'y montre de nouveau dans toute sa fausseté, écrivait W. le 30 décembre. Mais je ne vise point à amener un accord entre l'Angleterre et la Russie, notre intérêt étant qu'elles se brouillent complètement. Je dois cependant agir de façon à ce qu'aucune des deux ne puisse soutenir avec justice que je favorise l'autre. »

W. entretint jusqu'au bout de bonnes relations avec les Français. « Des relations sans contrainte se sont établies entre les jeunes membres des deux contingents, écrivait-il le 6 janvier 1901. Les officiers français des grades inférieurs ont maintes fois exprimé la pensée que l'idée de revanche était démodée. D'après mes observations, c'est exact. Je crois seulement que les officiers qui ont fait la guerre de 1870-71 (et particulièrement ceux qui ont été prisonniers) n'ont pas encore surmonté leur rancune. Je sais bien qu'il est facile d'éveiller l'idée de revanche en France... mais je crois que le temps est proche où un changement s'accomplira à ce point de vue. Plusieurs officiers supérieurs... et parmi

eux le fameux colonel Marchand, m'ont déclaré franchement être amis de l'Allemagne et admirateurs de notre armée. Marchand m'a déclaré maintes fois que les officiers français avaient été touchés de mon attitude amicale et pleine d'égards envers leur corps expéditionnaire. » A partir de mars 1901, l'indiscipline des soldats français donna mainte occasion d'intervenir à Waldersee : à Tientsin, ils injurièrent des officiers anglais ; à Pékin, ils montrèrent peu d'activité lors de l'incendie du temple du Lotus. Leurs relations avec les soldats allemands restèrent du reste excellentes et ceux-ci à Tientsin firent cause commune avec eux contre les Anglais « qui semblent avoir eu le plus de torts ». Les Français se distinguèrent d'ailleurs sous la conduite de Marchand lors de l'incendie de l'état-major allemand.

Les diplomates s'étant enfin mis d'accord, W. partit de Pékin le 3 juin. A son arrivée à Tientsin, il trouva Voyron qui lui demanda de faire fonction d'arbitre, les Anglais, provoqués par les Français, ayant brutalement tiré sur ceux-ci, tué 3 Français et blessé 5 Français et 3 Allemands. Waldersee parvint à arranger l'affaire.

De retour en Allemagne, W. continua à observer avec malveillance les actes de l'empereur. Fin 1903, il remarquait ses efforts pour se rapprocher de la Russie ; le 1er janvier suivant, il notait son allocution « sur le péril jaune » et la nomination, « accueillie avec étonnement et chagrin par tous les hommes judicieux», de Moltke pour succéder à Schlieffen. Waldersee eût préféré Beseler.

W. était d'ailleurs devenu fort ami de la paix à l'extérieur. Ce qui le préoccupait surtout c'était la lutte contre les Jésuites et les social-démocrates. Il mourut le 5 mars 1904, après avoir vu le commencement de la guerre russo-japonaise, qu'il n'avait cessé d'annoncer, quoique au secrétariat des Affaires étrangères on fût d'avis contraire.

ÉMILE LALOY.

§

Une curieuse publication, et dont l'historique ne manque pas d'intérêt, est celle de M. A.-G.-P. Martin sur **Quatre siècles d'histoire marocaine** (*au Sahara de* 1504 *à* 1902, *au Maroc de* 1894 *à* 1912). — C'est un fort volume et qui eut diverses aventures, contées longuement dans la préface. L'auteur

dut le remanier, — pour les raisons qu'il expose, trimballer son manuscrit de côté et d'autres, — et par sa masse même peut-être risquera-t-il de décourager les lecteurs les mieux intentionnés, ceux qui s'intéressent aux choses de l'Afrique et que sa lecture pourrait séduire.

M. A.-G.-P. Martin, officier-interprète de l'armée et qui a pu consulter de nombreux documents indigènes de notions générales sur le Sahara, le Gourara, le Touat, le Tidikelt, parle des oasis sahariennes, des Chorfa, des Saadiens et des Filaliens, de la fondation de Zaouiet-Reggane, ainsi que de divers peuples et endroits de la région. On passe à la chronique locale avec les Sultans filaliens et l'on voit enfin les Chorfa filaliens devenir les maîtres au Tafilelt ; Fès devint capitale avec les Sultans du Maghreb, etc.

Les chapitres suivants continuent cet historique ; puis on passe aux gouverneurs chérifiens des Oasis ; à l'autonomie de 1795 à 1842 pour arriver à la période de l' « Amitié » des nomades (1842-1882) et à la Menace chrétienne (1884-1892), et ensuite avec les gouverneurs chérifiens à la période actuelle et à la conquête française (1910-1912). — Il est ensuite question du « Sultan Mahboul » (1894-1904), de la tutelle internationale (1904-1909) et de la Guerre sainte (1907-1908), pour arriver au protectorat français (1911-1912).

Mais on pourra revenir sur cet ouvrage, qui, le premier sans doute, apporte, pour la période antérieure à la conquête, une curieuse documentation puisée aux sources indigènes. Quant à l'histoire de la conquête du Maroc, elle sera sans doute précieuse à étudier dans l'avenir, — quand nous serons moins près des faits et des intérêts. Nul doute alors que l'ouvrage de M. A.-G.-P. Martin ne soit repris, étudié, discuté et ne constitue un intéressant document qu'utiliseront les historiens de l'avenir.

Un curieux récit encore a été donné par M. Raymond Colrat sur la Conférence de Lausanne, mais dont le titre humoristique : **Lausanne et les Vieillards** peut faire mal préjuger de l'intérêt.

C'est le personnel de la Conférence, ses orateurs, l'écho de ses discussions dans la ville qui sont présentés, par exemple, sur un ton spécial, — d'ailleurs presque ironique ; et tandis que certains fréquentent les palaces et les dancings, lord Curzon pérore avec

véhémence cependant que sommeillent doucement quelques-uns de ses collègues.

Comme devant, il s'agit de régler le sort de l'Europe et terres limitrophes, sinon de toute la planète ; et le récit débute par un tableau de la question musulmane qui intéresse l'Egypte, l'Arabie, la Palestine et la Perse, la Syrie comme la Turquie d'Europe, sans parler de plusieurs de nos colonies africaines. — Une des premières discussions porta sur la question d'Egypte, dont la population musulmane, — ou du moins la partie remuante et agissante, — sous la tutelle des Anglais, revendique l'indépendance. L'intérêt de l'Egypte, pour l'Angleterre, c'est surtout de commander la route des Indes. On sait qu'après bien des tergiversations, elle a fini par accorder l'indépendance réclamée. Ce récit de M. Raymond Colrat ne constitue qu'un préambule et qui écarte du reste absolument tout ce qui touche à la grave question du canal de Suez.

Question aussi importante, et touchant la route des Indes également, fut la contestation soulevée à propos des populations asiatiques et des terres d'Arabie, de Palestine, d'Asie Mineure, de Mésopotamie, où l'Angleterre avait fait soulever les populations contre la suzeraineté des Turcs, d'ailleurs avec l'arrière pensée de se réserver une belle part dans leurs dépouilles. On sait les difficultés de notre occupation en Asie Occidentale et les histoires mirobolantes de l'Emir Fayçal.

L'Angleterre paraît bien avoir voulu établir de ce côté une ligue d'Etats, clients ou privilégiés, Hedjaz, Palestine, Cilicie, etc., constituant un premier rempart pour la défense de l'Inde.

Cependant l'Angleterre, biblique, favorise en Palestine l'établissement de colonies de Juifs, venus de pays divers reprendre la terre des ancêtres ; qui achètent aux indigènes les biens où ils s'installent, les grugent ensuite commercialement avec la dextérité que nous connaissons et, lorsqu'ils sont besogneux, les font encore travailler sur le sol qui fut leur apanage, état de choses, déclare l'auteur, qui pourrait bien leur valoir dans l'avenir quelques ennuis avant même le rétablissement du royaume de Jérusalem.

Toutefois, on sait que ce qui sortit de la Conférence de Lausanne, ce furent surtout des concessions faites aux Turcs, et voilà un des plus clairs résultats de la déconfiture des armées

grecques en Asie Mineure. Je passerai sur les diatribes de l'auteur concernant les fonds russes et turcs, et quelques portraits sarcastiques de nos diplomates. Le livre de M. Raymond Colrat sur la conférence de Lausanne est un commentaire de ses longues discussions beaucoup plus qu'un compte rendu. Peut-être l'auteur est-il imbu de quelques idées excessives concernant l'avenir de la civilisation, le Progrès et autres balivernes de ce genre, à propos surtout des peuples orientaux qui les emploient sans plus de discernement, à l'imitation des idées et des institutions d'Europe, que l'Asie viendra bientôt combattre avec ses propres armes. Quand on parle du parlement turc, de la démocratie arabe, c'est comme s'il était question des mouvements révolutionnaires hindous, de la république chinoise ou de la question sociale japonaise.

Nous savons qu'il y a là des populations presque innombrables, qui tentent de nous imiter, de nous égaler pour essayer de nous battre ensuite avec nos propres armes, — ce qu'on a déjà vu en Russie, dont la population est presque aussi asiatique qu'européenne. Mais ce n'est là qu'une remarque faite en passant.

Le volume de M. Raymond Colrat reste une curiosité, s'il regrette que la France ait été représentée assez médiocrement à Lausanne, — et le compte rendu intéressant d'un des épisodes ayant marqué les interminables parlotes qui, depuis la grande guerre, s'efforcent de remettre, si possible, les choses à peu près en l'état. Mais les Turcs ayant gagné cette première manche, il faudra bien quelques conversations encore avant que la vieille Europe ait retrouvé son équilibre.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lieutenant-colonel de Ripert d'Alauzier : *Un Drame historique. La résurrection de l'Armée serbe*, Payot. — G. Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental : Les offensives de 1915*, Berger-Levrault.

M. le lieutenant-colonel d'Alauzier a hautement raison d'intituler son étude sur la résurrection de l'armée serbe (1915-16): **Un Drame historique.** Il n'est pas de drame plus poignant. Nous en fûmes, nous-même, un des témoins ; et si nous nous en tenons, aujourd'hui, à cette seule appréciation, c'est que *les temps sont trop fraîchement révolus pour qu'il soit loisible de tout dire.* Telle est la précaution oratoire que prend le colonel d'A-

lauzier au début de son récit. Elle est hautement significative. Rappelons les faits qui furent à l'origine du drame. Sous la double poussée des Allemands et des Bulgares, et sur le Conseil des Puissances Alliées, l'armée serbe avait évacué le territoire national, sans opposer de résistance aux envahisseurs. Il y avait, en effet, deux alternatives en présence des événements : ou bien lutter pied à pied contre l'invasion, en attendant les secours qui devaient arriver par la vallée du Vardar ; ou bien, évacuer tout le pays et, par une prompte retraite, rassembler l'armée sur le littoral de l'Adriatique, où elle serait recueillie par les Marines Alliées. Ce second plan accordait quelque répit aux Conseils alliés; ceux-ci y tenaient particulièrement. L'armée serbe, après avoir traversé les défilés montagneux du Monténégro, en plein hiver, arrivait dans la région de Scutari, vers la fin de novembre 1915, décimée par le typhus et mourant littéralement de faim. Des détachements s'essaimaient sur le littoral adriatique pour y constater l'absence de tout secours, et la carence des marines alliées. De l'autre côté de l'eau, à Brindisi, celles-ci palabraient, discutaient, ergotaient pour s'accorder à ne consentir que des efforts insignifiants, voués d'avance à l'insuccès par une préparation et une exécution défectueuses. On ne ressuscite pas un cadavre, disait-on. Le cadavre, c'était l'armée serbe, qui s'obstinait cependant à ne pas vouloir mourir.

Dans une situation semblable, aucune autre armée, en effet, n'aurait montré plus d'endurance. Composée en grande partie de montagnards vigoureux, rompus à une vie sobre, fortement disciplinés, cette armée souffrait silencieusement les pires souffrances. Elle attendait ses sauveurs. Les premiers arrivés, soyons exacts, consistèrent en une mission d'ingénieurs anglais, qui passèrent l'eau pour aller tracer des routes destinées à faciliter le débouché de l'armée serbe. Ce fut, à peu de chose près, la seule participation du gouvernement anglais au sauvetage de l'armée serbe. Les premiers secours français arrivèrent dans les premiers jours de décembre sous la forme d'un train de munitions qui ne fut même pas déchargé et qu'on envoya se garer sur une voie de secours, dans un village voisin. Mais le 19 décembre arrivait à Brindisi un homme de cœur, le général de Mondésir, placé à la tête d'une mission, dont l'action persévérante, habile et énergique, allait finir par triompher de toutes les inerties. Le général

de Mondésir aurait pu, dès son arrivée à Brindisi, s'y installer confortablement et, derrière une armée de téléphones, dépenser une énergie verbale qui se fût dispersée aux quatre vents du ciel. Ce faisant, il eût fait comme tant d'autres qui ne remplirent pas autrement les missions dont ils étaient investis. Il fit mieux. Il passa l'eau, se rendit au milieu de l'armée serbe, releva les courages, combattit les préventions, les rancunes, les haines même qui commençaient à gronder. Il revint à Rome, auprès du gouvernement italien, pour obtenir de lever les consignes des troupes italiennes, stationnées à Durazzo et à Valona, qui s'opposaient au passage des Serbes ; il agit auprès de l'amiralissime italien pour obtenir un effort coordonné des navires alliés, groupés à Brindisi. « Les marines alliées, écrit le lieutenant-colonel d'Alauzier, malgré certaines hésitations du début et certaines divergences de vues inévitables, finirent par se mettre d'accord pour arrêter les dispositions d'ensemble nécessaires à l'embarquement et au transport des troupes. » Cet accord date des premiers jours de janvier. Près de deux mois s'étaient écoulés sans qu'on ait rien tenté de sérieux. Nous serions désireux que tout le monde pût connaître les différentes étapes de cet émouvant sauvetage dans l'étude du lieutenant-colonel d'Alauzier. Il fallut, en somme, plus de trois mois aux marines alliées pour transporter de la côte d'Albanie à Corfou une centaine de mille hommes. Le lecteur sera sans doute frappé par le déploiement de forces, mis en œuvre par notre marine, pour occuper la paisible île de Corfou, que rien ne défendait, alors que son action fut si effacée dans les eaux de l'Adriatique. Le général de Mondésir acheva son œuvre de reconstitution de l'armée serbe à Corfou. Quatre mois après son départ de Paris, il pouvait quitter Corfou, sa mission terminée, après avoir remis cette armée à l'effectif de 110.000 hommes. Nous sommes heureux de l'occasion qui s'est offerte, avec l'étude du lieutenant-colonel d'Alauzier, de rendre un modeste hommage à un homme, que nous ne connaissons d'ailleurs pas, avec qui nous n'avons échangé que des paroles de banale courtoisie.

Le neuvième volume de l'Histoire de la *Grande Guerre sur le Front Occidental* du Général Palat étudie **les Offensives de 1915** : Offensive de la 8e armée et des Britanniques en Belgique, première offensive de la 10e armée en Artois, la Bataille d'hiver en Champagne, les affaires de Vauquois, des Eparges et de

l'Hartmannswillerkopf, la poussée britannique sur Neuve-Capelle, enfin les grandes offensives d'Artois et de Champagne qui s'éteignent avec la fin de 1915. Cet ensemble d'opérations constitue, après le temps d'arrêt qui a suivi la course à la mer, les premières réactions de notre Haut commandement. On dirait que ce dernier a totalement oublié les enseignements des guerres du passé. Il n'a plus ni doctrine stratégique, ni doctrine tactique. Le préjugé d'une guerre inédite, où tout est nouveau, sans relations possibles avec les données de l'expérience, pèse sur toutes ses conceptions. Il hésite, il est incertain, il fait école sur école, en exigeant de sanglants sacrifices dont l'inutilité aurait pu au moins se prévoir. La prédominance des officiers appartenant aux armes savantes, artillerie et génie, au sein du G. Q. G., imprime aux conceptions de guerre un esprit de spécialité qui les déforme en les ramenant toujours au point de vue étroit de l'excellence de telle arme, de tel procédé dans la mise en œuvre des forces. Les modes d'attaque revêtent, en apparence, le caractère d'une guerre scientifique, où les données de l'artillerie sont calculées à une décimale près, avec une approximation rigoureuse; mais on néglige, non pas une fois, par exception, mais chaque fois, de se garder les bénéfices de la surprise et d'utiliser les réserves au moment opportun, c'est-à-dire l'ABC de l'Art. On s'écharpe, jusqu'à la dernière limite des forces, sur une portion étroite du front, alors que sur tout le reste les troupes gardent l'arme au pied. La tâche de l'adversaire est dès lors singulièrement facilitée : libre d'accumuler ses réserves sur le point attaqué il colmate au fur et à mesure les brèches temporaires que l'ardeur de l'assaillant a réussi à pratiquer dans un élan. Nos forces s'usent en détail. Nous ne grignotons pas l'ennemi ; mais, comme l'écrit Général Palat, nous nous faisons grignoter. Cela menaçait de durer jusqu'à l'épuisement total de nos forces.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

La Crise ministérielle et le nouveau Gouvernement allemand. — Après la démission du Dr Stresemann entraînée par le vote de défiance du Reichstag, — 230 voix contre le gouvernement, 155 pour et 7 bulletins blancs, — le président du Reich, Ebert, s'est trouvé en présence d'une situation terriblement compliquée.

L'ancienne coalition, celle de Wirth, qui comprenait les socialistes, les démocrates et le centre, n'existe plus et il est impossible de la rétablir car, depuis l'assassinat d'Erzberger et la maladie qui cloue le Dr Wirth au lit, l'évolution des députés catholiques vers la droite est manifeste : la nouvelle coalition, hybride s'il en fut, qui allait du parti populiste (conservateurs modérés), dont Stresemann est le chef, aux socialistes en passant par les démocrates et le centre, s'est effondrée également, les socialistes ayant à la longue refusé de collaborer avec les populistes, dont les concessions au parti nationaliste sont multiples et considérables.

Or, tout autre combinaison est appelée fatalement à avorter, car elle ne dispose pas de la majorité du Reichstag. On a songé à faire entrer le Parti *deutsch-national*, ou nationaliste, dans le gouvernement, mais les démocrates et l'aile gauche du centre y sont opposés, et un ministère composé de la sorte serait réduit à dissoudre le Reichstag et à convoquer le collège électoral en vue de nouvelles élections.

Sur les conseils de l'ancien président du Conseil, Fehrenbach, qui est l'un des membres éminents du Centre, M. Ebert a tenté de constituer un cabinet ayant à sa tête le député populiste von Kardorff, naguère encore membre du parti nationaliste, qu'il quitta en avril 1920 à la suite de divergences politiques et où il possède de nombreuses sympathies. Toutefois ses adversaires y sont encore plus nombreux et les nationalistes ont déclaré qu'ils ne voulaient pas de von Kardorff comme chancelier et qu'ils étaient résolus à voter contre lui.

Ce dernier a alors tenté de replâtrer la coalition avec les socialistes, mais combattu par sa propre fraction, il a dû renoncer à la tâche et décliner l'offre qui lui avait été faite.

Gustav Ebert s'est rabattu sur un personnage de deuxième grandeur, guère connu dans les milieux politiques, bien davantage par contre dans les cercles diplomatiques : M. Albert.

M. Albert était, en effet, à Washington, pendant la guerre, le remuant adjoint du comte Bernstorff, tellement remuant et affairé qu'un beau jour il oublia dans le métro de New-York une serviette bourrée de documents établissant que les Allemands étaient les auteurs des attentats commis contre l'industrie de guerre américaine et que l'ambassadeur d'Allemagne, ou du moins son subordonné, était l'instigateur de tous ces attentats, conçus

selon un plan solidement élaboré. M. Albert fut invité à évacuer sans délai le territoire américain et peu après l'Amérique entrait en lice à nos côtés. On ne peut donc affirmer sans présomption que M. Albert jouit de la bienveillance des milieux américains et que son choix aurait eu une heureuse répercussion de l'autre côté de la mare aux grenouilles.

M. Albert est rentré en scène il y a quelques mois comme ministre du Trésor dans le cabinet Cuno, où il a joué un rôle assez effacé...

Le ressentiment qu'il a laissé en Amérique, aussi bien que l'hostilité du Parti nationaliste firent échouer la combinaison Albert.

Ebert, sans se décourager, eut alors recours aux bons offices de M. Stegerwald, ancien président du Conseil de Prusse, chef de la puissante fédération des syndicats chrétiens et suspect d'accointances avec la droite. Ses tendances réactionnaires lui valurent la défection des démocrates et, d'un autre côté, les exigences insatiables des nationalistes le démoralisèrent.

De guerre lasse, avant de se déterminer à dissoudre le Reichstag, le président du Reich fit appel au Dr Wilhelm Marx, président de la fraction centriste au Reichstag et l'un des jurisconsultes les plus distingués de l'Assemblée.

Le Dr Marx a accepté la mission qui lui était confiée et, après de nombreux efforts, est parvenu à composer un cabinet d'où les socialistes et les nationalistes sont également exclus, mais qui comprend, comme novation, un membre influent du Parti populiste bavarois, le Dr Emminger, qui devient Garde des Sceaux. La tactique du Dr Marx est claire : d'une part il veut élargir les bases de sa coalition, de l'autre il fraye la voie à une réconciliation avec la Bavière dont le gouvernement est composé de populistes (1).

Par ailleurs le gouvernement du Dr Marx n'est qu'une exacte copie de celui de son prédécesseur ; nous y retrouvons les mêmes hommes et les mêmes courants : le Dr Stresemann aux Affaires étrangères, le Dr Jarres qui cumule la vice-chancellerie avec l'Intérieur, Brauns au Travail et le Dr Gessler à la Reichswehr.

Il est inutile de s'appesantir sur la personne du Dr Stresemann, politicien habile et retors que sa versatilité même a châtié.

(1) Les populistes bavarois constituent une fraction dissidente du Centre catholique allemand.

M. Jarres, l'ancien bourgmestre du Duisbourg, est un agent de liaison entre les deux partis de droite. Il est, affirme-t-on, et ses discours antérieurs ne démentent pas cette opinion, partisan d'une politique de résistance acharnée à l'endroit des prétentions les plus justifiées de la France. Il est l'instigateur du fameux plan d'une Rhéno-Westphalie indépendante dans le cadre du Reich, dont la création n'a pour but que de détacher *passagèrement* et *apparemment* la Rhénanie du Reich, car en réalité elle la rattachera à Berlin plus solidement que jamais par l'intermédiaire d'un Directoire et d'un *Ausschuss* (Comité) aux ordres du pouvoir central.

Quant à Gessler, l'éternel ministre de la Reichswehr, qui a chaussé les bottes du socialiste Noske, de fâcheuse mémoire, il n'est, de l'aveu même de la *Frankfurter Zeitung*, démocrate que de nom, et si les militaires exercent en ce moment en Allemagne une autorité incontestable, c'est à Gessler qu'ils la doivent, à lui qui a toléré leur immixtion dans tous les domaines et qui est toujours prêt à excuser et à couvrir leurs actes les plus arbitraires...

Un coup d'œil sur les effectifs des différentes fractions du Reichstag illustrera la situation instable du gouvernement : le parti communiste dispose de 15 mandats, le Parti socialiste unifié de 173, le parti rural bavarois de 4, le Parti démocratique de 39, le Centre de 68, le Parti populiste bavarois de 20, le Parti populiste allemand de 66, le Parti nationaliste de 67, le Parti ultra-ultranationaliste de 3, le Parti hanovrien de 2 ; restent 2 « sauvages » qui ne sont inscrits à aucun groupe.

La grande coalition comptait 346 députés sur 459. Après la sécession socialiste ses effectifs furent exactement réduits de moitié : 173 voix, soit 57 de moins que la majorité. Il est manifeste que les 173 voix socialistes dans une chambre de 459 députés constituent un levier d'une puissance formidable.

En comptant le centre, les populistes bavarois, — dont l'appui ne peut être que conditionnel, — les démocrates, les populistes allemands et quelques petits groupes, le ministère du Dr Marx ne réunit, dans le meilleur des cas, que 200 voix ; 200 voix sur 459 électeurs ! Il peut à tout moment être mis en minorité. Son maintien au pouvoir dépend donc de l'appui, ou du moins de la neutralité bénévole, des nationalistes ou des socialistes. Il a

réussi à conclure une trêve d'armes avec les socialistes, qui, plutôt que d'encourir les aléas d'une consultation électorale, ont préféré voter une deuxième fois l'*Ermaechtigungsgesetz*, ou loi octroyant pleins pouvoirs au gouvernement. La menace d'une dissolution, qui avait réussi au Dr Stresemann, répétée à deux mois d'intervalle, a valu le même succès au Dr Marx qui a recueilli 313 voix, alors que les opposants n'étaient que 18. Puisque, d'après la Constitution, une majorité des deux tiers est indispensable, c'est-à-dire 306 voix, la course n'a été gagnée que de justesse... d'une courte encolure. Presque tous les adversaires de la loi, environ 130, brillaient par leur absence. Sauf les partis extrémistes, toutes les fractions redoutent en ce moment de répondre devant leurs électeurs de la terrible situation où se débat l'Allemagne.

La loi votée, le Parlement s'est mis en vacances sans doute pour de longues semaines. C'est une façon commode d'éluder les responsabilités et les conflits. C'est aussi avouer la faillite du parlementarisme allemand et reconnaître implicitement que le seul gouvernement possible en ce moment en Allemagne est la dictature.

AMBROISE GOT.

§

Belgique.

La confusion politique. — Les adversaires de l'action commune avec la France ne dissimulent pas le plaisir que leur cause le succès des travaillistes anglais. Et le leader socialiste, M. Vandervelde, va jusqu'à menacer l'Entente d'une coalition socialiste internationale qui substituerait ses solutions de paix à celles des gouvernants.

Or M. Vandervelde est ministre d'Etat, c'est-a-dire un des conseillers de la Couronne (il est vrai que, lors de la dernière crise ministérielle, le Roi se dispensa de consulter ce mauvais berger); il fut ministre de la Justice et l'un des deux délégués belges qui signa le traité de Versailles. Rappelons que, comme plénipotentiaire, il contribua à faire rejeter quelques-unes de nos revendications nationales les plus importantes (Bouches de l'Escaut, trouée du Limbourg, etc.), mais du moins pouvait-on espérer qu'ayant reçu à Versailles plusieurs satisfactions personnelles au détriment des intérêts fonciers de son pays, il aurait à cœur de défendre le pacte qui porte sa signature.

C'était mal connaître cet esprit dogmatique qui est marxiste avant d'être Belge.

Aussi bien, à l'époque, n'eurent-ils pas tort ceux qui critiquèrent un choix aussi surprenant et ajoutèrent à leurs critiques cette remarque fort juste que rien, dans les circonstances politiques, à moins de s'affoler, ne nécessitait la nomination d'un tel plénipotentiaire.

Bien que dogmatique et trop âgé pour se défaire des lourdes idéologies germaniques qui imprégnèrent presque au sortir de l'adolescence son cerveau précocement doctrinal, M. Vandervelde est incontestablement le plus habile et le plus éloquent tacticien du Parlement belge. Déjà Jaurès se méfiait de son excès d'habileté casuistique au sein des Congrès internationaux et il avait accoutumé de ne jamais le désigner autrement que par le sobriquet de « cardinal ». Dans la bouche de Jaurès, c'était plutôt péjoratif.

Quand la guerre éclata en 1914, le « Cardinal » devenu Pape du prolétariat organisé, sous le titre œcuménique de Président de l'Internationale ouvrière, dut bien se rendre compte que ses fidèles de la section allemande de l'I. O. lui avaient tragiquement bourré le crâne.

Jaurès s'en était aperçu, lui aussi, lorsqu'il tint à déclarer publiquement que le gouvernement français avait tout tenté pour éviter la guerre. A peine les yeux de cet adepte de l'Union sacrée s'étaient-ils dessillés, qu'une espèce de fou lui brûla la cervelle. Tragique argument pour un conte philosophique !

Sur la tombe de Jaurès, un des lieutenants de M. Vandervelde, l'Israélite Camille Huysmans, prononça quelques paroles bien senties, ce qui ne l'empêchait pas quelques semaines après de déjeûner fraternellement à Amsterdam avec herr Scheideman.

Rentré en Belgique après l'armistice, cet Israélite, naturellement marxiste comme la majorité des socialistes de sa race, se fit accepter comme un des chefs de l'étroit nationalisme flamingant, retrouva son siège de député et trouva le moyen de ceindre au surplus l'écharpe d'échevin d'Anvers. Nouveau sujet de conte philosophique à l'usage des nouveaux riches qui croient malin de se mettre en frais de coquetterie avec le socialisme !

Or, pendant que M. Camille Huysmans (Kamiel avec un très majestueux K, comme l'appellent les bonnes gens de chez nous)

traitait Scheidemann en commensal à Amsterdam et se rencontrait à Stockholm avec d'autres Teutons notoires, M. Vandervelde, son chef, siégeait au Havre parmi le gouvernement belge réfugié, en qualité de ministre des Munitions destinées à occire le plus de Boches possible, y compris les prolétaires organisés ou non de l'empereur Wilhelm. Et même il écrivit un livre à ce sujet. Pour les amateurs de curiosités et de balancements un peu lourds, ce livre serait bien amusant à lire ou à relire. Nous allons de paradoxe en paradoxe ; mais où l'incontinence oratoire ne conduit-elle pas ?

Je voudrais bien tracer un *curriculum vitae* de M. Vandervelde, avant, pendant et après la guerre. Le cadre de cette chronique est assurément trop étroit ; quelques traits de croquis sont cependant indispensables pour expliquer le rôle considérable que ce terrible doctrinaire exerça dans notre politique extérieure dans un sens diamétralement opposé à celui qu'il jugeait opportun de suivre au lendemain de l'assassinat de Jaurès.

Aussitôt l'armistice signé, M. Vandervelde entra comme ministre de la Justice dans le gouvernement improvisé à Lophem au milieu des troubles circonstances que Maurice des Ombiaux et moi avons eu l'occasion d'exposer dans cette revue. Mais bien que ministre, il continua à agir en partisan. Avec M. Jean Longuet, il s'efforça de convaincre les membres de son parti que le moment était venu de reprendre les relations avec les socialistes allemands.

Cette première tentative échoua devant le bons sens foncier de nos ouvriers, mais celui qu'ils nomment le « patron » devait bientôt reprendre sur eux son ancienne emprise. Après s'être offert en cadeau d'avènement la nomination comme Procureur général de l'ancien avocat général Jean Servais qui, après s'être rendu célèbre par la passion de ses réquisitoires contre les socialistes, se fit remarquer par sa docile soumission au ministre rouge, M. le Garde des Sceaux Vandervelde prit tout de suite une influence dominante sur le faible et conciliant Premier ministre Delacroix. A dire vrai, lui et ses collègues socialistes, Jules Destrée, Wauters et Anseele représentaient l'élément le plus actif et le plus brillant du ministère de coalition. Mais l'attitude de M. Vandervelde au Congrès de Versailles démontra que ce n'est pas exclusivement au service de l'intérêt national belge qu'il

entend mettre sa brillante intelligence. C'est lui qui forma la majorité gouvernementale hostile au passage par la Belgique des munitions appelées à sauver la Pologne de l'étreinte bolcheviste ; ce dernier détail de son activité ne saurait être assez souvent rappelé.

Il serait faux de dire que M. Vandervelde n'aime pas la France; mais il incarne la France dans l'ancien parti socialiste unifié et dans des personnalités comme feu Gabriel Séailles, feu Paix-Séailles et M. Romain Rolland. Quant à la grande France paysanne, économe et laborieuse, elle représente un élément d'ordre et de stabilité pour lequel il éprouve une instinctive hostilité.

Il est, certes, trop au courant des conditions économiques de l'Europe pour ne pas s'être rendu compte tout de suite de l'utilité immense qu'aurait eue la conclusion d'un accord économique avec la France. Mais il entrava cet accord sous le prétexte qu'il ne voulait pas voir son pays en posture de dépendance vis-à-vis de la France, alors qu'il souhaite ouvertement sa subordination aux décisions de la conférence socialiste de Francfort.

C'est dans ce même ordre d'idées qu'il pactisa, dans la coulisse, avec les flamingants adversaires de la culture française et donna son vote à la flamandisation de l'Université de Gand, réforme si peu désirée par les intéressés que la fameuse section flamande ne compte aujourd'hui que six élèves !

M. Ramsay Mac Donald était un des membres les plus importants du Congrès de Francfort. La tactique de M. Vandervelde serait de faire du leader travailliste anglais une sorte d'arbitre de la politique extérieure belge.

Y réussira-t-il ?

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Russie.

LES SOVIETS ET LES ÉVÉNEMENTS ALLEMANDS. — La presse française, lorsqu'elle discute le problème de la sécurité de la France et de l'éventualité d'une revanche allemande, s'arrête souvent sur le concours que la Russie bolcheviste pourrait, le cas échéant, apporter à l'Allemagne. Mais la plupart des journalistes français avouent franchement qu'ils ne possèdent pas de renseignements précis sur ce qui se passe « dans les immensités

russes ». Il est donc particulièrement intéressant d'élucider le problème des rapports germano-bolchevistes.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler, dans mes chroniques, de grands projets bolchevistes visant au chambardement paneuropéen. La collaboration entre les forces soviétiques et les forces allemandes est, aux yeux des chefs bolchevistes, la première condition de la réalisation de ces projets.

Il y a quelque temps, j'ai porté à la connaissance des lecteurs du *Mercure* un discours-programme de Zinoviev-Apfelbaum, président du Soviet de Pétrograd et du Comité exécutif de la IIIe Internationale (1). On a vu par ce discours que les dirigeants des Soviets se préparaient depuis longtemps à intervenir activement dans les événements allemands et avaient élaboré un plan de ravitaillement en blé des communistes allemands dans l'éventualité de leur arrivée au pouvoir.

La formation des gouvernements semi-communistes en Saxe et en Thuringe, l'automne dernier, a provoqué une action immédiate dans ce sens. Le gouvernement soviétique s'est déclaré prêt à fournir du pain aux « frères révolutionnaires » de Saxe et de Thuringe et a même mis à la disposition des ministres communistes de ces pays le blé russe en dépôt à Hambourg. Mais l'envoi de la Reichswehr à Dresde et la liquidation rapide du pouvoir semi-bolchevik en Saxe n'a pas permis aux bolcheviks de Moscou d'organiser leur action sur une échelle plus vaste. Cependant les déclarations qui ont été faites à ce moment-là dans la presse officielle des Soviets et dans les discours des leaders kremlinois ne laissent aucun doute au sujet de l'attitude de ceux-ci : ils considèrent les événements en Saxe comme des prodromes de la révolution communiste en Allemagne et de graves complications internationales. Quant à l'échec du mouvement communiste en Saxe, il n'a, aux yeux des bolcheviks, qu'un caractère momentané et les gens du Kremlin s'attendent à une nouvelle vague révolutionnaire en Allemagne. Leurs déclarations officielles les plus récentes le prouvent d'une façon indiscutable.

Dans les *Izvestia* du 7 novembre 1923 a paru un article du commissaire soviétique aux Affaires étrangères, G. Tchitcherine, où ce dernier fait le pronostic politique suivant :

(1) On trouvera le texte de ce discours dans mon livre : *Du Tsarisme au Communisme* (A. Colin, édit.).

Une période a commencé qui amènera avec elle des complications extraordinaires pour la République des Soviets. Le traité de Rapallo a définitivement établi un lien entre les deux éléments opposés à l'impérialisme. Ces éléments sont la République des Soviets et l'Allemagne opprimée par des gouvernements impérialistes victorieux. Les événements qui se déroulent en Allemagne sont les prodromes d'autres événements encore plus graves et nous obligent à être prêts à tout.

M. Kamenev-Rosenfeld, président du soviet de Moscou, vient de déclarer ce qui suit :

La lutte des communistes allemands décidera du sort du mouvement révolutionnaire du monde entier. Les temps sont arrivés où chaque ouvrier, chaque soldat rouge, chaque citoyen honnête de la République des Soviets devra se tenir sur le *qui vive* et être prêt à se sacrifier.

La *Pravda*, organe officiel du parti bolchevik, mène une forte propagande parmi les paysans russes pour les préparer à l'éventualité d'une action armée en faveur de l'Allemagne :

Le paysan russe, écrit ce journal, doit savoir que la main qui aujourd'hui s'abat sur l'Allemagne peut s'abattre demain sur les peuples de la République des Soviets. L'incendie est chez le voisin, un malfaiteur s'est introduit chez lui. Si le paysan de notre pays ne prend pas des mesures nécessaires, le feu peut anéantir ses biens après ceux du voisin.

En se préparant à une intervention en faveur de l'Allemagne, les Soviets se préoccupent beaucoup du problème des communications entre la Russie rouge et l'Allemagne dont la Russie est séparée par la barrière polonaise.

Le ministre des Affaires étrangères de Pologne vient de faire devant la commission des Affaires étrangères du « Sejm » des déclarations au sujet de récentes négociations entre lui et le délégué extraordinaire des Soviets, M. Kopp. Ce dernier a demandé au gouvernement polonais de garantir aux Soviets la liberté du transit vers l'Allemagne « même si les événements en Allemagne prennent un caractère décisif ». Le refus de la Pologne de souscrire à un engagement pareil a été suivi par des arrestations en masse de citoyens polonais en Russie rouge et par une campagne anti-polonaise dans la presse officielle des Soviets.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Alfred Hachette : *Le couvent de la reine à Versailles (Lycée Hoche)*; Laurens. » »

Art

Maurice Boigey : *La Science des couleurs et l'art du peintre*; Alcan. 10 »

Loys Delteil : Le peintre-graveur illustré. Tome XVII : Camille Pissarro, A. Sisley, A. Renoir. Avec de nomb. reproductions; Chez l'auteur. » »

Céline Lepage : *Sculptures décoratives.* Dix planches, Préface de René-Jean; Libr. Art décoratif. » »

André Michel ; *Peintures et pastels de René Ménard.* 65 planches et 1 pl. en couleurs. Avec préface ; Colin. 30 »

Finance

Edmond Welhoff : *L'emprunt forcé.* Préface de Joseph Caillaux ; Edit. Rhéa. 20 »

Géographie

X... : *Notre langue dans le bassin de la Méditerranée;* s. n. d'édit. » »

Histoire

Pierre de Vaissière : *Un grand procès sous Richelieu: L'affaire du Maréchal de Marillac. 1630-1632,* Préface de M. Funck-Brentano ; Perrin. 10 »

Linguistique

A.-Z.-L. Béchot : *Essai d'une grammaire naturelle directe* suivie de *l'Essentiel de l'anglais en 9 leçons* ; Imp. Roland et Delacroix, Le Cateau. 10 »

Littérature

L. Babonneix : *Julie Bouchaud des Hérettes à Gand pendant les Cent Jours* ; Maloine. » »

Wilfrid Chopard : *La gloire en cinq sec,* vade-mecum de l'arriviste littéraire; Ed. du Siècle. 3 »

Jules Claretie : *Souvenirs du Dîner Bixio;* Fasquelle. 6 75

Marguerite Combes : *Percibule,* Chantefable : Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. 4 50

Jean-Bernard : *La vie de Paris,* 1922; Lemerre. 6 75

Abel Hermant : *Xavier ou les entretiens sur la grammaire française ;* Le Livre. 7 50

Edouard L. de Kerdaviel : *Un auteur dramatique du XVe siècle : André de la Vigne ;* Champion. 6 50

Luma-Valdry : *Les secrets vivants.* Préface de M. Edouard-Schuré ; Edit. Rhéa. 6 »

Emile Magne : *Scarron et son milieu,* documents inédits : Emile-Paul. 7 50

Pierre Masclaux : *Faust II. La folle nuit de Walpurgis ;* Presses universitaires de France. 7 »

Anne Minvielle : *Sappho la Lesbienne ;* Figuière. 3 50

Le Roi René : *Regnault et Jehanneton.* Introduction, notes et glossaire, par Maurice du Bos ; Boccard. » »

Gustave Rudler : *Les techniques de la critique et de l'histoire littéraire en littérature française moderne;* Imp. de l'Université, Oxford. » »

Ernest Seillière : *Le cœur et la raison de Mme Swetchine,* d'après des documents inédits. Avec des portraits ; Perrin. 10 »

Musique

Charles Marie Widor : *Initiation musicale;* Hachette. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Denys Cochin : *1914-1922*. I : *La guerre. Le blocus. L'union sacrée ;* Plon. 7 50

M. Godinot-Puvion : *Sous le brassard rouge. 1916-1918*. Préface de M. Léon Pasqual ; Bresle, Lille. » »

Paul Painlevé : *Comment j'ai nommé Foch et Pétain*. Avec cartes et documents ; Alcan. 12 »

Philosophie

Raphaël Lévêque : *Le problème de la vérité dans la philosophie de Spinoza*. Préface de M. Maurice Pradines ; Libr. Istra. 7 50

Poésie

Baronne de Baye : *A l'ombre du drapeau*, Lettre-Préface de M. le Maréchal Fayolle ; Perrin. » »

Charles de Bussy : *La Muse-Enfant*, fables et bambineries ; Ducrocq. » »

M. Daiguenoire : *Au jardin des songes ;* Les Tablettes. » »

Roger Dauvergne : *L'âme des monts ;* L'âme gauloise. 7 »

Hector Diaz-Leguizamon : *Dafné ;* Det Mallingske Bogtrykkeri. » »

Philéas Lebesgue : *La bûche dans l'âtre ;* Chiberre. 5 »

Lienvil : *Petite fleur d'amour ;* Soc. univ. édition art et vérité, Genève. » »

Paul-Auguste Nicolas : *La sieste sous l'olivier ;* Edit. Pan. 3 50

Ramiec : *Les poèmes de la vie ;* Monté-Lenès. 20 »

Ludovic-Léon-Régnier : *Pour vous, mesdames ;* Chiberre. 5 »

Georges Rodenbach : *Œuvres de Georges Rodenbach*, I : *La jeunesse blanche. Vers d'amour. Le Livre de Jésus. Le Règne du Silence ;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »

Daniel Thaly : *L'île et le voyage*, petite odyssée d'un poète lointain ; Le Divan. 7 »

Jean de Vare : *En lacets vers les cimes ;* Vromant, Bruxelles. » »

Georges Vidal : *Devant la vie ;* Libr. Sociale. 4 50

Politique

Norman Angell : *Les illusions de la victoire*, suite à *la Grande illusion ;* Stock. 6 75

Magdeleine Marx : *C'est la lutte finale...* Six mois en Russie soviétique) ; Flammarion. 7 »

Maurice Pernot : *L'expérience italienne ;* Grasset. 6 75

Colonel Rézanov : *L'idéologie du communisme ;* Bossard. 2 70

Romain Rolland : *Mahatma Gandhi ;* Stock. 6 75

Questions coloniales

Colonel O. Meynier : *Les conquérants du Tchad*. Avec 6 grav. et carte ; Flammarion. 7 50

Questions juridiques

Pauline Laveau-Becker née Ruel : *Interdites ;* Edit. sociale et littéraire. 5 »

Questions médicales

Henri Abeulker : *Clinique et iconographie médico-chirurgicales des maladies de la face et du cou*. Préface du Dr Pierre Sébileau. Avec 420 photogravures ; Maloine. 25 »

Henri Jean Frossard : *Ma gymnastique respiratoire (La phonothérapie) ;* Phonothérapie. » »

Questions militaires et maritimes

Capitaine Jean Callies : *L'art de faire des prisonniers*. Avec 9 croquis et 2 pl. ; Berger-Levrault. 7 »

Questions religieuses

Emile Besson : *Les logia agraphia*, paroles du Christ qui ne se trouvent pas dans les Evangiles. Avec une préface de Sédir ; Les Amitiés spirituelles, Bihorel-lez-Rouen.

Roman

Comte Paul d'Abbes : *Au temps des dieux ;* Libr. des Lettres. » »
L.-F. Choisy : *Libération;* Ag. gén. de libr. et de publications. 7 »
Jean Crespi : *Une idylle à la Villa Molière ;* Roman nouveau. 6 50
Elie Dautrin : *Madio Mali ;* Flammarion. 7 »
André Delacour : *La commune aventure ;* Bloud et Gay. 7 »
Joseph Delteil : *Choléra ;* Kra. 10 »
Richard Dupierreux : *La certitude amoureuse ;* Renaissance du livre. 7 »
Jacques Dyssord : *La Paroisse du Moulin-Rouge ;* Albin Michel 6 75
Lucien Fabre : *Rabevel ou le mal des ardents.* I : *La jeunesse de Rabevel.* II. *Le financier Rabevel.* III. *La fin de Rabevel ;* Nouv. Revue franç., chaque vol. 6 75
Henry Fèvre : *Galapieu ;* Monde nouveau. » »
Léon Fiel : *Un astronome dans les cieux ;* Daragon. 2 »
Jacques Fierre : *Le bolchevik ;* Flammarion. 7 »
Waldo Frank : *Rahab,*traduit de l'anglais par H. Boussinesq; Rieder. 6 75
Claude Frémy : *Les bonheurs fragiles ;* France-Edition. 6 50
Aimé Graffigne : *L'Inconsolée ;* Albin Michel. 6 75
André Hacque : *L'affaire du Kangourou ;* Ollendorff. 4 »
Zénaïde Hippius : *Le pantin du diable,* traduit du russe par Paul de Chevremont. Avec une préface du traducteur et un portrait de l'auteur ; Bossard. 7 50
René Jouglet : *L'enfant abandonné ;* Grasset. 6 75
Valery Larbaud : *Amants, heureux amants ;* Nouv. Rev. franç. 6 75
Comtesse de La Rochecantin : *C'était une femme aimable et jolie;* Jouve. 6 »
Jack London : *Le talon de fer,* traduit par Louis Postif. Préface d'Anatole France ; Crès. » »
H.-J. Magog : *Le poison du monde ;* Roman nouveau. 6 50
Juliette Lermina-Flandre : *La fille à Caze ;* Albin Michel. 3 75
Raymond Marival : *Les Agouglous ;* Flammarion. 7 »
Albert Mercadier : *Le comédien joué ;* Albin Michel. 6 75
Edgard Meslin : *Marc au monastère.* Préface de André Lebey : Edit. Rhéa. 6 »
C.-F. Ramuz : *Passage du poète ;*Edit. du Siècle. » »
Jules Romains : *Le vin blanc de la Villette ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Antonin Seuhl : *Petite chose ;* Ollendorff. 12 »
Titayna : *Simplement ;* Flammarion. » »

Sciences

Annuaire de la science et la vie, 1924; La Science et la vie. 8 »
Bernard Bavink : *L'atomistique,* traduit par André Juliard. Préface de M. Marcel Boll, Gauthier-Villars. 12 »
Eugène Bloch : *Les phénomènes thermioniques ;* Journal de physique. 10 »
René Brocard : *L'électricité au foyer ;* La Science et la vie. 6 »
René Brocard : *La téléphonie sans fil pour tous ;* La science et la vie. 6 »
Maurice de Broglie : *Les rayons X ;* Journal de physique. 15 »
Henri Galbrun : *Assurances sur la vie calculs des primes.* (*Traité du calcul des probabilités et de ses applications,* tome III) ; Gauthier-Villars 35 »
C. Gutton : *La lampe à trois électrodes ;* Journal de Physique. 15 »

Sociologie

Lucien Deslinières ; *La production intensive ;* France-Edition. 12 »
André Philip : *Guild-Socialisme et Trade-Unionisme.* Quelques aspects nouveaux du mouvement ouvrier anglais; Presses universitaires de France. 25 »
Etienne Villey : *L'organisation professionnelle des employeurs dans l'industrie française.* Préface de M. Pierre Richemond ; Alcan. 16 »

Théâtre

Jacques Toutain : *Joëline,* pièce en un tableau et en vers ; Chiberre. » »

Voyages

Maxime Bergès : *La colonne de Marach* ; Renaissance du livre. 6 »
Georges Marie Haardt, Louis Audouin-Dubreuil : *Le Raid Citroën : La première traversée du Sahara en automobile. De Touggourt à Tombouctou par l'Atlantide.* Introduction de M. André Citroën. Illust. de Bernard Boutet de Monvel. 60 photographies, 2 cartes-itinéraires ; Plon. 10 »
Jean Mélia : *Laghouat ou les maisons entourées de jardins* ; Plon. 7 »
Elie Richard : *Paris qui meurt.* Avec 6 bois par Henri Boulage ; Figuière. 3 50
Céline Rott : *Moana ou voyage sentimental chez les Maoris et les Peaux-Rouges des îles* ; Nouv. Revue franç. 6 75
J. Rouch : *Le pôle nord*, histoire des voyages arctiques. Avec 31 grav. et 6 cartes ; Flammarion. 7 50
Philippe Thual : *Les quatre saisons à Nice* ; Chiberre. 2 25
Robert de Traz : *Dépaysements* ; Grasset (Cahiers verts, n° 29). 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix de cinq trillions de marks. — Millions, billions et trillions. — Prix littéraires. — Commémoration de Georges Rodenbach. — Mort de Louis Lumet — Les origines de Ronsard. — Nouveaux renseignements sur Raisouli. — La gastronomie au Salon d'Automne. — Vô parlez français ? — Les remparts d'Aigues-Mortes. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

Le prix de cinq trillions de marks. — Voici un nouveau prix littéraire, qui n'est pas sans rappeler le fameux « prix de 500.000 francs », décerné trois ans de suite, le « prix du plus mauvais livre », attribué une fois, en 1919, et le « prix du plus mauvais roman », fondé récemment par *la Parole libre* et qui a déjà donné lieu à un palmarès. Mais à la différence de ces prédécesseurs, le nouveau prix sera réellement payé en argent, sinon en espèces sonnantes et trébuchantes (en est-il encore ?) du moins en excellents billets de banque reconnus par l'Etat qui les a émis. Au reste, voici le règlement qui nous est communiqué et dont la lecture renseignera suffisamment sur la nature, l'objet et les conditions du nouveau prix institué :

I. — Il est institué un prix annuel de cinq trillions (cinq mille milliards) de marks, destiné à consacrer définitivement le plus mauvais livre couronné par un jury de prix littéraire au cours de l'année.

II. — Ce prix sera décerné dans la seconde quinzaine de décembre par un jury actuellement ainsi composé ; MM. Henri Béraud, André Billy, Curnonsky, Léon Deffoux, Roland Dorgelès, Pierre Dufay, Louis Dumur, Jacques Dyssord, Fernand Fleuret, G. de La Fouchardière, Maurice Garçon, Jean de Gourmont, Pierre-Paul Plan, André Warnod, Emile Zavie.

III. — Les fonds sont fournis par un mécène inconnu, qui ne s'est manifesté aux membres du jury que par une personne interposée, laquelle s'appelle le docteur Durand.

IV. — La valeur du prix, qui est pour la première année (1923) de cinq trillions (cinq mille milliards) de marks, pourra être ultérieurement augmentée ou diminuée.

V. — Le prix sera décerné au scrutin secret, à la majorité des juges présents ou représentés.

VI. — Les voix des juges pourront se porter sur n'importe lequel des livres couronnés dans l'année, mais exclusivement sur ceux-là. Tout bulletin trouvé dans l'urne au nom d'un ouvrage non couronné sera réputé nul.

VII. — Il pourra être fait acte de candidature.

VIII. — Le lauréat sera avisé dès le lendemain de l'honneur qui lui est échu par une lettre recommandée, signée par les membres du jury ou, en leur nom par le secrétaire du bureau et les deux scrutateurs. Le payement du prix sera effectué sous le moindre volume au domicile du lauréat, s'il habite Paris, par le chemin de fer et en petite vitesse, s'il habite la province.

IX. — L'éditeur sera autorisé à faire figurer sur le livre couronné une bande portant la mention : « Prix de cinq trillions de marks ».

X. — Par exception pour 1923, l'ouvrage intitulé *le Grand d'Espagne*, ayant pour auteur M. Robichon de la Guérinière, bien qu'il ait été couronné au cours de l'année, sera considéré comme hors concours.

Nous croyons savoir qu'au moment où nous écrivons, le jury dont il est question à l'article II n'est pas encore définitivement constitué et qu'il pourra s'y adjoindre une ou plusieurs autres personnalités. Aussi le règlement qu'on vient de lire nous paraît-il devoir être violé dès sa première application. Il est en effet probable que le jury, malgré la clause qui l'oblige à décerner le prix dans la seconde quinzaine de décembre, ne pourra se réunir utilement que dans le courant du mois de janvier. Il doit d'abord arrêter la liste exacte et complète de ses membres. Il lui faut d'autre part prendre le temps de lire — ou de relire — les nombreux ouvrages appelés à entrer en compétition, parmi lesquels figure le récent prix Goncourt, œuvre massive en trois volumes. Le jury tiendra sans doute à ne rien précipiter et à ne se présenter aux urnes qu'en toute connaissance de cause.

§

Milliards, billions et trillions. — Qu'est-ce exactement qu'un trillion ? Peu de gens le savent, en dehors des mathématiciens, physiciens, astronomes, seuls appelés jusqu'ici, — en y ajoutant aujourd'hui les financiers, — à manier des chiffres de cette nature. La question d'ailleurs est plus compliquée qu'on ne croit et a donné lieu, au cours des âges, à de fréquentes discussions entre savants. C'est qu'on ne s'est jamais bien accordé sur la terminologie des nombres supérieurs au million, et que le désaccord persiste encore à l'heure qu'il est, comme on va le voir.

Les formes *billion*, *trillion*, etc., ont été créées au XVIe siècle et signifiaient alors des tranches de six en six chiffres, les unités représentant, à partir de la droite, les six premiers rangs de chiffres, le million représentant les chiffres du 7e rang au 12e, le billion représentant les chiffres du 12e rang au 18e, et ainsi de suite. Le billion valait

donc mille milliers de millions ou un million de millions. Le terme *milliard* disparaissait de la numération scientifique et était laissé à la langue usuelle, où il signifiait comme de nos jours, mais avec des variations, mille millions.

Ce n'est qu'au milieu du XVIIe siècle qu'il fut réglé que les tranches, au lieu d'être de six en six chiffres, seraient de trois en trois chiffres ; ce qui revint à diviser par mille l'ancien billion, l'ancien trillion, etc. Ce nouveau mode de compter passa ensuite en Angleterre.

Il en résulte qu'actuellement le mot *billion* est exactement synonyme de *milliard*. Le billion, comme le milliard, vaut mille millions; le trillion vaut mille billions ou milliards, ou encore un million de millions, et ainsi de suite.

Mais il en a été différemment en Allemagne où, tout en adoptant la division par tranches de trois en trois chiffres, on n'a pas voulu abandonner la distinction entre le milliard et le billion. Dans la numération allemande, la première tranche des trois chiffres à gauche des millions porte le nom de milliards, la tranche des trois chiffres suivants le nom de billions, la tranche suivante celui de trillions, etc. Le billion allemand représente donc, comme au XVIe siècle, un million de millions et équivaut à notre trillion ; le trillion allemand équivaut à notre quatrillion, le quatrillion allemand à notre quintillion, *und so weiter*.

Cette différence de numération n'a pas échappé aux organisateurs du « prix de cinq trillions de marks ». Aussi ont-ils spécifié que la somme qu'ils se proposent d'offrir à l'heureux bénéficiaire de leur prix sera comptée selon la numération française et équivaudra donc à cinq mille milliards de marks.

Quant à ce que peuvent valoir en monnaie française ces cinq trillions, il est difficile de le déterminer, le change variant chaque jour. Si toutefois les candidats au prix désiraient se faire une idée de la somme que pourra toucher le lauréat, ils n'auraient qu'à consulter, à défaut des cours de la Bourse de Paris, où depuis un certain temps le mark n'est plus coté, ceux des Bourses de Londres où de Berlin, où le change du mark figure chaque jour à la cote. Ajoutons, pour encourager les espoirs des candidats, que, depuis que le gouvernement allemand semble faire de louables efforts pour stabiliser sa monnaie, le trillion a une tendance très nette à monter.

§

Prix littéraires. — Le prix de l'Aide aux femmes de profession libérale a été décerné à Mlle Christiane Fournier pour son roman *Adam, Eve... et le Serpent.*

Le prix Floréal (6.000 fr.) a été attribué à M. Gabriel Maurière pour son livre *A la gloire de la terre.*

§

Commémoration de Georges Rodenbach. — Le 22 décembre a eu lieu l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison où est mort Georges Rodenbach il y a vingt-cinq ans, 43, boulevard Berthier. La plaque de marbre, fixée à la hauteur du premier étage, porte cette inscription :

« Le poète Georges Rodenbach, né à Tournay, le 16 juillet 1855, est décédé dans cette maison, le 25 décembre 1898. »

Dans les deux salons du rez-de-chaussée, que la propriétaire actuelle de l'hôtel, Mme Louise Bignon, avait mis à la disposition du Comité, la cérémonie, intime et très littéraire, malgré son caractère doublement officiel, s'est déroulée en présence de Mme Georges Rodenbach, de son fils et de sa belle-fille, M. et Mme Constantin Rodenbach, des délégués des gouvernements belge et français, et devant une nombreuse assistance d'amis et d'admirateurs de l'écrivain.

Les discours, excellents, plusieurs même remarquables, ont été prononcés par MM. Georges Lalou, président du Conseil municipal de Paris, J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, André Dumas, au nom de la Société des Poètes français, Gaston Rageot, président de l'Association de la critique littéraire, Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres, le Bourgmestre de Tournay, ville natale du poète, Maurice Wilmotte, de l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises, le baron de Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique, au nom du gouvernement belge, et Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, au nom du gouvernement français.

M. Fernand Gregh lut un poème, vieux de vingt-deux ans et resté inédit, en l'honneur de Rodenbach, et Mme Marguerite Moreno ressuscita un instant la voix et le chant du poète dans les lieux mêmes qui l'avaient vu mourir.

§

Mort de Louis Lumet. — Louis Lumet est mort à Paris, le 6 décembre ; il était né à Issoudun (Indre) le 8 janvier 1872.

Il avait participé au mouvement naturiste par la fondation, avec quelques amis, de la revue l'*Enclos* (1896), qui publia le premier volume de Charles-Louis Philippe : *Quatre histoires de pauvre amour* (1897) et, par des sociétés de vulgarisation artistique : *L'Art pour tous* et le *Théâtre civique*, avait tenté de faire connaître au grand public les artistes de son temps.

Il laisse plusieurs ouvrages, romans et essais de tendances sociales : *La Vie d'Un* ; *Conversation avec Idéa* ; *La Fièvre* ; *Le Chaos* ; *Les cahiers d'un Congréganiste*, etc. ; des études sur *Balzac*, *Pasteur*, *Clemenceau*, etc.

En collaboration avec M. Gustave Geffroy et Léopold Lacour, Louis

Lumet avait écrit une *Histoire de la France héroïque et de ses alliés.*

Un grand travail qu'il avait entrepris sur *Les Origines d'Honoré de Balzac*, d'après des documents inédits, reste inachevé. Un chapitre en a été publié par la *Revue de Paris*, le 15 février 1923. — L. DX.

§

Les origines de Ronsard.

Braila (Roumanie), 6 décembre 1923.

A propos de l'origine roumaine de Ronsard, dont s'occupe l'écho du n° 610 du *Mercure*, il n'est pas sans intérêt de rappeler une poésie, faite à Paris, en 1855, par le poète roumain V. Alexandri, intitulée *Banul Mărăcine*.

Dans cette poésie on parle d'un Mărăcine, Ban de l'Olténie (province roumaine entre le Danube, l'Olt et les Carpathes), qui est parti avec cinquante de ses hommes, pour aller aider la France alors envahie par l'ennemi. Après une marche à cheval de « toute une année », la petite troupe arrive à Paris.

Là, au Louvre, il y a « Philippe Roi », entouré de son peuple et de l'élite de son armée, qui prêtent serment de « libérer la France », quand

Voilà que dans la grande salle
Tout à coup parait un étranger,
Jeune, fier, grand de taille et joli,

qui se présente à la roumaine :

— Que vous viviez, Votre Grandeur !
. . . .
— Qui es-tu ? demande le Roi.
— Je suis Roumain des Carpathes
Et je viens avec cinquante de mes hommes,
Qui sont prêts tout autant que moi
De mourir pour Toi,
En défendant avec leurs bras
La France et son honneur.

Ce sont des voix mystérieuses du pays qui lui ont dit une nuit

D'aller verser son sang
Pour la France qui pleure.

Alors le Roi, en ôtant son sabre, le donne au

Brave Marquis de Ronsard.

Et c'est ainsi que le Ban roumain Mărăcine (Mărăcine en roumain veut dire *ronce*) est devenu le Marquis de Ronsard, ancêtre du grand poète français.

Avec un peu de fantaisie on pourrait expliquer la tête de cheval qui figure sur l'écu de Ronsard par le fait que c'est à cheval que ledit « Ban Mărăcine » a fait toute cette route de « toute une année », pour courir au secours de la France.

Mais pourquoi V. Alexandri a-t-il choisi le Roi Philippe pour placer ce fait d'armes et quel fondement historique a-t-il eu pour avancer le fait lui-même du départ du noble Roumain au secours de la France, voilà qui est plutôt obscur.

Je crois que c'est surtout la légende française qui a inspiré le poète roumain. Et comme Mărăcine est vraiment un nom roumain, ça c'est trouvé tout seul : Ronsard — ronce — Mărăcine. Mais, c'est le cas de dire également, « si aucun document ne permet de donner raison » à cette version de la légende roumaine, « aucun non plus n'autorise à lui donner tort ».

Et c'est ainsi que la légende française de l'origine roumaine de Ronsard n'est pas restée sans écho dans la littérature roumaine; elle s'est même amplifiée de quelques détails, qui ne sont pas sans intérêt, je pense, pour les admirateurs des deux pays du grand poète français.

N. G. E.

§

Nouveaux renseignements sur Raisouli (1). — C'est encore à Mrs Rosita Forbes que nous les devons. M. C. P... a sans doute ses raisons pour qualifier Mrs Forbes de « globe-trotteuse ». Elle-même se présente volontiers comme exploratrice. Mais c'est une exploratrice peu commune. L'Orient semble la fasciner, et répondant à son appel on la voit très souvent quitter Londres, pour l'Egypte, la Palestine, la Mésopotamie ou quelque autre région de l'Est. Elle flirte même avec le danger ; déguisée en femme arabe, elle se glissa il y a trois ans dans le domaine du Senussi (2) ; aujourd'hui elle rentre d'une visite au repaire de feu Raisouli. Elle parcourt les villes et les campagnes, rayonne dans le pays ; si elle recherche la société des effendis, extrémistes ou modérés, elle ne dédaigne pas celle des fellahs, fréquente les salons à l'européenne et les humbles cafés de village où les cheikhs se tiennent accroupis sur des bancs de bois au dossier ajouré ; elle contemple le ciel, admire le paysage, croque une scène, une attitude et, sans avoir l'air de rien, surprend de fort intéressantes conversations politiques. Son « tour » terminé, elle regagne Londres, commence par confier au *Sunday Times* (3) ses impressions d'ensemble, surtout politiques, puis se met à écrire un roman — car elle est très féconde, littérairement parlant. La semaine dernière Messrs Thurnton Butterworth publiaient d'elle *A Fools'Hell*, scènes de la vie égyptienne, qui s'ajoute à *the Quest*, inspiré par un séjour au « royaume » de Fayçal, paru il y a un an à peine. Le souci

(1) Voyez le *Mercure de France* du 15-X-1923, pp. 570-1. M. C. P. écrit *Raisuni*, Mrs Forbes, *Raisuli*.

(2) Exploit qui lui valut d'être reçu par S. M. B. à Buckingham Palace.

(3) Dont la rédaction, invariablement, fait suivre son nom de cette note en italiques : *Mrs Forbes vient de rentrer d'un voyage aventureux...* dans le Proche Orient, au Maroc, etc.

de se documenter peut ainsi justifier les trop fréquentes fugues orientales de cette femme de lettres, mais il ne serait pas invraisemblable que la romanesque Mrs Forbes (1) s'acquitte de missions secrètes.

Voici, maintenant, ce qu'elle veut bien nous dire sur le chef qui vient, paraît-il, de mourir, peut-être empoisonné (2) :

Raisouli demeure toujours la figure dominante du Maroc Occidental et il est suffisamment au courant de la politique européenne pour se rendre compte que le règne de la civilisation est inévitable, et qu'une armée européenne le précède toujours. Moulay el Mahdy, le caliphe, est dangereusement malade des suites d'un poison, et il est possible que Raisouli brigue le caliphat qu'il espère bientôt vacant, quoiqu'il soit difficile de saisir comment il pourrait maintenir son influence sur les fanatiques montagnards, s'il lie définitivement sa destinée à celle des « chrétiens ». Raisouli est un homme fatigué, et son ambition lui a coûté plus d'un de ses plus considérables amis. Maintenant qu'il a un aussi formidable rival qu'Abdoul Krim, il comprend sans doute la nécessité de collaborer loyalement avec les Espagnols.

Une alliance entre ces deux Arabes est peu probable, car Abdoul Krim n'est ni un homme bien né, ni jouissant d'une influence traditionnelle, et pas même un chef de tribu. Sa position dans le Rif est surtout l'œuvre des circonstances. Presque tout homme résolu guidant l'Islam fanatique dans ce qu'il dénomme la « guerre sainte » contre les Chrétiens, devient, du seul fait de cet acte, une personnalité prépondérante, dont le prestige automatiquement s'accroit après chaque victoire. L'on doute qu'Abdoul Krim puisse faire la paix avec l'Espagne et continuer à dominer dans le Rif, tandis que Raisouli conserva son ascendant sur les tribus quand il se trouva battu de tous côtés, et il garde toujours cet ascendant, bien qu'il soit connu qu'il soutient le Protectorat. Il est donc possible que dans cette curieuse anomalie humaine, que dans ce saint et ce brigand, ce guerrier et ce philosophe, l'Espagne trouve encore son arme la plus puissante pour s'attaquer à un pays où l'avarice et la superstition sont également dosées.

AURIANT.

§

La gastronomie du Salon d'Automne. — Nous avons reçu la nouvelle lettre suivante de M. Dodin-Jeûneur :

(1) Mrs Rosita Forbes, malheureusement, ne sait pas exploiter littérairement sa connaissance des choses et des gens d'Orient. On attendait d'elle des romans qui fussent en quelque sorte « histoire contemporaine ». M. Louis Dumur a montré quel parti un écrivain pouvait tirer de l'élément politique, et ses *Defaitistes* sont un document aussi bien qu'un roman. On regrette que Mrs Forbes n'ait point cette ambition. Elle recherche les succès faciles des *best-sellers*. *A Fools' Hell* ne se distingue guère des produits de ces commerçants : accidenté, mouvementé, l'écriture en est bâclée ; point de caractères, ou même de types; le paysage à peine indiqué, atmosphère vide, abus du dialogue, nul thème, mais une intrigue embrouillée. C'est dommage : Mrs Forbes vaut certainement beaucoup plus que les romans qu'elle écrit.

(2) *Spanish Morocco. The Western Zone. Raisuli's future*, in *Sunday Times* du 21 octobre 1923.

Paris, le 10 décembre 1923.

Monsieur le Directeur,

Encore une fois, votre Dodin-Bouffant m'a eu. Répondant à ma lettre du 13 novembre, il m'assurait que la journée du 8 courant serait, au Salon d'Automne, un jour faste dans les annales de la gastronomie. J'eus la faiblesse de le croire. J'y allai. Pour donner tort ou raison à votre collaborateur, il faudrait que j'eusse absorbé le repas dont il me promettait tant de merveilles. Or, je dus m'en retourner à *demi mort d'inanition*. Et je mets M. Dodin-Bouffant au défi de prétendre qu'il y a lui-même apaisé sa fringale. Tous les convives d'ailleurs reconnaîtront que ce fut un déjeuner de famine. L'honorable M. Maurice Muret, si placide à son ordinaire, hurlait de faim sans vouloir écouter les maigres consolations que lui prodiguait M. Austin de Croze, que l'on me dit être l'instigateur de ces agapes de Tantale.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

ALEXANDRE DODIN-JEUNEUR.

Nous nous sommes fait un devoir, bien entendu, de communiquer cette plainte de ventre affamé à M. Dodin-Bouffant, lequel nous adresse en retour la missive qui suit :

Paris, le 12 décembre 1923.

Monsieur et cher directeur, je vous demande de m'autoriser à prendre Alexandre Dodin-Jeûneur directement à partie.

Monsieur,

Je crois bien avoir percé à jour votre identité. N'étiez-vous pas, en cette lugubre journée du 8 décembre, dissimulé dans un coin de la salle où je déjeunais, compensant le manque de nourriture par l'abondance des boissons et noyant votre détresse dans les flots d'un Chablis que vous ne paraissiez pas trouver répugnant ?

Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ne m'étant nullement porté garant des joies culinaires de la section gastronomique du Salon d'Automne dans ma chronique parue avant que j'aie pu les essayer, je suis bien à l'aise pour reconnaître avec vous de terribles erreurs. La plus grave, assurément, est que, autour de tables faites pour manger, on ne mange point. L'honorable Maurice Muret fut parfaitement fondé à hurler sa faim et son désespoir, tandis que d'autres convives, plus résignés, s'installaient devant leurs assiettes vides pour y mourir. Moi-même, Monsieur, mal sustenté avec deux coquilles d'escargots, un morceau de carcasse, un demi-filet de sole, je dus aller goûter d'une choucroute garnie, d'un foie gras et d'une côtelette de veau.

Les faits sont là, Monsieur, patents, indiscutables dans leur terrible nudité.

Cherchons ensemble les responsabilités, voulez-vous ? Le talent de Bergeran, venu de Chablis pour ce repas, est demeuré hors pair. C'est un de nos plus grands chefs. Lorsque la gastronomie nourrira son homme — ou du moins lui procurera une automobile — je vous prierai, Monsieur, de me faire la grâce de m'accompagner dans la Capitale du vin blanc. Je vous arracherai des excuses et des cris d'enthousiasme devant la table du Maître, quand il n'y aura plus de « techniciens » entre lui et nous et qu'il nous servira un dîner fait spécialement pour nous deux. D'ailleurs les six convives qui eurent le bonheur d'être,

le 8 courant, servis les premiers, c'est-à-dire de déguster les plats originaux et non le rabiot préparé à la hâte pour la foule envahissante, eurent des lueurs de béatitude dans le regard.

Je les regardais et je compris :

Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit...

Et quels yeux !... Mais enfin, passons.

J'ai vu, à la cuisine, Bergeran, désespéré d'avoir été attiré dans ce piège, pleurer à chaudes larmes... tandis qu'à côté de nous sa pauvre femme elle-même, devant son assiette obstinément vide, se demandait ce qu'elle faisait à Paris et songeait pour se soutenir à aller dans une salle de peinture se repaître de quelques croûtes.

Donc Bergeran n'est pas en cause. Sa grandeur et sa maîtrise restent entières. Austin de Croze ? Pas plus. Apôtre depuis vingt ans de la cuisine régionaliste, il a poussé un cri d'allégresse quand Frantz Jourdain lui a mis en main les moyens de faire aboutir l'effort et les aspirations de sa vie. Or, si notre désillusion à nous a été de la durée d'un ou deux repas, la sienne fut quotidienne, depuis le 3 novembre. Il a vu, jour après jour, et avec quelle tragique douleur, saboter les œuvres de nombre de grands chefs et de grandes cuisinières de France, qu'il avait réussi, à force de persévérance, à amener à Paris. Voilà six semaines qu'il jeûne tous les jours et que tous les jours il voit démanteler son plus cher rêve. Je sais ce qu'il avait conçu !... Il sait ce qu'on a réalisé.

Entre les cuisiniers et lui d'une part et les gourmets d'autre part, ont surgi ceux qui, redoutablement, s'intitulent des « techniciens » ! O maîtres, ô grands maîtres, vous qui avez su manger et faire manger, cuisiniers et restaurateurs glorieux, avez-vous eu des techniciens, c'est-à-dire des hommes qui, ignorant tout de la gastronomie, considèrent un repas comme une marchandise quelconque et vendent un déjeuner comme ils vendraient des chaussures, un transatlantique ou une collection de coléoptères ? Le technicien est la forme moderne du marchand de soupe. Prenons l'exemple de Bergeran. Alors que les techniciens savaient pertinemment et par expérience que dans des journées comme celle du 8 décembre, il fallait compter sur 300 couverts au moins, ils en ont annoncé la veille au maître de Chablis 150. Or, comme dans notre temps fertile en miracles, la multiplication du papier monnaie est plus fréquente que celle des pains, il a fallu procéder par division : le poulet de 8 personnes en a rassasié — si j'ose dire — 24 ; un goujon a été partagé entre autant d'assiettes qu'il y avait de nageoires, et comme, raisonnablement, on ne peut exiger d'avoir l'escargot et la coquille, on a servi l'un et l'autre séparément. Comme le prix du repas est resté absolu et intégral, l'opération n'a pas été dénuée d'intérêt. Vous savez tout, Dodin-Jeûneur. Ce n'est ni Bergeran, ni Austin de Croze, ni moi qui « vous avons eu », comme vous dites, ô jeune homme. Ce sont les techniciens. Leur règne arrive ! Si vous le regrettez, faites comme le vieillard qui vous écrit et qui, se souvenant du temps où le technicien n'était pas encore arrivé d'Amérique, se prépare avec joie à quitter une planète devenue inhabitable.

DODIN-BOUFFANT.



Vô parlez français ? — Nous avons rencontré, en partie de chasse, deux Américains qui avaient fait la guerre dans l'AGF et étaient revenus

visiter la douce France. Ils parlaient l'un et l'autre français, mais avec des nuances que nous ne nous expliquâmes que lorsque nous sûmes que l'un s'était initié au mécanisme de notre idiome à Bordeaux et l'autre à Brest. Tous deux étaient, d'ailleurs, fermement convaincus de posséder la pure langue de Corneille et de Voltaire. Qu'on en juge par ces quelques spécimens. Le premier évoquait, avec une volupté de gourmet, son goût pour la *cruchade* (bouillie de maïs) et le *graton* (pâté de porc). Il parlait d'une *gringonneuse* (femme de ménage) qu'il avait eue et qui lui avait accolé le *chaffre* (sobriquet) de *simeur* (suiveur de femmes). En fait de femmes, il confessait, d'ailleurs, cyniquement avoir séduit une petite *lisseuse* (repasseuse), ce qui faillit lui valoir une bonne *dringuée* du frère de celle-ci, c'est-à-dire une volée de coups. Car il faut savoir qu'à Bordeaux on pourrait composer tout un lexique de ces termes qui n'ont du français que l'apparence et qui y sont d'un usage courant : tels *souillarde* (pièce de débarras), *carton* (pot de lait), *colin* (vase de nuit), *sibot* (toupie), *guingassons* (petits clous), *marotte* (mannequin de couturière), *choine* (petit pain. qu'à Pau on appelle de même façon et, en patois, *uo choïno*), etc. C'est à Bordeaux encore qu'on dit d'une personne tâtillonne qu'elle est *bernique* et, au cas où elle serait mal vêtue, qu'*elle est faite comme un urpaillon*. C'est à Bordeaux, enfin, que *s'entraver* signifie trébucher, tomber ; que *taster*, c'est battre ; que mélanger du vin rouge le reste de son bouillon, c'est *faire chabrol*; que travailler, c'est *mailler* ; admirer, *bader* etc., etc.

Non moins pittoresque était le français du Yank de Brest. Il disait d'un plat allant au four que c'était une *casse* et d'une terrine que c'était une *bodèse*. Pour lui, évier se disait *dalle* et cafetière *grecque*. L'essence de pétrole s'appelait, comme en plein Midi, du *gaz mil*. Les chiffons ne lui étaient connus que sous la dénomination de *pillous*. Ayant, comme tous ses congénères, été bon pour les petits enfants, il avait appris d'eux que le jeu de cache-cache, c'était la *biche*, les billes les *canettes* et la balançoire la *bransugelle*. Il ne connaissait que sous le sobriquet de *yanics* les habitants du quartier de Recouvrance et, parlant des Brestois, disait les *cornards*, comme, du sergent de ville, il ne connaissait que la désignation locale de *coco*. A plusieurs reprises, il nous désigna divers personnages comme étant *farassiers* et *catelles*, entendez : poseurs et se mêlant trop de détails de ménage. Il usait couramment des verbes *chavirer* pour *renverser* et *envoyer* pour *apporter* et disait *pommé* pour désigner une pâtisserie, un « chausson » aux pommes, etc., etc.

L'Américain parlant le brestois faisant l'étonnement de celui qui parlait le bordelais, nous nous vîmes dans l'embarras pour leur expliquer qu'il en allait en France comme dans leur pays et que l'unité de la langue était un leurre, chaque province ayant ses locutions propres, de

sorte que, si l'on voulait, on pourrait, pour chacune d'elle, composer un amusant *Mariage de Mlle Beulemans*. — C. P.

§

Les remparts d'Aigues-Mortes.

7 décembre 1923.

Messieurs,

Veuillez trouver inclus une suite aux réclamations parues dans vos colonnes, sur la malodorance des Remparts d'Aigues-Mortes le 15 mai 1922 et le 1er novembre 1923.

Cette pièce, datée du 9 avril 1905, a été envoyée à l'époque par un de mes amis au Maire d'Aigues-Mortes en guise de protestation. Ce dernier n'a du reste jamais daigné faire la moindre réponse, et s'est empressé de ne rien modifier à la situation qui motivait la plainte de son correspondant, puisque vous en signalez la survivance.

Je vous saurais gré de publier cette protestation, dans l'espoir que cette campagne finira par avoir comme résultat le nettoiement des lieux incriminés.

H. P.

AIGUES-MORTES

9 avril 1905.

Depuis que mon cerveau est né à la pensée,
Mon rêve était de voir la ville renommée
Où s'embarqua, dit-on, le plus chrétien des rois.

Et depuis 50 ans, le Destin qui me nargue
Ne m'avait pas permis d'aller voir la Camargue
J'en devenais pensif et j'étais aux abois.

Je fus émerveillé par l'enceinte superbe,
La Tour des Bourguignons et sa ceinture d'herbe,
Par tous les souvenirs dont mon cœur était plein.

On est toujours heureux, quand, dans sa vie errante,
On trouve par hasard, image encor vivante,
Un témoin des aïeux, dans un pays lointain.

J'ai revu Saint Louis et sa cohorte sainte,
Animés par la foi et s'élançant sans crainte
De la France à la mer, de la mer au Jourdain.

J'ai vu... Mais, je veux que Satan m'ouvre ses portes
Si je reviens jamais !! Allez à Aigues-Mortes
Si vous voulez la Mort ; c'est là qu'est son berceau.

Sauf les remparts, tout dit la triste fin dernière !
Malheureux, souviens-toi que tes os sont poussière,
Que tout meurt et pourrit. Malheureux, mémento !

Assez tôt vient la Mort, sans qu'on aille vers elle.
Comme les Murs les gens sont figés sous son aile,
Tels qu'on les a bâtis, tous deux, depuis mille ans.

On ne sent dans les airs ni le jasmin, ni l'ambre.
Chacun, ici, partout, vide son pot de chambre
Ou jette un chat crevé sous le nez des passants.

Le peu que l'on respire est du crottin en poudre.
L'eau jaune que l'on boit ne peut pas le dissoudre.
Aigues n'est qu'un égout et la rose des vents !

Si depuis 50 ans que le destin me nargue
En m'empêchant d'aller visiter la Camargue,
Il eût bien pu, je crois, me narguer plus longtemps.

Dr ORFANO.

§

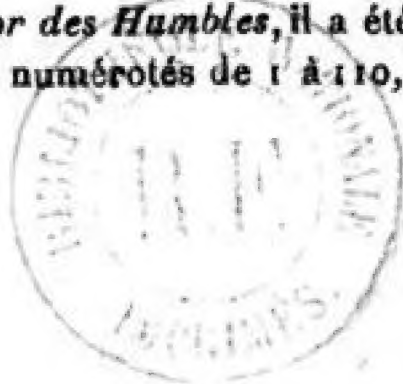
Projets oubliés, projets abandonnés. — Au verso du faux-titre de l'*Ennemi des lois* (Paris, Perrin, 1893) Maurice Barrès avait inscrit, « à paraître prochainement »: *Emotions ornées* ; et, au verso du faux titre d'*Un homme libre* (Paris, Perrin, 1889) : *Bréviaire des principaux rhéteurs de ce temps.*

A la fin de ce même ouvrage, une « Note de l'éditeur » (note qui porte en épigraphe cette phrase de M. de Custine : « On y verra une âme agitée par l'espoir de l'enthousiasme plus encore que par l'enthousiasme... ») annonce que cette série de petits romans idéologiques qui commence avec *Sous l'œil des Barbares* sera terminée par un troisième volume : *Qualis artifex pereo.* — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ». — ŒUVRES DE GEORGES RODENBACH. I. *La Jeunesse Blanche. Le Règne du silence.* Vol in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 francs. Il a été tiré 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 40 francs : 220 ex. sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 279, à 25 francs.

AVIS. — Lors d'une réimpression sur caractères neufs de *Œuvres de Maurice Maeterlinck*, I. *Le Trésor des Humbles*, il a été tiré 110 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 25 francs.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers — Imp du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

---

s fluctuations des changes sont de peu d'ampleur et leur stabilité donne toujours lieu à un rprétation favorable, aussi, et bien que nous soyons à une époque de l'année où l'activité de la rse se trouve ralentie, notre marché reste-t-il ferme et bien orienté. On s'est beaucoup entretenu a question des remboursements de l'Etat à la Banque de France, et le communiqué du ministère Finances ne semble pas avoir apaisé les préoccupations qu'elle a fait naître. En présence d'une tion économique difficile, nos Rentes manquent d'entrain et perdent d'assez importantes frac- s : 3 o/o Perpétuel 54.60 ; 5 o/o Amortissable 85.85 ; 6 o/o 1920 80.65 ex-coupon. Faiblesse ement des obligations du Crédit National ; le 5 o/o 1919 est à 453.50 et le 5 o/o 1920 à 472. fonds étrangers sont divers : Russes délaissés sans variations ; Ottomans en reprise, l'Unifié unt de 54.50 à 55.75 ; mexicains lourds en présence des nouvelles contradictoires sur l'insur- ion mexicaine.

s banques françaises enregistrent quelques progrès : Comptoir d'Escompte 1000 ; Crédit Lyon. 1.620 ; Société générale 741. En Banques étrangères, fermeté de la Banque Ottomane et régres- de la Banque du Mexique à 770 contre 825. Nos grands chemins sont sans changement.

s valeurs cuprifères poursuivent leur avance et sont traitées activement. Rio passe de 2585 à ; Tharsis 304 venant de 263 ; brillante tenue de Montecatini à 189 dont on escompte un divi e de 16 lires. Les affaires d'électricité sont toujours recherchées ; signalons la hausse sérieuse part Nantaise d'Electricité et de Force qui de 1512 s'établit au-dessus de 1700. Hausse également Compagnie Générale d'Electricité à 1425. Les affaires de nitrate restent animées ainsi que les rs de produits chimiques. A l'assemblée des Etablissements Kuhlmann il a été annoncé qu'un pte de dividende de 10 francs serait mis en paiement le 2 janvier prochain, l'an dernier il fut ment de 7.50. Reprise des usines du Rhône à 660, des Salines de Djibouti à 223, de l'Electro- ie à 730. Dans le groupe des valeurs diverses, Bergougnan progresse à 1195, les Etablisse- s Hamelle à 1119. La Compagnie Générale Industrielle est inchangée à 385 ; Poliet et Chausson nd à 1656. Parmi les pétrolifères, la Royal Dutch recule à 27950 et le Shell à 317, le parti illiste se montrant hostile au projet de cession des actions de l'Anglo-Persian qui sont déte- par le Trésor britannique. Les affaires roumaines se sont légèrement tassées en concordance le leu, les valeurs galiciennes sont actives en sympathie avec la fermeté de la Bourse de ne.

s affaires textiles restent en faveur, on cote l'action Thiberghien à 1080 francs et la part à Schwartz est à 2800 ; Dolfus Mieg et Cie 2900 ; la Soie 1250. Les valeurs sud-africaines sont hésitantes sur les indications du marché londonien. Caoutchoutières calmes mais bien orien- La Financière s'est traitée à 195.50, Padang à 402 et les Terres Rouges à 372.50.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 2 fr. 50; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et *étranger*, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un *franc pour frais*.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31*; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.